TROISIEME VOYAGE

DU

CAPITAINE COOK.

TOME PREMIER.

TROISIEME VOYAGE
ABRÉGÉ
DU CAPITAINE COOK,
DANS L'OCÉAN PACIFIQUE;

Avec une Carte générale & l'Eſtampe repréſentant la mort de ce Capitaine ;

OU

HISTOIRE
DES DERNIERES DÉCOUVERTES
DANS LA MER DU SUD,

Pendant les années 1776, 1777, 1778, 1779 & 1780.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, de Madame COMTESSE D'ARTOIS, & de l'Académie des Sciences, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

NW
970P
C771
3d.F
Paris
1785.2
v.1

ARTMANN
#1.00

PROSPECTUS.

HISTOIRE
GÉNÉRALE
D'HÉRODOTE,

TRADUCTION NOUVELLE.

Quatre Volumes *in*-8°.

IL y a long-temps que la Nation ſemble déſirer une Traduction d'Hérodote, plus exacte & plus élégante que celles qui ont paru juſqu'ici. Cet Hiſtorien, l'un des plus célebres de l'Antiquité, n'eſt point liſible dans notre Langue, faute d'avoir été bien traduit. Ceux qui avoient entrepris, dans le dernier ſiecle, de le rendre en françois, ont négligé de connoître à fond leur Auteur, & encore plus de faire paſſer dans leurs traductions les graces naturelles de ſon ſtyle ; deux choſes d'une néceſſité vraiment indiſpenſable, & ſans leſquelles il faut renoncer à l'eſpérance de ſe faire lire.

Cependant, qui méritoit mieux qu'Hérodote de trouver une main habile qui ſe chargeât de le préſenter à notre Nation avec tous ſes avantages ? Nous ne répéterons point les éloges que les Anciens lui ont donnés : les meilleurs juges d'entre eux n'ont pas fait difficulté de le mettre à la

204364

tête des Hiſtoriens Grecs. Longin a dit, dans ſon *Traité du Sublime*, que c'étoit de tous les Ecrivains celui qui avoit le plus approché d'Homere. On ſait qu'Hérodote fit la lecture des neuf Livres de ſon Hiſtoire aux Jeux Olympiques, & que la Grece aſſemblée les jugea dignes de porter les noms des neuf Muſes, comme ſi l'Auteur avoit été favoriſé d'une inſpiration particuliere de ces Filles de Mémoire ; & il faut avouer qu'elles n'ont jamais parlé un langage plus agréable & plus ſéduiſant.

Quant au fond même de l'Hiſtoire, il eſt remarquable par le nombre prodigieux de faits qui y ſont conſignés ; c'eſt l'Hiſtoire la plus générale des temps où l'Auteur a vécu, la carte la plus exacte & la plus étendue du Monde tel qu'il étoit alors ; c'eſt un recueil précieux de faits & d'obſervations qui attachent par leur ſingularité & les applications heureuſes qu'on en peut faire. Perſonne, dans l'Antiquité, n'a mieux connu les origines & le génie des Peuples, la naiſſance & le progrès des Arts, les émigrations & les Colonies, la nature & la police des Gouvernemens, la diverſité des mœurs, celle des cultes, les traits diſtinctifs des manieres & des uſages. Hérodote, verſé dans l'étude des Ecrivains qui l'avoient précédé, curieux de rechercher les monumens de tout genre qui pouvoient ſervir à ſon deſſein, ſavant, pour ainſi dire, de la ſcience de toutes les Nations, tiendroit lieu, au beſoin, d'une infinité de Livres qui n'ont fait que répéter ou amplifier ce qui ſe trouve chez lui d'une maniere plus préciſe & ſous une forme plus intéreſſante. Comme Hiſtorien, peu d'Auteurs méritent de lui être comparés ; comme Voyageur, il eſt le premier

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

Les deux premiers Voyages du célebre *Cook* avoient déjà enrichi la Géographie d'une multitude de découvertes : jamais Navigateur n'employa plus d'ardeur, de talens & d'intrépidité pour agrandir la ſphere des connoiſſances humaines ; mais les progrès de la Géographie exigeoient encore l'éclairciſſement d'un point infiniment intéreſſant. Le paſſage tant diſcuté de la Mer Pacifique dans l'Atlantique par le Nord-Eſt, ou celui de la même Mer dans la Mer du Nord par le Nord-Oueſt, étoient encore un objet de doute. C'étoit à l'immortel *Cook* qu'il étoit réſervé de le réſoudre.

Pour la troiſieme fois cet illuſtre Navigateur a parcouru l'Océan Pacifique. Il a rectifié les erreurs échappées dans ſes premiers Voyages ; des obſervations nouvelles ont

été ajoutées aux obſervations déjà faites; la découverte de pluſieurs Iſles inconnues, & ſur-tout du grand Archipel nommé *Iſles de Sandwich*, a couronné ſes travaux. Il a relevé avec le plus grand ſoin vingt-ſix degrés ou environ douze cents lieues de la côte occidentale d'*Amérique*, depuis la *Californie* juſqu'aux montagnes de glaces qui ferment le paſſage au Nord. Il a reconnu une partie de la côte des *Tſchutskis*, & fixé le giſement des Iſles ſituées entre le *Kamtſchatka* & l'*Amérique*. Les Relations des Eſpagnols étoient infidelles, les Cartes des Ruſſes fourmilloient d'erreurs. Elles ont diſparu, & avec elles ces Iſles imaginaires, ces Terres ſuppoſées de *Gama*, de *Staten-Iſland*, & l'Iſle prétendue de *Jeſo*, qui n'avoient exiſté que dans l'opinion des Géographes.

Ni les travaux les plus pénibles, ni les dangers les plus ſuſceptibles d'étonner le courage, n'ont pu arrêter ce grand homme; il s'eſt avancé juſqu'au 71.e degré de latitude; ſon audace dans des mers dangereuſes & inconnues, où le naufrage ne laiſſe aucun eſpoir, intéreſſe autant qu'elle étonne; & s'il n'a point trouvé de paſſage pour ſortir de cette mer par le Nord, il en réſulte ou qu'il n'en exiſte pas, ou que les

montagnes de glaces qui y ſont permanentes le rendent abſolument impraticable.

C'eſt l'hiſtoire de ce Voyage, le plus intéreſſant de tous, qu'on préſente au Public; de ce Voyage, où rempli tout à la fois d'étonnement, d'admiration & de la reconnoiſſance qu'inſpirent les travaux hardis de ce grand homme, le Lecteur ſe trouve tout-à-coup ſpectateur de ſa fin tragique, & voit l'infortuné *Cook* terminer ſes jours au milieu d'une carriere qui doit l'immortaliſer.

Le Journal d'un Marin n'offre en général que des matériaux à l'Hiſtoire. Si la marche du Voyageur l'aſtreint à cette forme, c'eſt au Rédacteur à en former un enſemble, à éviter au Lecteur ce retour monotone des mêmes incidens, qui interrompt la ſuite des récits, amene des répétitions inutiles, & fatigue ſans inſtruire.

Cette forme, indiſpenſable dans l'Original, pouvoit déplaire dans un Abrégé: on exige plus, ſans doute, de celui qui l'entreprend, que du premier Rédacteur, & on ne peut voir ſans peine des faits liés par leurs rapports, rapprochés par leur ordre naturel, s'iſoler par la forme de l'ouvrage, & être ſans ceſſe ſéparés par la répétition de chaque jour de la ſemaine. L'eſprit tout

occupé de dates ſe laſſe de tourner ſans fin dans ce cercle étroit, & perd le fil des événemens dont le commencement & la fin ceſſent de ſe ſuivre. La lecture devient alors un travail pénible, dans lequel le défaut d'agrément n'eſt racheté par aucune eſpece d'utilité.

Les Rédacteurs de l'Abrégé de ce Voyage ont cherché à remédier à cet inconvénient; ils ont fait un corps d'Hiſtoire de ce qui n'étoit qu'un Journal. Ils ſe ſont appliqués à faire connoître tous les giſemens des Iſles, les relevés des Côtes, les manœuvres principales & eſſentielles, les vents, les marées & les courans. Ils ont rapporté avec exactitude les obſervations aſtronomiques, ainſi que tout ce qui concerne les mœurs & l'hiſtoire naturelle des contrées que notre célebre Auteur a parcourues; mais ils ont abandonné, comme étant ſans intérêt pour la généralité des Lecteurs, même pour les Marins de profeſſion, ces petits événemens qui ſe préſentent à tous les Navigateurs, dans les mers qui leur ſont le plus familieres. En offrant cet Abrégé au Public, ils ont tâché de lui préſenter un édifice dégagé des échafauds qui ont ſervi à ſa conſtruction, & par-là ſuſceptible de paroître avec plus d'avantage.

A LA MÉMOIRE

DU CAPITAINE

JACQUES COOK;

LE PLUS HABILE ET LE PLUS CÉLEBRE DES NAVIGATEURS.

D'UNE naiſſance obſcure il s'éleva par ſon ſeul mérite au grade de Capitaine de vaiſſeau dans la Marine Royale de la Grande-Bretagne. Il fut tué, le 14 Février 1779, par les Sauvages de l'Iſle d'*Owyhée*, qu'il avoit découverte dans ſon troiſieme Voyage autour du Monde.

Il poſſéda au degré le plus éminent toutes les qualités qu'exigeoient ſon état & la grandeur de ſes entrepriſes : il y joignit celles du plus aimable & du plus honnête des hommes.

Froid & circonſpect dans ſa maniere de voir, prévoyant dans ſes déciſions, actif dans l'exécution ; ſa perſévérance & ſon courage égalerent ſa ſageſſe & ſa vigilance. Jamais les travaux ou les difficultés ne l'étonnerent : fertile en reſſources,

les accidens imprévus ne le ſurprirent jamais. Il joignit au jugement le plus ſain l'avantage d'être toujours maître de lui-même.

Juſte, doux, mais exact à maintenir la diſcipline ; ſes gens le regarderent comme leur pere : ils lui étoient attachés par ſentiment, ils lui obéiſſoient par confiance.

Ses connoiſſances, ſon expérience & ſa ſagacité aplanirent devant lui toutes les difficultés. Sous ſa direction la navigation la plus dangereuſe devint facile & preſque ſure.

Il reconnut l'hémiſphere méridional juſqu'à une latitude à laquelle aucun Navigateur n'avoit oſé s'élever. Il y parvint avec moins d'accidens qu'on n'en éprouve en naviguant ſur les côtes de l'Angleterre.

Ses ſoins infatigables pour la conſervation de ſon Équipage lui fournirent les moyens de conſerver la ſanté des Marins dans les voyages de long cours. Ses ſuccès furent tels, que dans ſon ſecond Voyage autour du Monde, & pendant l'eſpace de plus de trois ans, il ne perdit qu'un ſeul malade ſur cent dix-huit hommes qui étoient ſur ſon bord.

La mort de ce grand homme fut une perte pour l'Europe, un deuil pour toutes les Nations qui apprécient les travaux utiles, eſtiment les connoiſſances, & priſent les ſentimens du cœur.

Elle ſera une ſource éternelle de regrets pour ſa Patrie, qui s'honore, à juſte titre, d'avoir produit en lui le plus habile des Marins connus; & qui gémit encore de l'avoir perdu par l'inimitié d'un Peuple dont il n'avoit provoqué ni la haine ni le reſſentiment. Toujours plein de la plus tendre compaſſion pour les Sauvages, il chercha ſans ceſſe, à force de bienfaits, à diſſiper leurs craintes & à ſe concilier leur amitié; oubliant leurs trahiſons & leurs vols, il expoſa ſouvent ſa vie même pour les ſouſtraire à la vengeance de ſes propres gens inſultés par eux. Ce fut en ſe livrant à ces ſoins généreux qu'il reçut la mort.

L'objet de ſes derniers travaux fut de déterminer les limites de l'*Aſie* & de l'*Amérique*, & de pénétrer dans la mer du Nord par le Cap Nord-Eſt de l'*Aſie*.

Paſſant! contemple, admire, révere & imite ce grand homme. Ses travaux éclairés ont hâté les progrès de l'Hiſtoire Naturelle: ils ont étendu la ſcience de la Navigation: ils ont enfin dévoilé le plan de la Providence dans la formation du Globe, & confondu la préſomption humaine, qui ſe flattoit de pouvoir rendre compte de ſes lois éternelles. Nous ne doutons plus aujourd'hui que le grand Être qui créa le Monde d'un ſouffle, n'ait preſcrit en même temps à la Terre de garder ſon équilibre ſans le contrepoids d'un Continent

méridional..... Et la Terre obéit ! » Il étend » le Nord ſur un lieu vide, & ſuſpend la Terre » avec rien «. *Job. XXVI. 7.*

Si les recherches de cet homme extraordinaire n'ont pas découvert un nouveau Monde, elles ont fait connoître des Mers juſqu'alors inconnues, des Iſles, des Peuples & des productions dont on n'avoit aucune idée. Moins heureux qu'Américic, s'il n'a pas donné ſon nom à un Continent, jamais perſonne n'eut autant de droit à l'immortalité. Il ſera révéré tant qu'il reſtera une feuille du Journal modeſte de ſes Voyages, auſſi long-temps que les Marins & les Géographes apprendront, ſur ſa Carte nouvelle de l'hémiſphere méridional, à tracer les routes qu'il a parcourues & les découvertes qu'il a faites.

Si les ſervices publics ont droit à la reconnoiſſance publique ; ſi l'homme qui honore & rend célebre le nom de ſa Patrie, mérite des honneurs, une Nation reconnoiſſante & généreuſe doit un monument à la mémoire du Capitaine Cook.

Virtutis uberrimum alimentum eſt honos. Val. Max. lib. II. cap. 6.

RELATION

étend
Terre

naire
elles
nues,
nt on
néric,
amais
té. Il
urnal
ue les
ur ſa
à tra-
vertes

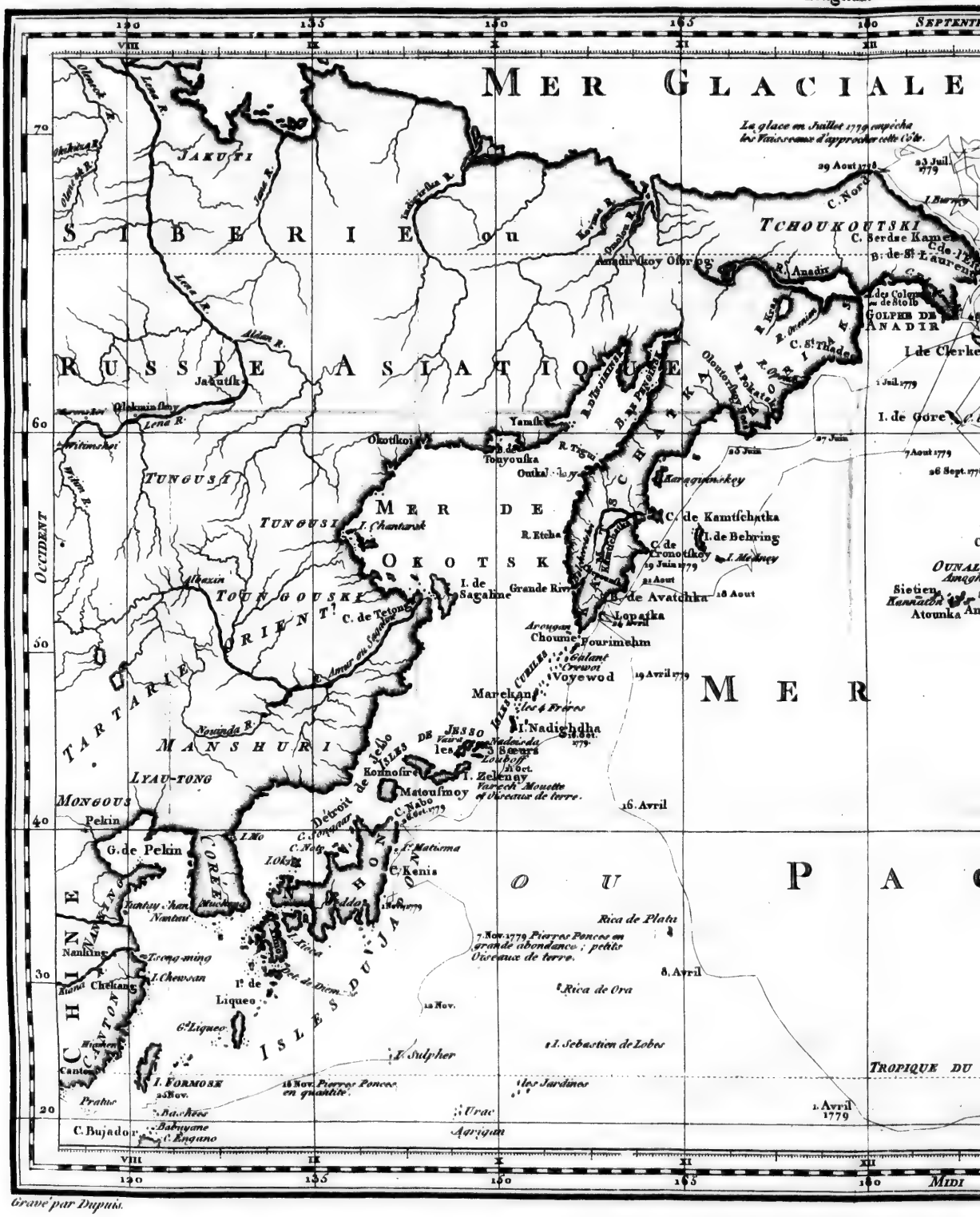
noif-
rend
eurs,
it un
k.
Val.

ION

CARTE DE LA PARTIE SEPTENTR

COMPRISE ENTRE LA CALIFORNIE, LES ISLES SA

tirée de la Carte Générale Angloise des de

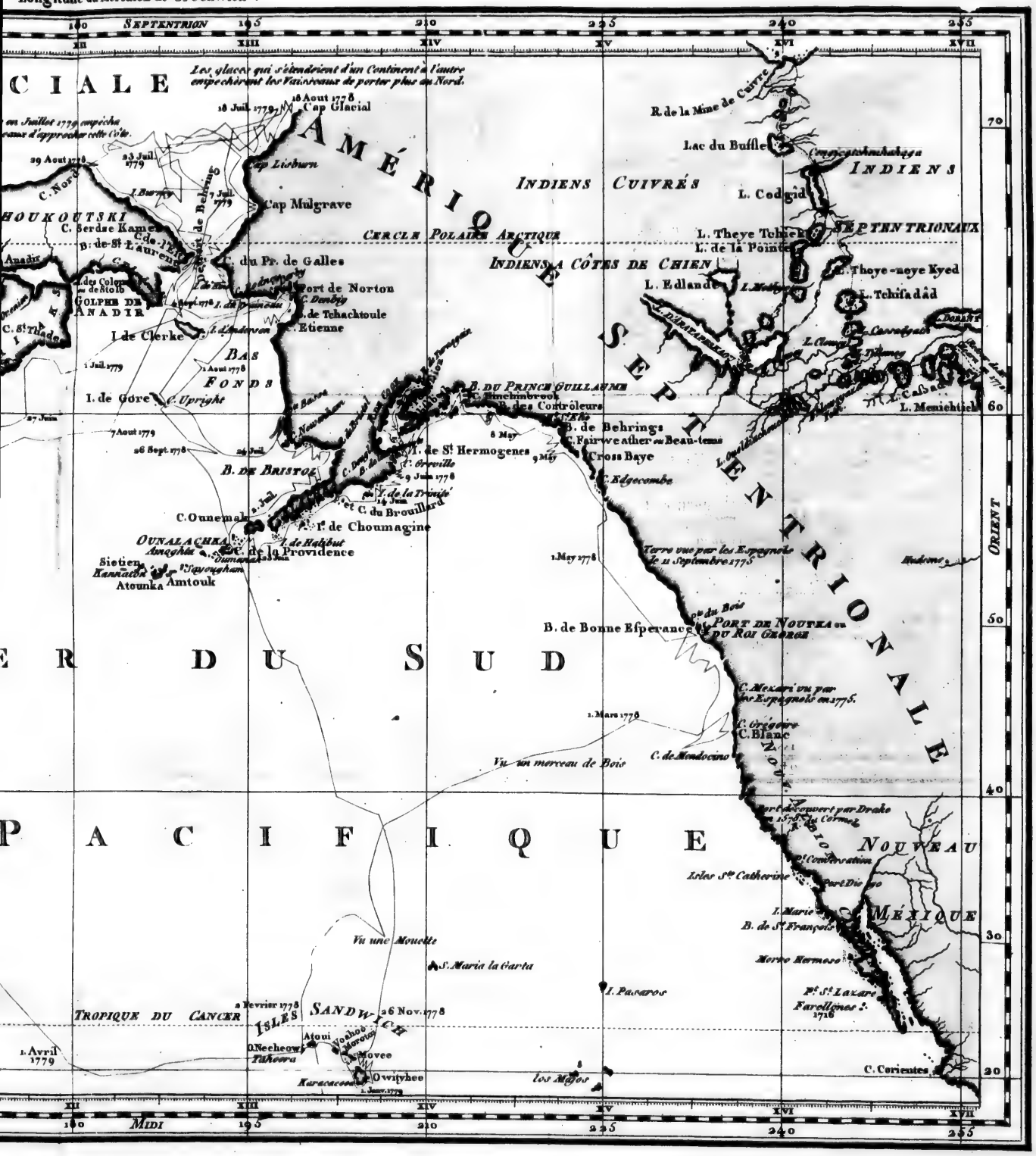


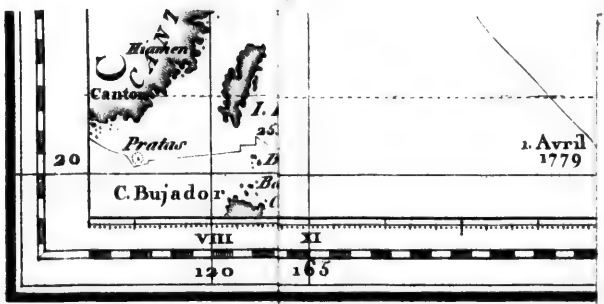
SEPTENTRIONALE DE LA MER DU SUD,

...IE, LES ISLES SANDWICH, LE JAPON ET LE DÉTR.T DE BEHRING:

...rale Angloise des découvertes du Capitaine Cook.

Longitude du Méridien de Greenwich.





Gravé par Duplessis.

RELATION

DU

TROISIEME VOYAGE DE COOK,

DANS LA MER DU SUD.

LIVRE PREMIER.

Le 9 de Février 1776, la *Réſolution* fut miſe en commiſſion pour un nouveau Voyage dans la Mer du Sud, ſous les ordres du célebre Navigateur Jacques Cook. Le Gouvernement acheta en même temps la *Découverte* de trois cents tonneaux pour être ſa conſerve. Le comman-

dement en fut donné au Capitaine Clarke, le même qui dans le ſecond Voyage du Capitaine Cook avoit été ſecond Lieutenant à bord de la *Réſolution.*

L'Amirauté n'épargna ni ſoins, ni dépenſes pour approviſionner ces vaiſſeaux de tout ce qui pouvoit contribuer au ſuccès qu'on en eſpéroit. Les proviſions de bouche de toute eſpece, les habillemens convenables à des climats brûlans, & aux glaces du Pôle; tout fut fourni en abondance aux Équipages. Pour reconnoître l'hoſpitalité des *Otahitiens*, & des habitans des autres Iſles nouvellement découvertes, pour leur offrir des préſens dont l'influence ſe fît long-temps ſentir, en augmentant leur aiſance, on embarqua un taureau, deux vaches avec leurs veaux, quelques brebis, avec du foin & des grains pour leur ſubſiſtance. L'on voulut auſſi augmenter le nombre de leurs végétaux, en leur portant les ſemences des meilleurs légumes de nos jardins. Les vaiſſeaux furent éga-

lement garnis de tous les uſtenſiles de fer, propres à établir un trafic avec les habitans des Iſles qu'on ſeroit aſſez heureux pour découvrir.

Ces premiers ſoins étant remplis, on s'occupa des moyens qui pouvoient perfectionner l'Aſtronomie & la Navigation, ou augmenter la ſphere des connoiſſances en Hiſtoire Naturelle. L'Amirauté fournit tous les inſtrumens aſtronomiques dont on pouvoit tirer quelque utilité, & la pendule qui avoit déjà ſervi avec avantage dans le dernier Voyage, faite ſur le modele de M. Kendall, fut remiſe au Capitaine Cook.

Le Chirurgien, M. Anderſon, qui déjà avoit viſité les Iſles de la Mer du Sud à bord de la *Réſolution*, & dont les connoiſſances en Hiſtoire Naturelle étoient vaſtes, fut engagé à ce nouveau Voyage. Et pour les cartes, les relevemens de côtes, ce ſoin fut confié à pluſieurs jeunes Officiers de Marine verſés dans ce tra-

vail. On voulut même rendre ce Voyage auſſi amuſant pour le Lecteur, qu'inſtructif. Pour cet effet, M. Webber, Artiſte célebre, fut engagé à ce Voyage pour deſſiner d'après nature toutes les ſcenes intéreſſantes qui pouvoient s'offrir, & dont l'exactitude pouvoit échapper à la mémoire.

Comme il étoit réſolu qu'on toucheroit à *Taïti*, on ſaiſit cette occaſion de remettre dans ſon Pays le jeune Omaï, ce Sauvage que Cook avoit amené dans ſon ſecond Voyage, & qui avoit amuſé *Londres* par ſa naïveté.

Omaï laiſſa cette Capitale, où il avoit fait un aſſez long ſéjour, avec un mélange de regret & de plaiſir. En lui parlant de *Londres*, & de ceux qui l'y avoient honoré de leur protection & de leur amitié, ſon émotion ſe peignoit ſur ſon viſage, & les larmes de la reconnoiſſance s'échappoient malgré lui de ſes yeux. Mais auſſitôt que la converſation revenoit ſur ſon Pays, ſes yeux commençoient à petiller de

joie. Il étoit pénétré du ſentiment des bons traitemens qu'il avoit éprouvés en *Angleterre* ; il s'étoit fait une haute idée du Pays & de ſes habitans. Mais l'aſpect flatteur de retourner dans ſon Pays, chargé de préſens qu'il ſavoit être aux yeux de ſes Compatriotes des tréſors ineſtimables, l'eſpérance de la conſidération, de la ſupériorité même qu'ils devoient lui procurer parmi eux, opéroit fortement ſur lui, & empêchoit la durée des triſtes impreſſions ; il parut abſolument heureux en s'embarquant.

Le Roi lui avoit fait donner une ample proviſion de toutes les choſes que l'expérience avoit appris qu'on eſtimoit dans ſon Pays comme utilités ou ornemens. Lord Sandwich, M. Banks, pluſieurs autres perſonnes de ſa connoiſſance lui avoient fait de pareils préſens. Enfin, on avoit pris tous les moyens pendant ſon ſéjour, & à ſon départ, de le faire un inſtrument pour donner aux habitans des Iſles de l'Océan

Pacifique l'opinion la plus exaltée de la grandeur & de la généroſité de la nation Britannique.

Enfin, tout étant complet pour le départ, & le Capitaine Cook ayant reçu ſes inſtructions, il fit remettre les inſtructions & l'ordre de départ à M. Clarke, Capitaine de la *Découverte*, que des affaires devoient retenir quelques jours après lui; & le 12 Juillet, à huit heures du ſoir, la *Réſolution* leva l'ancre, & mit à la voile de la rade de *Plimouth* par un vent frais de nord-oueſt-quart-oueſt.

Le douzieme jour depuis ſon départ de *Plimouth*, la *Réſolution* doubla le Cap de *Finiſtere* par un bon frais de nord-nord-eſt. Mais trouvant qu'il n'avoit pas aſſez de foin & de grain pour ſes animaux juſqu'au Cap de *Bonne-Eſpérance*, le Capitaine Cook réſolut de toucher à l'Iſle de *Ténériffe* pour y prendre ces ſupplémens, & les rafraîchiſſemens néceſſaires à ſon Equipage; il préféroit pour cet objet cette relâche à celle de *Madere*.

Le 31 dans l'après-midi on découvrit l'Iſle, & le lendemain au point du jour le vaiſſeau doubla ſa pointe eſt : à huit heures il jeta l'ancre au ſud-eſt dans la rade de *Santa-Cruz*, à trente-trois braſſes, fond ſable & vaſe.

Ils trouverent dans la rade, la *Bouſſole*, frégate Françoiſe, commandée par le Chevalier de Borda, deux brigantins de la même nation, un brigantin de *Londres* chargé pour le *Sénégal*, & quatorze navires Eſpagnols.

Dès que l'ancre fut jetée, le Capitaine de Port vint à bord de la *Réſolution*, s'informer du nom du vaiſſeau. M. Cook envoya incontinent complimenter le Gouverneur, & lui demander la permiſſion de faire de l'eau, & d'acheter les choſes dont il pourroit avoir beſoin. Le Gouverneur l'accorda avec la plus grande honnêteté, & fit en même temps complimenter le Capitaine ſur ſon arrivée. L'après-midi M. Cook ſe rendit lui-même chez

lui, accompagné de quelques-uns de ſes Officiers; & avant de retourner à ſon bord, il ordonna la proviſion de foin & de grain pour ſon bétail, une certaine quantité de vin, & il fit marché avec un maître de bâteau Eſpagnol pour ſon approviſionnement d'eau.

La rade de *Santa-Cruz* eſt ſituée devant la Ville du même nom, au ſud-eſt de l'Iſle. On dit que c'eſt la meilleure de *Ténériffe* pour la grandeur, l'abri & la bonté du fond. Elle eſt entiérement expoſée aux vents de ſud-eſt & de ſud. Mais ces vents ne ſont jamais de longue durée, & l'on prétend qu'il eſt ſans exemple qu'un vaiſſeau ait chaſſé ſur ſes ancres & fait côte (1). Peut-être cela eſt-il l'effet de leur

(1) Quoique ceux qui ont informé M. Cook n'en connuſſent point d'exemple, nous apprenons de Glas, qui étoit à *Ténériffe* quelques années auparavant, que preſque tous les vaiſſeaux en rade furent pouſſés à la côte dans une circonſtance ſemblable. *Hiſt. de Glas*, *p.* 235.

grand ſoin en les amarrant. Car tous les navires qui s'y trouvoient, étoient ſur quatre ancres, deux au nord-eſt, & deux au ſud-oueſt.

Au ſud-oueſt de la rade, s'avance dans la mer un mole de pierre, qui part de la Ville pour embarquer ou débarquer les cargaiſons. L'eau deſtinée à l'approviſionnement des vaiſſeaux arrive à ce mole, & celle-là comme celle qui ſert aux habitans de *Santa-Cruz* vient d'un petit ruiſſeau qui tombe des montagnes, & dont les eaux ſont conduites dans la Ville par des tuyaux de bois ſupportés par des poteaux; le reſte n'a pas aſſez de volume pour arriver à la mer; la largeur du lit montre cependant que quelquefois il s'enfle en torrent.

L'aſpect des environs de *Santa-Cruz* meneroit à croire que le ſol de *Ténériffe* eſt ingrat & aride, incapable même de fournir à la ſubſiſtance de ſes habitans. Cependant les rafraîchiſſemens abondans

qu'y reçut M. Cook ſont une preuve qu'ils en ont aſſez pour en faire part à leurs hôtes. Outre le vin, qui eſt la principale production du Pays, le bœuf y eſt à un prix modéré. Ils ſont petits & forts en os, mais la chair en eſt maigre, & le quartier peſe environ 90 liv. Les cochons, moutons, chevres & volailles y ſont également à bon marché, & les fruits ſont en grande abondance.

Le blé de Turquie, qui eſt auſſi une production du Pays, ſe vend environ trois ſchellings & ſix ſous le boiſſeau; les fruits & les racines ſont à très-grand marché. Les mers voiſines fourniſſent peu de poiſſons, mais leurs vaiſſeaux en pêchent en abondance ſur la côte de Barbarie, & il ſe vend à un prix raiſonnable. En totalité l'Iſle de *Ténériffe* ſemble être une relâche plus avantageuſe que *Madere*, pour les vaiſſeaux deſtinés aux voyages de long cours. Si le vin de *Madere* eſt préférable au goût, on en eſt dédommagé par le prix de celui de *Ténériffe* qui ne va pas à la moitié.

Les remarques de M. Anderſon ſur les productions, & l'état général de cette Iſle ſont trop intéreſſantes pour ne pas les citer en entier; nous copierons ſa propre Relation.

En approchant de terre, le temps étoit très-clair, & nous eûmes l'occaſion de découvrir le célebre *Pic de Ténériffe*. J'avoue que ſon aſpect ne répondit point à l'idée que je m'étois faite de ſon apparence; aſſurément il eſt loin d'égaler la majeſtueuſe figure du *Pico*, l'une des Iſles de l'Oueſt que j'ai vue, quoique ſa hauteur perpendiculaire ſoit peut-être plus grande. Cela peut venir de ce que le *Pic* eſt entouré d'autres montagnes très-élevées, & que *Pico* eſt iſolé & ſans rival.

Derriere la ville de *Santa-Cruz*, le terrain s'éleve par gradation juſqu'à une certaine hauteur; mais au-delà vers le ſud-oueſt, il s'éleve beaucoup plus, & continue ainſi juſqu'au *Pic* (1), qui, de

(1) Le Docteur Heberden prétend que l'élévation

la rade, ne ſemble guere plus élevé que les montagnes adjacentes. De là il ſemble s'abaiſſer preſque inſenſiblement auſſi loin que peut aller la vue. Dans la perſuaſion que nous n'y reſterions qu'un jour, je fus obligé de circonſcrire mes excurſions dans le Pays, autrement j'aurois viſité le ſommet de ce fameux *Pic*.

A l'eſt de *Santa-Cruz*, l'Iſle paroît abſolument aride. Des chaînes de collines s'étendent vers la mer; entre elles ſont de profondes vallées terminées par d'autres collines ou montagnes dans le ſens oppoſé, & plus hautes que les premieres. Celles qui s'étendent vers la mer offrent des impreſſions qui les font reſſembler à une colonnade de figures coniques, dont les ſommets ſont inégaux; les plus élevées

---

du *Pic*, au-deſſus du niveau de la mer, eſt de 2566 braſſes, ou 15396 pieds Anglois. Cependant M. le Chevalier de Borda qui l'a meſuré en Août 1776, ne la porte qu'à 1931 toiſes de France, ou 12340 pieds Anglois.

qui courent en ſens contraire préſentent plus d'uniformité.

L'après-midi du 1.er d'Août, après avoir ancré dans la rade, j'allai à terre vers l'une de ces vallées, dans l'intention de monter juſqu'au ſommet de l'une des collines les plus éloignées, mais le temps ne me permit que d'aller au pied. Après environ trois milles de marche je ne trouvai aucun changement dans l'aſpect des collines, qui produiſent en abondance l'*euphorbia Canarienſis*. Il eſt étonnant qu'une plante ſi ſucculente pouſſe ſur un ſol auſſi brûlé par le ſoleil. Quand on la rompt, ce qui eſt facile, ſon ſuc eſt très-abondant; mais on éprouve qu'en la ſéchant il ſe réduit à rien; ſon bois eſt aſſez ferme, quoique léger & mou. Le Peuple croit que ſon jus eſt un cauſtique aſſez violent pour emporter la peau. Mais, quoique avec peine, je leur démontrai le contraire, en introduiſant mon doigt dans la plante toute jueuſe, ſans l'eſſuyer enſuite. Ils briſent

les branches de *l'euphorbia*, les font ſécher, & les emploient pour leur chauffage. Je ne vis là d'autres plantes que deux ou trois arbuſtes, & quelques figuiers au fond de la vallée.

La baſe des collines eſt formée d'une pierre peſante, compacte, bleuâtre, mêlée de particules brillantes, & ſur la ſurface on trouve çà & là de larges maſſes d'une terre rouge & friable. Je trouvai auſſi ſouvent cette même ſubſtance en couches épaiſſes, & le peu de terre qui s'y trouvoit rarement éparſe, étoit un terreau noirâtre. On y voyoit auſſi quelques ſcories, & l'un de ces morceaux par ſa peſanteur & ſa ſurface douce, ſembloit preſque entiérement métallique.

Sans doute l'action perpétuelle du ſoleil, qui calcine la ſurface de ces montagnes, eſt la cauſe de leur état de ruines. La partie réduite en pouſſiere étant enſuite entraînée par les torrens, laiſſe ces inégalités que préſentent leurs flancs ; car les différentes

ſubſtances qui les compoſent, étant plus ou moins affectées par l'ardeur du Soleil, ſont entraînées dans la même proportion. C'eſt pour cela, peut-être, que les ſommets qui ſont d'un roc très-dur ont réſiſté, tandis que les côtés ont éboulé. Et comme j'ai obſervé que preſque toujours les ſommets des montagnes, garnis de bois, préſentent une figure plus uniforme, je ſuis porté à croire qu'il faut l'attribuer à cette cauſe.

La Ville de *Santa-Cruz*, quoique médiocre, eſt paſſablement bâtie. L'extérieur des Egliſes n'y eſt pas magnifique, mais l'intérieur eſt décent & modeſtement orné: elles le cedent aux Egliſes de *Madere*, & je crois que c'eſt plutôt l'effet du caractere propre à ce Peuple, que de ſon impuiſſance à les enrichir davantage; car les maiſons particulieres & l'habillement des Eſpagnols, ſont fort au-deſſus de ce qu'on voit à *Madere*. Les Portugais ſont apparemment plus d'humeur d'orner leurs Egliſes de leurs propres dépouilles.

Preſque en face du mole de pierre, eſt une ſuperbe colonne de marbre, érigée depuis peu & ornée de figures humaines, qui fait honneur à ſon artiſte. On y lit une inſcription en Eſpagnol, portant la raiſon de ſon érection, & la date.

Le 2 d'Août l'après-midi, quatre de nous prîmes des mules pour aller à *Laguna*, ainſi nommée, d'un lac qui l'avoiſine, à quatre milles environ de *Santa-Cruz*. Nous y arrivâmes entre cinq & ſix heures, mais la vue ne paya pas nos peines, car le chemin étoit très-difficile & les mules mauvaiſes; la Ville eſt aſſez grande, mais mérite à peine le nom de Ville; les rues ſont aſſez irrégulieres, quoique aſſez larges & contenant quelques bonnes maiſons. En général, *Laguna* eſt fort inférieure à *Santa-Cruz*, quoique beaucoup plus vaſte. On nous a appris qu'elle va en déclinant à grands pas, puiſque l'on voit des vignobles là où étoient jadis des maiſons, tandis que *Santa-Cruz* s'accroît journellement.

Le

Le chemin de *Santa-Cruz* à *Laguna* monte ſur une montagne aſſez rapide & tout-à-fait aride, mais nous vîmes plus bas quelques figuiers & des champs à blé : ils ſont petits, & n'ont point de ſillons comme en *Angleterre*. Le blé qu'ils recueillent doit leur coûter bien des travaux, puiſque le terrain eſt ſi pierreux, qu'il faut qu'ils les ramaſſent en tas aſſez grands, à de petites diſtances : les grandes montagnes qui s'étendent au ſud-oueſt ſont aſſez bien garnies d'arbres. Ce petit voyage ne nous fournit d'autre matiere à obſervation, que quelques plantes d'aloès en fleur ſur le bord du chemin, & la gaieté de nos guides qui nous régalerent de chanſons pendant la route.

Preſque tous les travaux de l'Iſle ſe font avec des mules ; les chevaux étant rares & preſque entiérement deſtinés aux Officiers. Ils ſont de petite taille, mais vifs & bien charpentés. Les bœufs ſont auſſi employés, attelés par les cornes. Dans mes

différentes promenades, j'apperçus de grandes quantités de faucons, de perroquets qui ſont indigenes, d'hirondelles de mer, de mouettes, de perdrix, de bergeronnettes, d'hirondelles, de martinets, de merles & de ſerins. On y voit auſſi le lézard commun & une autre eſpece; quelques inſectes, comme la ſauterelle, & trois ou quatre ſortes de mouches-dragon.

J'eus occaſion de voir un homme très-ſenſé & fort inſtruit, habitant de l'Iſle, qui m'apprit quelques particularités dont je n'ai aucun lieu de douter. Il me dit qu'il croiſſoit un arbuſte très-commun, abſolument conforme à l'arbuſte de thé, décrit par Tournefort & Linnæus, tel qu'il croît à la Chine & au Japon : on le regarde comme une herbe ſauvage, & lui-même en ſarcle plus de mille racines chaque année dans ſes vignes. Cependant les Eſpagnols de l'Iſle s'en ſervent quelquefois comme du thé, & lui attribuent toutes les qualités

de celui de la Chine. Ils l'appellent auſſi thé : mais, ce qui eſt à remarquer, ils prétendent qu'on le trouva dans l'Iſle lors de ſa découverte.

Une autre curioſité botanique que je tiens de lui, eſt ce qu'ils appellent *impregnated lemon :* c'eſt un citron diſtinct & parfait enfermé dans un autre, & ne différant de celui qu'il contient, que par une forme un peu plus globuleuſe.

J'appris auſſi de lui, qu'ils ont une eſpece de raiſin regardé comme un excellent remede dans toutes les maladies de poitrine. D'ailleurs l'air & le climat en général ſont ſinguliérement ſains, & particuliérement faits pour ſoulager ces maux. Il croyoit en trouver la cauſe, en ce qu'on étoit maître de changer ſans ceſſe la température de l'air, en établiſſant ſa réſidence à différentes hauteurs. Il me témoigna même de la ſurpriſe, de ce que les Médecins Anglois n'avoient jamais ſongé à envoyer leurs conſomptionnaires à *Ténériffe*, plutôt

qu'à *Nice* ou à *Lisbonne*. En effet, je m'apperçus moi-même d'une maniere très-ſenſible, de la prodigieuſe variation de la température de l'air, dans le court voyage de *Laguna*, & je ſuis perſuadé que perſonne ne pourroit vivre ſans ſouffrir, à un mille du ſommet du *Pic*, après le mois d'Août.

Quoique le ſommet du *Pic* fume conſtamment, ils n'ont point éprouvé de tremblement de terre, ni d'éruption de volcan depuis 1704, que le port de *Garrachica*, lieu de leur principal commerce, fut entiérement détruit.

Leur commerce eſt très-conſidérable, puiſqu'ils comptent quarante mille pipes de vin chaque année, dont partie eſt conſommée dans l'Iſle, & partie diſtillée pour faire une eau-de-vie qui approviſionne les Iſles de l'*Amérique Eſpagnole*. Avant que leur commerce avec le Nord de l'*Amérique* fût interrompu, ils y en importoient environ ſix mille pipes, qui ſont réduites

à moitié. Leur blé n'eſt pas ſuffiſant pour la ſubſiſtance des habitans, le déficit leur eſt fourni par les Anglo-Américains, qui prennent leurs vins en échange.

Ils ont un peu de ſoie, mais non pas aſſez pour l'exportation. Les premiers habitans des *Canaries* avant la découverte, ne forment plus une race diſtincte : cette race s'eſt fondue dans les Colons Eſpagnols, mais on diſtingue leurs deſcendans à leur taille, leur force & leurs gros os. En général, les hommes ſont baſanés & les femmes ont une pâleur qui ne fait jamais place à cette fraîcheur qui diſtingue nos beautés du Nord. L'antique uſage des Eſpagnols de porter du noir continue parmi eux ; cependant les hommes paroiſſent y tenir peu & s'habillent à-peu-près comme les François ; d'ailleurs nous trouvâmes les habitans de *Ténériffe*, un peuple doux & poli, conſervant cet air de gravité qui caractériſe leur Nation. Quoique nous ne croyons pas qu'il y ait beaucoup de reſſemblance entre les mœurs

Eſpagnoles & Angloiſes, il n'eſt peut-être pas inutile d'obſerver qu'Omaï n'y remarquoit pas grande différence : il diſoit ſeulement qu'ils n'avoient pas la franchiſe des Anglois, & que leurs perſonnes reſſembloient plus à celles de ſes compatriotes.

Dès que l'eau fut entiérement embarquée, la *Réſolution* mit à la voile le 4 Août, & continua ſon voyage par un bon vent de nord-eſt.

Le 10 à neuf heures du ſoir on aperçut au ſud l'Iſle de *Bonaviſte*, à un peu plus d'une lieue, quoiqu'on s'en crût bien plus loin. Cette erreur manqua cauſer leur perte, car portant la cape à l'eſt juſqu'à minuit pour éviter les roches à fleur d'eau, qui ſont à une lieue de la pointe ſud-eſt de l'Iſle, ils ſe trouverent preſque deſſus, & rangerent les briſans. Leur ſituation fut très-alarmante pendant quelques minutes.

Auſſi-tôt qu'ils eurent dépaſſé ces roches dangereuſes, ils tournerent vers le ſud-ſud-oueſt juſqu'à la pointe du jour, qu'ils

mirent la cape à l'oueſt pour aller entre *Bonaviſte* & l'Iſle de *Mayo*, à deſſein de regarder dans le port de *Praya*. M. Cook avoit dit au Capitaine Clarke qu'il toucheroit à ce port, & la *Découverte* pouvoit y être. A une heure après midi on apperçut les roches qui ſont au ſud-oueſt de *Bonaviſte*.

Le 11, l'Iſle de *Mayo* étoit en vue. En approchant à la diſtance de trois ou quatre milles, on n'appercevoit pas la moindre apparence de végétation, & l'œil ne rencontroit que cet aſpect aride & ſans vie qu'offrent par-tout les pays de la Zone Torride, quand ils ne ſont point couverts de bois.

M. Nichelſon aſſure qu'à huit degrés oueſt, ou quelque choſe de plus du Cap *Vert* on peut ſans crainte faire voile nuit & jour; mais l'expérience prouva à M. Cook qu'il ſeroit dangereux de s'en fier aveuglément à cette aſſertion. Il éprouva auſſi qu'un courant portant au

ſud-oueſt-quart-oueſt faiſoit un peu plus d'un demi-mille à l'heure.

Tandis qu'ils étoient entre les Iſles du Cap *Vert*, ils éprouverent quelques briſes, variant du ſud-eſt à l'eſt, & pluſieurs calmes. Cela montre que ces Iſles s'étendent aſſez pour couper le courant des vents aliſés, ou qu'elles ſont ſituées au-delà de leur extenſion, dans l'emplacement où commencent les vents variables qu'on trouve aux approches de la ligne. Toutefois la premiere ſuppoſition eſt la plus probable, puiſque Dampierre y trouva le vent d'oueſt dans le mois de Février, temps où la mouſſon s'étend le plus vers la ligne équinoxiale.

Le temps étoit chaud & ſuffocant, avec un peu de pluie, & preſque toujours le ciel étoit voilé d'un blanc en ſtagnation, qui ſemble tenir le milieu entre un brouillard & un ciel nébuleux. En général l'atmoſphere n'a jamais entre les tropiques cette clarté remarquable dans les climats où ſoufflent des vents varia-

bles, & le ſoleil n'y brille pas du même éclat. Mais cette circonſtance paroît plutôt avantageuſe ; autrement les rayons du ſoleil n'étant point interceptés, rendroient peut-être la chaleur abſolument inſupportable. Cependant les nuits ſont ſouvent claires & ſereines.

Le 13 au matin, la *Réſolution* arriva au *Port-Praya* dans l'Iſle de *Saint-Jago*, où elle vit deux vaiſſeaux de la Compagnie des Indes Hollandoiſes, & un brigantin à l'ancre. Comme la *Découverte* ne s'y trouvoit pas, & qu'on avoit conſommé peu d'eau depuis le départ de *Ténériffe*, M. Cook ne voulut point entrer, & cingla vers le Sud.

Le lendemain ils perdirent la mouſſon du nord-eſt, & ils ne trouverent celui qui ſouffle du ſud-eſt que le 30, par deux degrés de latitude nord & vingt-cinq degrés de longitude oueſt.

Pendant cet intervalle le vent fut preſque toujours au ſud-oueſt. Quelquefois il fit grand vent & des rafales, mais

la plupart du temps ce ne fut qu'une agréable briſe. Les calmes furent en petit nombre & de peu de durée. Entre le ſeptieme & douzieme degré de latitude nord, le temps fut en général ſombre & nébuleux, avec des pluies fréquentes, qui mirent à portée de remplir d'eau le peu de barriques qui ſe trouvoient vides.

Les pluies, & la chaleur ſuffocante qui les accompagne, ne produiſent que trop ſouvent des maladies dans ce paſſage. Au moins on en doit craindre les plus mauvaiſes conſéquences, & les Capitaines ne peuvent ſe tenir trop en garde, en purifiant l'air dans les entre-ponts avec du feu & de la fumée, en obligeant leurs Equipages à ſaiſir toutes les occaſions de faire ſécher leurs hardes. C'eſt à ces ſoins conſtamment ſuivis ſur la *Réſolution* & la *Découverte* que M. Cook dut l'avantage d'avoir moins de malades que dans aucun de ſes autres Voyages. Mais il eut le déplaiſir de trouver ſon vaiſſeau plein de

fentes dans ſa partie ſupérieure. La chaleur exceſſive & deſſéchante qu'il venoit d'eſſuyer avoit tellement disjoint les ſutures, qui avoient été mal calfatées dès le principe, que la pluie pénétroit à meſure qu'elle tomboit, & les Officiers dans la ſainte-barbe furent tous chaſſés de leurs cabinets par l'eau qui pénétroit par les côtés. Les voiles furent mouillées dans leur magaſin. Avant d'avoir un temps favorable pour les ſécher, pluſieurs furent très-endommagées, & il fallut employer beaucoup de canevas, & de temps pour les rendre de quelque ſervice. Pour remédier à ces inconvéniens on mit les Calfats à l'ouvrage, dès que le temps le permit, & on calfata par-dedans; car M. Cook ne les riſquoit jamais en-dehors étant en mer.

Le 1.er de Septembre ils paſſerent l'Equateur (1) par le 27d 38′ de longitude

(1) M. Cook n'a pas cru qu'il valût la peine de décrire le baptême de la ligne, ſi célebre chez toutes

oueſt, avec un fort vent de ſud-eſt-quart-ſud. Le 8, ils étoient par le 8^{d} 57′ de latitude ſud, un peu au ſud du Cap *Saint-Auguſtin*, ſur la côte du *Bréſil*. Ils continuerent leur Voyage juſqu'au 6 Octobre ſans rien de remarquable. Ils apperçurent alors trois pinguins, ce qui leur fit jeter la ſonde. Ils étoient par le 35^{d} 15′ de

---

les Nations. On peut en voir les détails dans le Voyage de M. de Bougainville aux Iſles *Falkland* ou *Malouines*, par Pernetty. Voici l'Introduction de cet Ecrivain. » C'eſt un uſage qui ne remonte pas plus haut que ce » Voyage célebre de Gama qui a fourni au Camoëns » le ſujet de la Luſiade. L'idée qu'on ne ſauroit » être un bon Marin ſans avoir traverſé l'Equateur, » l'ennui inſéparable d'une longue Navigation, un cer- » tain eſprit républicain qui regne dans toutes les pe- » tites ſociétés; peut-être toutes ces cauſes réunies ont » pu donner naiſſance à ces eſpeces de ſaturnales. Quoi » qu'il en ſoit, elles furent adoptées par toutes les Na- » tions, & les hommes les plus éclairés furent obligés » de ſe ſoumettre à une coutume dont ils reconnoiſ- » ſoient l'abſurdité. Car par-tout, dès que le Peuple » parle, il faut que le ſage ſe mette à l'uniſſon «. *Pag.* 107 & 108.

latitude ſud, & 7ᵈ 45′ de longitude oueſt. On ne trouva point de fond à cent cinquante braſſes. On mit un canot à la mer, & on tira quelques oiſeaux ; l'un d'eux étoit un poitrail noir, de la grandeur d'une corneille, & parfaitement ſemblable, hormis le bec & les pieds. Il avoit quelques plumes blanches à la gorge, & le deſſous des groſſes plumes étoit cendré. Tout le reſte des plumes étoit d'un noir de jais, auſſi-bien que le bec & les pattes.

Le 8 au ſoir, un de ces oiſeaux appelés *Benets* par les Marins, ſe percha ſur les cordages & fut pris. Il étoit un peu plus grand qu'un merle d'*Angleterre*, & preſque auſſi noir, excepté le haut de la tête qui étoit blanc comme s'il eût été poudré. Les plumes les plus blanches commençoient à la racine de la partie ſupérieure de ſon bec, & alloient en ſe terniſſant le long du deſſus du cou juſqu'au milieu environ, où la nuance blanche ſe perdoit dans le noir ſans aucune ligne de ſéparation ; ſes pattes étoient noires

ainſi que ſon bec, qui étoit long & aſſez reſſemblant à celui du corlieu. On dit que ces oiſeaux ne volent jamais loin de terre: ils n'en connoiſſoient pourtant aucune plus voiſine de leur ſtation, que l'Iſle de *Gough* ou de *Richemont*, & ils devoient en être à plus de cent lieues : mais il faut obſerver que l'Océan Atlantique au ſud de cette latitude a été peu fréquenté, & il eſt poſſible qu'il y eût d'autres Iſles que celles qu'ils connoiſſoient.

Ils virent ſouvent pendant la nuit ces animaux marins lumineux, dont on trouve la deſcription dans le premier Voyage de M. Cook ; mais ils en apperçurent d'infiniment plus grands que tout ce qu'il avoit vu juſqu'alors ; & ils étoient en ſi grand nombre, qu'on en voyoit ſouvent plus de cent à la fois.

Après quelques calmes & pluſieurs variations dans les vents, le vent tourna au nord-oueſt, & ſouffla avec tant de force, que le 17 on ſignala le Cap de *Bonne-*

Eſpérance, & le lendemain on jeta l'ancre dans la baie de la *Table* par quatre braſſes.

Après la viſite ordinaire du Capitaine de Port & du Chirurgien, M. Cook envoya un Officier viſiter le Baron de Plettenberg, Gouverneur du *Cap*, & à ſon retour, il ſalua la Garniſon de treize coups de canon, qui lui furent rendus.

Ils trouverent dans la baie deux vaiſſeaux des *Indes* François, l'un allant, & l'autre en retour; deux jours avant leur arrivée, un autre de la même Nation en retour rompit ſon cable, & fit côte à la tête de la baie où il ſe perdit : l'Equipage fut ſauvé, mais la plus grande partie de la cargaiſon éprouva le ſort du vaiſſeau, ou, ce qui revenoit au même, fut pillée & volée par les habitans. Au moins tel fut le récit des Officiers François, & les Hollandois ne purent le nier; mais pour s'excuſer d'un crime qui déshonore toute Nation civiliſée, ils en jetoient tout le blâme ſur le Ca-

pitaine, qui n'avoit pas demandé une garde à temps.

D'abord après le ſalut, le Capitaine Cook, accompagné de quelques-uns de ſes Officiers, mit à terre, & alla faire viſite au Gouverneur, au Lieutenant-Gouverneur, au Fiſcal & au Commandant des Troupes. Il fut reçu avec beaucoup de politeſſe, & le Gouverneur particuliérement lui promit toute aſſiſtance poſſible. Il donna en même temps permiſſion de dreſſer l'obſervatoire dans un lieu convenable, de dreſſer des tentes pour les Grayeurs & les Tonneliers, & de marquer le bétail pour le laiſſer paître autour des tentes.

Tandis que les Calfats travailloient & qu'on s'empreſſoit d'embarquer tout ce qui pouvoit être néceſſaire, le vaiſſeau François partit du *Cap* avec des Lettres de la *Réſolution* pour l'*Angleterre*; & le lendemain arriva le *Hamsphire*, vaiſſeau de la Compagnie *Angloiſe*, dans ſon retour de *Bencoola* :

Bencoola : il salua la *Résolution* de treize coups, qui lui furent rendus.

Le 31, un vent furieux souffla du sud-est, & continua pendant trois jours ; la communication fut absolument interrompue entre les vaisseaux & le rivage. Il n'y eut que la *Résolution* qui ne chassât pas sur ses ancres. Ses effets ne furent pas moins sensibles à terre : les tentes & l'observatoire furent renversés ou brisés, & le cadran astronomique échappa à peine à la destruction. L'orage s'appaisa le 3, & permit de reprendre les premieres occupations jusqu'au 10, qu'arriva la *Découverte.*

Le Capitaine Clarke avoit quitté *Plimouth* le 1.er d'Août, & seroit arrivé une semaine plutôt, si la derniere tempête ne l'avoit chassé loin de la côte. Il avoit été sept jours de plus que la *Résolution* dans son passage. Il eut le malheur de perdre un de ses Soldats de Marine, qui tomba par-dessus le bord ; mais au reste, il n'avoit

eſſuyé aucun autre déſagrément, & ſon Equipage étoit en bon état.

La *Découverte* avoit beſoin d'être calfatée ; & pour ne perdre aucun temps, tous les ouvriers de la *Réſolution* furent ajoutés aux ſiens, tant pour le travail du vaiſſeau, que pour préparer ou embarquer toutes les proviſions néceſſaires.

Le bétail avoit été mis à terre : le taureau, deux vaches avec leurs veaux furent mis à pâturer avec les beliers & brebis, formant en tout un troupeau de ſeize têtes. On avertit M. Cook de les tenir près de ſes tentes, & tous les ſoirs on les y parquoit. La nuit du 14, quelques chiens s'introduiſirent dans le parc, firent ſauter les animaux par-deſſus la paliſſade, en tuerent quatre, & diſperſerent le reſte. On en reprit ſix le lendemain, mais les deux beliers & deux des plus belles brebis étoient du nombre des perdus. Le Baron de Plettenberg étoit abſent, & le Capitaine s'adreſſa au Lieutenant-Gouverneur & à M. Hemmi le

Fiſcal. Ils promirent tous deux de faire toutes ſortes de recherches. Il faut remarquer que les Hollandois ſe vantent de l'exactitude de leur police au *Cap ;* qu'il eſt preſque impoſſible qu'un eſclave, quelque ruſé qu'il ſoit ; quelque connoiſſance du pays qu'il ait, réuſſiſſe à s'échapper ; cependant les animaux ne ſe retrouverent pas d'abord malgré tous les ſoins du Fiſcal & de ſes gens. Toutefois après beaucoup de peines & de dépenſes, après avoir employé tous les gredins de la place, qui, comme le diſoit à M. Cook celui qui lui donnoit cette méthode, étoient capables pour un ducaton, de couper la gorge à leur maître, de brûler ſa maiſon & de l'enſevelir lui & ſa famille dans les cendres ; après tout cela il recouvra le reſte, excepté les deux brebis. On lui dit qu'il devoit ſe trouver fort content de n'en pas perdre davantage, & il abandonna toute recherche ultérieure.

M. Hemmi, pour le dédommager, lui offrit très-obligeamment un belier d'*Eſ-*

pagne : il en avoit fait venir un certain nombre de *Lisbonne ;* mais le Capitaine le refusa, persuadé que ceux du Cap répondroient également à son but : l'événement prouva qu'il s'étoit trompé. M. Hemmi avoit tenté d'introduire au Cap la race d'*Europe ;* mais l'opiniâtreté des habitans avoit contrarié ces essais : ils préféroient leur propre race en raison de sa large queue (1), dont la graisse produisoit souvent plus d'argent que le corps entier de l'animal, & ils ne croyoient point que la laine des moutons d'*Europe* pût jamais compenser cette perte. Cette observation n'étoit pas celle du peuple seulement, mais c'étoit l'opinion des gens les plus sensés. En effet, en supposant que les moutons d'*Europe* produisissent au *Cap* d'aussi

(1) La queue, suivant Kolben, pese de quinze à vingt livres ; de la Caille prétend qu'elles ne vont qu'à cinq ou six. Les informations données à M. Cook confirment l'assertion de Kolben.

bonne laine que dans leur pays originaire, ce que dément l'expérience ; les Hollandois ont trop peu de monde au *Cap* pour manufacturer même leurs propres vêtemens. Il eſt certain que ſans l'importation continuelle d'eſclaves, la population du *Cap* ſeroit la plus foible de tous les établiſſemens du monde.

Tandis qu'on ſe préparoit au départ, pluſieurs Officiers firent avec M. Anderſon un petit voyage dans l'intérieur du pays. Voici ſa propre relation.

Le 16 après midi, nous partîmes moi ſixieme, pour obſerver quelques détails de l'intérieur du pays. Nous traversâmes la large plaine ſituée à l'eſt de la ville ; ce n'eſt qu'une vaſte bruyere de ſable blanc tel qu'on le trouve ſur les rivages. A cinq heures, nous arrivâmes à une grande ferme, où nous vîmes des champs à blé & d'aſſez belles vignes ſituées au-delà de la plaine près du pied de quelques médiocres collines où le terrain commence à être cultivable. Entre ſix & ſept, nous étions à

Stellenbosh, la Colonie la plus importante après le *Cap*.

Le village ne contient pas plus de trente maiſons, & ſe trouve au pied d'un cordon de montagnes majeſtueuſes, environ à vingt milles à l'eſt de la ville du *Cap*; les maiſons ſont propres. Un petit ruiſſeau qui coule auprès, & l'ombrage de quelques grands chênes lui donne ce qu'on peut appeler un aſpect champêtre dans un pays auſſi déſert. Près de la place ſont quelques vignobles & plantations d'arbres fruitiers dont la riche apparence ſembleroit indiquer un excellent ſol; mais peut-être doivent-ils tout au climat, qui eſt le plus beau du monde.

J'employai le jour ſuivant à herboriſer & à chercher des inſectes dans les environs de *Stellenbosh*, mais avec peu de ſuccès. C'eſt la ſaiſon où le petit nombre de plantes eſt en fleur, & les inſectes ſont rares. Je trouvai le ſol, en différens endroits, d'une argile jaunâtre, mêlée d'une aſſez grande

quantité de ſable ; les côtés des baſſes montagnes, qui ſemblent bruns, ſont d'une ſorte de marne de pierre.

Nous laiſſâmes *Stellenbosh*, pour retourner à la ferme que nous avions déjà vue, & où nous avions été invités la veille par M. Cloëder qui en étoit propriétaire. Il nous traita avec beaucoup d'hoſpitalité, & bien différemment de ce que nous attendions. Il nous reçut au ſon des inſtrumens, & nous eûmes de la muſique pendant le dîner; ſorte de luxe dans un pareil lieu. Il nous fit voir ſes celliers, ſes vignobles, ſes plantations de fruit; & j'avoue que j'avois la plus grande curioſité de ſavoir comment ce Peuple induſtrieux avoit pu créer tant d'abondance ſur un ſol où nulle autre Nation *Européenne* n'auroit, à mon avis, voulu prendre la peine de le tenter.

L'après-dîné nous traverſâmes le pays, & nous rencontrâmes quelques plantations dont une paroiſſoit très-conſidérable, & diſtribuée d'une toute autre maniere que

celles que nous avions vues. Le ſoir, nous nous trouvâmes à la ferme appelée *la Perle*, & de là nous eûmes la vue de la troiſieme Colonie, appelée *Drakenſtein*. Elle eſt placée le long du pied de ces montagnes majeſtueuſes dont j'ai parlé, & contient un certain nombre de petites plantations.

Le lendemain j'allai à la recherche de plantes & d'inſectes, & j'en trouvai preſqu'auſſi peu que du côté de *Stellenbosh*; mais je rencontrai plus d'arbuſtes ſauvages dans les vallées que dans aucune autre partie que j'euſſe viſitée.

L'après-midi nous allâmes voir une pierre d'une énorme grandeur, appelée par les habitans *la Tour de Babylone* ou le *Diamant-perle*. Elle eſt poſée ſur le haut de pluſieurs collines peu élevées, au pied deſquelles ſe trouve la ferme dont je viens de parler, & quoique le chemin qui y conduit ne ſoit ni roide ni mauvais, il nous prit plus d'une heure & demie. C'eſt une

forme oblongue, ronde au ſommet, & regardant par ſes extrémités le ſud & le nord. Les côtés eſt & oueſt ſont d'une coupe preſque perpendiculaire. La pointe ſud eſt auſſi eſcarpée; & c'eſt là ſa plus grande élévation. De là elle s'abaiſſe inſenſiblement vers le nord. Nous montâmes au ſommet par ce côté, & nous eûmes la vue la plus étendue de tout le pays.

Sa circonférence doit être au moins d'un demi-mille, puiſqu'il nous fallut plus d'une demi-heure pour en faire le tour. Sa plus haute élévation, qui eſt le côté du ſud, paroît égaler le Dôme de Saint-Paul de *Londres*. C'eſt une maſſe non-interrompue, ou un ſeul bloc, ſi l'on excepte quelques crevaſſes, ou plutôt impreſſions, de la profondeur de trois ou quatre pieds, & une veine qui la traverſe vers le côté du nord. C'eſt l'eſpece de pierre appelée par les Minéralogiſtes *ſaxum conglutinatum*; la veine qui la traverſe eſt plus compacte que le reſte, quoique de

même nature. Cette veine n'a pas plus d'un pied de largeur ou de profondeur, & ſa ſurface préſente une quantité de figures carrées ou oblongues, diſpoſées obliquement, ce qui lui donne l'air d'être un effet de l'art. Mais je ne pus obſerver ſi cela pénétroit beaucoup dans la pierre, ou s'il n'étoit qu'à la ſurface. En deſcendant nous trouvâmes au pied un terreau noir & très-bon, & aux côtés des collines des arbres d'une grande taille, qui ſont indigenes & des eſpeces d'*olea*.

Il eſt étonnant que ni Kolben ni la Caille n'aient pris la peine de décrire cette Tour de Babylone. Ce qu'en dit M. Anderſon ſe rapporte bien à la relation de M. Sonnerat. La *Montagne de la Perle*, dit ce Voyageur, mérite d'être obſervée; c'eſt une des plus hautes des environs du *Cap*: elle n'eſt compoſée que d'un ſeul bloc de granit crevaſſé dans pluſieurs endroits. M. Anderſon en envoya un fragment à Sir John Pringle, qui fut examiné par le Che-

valier Hamilton. Il croit que cet immenſe & ſingulier fragment de granit eſt le produit d'une exploſion de volcan, ou de quelque cauſe de cette eſpece.

Le 20 au matin, nous quittâmes la *Perle*, & prenant une autre route que la premiere, nous traversâmes un pays abſolument inculte, juſqu'à ce nous arrivaſſions aux montagnes du *Tigre*, où nous apperçumes quelques champs à blé. Nous nous arrêtâmes à midi dans une caverne pour nous rafraîchir, mais nous fûmes très-tourmentés dans les environs par des couſins ou mouches de ſable, qui étoient les premiers que j'euſſe vus. Le ſoir nous arrivâmes fort fatigués à la ville du *Cap*.

Après le déſaſtre arrivé au troupeau de M. Cook, il ſe garda bien de laiſſer plus long-temps le reſte à terre; en les embarquant il en augmenta le nombre. Il acheta deux jeunes taureaux, deux géniſſes, deux jeunes chevaux entiers, deux jumens, deux beliers, pluſieurs brebis & chevres,

quelques lapins & volailles. Tout cela étoit deſtiné pour la *Nouvelle-Zélande*, *Taïti*, les Iſles voiſines ou autres qui dans le cours du voyage pourroient promettre de conſerver & multiplier des eſpeces utiles à la poſtérité.

Tout le travail de la *Découverte* étoit achevé à la fin de Novembre ; les vaiſſeaux avoient leur eau & des proviſions pour plus de deux ans. On avoit acheté tout ce qui pouvoit ſembler néceſſaire pour un voyage où ils ignoroient quand & comment ils pourroient s'approviſionner.

M. Cook donna au Capitaine Clarke copie de ſes inſtructions, & un ordre d'opérations, en cas de ſéparation ; après quoi les deux Capitaines retournerent à leur bord reſpectif, & leverent l'ancre le 30 Novembre ; mais ce ne fut que le 3 de Décembre que par un bon vent d'oueſt-nord-oueſt ils perdirent la terre de vue & porterent plus au ſud-eſt, pour rencontrer davantage ces vents.

Le 5, un grain qui vint tout-à-coup, emporta le perroquet d'artimon de la *Réſolution ;* on avoit de quoi le remplacer, & la perte fut peu ſentie. Le 6 au ſoir, par la latitude ſud 39ᵈ 14′, & la longitude eſt 23ᵈ 56′, ils trouverent la mer d'une couleur rouge dans différens endroits : on en puiſa à bord, & on la trouva pleine d'une quantité de petits animaux qui, vus avec le microſcope, reſſembloient à l'écreviſſe.

Ils continuerent leur courſe au ſud-eſt avec un très-fort vent d'oueſt, & une mer montagneuſe. Les roulis étoient extrêmes & donnerent beaucoup de peine pour conſerver les beſtiaux. Malgré tous les ſoins pluſieurs chevres moururent, particuliérement les mâles, & quelques brebis : le froid qui devenoit très-ſenſible, n'y contribua pas peu.

Le 12, ils apperçurent une terre qui s'étendoit du ſud-eſt-quart-ſud au ſud-eſt-quart-eſt. En s'approchant davantage ils diſtinguerent deux Iſles ; la plus grande,

celle qui eſt au ſud, avoit environ quinze lieues de tour, & giſoit par 46d 53′ de latitude ſud, & 37d 46′ de longitude eſt. La plus au nord paroiſſoit avoir neuf lieues de tour & giſoit par 46d 40′ de latitude ſud, & 38d 8′ de longitude eſt. Elles ſont éloignées à peu près de cinq lieues.

Ils paſſerent par ce canal à égale diſtance des deux Iſles, & avec les meilleures lunettes on n'apperçut ni arbres ni arbuſtes. Le rivage paroît eſcarpé & plein de rochers; hormis les côtes au ſud-eſt où le terrain ſemble plat & bas, la ſurface n'offre que des montagnes arides qui s'élevent fort haut & dont les ſommets & les côtés paroiſſent couverts de neige à une grande hauteur. La partie ſud-eſt a plus de neige que le reſte; ce qui eſt probablement l'effet de l'action du ſoleil qui échauffe moins long-temps ces parties que les côtés du nord & du nord-oueſt. Le terrain que la neige ne couvre pas, d'après les ombres qu'il offre, doit être couvert de mouſſe, ou

peut-être de l'eſpece de gazon épais qu'on trouve aux Iſles *Malouines*. Au côté nord de chacune de ces Iſles eſt une roche détachée. Celle qu'on voit ſur l'Iſle du ſud a la forme d'une tour, & paroît à quelque diſtance du rivage. En côtoyant on apperçut beaucoup d'algue-marine, & la couleur de la mer indiquoit de ſonder. Mais on n'apperçevoit point d'apparence d'une anſe, à moins que ce ne fût près de la roche déjà citée, & alors ſa petiteſſe ne pouvoit fournir un bon ancrage.

Outre ces deux Iſles, MM. Marion & Croſet, dans leur paſſage du *Cap* aux *Iſles Philippines*, en avoient découvert quatre autres entre les neuvieme & douzieme degrés de longitude, un peu plus à l'eſt & à-peu-près par la même latitude. Comme elles n'ont point de nom ſur les Cartes Françoiſes de cet hémiſphere, M. Cook appela les deux premieres, *Iſles du Prince Edouard*, & les quatre autres, *Iſles de Marion & de Croſet*.

Ils étoient alors preſque toujours pouſſés par des vents violens de nord & d'oueſt, & le temps n'étoit rien moins que bon; il reſſembloit aſſez à celui qu'on éprouve généralement en *Angleterre* dans le cœur de l'hiver, quoiqu'on fût alors au milieu de l'été dans cet hémiſphere. Cependant, ſans ſe décourager, ils cinglerent pour paſſer au ſud des autres, afin de tomber dans la latitude des Terres découvertes par M. de Kerguelen.

M. Cook avoit prié M. le Chevalier de Borda à *Ténériffe*, de vouloir bien lui donner les renſeignemens qu'il pouvoit avoir touchant cette Iſle découverte par M. de Kerguelen, entre le Cap *de Bonne-Eſpérance* & la *Nouvelle-Hollande*. Il lui fit dire lors de ſon départ, que le pilote de la *Bouſſole* avoit été dans le Voyage de M. de Kerguelen; qu'il diſoit qu'une petite Iſle ſituée près de la grande qu'il avoit apperçue, giſoit, d'après ſept obſervations, par le 48^{d} 26$'$ de latitude ſud,

ſud, & par le 64ᵈ 57′ de longitude eſt de Paris.

La nouvelle de la préſence de ce Pilote à bord de la *Bouſſole*, fut un regret pour M. Cook. S'il l'avoit ſu plutôt, il auroit pu en tirer des lumieres plus intéreſſantes qu'une ſituation dont il avoit déjà quelque idée.

Les inſtructions du Capitaine le chargeant d'examiner cette terre & d'y chercher un havre, il commença ſon examen; mais les brouillards rendirent pendant quelques jours la navigation ennuyeuſe & dangereuſe, puiſqu'ils s'attendoient à trouver terre à chaque inſtant.

Enfin le 24 au matin, ayant la cape à l'eſt, & le brouillard s'étant un peu diſſipé, ils apperçurent une terre au ſud-ſud-eſt, qu'en approchant davantage, ils virent être une Iſle fort élevée & d'environ trois lieues de circuit. Bientôt après, à une lieue à l'eſt, ils en découvrirent une autre de même grandeur; & entre ces deux, vers le ſud, quelques-unes plus petites. Une

troiſieme, fort haute, fut vue par la pointe orientale de la premiere Iſle dans la direction du ſud-eſt-demi-eſt. Quand le brouillard commença à ſe diſſiper, ils virent une terre au-delà des petites Iſles; & M. Cook forma le deſſein de la chercher à travers ces Iſles; mais en s'approchant, il trouva la tentative dangereuſe. Le vent étoit en poupe, une mer très-groſſe ſe briſoit avec un horrible fracas contre tous les rivages; on appercevoit une autre Iſle au nord-eſt, & on ignoroit s'il n'y en avoit point un plus grand nombre. Il étoit à craindre de ſe trouver entre des terres inconnues, avec un brouillard épais où il eût été impoſſible d'échapper à tout danger ſoudain. Ils remirent donc à la mer, pour attendre un temps plus clair.

Ils ne firent que côtoyer l'Iſle dont on vient de parler : c'eſt un roc haut & rond, qu'on appela le *Cap-Bligh*. Peut-être eſt-ce le même que M. Kerguelen appela l'*Iſle-du-Rendez-vous*; mais rendez-vous

de qui? C'eſt ce qu'il eſt difficile de dire, hormis des oiſeaux de l'air, car il eſt aſſurément inacceſſible à tout autre animal.

A onze heures le temps s'éclaircit, & l'on vira vers la terre; bientôt on apperçut cette Iſle dont on n'avoit eu le matin qu'une vue très-imparfaite; elle s'étendoit du ſud-eſt-quart-eſt au ſud-ſud oueſt. La pointe gauche, qui ſembloit la pointe nord de cette terre, nommée dans la Carte Françoiſe de l'hémiſphere méridional, le *Cap-Saint-Louis*, étoit terminée par un roc perpendiculaire d'une hauteur prodigieuſe; & la pointe droite auprès de laquelle eſt une roche détachée, finiſſoit par un angle rentrant fort élevé. A cette pointe la côte tourne tout-à-coup vers le ſud; car on n'apperçoit à l'oueſt aucunes terres que les Iſles déjà vues le matin; la plus méridionale, giſant preſque à l'oueſt de la pointe, étoit à diſtance de deux ou trois lieues.

Dès qu'on eut doublé le *Cap-Saint-Louis*,

la côte vers le ſud préſentoit beaucoup d'angles formés par les pointes ſaillantes & les baies, ce qui donna l'eſpoir de trouver un bon havre. Après un mille de route, ils en découvrirent un derriere le *Cap*, où ils commencerent à porter; mais après une bordée le calme ſurvint, & ils jeterent l'ancre à ſon entrée par quarante-cinq braſſes, fond ſable noir. Le Maître d'équipage, M. Bligh, fut envoyé dans un canot pour ſonder le havre; il le trouva ſûr & commode avec bon ancrage partout; le rivage avoit de l'eau fraîche en abondance; beaucoup de veaux marins, de pinguins & autres oiſeaux, mais pas un morceau de bois. Tandis que les vaiſſeaux étoient à l'ancre, on obſerva que la marée venoit du ſud-eſt, & faiſoit au moins deux nœuds à l'heure.

Le 25, ils leverent l'ancre avec une briſe agréable de l'oueſt. Ils entrerent dans le havre, & ils mouillerent à un quart de mille en dedans du banc de ſable qui eſt à

ſa tête, par huit braſſes d'eau, fond très-beau ſable foncé. Le Capitaine Clarke faillit à être jeté ſur la pointe ſud du havre; ſon ancre quitta fond avant qu'ils euſſent le temps de ramaſſer le cable. Ils furent par-là obligés de faire voile & de traîner leur ancre après eux, juſqu'à ce qu'ils euſſent place pour le ſerrer à bord : ils trouverent un de ſes bras caſſé.

Dès que les vaiſſeaux furent ancrés, tous les bateaux furent mis à la mer; on envoya à terre les barriques à eau, & M. Cook alla chercher lui-même un endroit commode pour en faire, & voir ce que l'Iſle fourniſſoit d'ailleurs.

Le rivage étoit pour ainſi dire couvert de pinguins, d'autres oiſeaux & de veaux marins. Ces derniers n'étoient pas en grand nombre, & ſi peu ſenſibles à la crainte, (ce qui prouve qu'ils n'étoient pas faits à pareilles viſites), qu'ils en tuerent autant qu'ils voulurent, pour ſe procurer avec leur graiſſe de l'huile pour les lampes &

autres uſages. La bonne eau n'étoit pas moins commune que les oiſeaux ; chaque goulet offroit un ruiſſeau : mais on n'appercevoit pas un ſeul arbre ou arbuſte, & très-peu d'herbe de quelque eſpece que ce fût. En entrant dans le havre, on concevoit l'eſpérance de quelque bonne production, par l'aſpect agréable de la verdure qui couvroit les côtés des collines ; mais cet effet n'étoit produit que par une ſeule plante dont on trouvera enſuite la deſcription. M. Cook monta ſur les rocs, qui s'élevent l'un ſur l'autre en forme d'amphithéâtre. Il eſpéroit de là découvrir tout le pays ; mais avant d'être au ſommet, il fut ſurpris par un brouillard ſi épais, qu'il eut peine à trouver ſon chemin pour redeſcendre. Le ſoir on jeta les filets dans le havre, mais on ne prit qu'une demi-douzaine de petits poiſſons ; le lendemain la ligne n'eut pas plus de ſuccès : de ſorte qu'ils furent réduits pour des proviſions fraîches aux oiſeaux, dont le nombre étoit infini.

Le 26 fut pluvieux, avec brouillard. Malgré cela on travailla à faire de l'eau, & à couper de l'herbe pour les beſtiaux. L'eau qui tomba enfla tellement les ruiſſeaux, qu'en débordant ſur les flancs des collines elles ſembloient couvertes de nappes d'eau. Car, à meſure qu'elle tomboit, la pluie coulant dans les crevaſſes des rochers qui compoſent l'intérieur des collines, ſe précipitoit enſuite le long des côtés en torrens prodigieux.

Après un travail aſſez rude pendant deux jours, & les barriques étant preſque remplies, M. Cook accorda à ſes gens le 27 pour célébrer la fête de Noël. Ils deſcendirent à terre en grand nombre, & ſe répandirent un peu dans l'intérieur, qu'ils trouverent aride, & ayant l'aſpect de la plus extrême déſolation. Le ſoir l'un d'eux lui apporta une bouteille qu'il avoit trouvée attachée avec un fil d'archal, à une pointe de rocher au nord du havre. Elle

contenoit un morceau de parchemin, avec cette Inſcription :

LUDOVICO XV, GALLIARUM
REGE, ET D. DE BOYNES,
REGI A SECRETIS AD RES
MARITIMAS, ANNIS 1772 ET 1773.

D'après cette Inſcription, il eſt clair que M. Cook n'étoit pas le premier qui eût viſité ce havre. C'eſt apparemment celle que laiſſa M. de Boiſguehennen, qui alla à terre le 13 Février 1772, le jour même où M. de Kerguelen découvrit cette terre. M. Cook, en mémoire de ſon ſéjour dans ce havre, écrivit ſur l'autre côté du parchemin :

NAVES *RESOLUTION*
ET *DISCOVERY*
DE REGE MAGNÆ BRITANNIÆ,
DECEMBRIS 1776.

Il remit le parchemin, & une piece de deux ſous en argent de 1772, dans la

bouteille, & après l'avoir couverte d'un morceau de cuir, on la plaça ſur une petite éminence au nord du havre, près de l'endroit où on l'avoit trouvée, où elle ne peut manquer d'être apperçue par tout Navigateur que le haſard ou un deſſein prémédité conduira dans ce port. Ils déployerent enſuite le pavillon Anglois, & nommerent cette Place la *Baie-de-la-Nativité* (1), d'après le jour qu'ils y étoient arrivés.

C'eſt la baie la plus au nord, & la premiere qu'on trouve au côté ſud-eſt du *Cap-Saint-Louis*, & c'eſt auſſi la pointe nord de cette terre. Sa ſeule ſituation eſt ſuffiſante pour la diſtinguer de toute autre; mais pour la rendre plus remarquable ſa pointe ſud ſe termine en un roc fort élevé,

(1) Cette baie eſt la même que celle de l'*Oiſeau* dont parle M. Pagès. L'on vit, dit-il, que la côte de l'eſt, voiſine du *Cap-François*, avoit deux baies; elles étoient ſéparées par une pointe très-reconnoiſſable par ſa forme, qui repréſentoit une porte cochere au travers de laquelle on voyoit le jour.

& percé de maniere à reſſembler à l'arche d'un pont. On n'en voit point de pareil le long de la côte. Le havre a une autre marque diſtinctive. C'eſt une ſeule pierre, ou rocher d'une très-grande taille, placée ſur le haut d'une colline ſur le côté ſud, & tout près du fond. A l'oppoſé, ſur le côté nord, eſt une autre colline qui lui reſſemble, mais plus petite. Dans le fond eſt une petite pointe, & derriere, un terrain qui s'éleve inſenſiblement. Sur le haut eſt un large étang d'eau douce. La côte des deux bords de la rade eſt haute, & s'étend environ à deux milles à l'oueſt, & à l'oueſt-nord-oueſt. Sa largeur eſt d'un mille & un quart, & ſa profondeur d'environ la moitié. A l'entrée la ſonde donne quarante-cinq braſſes d'eau, mais en pénétrant elle varie de trente juſqu'à quatre ou cinq. L'entrée de la baie ne préſente qu'à deux vents, & même on eſt garanti de ces côtés par des Iſles, de maniere que la mer ne peut endommager les vaiſſeaux. Les

apparences du rivage confirmoient cette opinion, car on voyoit l'herbe croître jusqu'aux limites de la haute marée, ce qui est la marque sûre d'une rade tranquille (1).

---

(1) La description de M. Pagès se rapporte bien à celle du Capitaine Cook. » Le 6, dit ce Navigateur, » l'on mit à terre dans la premiere baie, à l'est du *Cap-* » *François*, & l'on prit possession de ces contrées. Ce » mouillage consiste en une petite rade, qui a environ » quatre encablures, ou quatre cents toises de profon- » deur sur un tiers en-sus de largeur. En dedans de » cette rade est un petit port, dont l'entrée de quatre » encablures de largeur présente au sud-est. La sonde de » la petite rade est depuis quarante-cinq jusqu'à trente » brasses, & celle du port depuis seize jusqu'à huit. Le » fond des deux est de sable noir & vaseux. La côte des » deux bords est haute, & par une pente très-rude. Elle » est couverte de verdure, & il y a une prodigieuse quan- » tité d'outardes. Le fond du port est occupé par un » monticule, qui laisse entre lui & la mer une plage » de sable. Une petite riviere de très bonne eau coule » à la mer dans cet endroit, & elle est fournie par un lac » qui est au loin, au-dessus du monticule. Il y avoit » sur la plage beaucoup de pinguins & de lions marins. » Ces deux especes d'animaux ne fuyoient pas, & l'on

Après avoir placé l'inſcription, M. Cook fit le tour de la baie dans ſon canot. Il mit ſouvent à terre pour examiner ce que produiſoit le pays ; mais malgré ſon déſir de rencontrer du bois, il n'en put trouver dans aucun endroit.

L'après-midi il monta ſur le *Cap-Saint-Louis*, accompagné de M. King ſon ſecond Lieutenant. Il eſpéroit découvrir de cette élévation tout le Pays & les Iſles voiſines ; mais quand il fut au ſommet, tous les objets au-deſſous de lui étoient enveloppés d'un brouillard épais. On appercevoit bien les endroits plus élevés, mais ils étoient nus & déſolés, excepté quelques montagnes au ſud qui étoient couvertes de neige.

Quand il fut de retour à ſon bord, il

» augura que le pays n'étoit pas habité. La terre rap-
» portoit de l'herbe large, noire, & bien nourrie, qui
» n'avoit cependant que cinq pouces au plus de hau-
» teur. L'on ne vit aucun arbre, ni ſigne d'habitation «.

trouva les vaiſſeaux déſamarrés & prêts à mettre à la mer ; mais on différa le départ juſqu'au lendemain matin qu'on leva l'ancre.

Dès que les vaiſſeaux furent hors de la *Baie-de-la-Nativité*, ils cinglerent vers le ſud-eſt-demi-ſud le long des côtes par un bon vent de nord-nord-oueſt & un temps clair. Ce fut une grande ſatisfaction pour eux, en raiſon des brouillards qu'ils avoient eus preſque journellement pendant quelque temps, & dont la durée eût fait échouer le projet de ſuivre les découvertes de Kerguelen.

A huit heures ils étoient en vue d'un Promontoire qu'ils appellerent *Cap-Cumberland*. Il eſt à une lieue & demie de la pointe ſud de la *Baie-de-la-Nativité*, dans la direction du ſud-eſt-demi-ſud. Entre eux eſt une baie qui a deux bras, & paroît promettre un bon abri. Au vent du *Cap-Cumberland* eſt une Iſle petite, mais élevée ; l'on découvre ſur le haut une roche qui reſſemble à une guérite, ce qui fit donner

ce nom à l'Iſle. Deux milles plus à l'eſt l'on découvre un groupe d'iſlots ou de rochers, garnis d'une terre éboulée. Ils paſſerent entre eux & l'Iſle de la *Guérite*. Le canal avoit un mille de large, & la ſonde plus de quarante braſſes. En longeant ce canal, ils découvrirent au ſud du *Cap-Cumberland*, une baie qui s'étendoit à trois lieues à l'oueſt. Elle étoit formée au nord par ce Cap, & au ſud par un Promontoire que M. Cook appela la *Pointe-Pringle*. Le fond de la baie fut nommée *Baie de Cumberland*, & elle ſemble ſéparée de la mer qui baigne les bords nord-oueſt de ce pays, par une langue de terre étroite.

Au ſud de la *Pointe-Pringle*, la côte forme une cinquieme baie, dont cette pointe eſt l'extrémité ſeptentrionale, & de là à l'extrémité méridionale, il y a quatre-milles dans la direction de ſud-ſud-eſt-quart-eſt. Cette baie, qu'on appela *Baie-Blanche*, renferme pluſieurs autres baies

ou anſes qui ſemblent à l'abri de tous les vents. Au bout de la pointe ſud l'on voit au-deſſus de l'eau la tête de pluſieurs roches, & il y en a probablement un plus grand nombre au-deſſous.

Juſque-là leur direction avoit été parallele à la côte à la diſtance de deux milles. Les lunettes étoient ſans ceſſe pointées, & on voyoit aiſément, qu'excepté le fond de la baie & des anſes qui ſe terminoient pour la plupart en pointes ſablonneuſes, les rivages étoient pleins de rochers, & dans beaucoup d'endroits couverts d'oiſeaux; mais le pays avoit le même aſpect de déſolation, que dans le voiſinage de la *Baie-de-la-Nativité.*

Ils avoient gardé à bâbord la terre qui ſe montroit au vent du *Cap-Saint-Louis*, imaginant que c'étoit une Iſle, & trouver un paſſage entre elle & la *Grande-Terre*; mais ils virent bientôt que c'étoit une péninſule jointe au reſte des côtes par un iſthme très-bas. On l'appela la *Baie-Trom-*

peuſe. De là ils gouvernerent à la pointe ſeptentrionale de la péninſule, que l'on nomma *Pointe-de-Howe*.

En l'approchant, ils virent des roches & des briſans à ſa partie nord-oueſt, &, à une lieue & demie à ſon eſt, deux Iſles qui paroiſſoient n'en former qu'une ; ils gouvernerent entre elles & la *Pointe-Howe*. La terre de la péninſule ou de la pointe eſt peu élevée, montagneuſe & pierreuſe. La côte eſt baſſe & ſemée de pointes de roc ſéparées par des anſes & des langues de ſable.

Dès qu'ils furent hors des rochers & des Iſles, M. Cook fit gouverner au ſud-eſt le long de la côte ; mais avant qu'on l'exécutât, ils virent devant eux la mer toute bigarrée de larges lits d'herbes marines qu'ils ſavoient tenir par la racine & croître ſur les bas-fonds pleins de rochers. Quelquefois M. Cook avoit trouvé la mer à une grande profondeur ſur ces bancs, & quelquefois auſſi des roches levoient leurs

leurs têtes jusqu'à la surface de l'eau. Il est donc toujours dangereux de s'exposer dessus sans les connoître, & sur-tout quand l'agitation de la mer n'avertit pas du danger. Or, dans ce temps-là, la mer étoit aussi unie qu'un réservoir de moulin : ils chercherent donc à les éviter, en gouvernant dans les sinuosités qui les séparoient. La sonde fut toujours dehors, mais on ne trouva point de terre avec une ligne de soixante brasses. Cette circonstance augmentoit le danger, puisqu'on ne pouvoit jeter l'ancre en cas de besoin. Il y avoit une heure qu'ils manœuvroient ainsi, lorsqu'ils découvrirent une roche cachée justement à fleur d'eau. Elle étoit au milieu d'un de ces lits d'herbes marines ; ce fut un avis suffisant pour faire prendre toutes les précautions pour les éviter.

Ils croisoient alors à l'entrée d'une large baie, qui est à huit milles au sud de la *Pointe - Howe :* devant & à l'entrée sont plusieurs Isles basses & rochers, & des lits

de cette herbe marine ; mais il paroît que les ſinuoſités qui les ſéparent ſont navigables. Après une route d'une heure & demie, les bas-fonds les embarraſſerent ſi fort, que M. Cook réſolut de mettre la cape à l'eſt, comme le meilleur moyen de ſortir du danger qui le menaçoit ; mais cette manœuvre ne fit que l'augmenter. Il crut donc abſolument néceſſaire de mettre les vaiſſeaux en ſûreté dans quelque endroit avant la nuit, ſur-tout comme le temps devenoit orageux, & qu'on appréhendoit un brouillard. Il y avoit des anſes au ſud-oueſt ; il ordonna au Capitaine Clarke de porter à terre pour cet objet, puiſque la *Découverte* prenoit moins d'eau.

Il fut impoſſible d'éviter de paſſer ſur les bords des bas-fonds, qui n'avoient que dix à douze braſſes d'eau, tandis qu'on en trouvoit plus de ſoixante hors de là. Enfin le Capitaine Clarke ſignala un havre, où les vaiſſeaux mouillerent à cinq heures à quinze braſſes d'eau, fond beau ſable foncé.

Toutefois le temps continua d'être beau, &, le brouillard s'étant diſſipé, il reſta également clair. On mit deux canots à la mer; dans l'un, M. Bligh alla viſiter une partie de la baie & chercher à découvrir du bois; dans l'autre, M. Cook lui-même avec M. Gore ſon premier Lieutenant & M. Baily, alla vers le nord voir ce qu'on pourroit découvrir.

La plus haute montagne donnoit des côtes une vue aſſez étendue, & qui alloit juſqu'à la *Pointe-Howe*. Elles forment une grande quantité d'angles, tant rentrans que ſaillans, d'une inégale grandeur. Un des premiers, dont la pointe étoit hors de leur vue, étoit ſéparé de celui où les vaiſſeaux étoient à l'ancre, par la pointe de deſſus laquelle ils découvroient. La côte étoit parſemée de petites Iſles, de roches & de briſans, tant au ſud qu'au nord; & le canal par lequel ils étoient entrés, paroiſſoit le meilleur.

Tandis que MM. Cook & Baily faiſoient

ces obſervations, M. Gore faiſoit le tour de la montagne, & les joignit, par une route différente, à l'endroit où le canot les attendoit. Rien n'arrêta leur route, que les précipices, car le pays étoit, s'il eſt poſſible, plus aride encore que la *Baie-de-la-Nativité*; la terre n'y produiſoit pas même d'herbe; & y laiſſer quelques beſtiaux, ç'eût été vouloir les perdre. Dans l'anſe où étoit le canot, couloit un petit ruiſſeau de bonne eau: on voyoit quelques veaux marins, des poules d'eau & des canards; M. Baily apperçut même un petit oiſeau de terre, mais il ſe perdit comme un trait dans les rochers. Les recherches de M. Bligh ne furent pas plus heureuſes.

M. Cook nomma cette baie le *Port-Pallſer*; & le vent & le temps étant favorables, ils remirent à la mer. Ils découvrirent bientôt vers le ſud-eſt une montagne en forme de pain de ſucre. Elle ſembloit une Iſle à quelque diſtance de la côte; mais on trouva qu'elle formoit même

continent. Dans cette route ils s'avanturerent à paſſer ſur des bas-fonds, où la ſonde ne donna jamais moins de dix-huit braſſes ; de ſ rte que ſans l'herbe marine ils ne s'en ſeroient pas apperçus.

Quand ils furent à trois ou quatre lieues de terre, la mer devint claire, & ils gouvernerent à l'eſt. Dans cette poſition, la montagne du pain de ſucre, qu'ils nommerent *Mont-Campbell*, étoit au ſud-eſt, & une petite Iſle giſant vers le nord, étoit à leur ſud-ſud-eſt. Ils porterent alors plus au ſud pour retrouver la terre, & ils en furent bientôt à deux lieues de diſtance. Elle étoit là baſſe & unie. Les montagnes ſe terminant environ à cinq lieues de la pointe baſſe, il reſte une vaſte étendue de pays bas ſur lequel ſe trouve le *Mont-Campbell*, à diſtance de quatre milles du pied des montagnes, & d'un mille du rivage. Ces montagnes ſont d'une hauteur conſidérable, auſſi bien que quelques-unes de l'intérieur. Ce ſont des rochers pelés, dont les ſom-

mets ſont couverts de neige. Les vallées n'offrent pas un aſpect plus flatteur.

Plus loin que la pointe baſſe & huit milles au-delà, cette terre baſſe s'étend dans la direction du ſud-ſud-eſt : c'eſt l'extrémité la plus orientale du pays, & ils l'appellerent *Cap-Digby*. Il gît par 49ᵈ 23′ de latitude ſud, & 70ᵈ 34′ de longitude eſt.

Entre la *Pointe-Howe* & le *Cap-Digby*, outre pluſieurs petites rades ou havres, le rivage forme une vaſte baie qui s'étend pluſieurs lieues au ſud-eſt, & ſemble ſe perdre dans les montagnes, en ſe diviſant en pluſieurs bras. Il y pouſſe une prodigieuſe quantité d'herbe marine, de l'eſpece que M. Banks a diſtinguée par le nom de *fucus giganteus*. Il y en a d'une énorme longueur, quoique ſa tige ne ſoit pas plus groſſe que le pouce. L'on a vu qu'on ne trouvoit pas fond à vingt-quatre braſſes ſur pluſieurs des bas-fonds où elle pouſſe ; & comme cette herbe ne pouſſe pas perpendiculairement, mais forme avec le fond

un angle très-aigu, que d'ailleurs la plupart ont au-deſſus de l'eau une longueur de pluſieurs braſſes, il faut qu'elles aient ſoixante braſſes de long & davantage.

Du *Cap-Digby* la terre s'étend vers le ſud-ſud-oueſt environ quatre ou cinq lieues, juſqu'à une pointe baſſe à laquelle on donna le nom de *Pointe-Charlotte*. A ſix lieues du même Cap, dans la direction du ſud-ſud-oueſt demi-oueſt, eſt une autre pointe aſſez élevée, qu'on nomma *Pointe-du-Prince-de-Galles ;* & ſix lieues plus loin eſt la pointe la plus méridionale de toute la côte, qui fut diſtinguée par le nom de *Cap-Georges*.

Entre la *Pointe-Charlotte* & celle du *Prince-d-eGalles*, où les bords vers le ſud-oueſt recommencent à être montagneux, ſe trouve un large paſſage, qu'on appelle *Détroit-Royal*. Il s'avance à l'oueſt juſqu'au pied des montagnes qui le ferment au ſud-oueſt, comme il l'eſt au nord par le pays plat qu'on a cité. A l'entrée ſont des Iſles, & d'autres plus hautes à perte de vue.

Toute la côte ſud-oueſt du *Détroit-Royal* juſqu'au *Cap-Georges*, eſt garnie de montagnes qui partent de la mer, & s'élevent, l'une derriere l'autre, à une hauteur conſidérable : les ſommets ſont couverts de neige ; & elles offrent le même aſpect de déſolation que les précédentes. On ne voit ſur la côte ni dans l'intérieur aucun veſtige d'arbres ni d'arbuſtes. Les environs du *Cap-Digby* paroiſſoient avec les lunettes moitié pelés, moitié couverts d'un gazon dont il ſera parlé. Le rivage eſt ſablonneux. Les pinguins & autres oiſeaux de mer le couvrent, & des poules de mer voloient continuellement autour des vaiſſeaux en côtoyant.

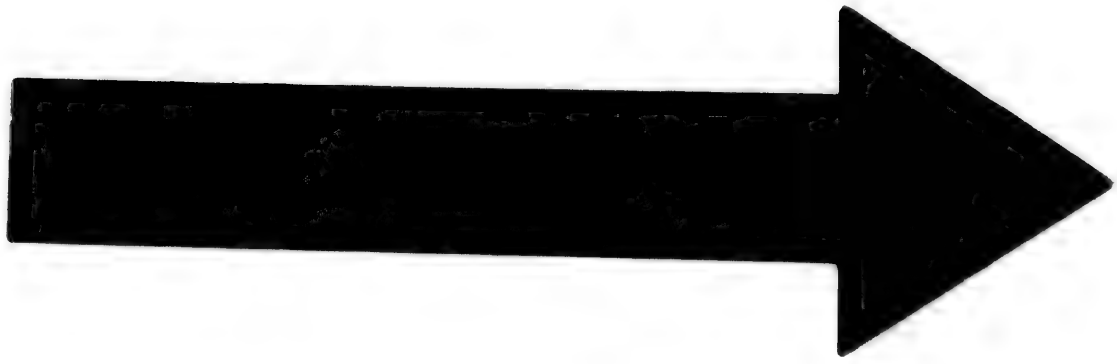
Il eſt probable, d'après les remarques de M. Cook, que cette terre ne s'étend pas au ſud au-delà du *Cap-Georges ;* & cette aſſertion eſt encore confirmée par le Journal du Capitaine Furneaux. Dans le précédent Voyage, il avoit été ſéparé de M. Cook : il croiſa le méridien de cette

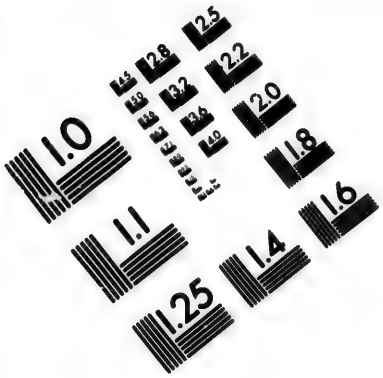
terre, à quinze lieues au ſud du *Cap-Georges :* il faiſoit un temps beau & clair. S'il y avoit eu d'autres terres, il n'auroit pu manquer de les découvrir, puiſque, en pareil temps, on apperçoit le *Cap* à cette diſtance.

D'après cela on peut eſtimer, à quelques milles près, l'eſpace qu'occupe cette terre, qui ne va guere qu'à un degré & quart de latitude. Quant à ſon extenſion de l'eſt à l'oueſt, elle reſte encore inconnue.

Les Navigateurs François prétendoient, avec quelque raiſon, que le *Cap-Saint-Louis* étoit la pointe d'un continent méridional. Les Anglois ont prouvé depuis que ce continent n'exiſte pas; que la terre en queſtion eſt une Iſle d'une médiocre étendue, que ſa ſtérilité pourroit faire nommer l'*Iſle-de-la-Déſolation*, ſi l'on ne craignoit d'ôter à M. de Kerguelen l'honneur de lui faire porter ſon nom.

M. Anderſon fit à ſon ordinaire ſur cette Iſle les remarques ſuivantes. » Il n'eſt point





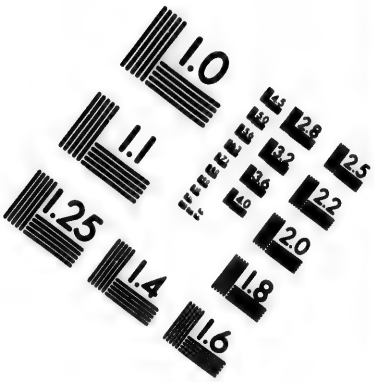
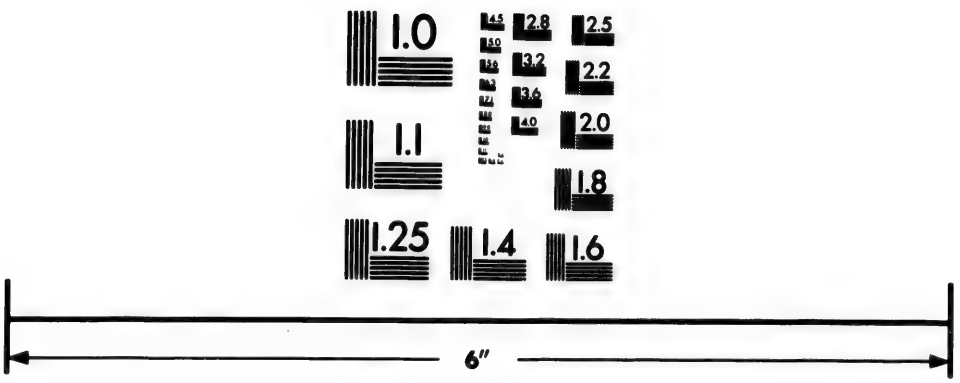
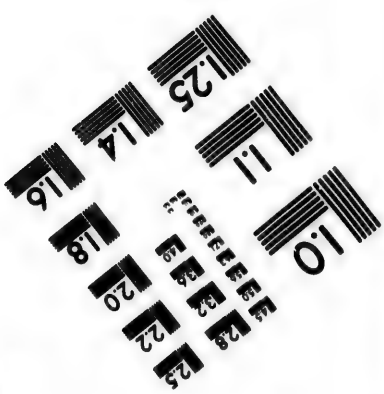


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.5
2.2
2.0
1.8
1.0

peut-être dans les deux hémiſpheres ſous le même parallele, de champ plus ſtérile pour un Naturaliſte, que cette terre aride. La verdure que l'on voit à quelque diſtance du rivage, & qui flatte de l'eſpoir de trouver quelque herbage, trompe l'attente. Cette couleur agréable eſt produite par une ſeule petite plante, aſſez ſemblable au ſaxifrage, qui pouſſe en larges touffes le long des montagnes. Il forme une ſurface d'une aſſez large texture, & pouſſe ſur une terre molle où la jambe enfonce d'un pied ou deux à chaque pas. Si cette tourbe étoit ſéchée, elle pourroit peut-être ſervir pour le chauffage, en cas de beſoin.

» On trouve une autre plante aſſez multipliée dans les endroits humides des côteaux. Elle eſt haute de deux pieds, & reſſemble aſſez au chou lorſqu'il monte en graine. Les feuilles ſont nombreuſes, larges & arrondies près de la racine, plus étroites à la baſe, & terminées par une petite pointe. Sur les tiges elles ſont plus

petites, oblongues & pointues. Les tiges, qui ſont quelquefois au nombre de trois ou quatre ſur la même racine, s'élevent ſéparément & finiſſent par de longues têtes cylindriques compoſées de petites fleurs. La plante a l'apparence & le goût âcre & aqueux des plantes antiſcorbutiques, & cependant elle differe ſenſiblement de toute la famille de ces plantes. C'eſt donc une production particuliere à ce pays. En la mangeant elle ſemble être le cochléaria de la *Nouvelle-Zélande*, mais elle acquiert en bouillant une ſorte de goût rance, qui n'empêchoit pas les Matelots de la trouver bonne. Plantée dans nos jardins potagers, la culture en feroit probablement un excellent légume. Elle ne portoit point alors de graine aſſez mûre pour en prendre pour un eſſai.

» Près des ruiſſeaux & des endroits humides, ſe trouvent deux autres petites plantes que nous mangeâmes ſouvent en ſalade, l'une très-piquante & ſemblable

au creſſon de jardin ; l'autre fort douce. Cette derniere, quoique petite, eſt très-curieuſe, ayant des mâles & des femelles & ce que les Botaniſtes appellent hermaphrodites.

» Près des bords de la baie, il croît en aſſez grande abondance une herbe groſſiere, dont on coupa pour le bétail, & une eſpece plus petite, mais plus rare ; ſur le terrain plat eſt une ſorte d'herbe ſemblable à l'oya, & une autre qui n'en differe guere. Enfin tout le catalogue des plantes n'excede pas ſeize ou dix-huit, en y comprenant quelques eſpeces de mouſſes, & une ſuperbe eſpece de lichen qui croît ſur les rochers & ſurpaſſe en hauteur tous les autres végétaux. Au reſte tout le pays n'offre pas un arbuſte.

» Quant aux animaux, la nature y a été plus généreuſe : quoique ſtrictement ils ne ſoient point habitans de l'Iſle, étant tous de race aquatique, & ne viſitant en général cette terre que pour le temps du

part ou pour ſe repoſer. Les plus conſidérables ſont les veaux ou ours marins ; ils viennent à terre pour ſe repoſer ou faire leurs petits. Mais ils ne ſont pas nombreux, & la choſe n'eſt pas étonnante, puiſqu'on ſait que ces animaux préferent les rochers ou les petites iſles éloignées des côtes, aux baies ou aux paſſages. Ils étoient alors dans la muë, & ſi doux qu'on en tua ce qu'on voulut.

» On n'apperçut aucun autre quadrupede ni de terre ni de mer, mais grand nombre d'oiſeaux, tels que canards, poitrails, albatroſſes, poules d'eau, mouettes & hirondelles de mers.

» Le canard eſt de la taille de la ſarcelle, mais differe par la couleur ; il s'en trouvoit aſſez grand nombre ſur le penchant des collines & même plus bas. Nous en tuâmes pluſieurs ; ils étoient bons & ſans goût de poiſſon. Ils s'en trouve de pareils dans l'Iſle de *Georgie*.

» Le poitrail ou pintado, le petit-bleu

qu'on voit toujours en mer, & le petit-noir que les Matelots appellent les *Poulets de la mere Carey*, y ſont en petit nombre. Nous trouvâmes un nid des premiers qui contenoit un œuf comme celui d'une poulette; & le ſecond, plus rare, ſe trouvoit tapi dans des trous ſemblables à ceux du lapin.

» Il y en a une autre eſpece, qui ſe trouve en plus grand nombre. C'eſt le plus grand de tous les pintados, que les Matelots appellent les *Oies de la mere Carey*. Ils étoient ſi peu farouches, qu'on les tuoit d'abord aiſément avec un bâton ſur la rive: ils ſont auſſi grands que l'albatroſſe: ils ſont carnivores, & ſe nourriſſent des carcaſſes des oiſeaux & des veaux marins qu'ils rencontrent. Leur corps eſt brun, leur bec & leurs pattes verdâtres, & ſans doute c'eſt la même eſpece que les Eſpagnols appellent *Quebrantahueſſos* & dont on trouve la tête deſſinée dans le Voyage de Pernetty.

» On ne voyoit ſur le rivage que l'eſpece d'albatroſſe qu'on rencontre ordinairement en mer dans les hautes latitudes. Ils voloient preſque toujours autour de la baie ; la grande eſpece, & une plus petite avec la gorge noire, ſe trouvoient plus en dehors.

» Les pinguins ſont ceux qui ſont en plus grand nombre ; il y en a trois eſpeces. La premiere ou la plus grande eſt la même qu'on voit à l'Iſle de *Georgie :* M. de Bougainville en fait mention ; mais ils ne ſemblent pas auſſi ſolitaires qu'il le dit, puiſque nous les vîmes par grandes troupes. La tête eſt noire, le haut du corps d'un gris plombé, & le reſte blanc avec des pieds noirs ; ils ont deux larges raies d'un beau jaune qui deſcendent des deux côtés du cou & ſe réuniſſent à la poitrine ; le bec eſt un peu rouge & plus long que dans les deux autres eſpeces.

» La ſeconde eſpece n'eſt pas la moitié ſi grande que celle-là. Le haut de ſon corps

eſt d'un gris très-foncé ; ils ont une tâche blanche ſur le haut de la tête qui s'élargit des deux côtés ; le bec & les pieds ſont jaunâtres.

» La troiſieme eſpece nous étoit abſolument inconnue. Elle eſt longue de vingt-quatre pouces, & large de vingt ; le haut du corps & la gorge ſont noirs, le reſte blanc, hormis le haut de la tête marqué par un arc d'un beau jaune, dont le dedans regarde la queue, & dont les deux pointes ſe terminent des deux côtés par de ſuperbes plumes longues, qu'ils peuvent dreſſer comme deux crêtes.

» Les poules d'eau de cette Iſle ſont de deux eſpeces : le petit cormoran & un autre noir ſur le dos, ventre blanc tel qu'on le trouve à la *Nouvelle-Zélande*, à la *Terre de Feu* & à l'Iſle de *Georgie*.

» Nous rencontrâmes auſſi la mouette, l'hirondelle de mer, la poule du *Port-d'Egmond* ; les dernieres étoient nombreuſes & peu ſauvages.

On

» On voit en grandes troupes dans la baie une autre eſpece d'oiſeau blanc aſſez ſingulier. La racine de ſon bec eſt garnie d'une eſpece de croûte de corne : il eſt plus grand qu'un pigeon ; ſon bec eſt noir, ſes pieds blancs, faits comme ceux du corlieu. Quelques Matelots le trouvoient auſſi bon que le canard ſauvage.

» On jeta une fois la ſeine, mais on ne prit que peu de poiſſons de la grandeur d'une petite morue, & différens de tout ce que nous connoiſſions. Leur muſeau eſt alongé ; la tête eſt armée de quelques fortes arêtes ; les rayons de la nageoire du dos ſont longs & très-forts ; le ventre eſt large, & le corps ſans écailles. Les ſeuls cruſtacées ſont quelques moules, & l'on trouve parmi les rochers un petit nombre d'anémones & d'étoiles de mer.

» Les montagnes ſont d'une médiocre hauteur, & pourtant la plupart des ſommets étoient couverts de neige, quoique

dans une saison qui répondoit à notre mois de Juin. Quelques-unes ont une quantité de pierres, irréguliérement groupées à leur pieds, ou sur leurs flancs. Les côtés des autres forment des falaises crevassées qui présentent de larges pierres saillantes, de maniere qu'on croiroit que tout va crouler. Quelques-uns étoient d'opinion que la gelée étoit cause de ces démembrures; mais en considérant les autres apparences, j'ai de la peine à en trouver d'autre raison satisfaisante qu'un tremblement de terre, ou quelque autre pareille catastrophe.

» Ce pays doit être sujet à des pluies continuelles; si l'on en juge par les traces des torrens & la nature du sol même, qui jusque sur les montagnes est si mou & si humide, qu'on y enfonce à chaque pas.

» Les rocs ou bases des montagnes sont d'une pierre fort dure, d'un bleu foncé, entre-mêlée de particules luisantes. Cet agrégat de matieres paroît la production la plus générale de la Nature, puisqu'il

forme toutes les montagnes de *Suede*, d'*Ecoſſe*, des *Iſles-Canaries*, du *Cap-de-Bonne-Eſpérance*, & de ces contrées. Mais ici l'on trouve encore une eſpece de pierre brunâtre & fragile, qui forme d'aſſez gros rochers; & une autre noire, que l'on voit par morceaux détachés, & qui renferme des particules luiſantes : il y a auſſi, en petits morceaux, une pierre ſablonneuſe, rouge, jaune & pourpre; & l'on rencontre d'aſſez grandes pieces de pierre demi-tranſparente, diſpoſées en piramides de criſtal à pluſieurs faces & à longues veines brillantes. Les ruiſſeaux en offrent une eſpece plus commune, arrondie par le frottement, & trop molle pour réſiſter à la lime. L'eau-forte ni l'aimant n'agirent point ſur les autres pierres. Au reſte, aucune apparence de mines ou de métaux. «

Après avoir quitté la *Terre-de-Kerguelen*, les vaiſſeaux gouvernerent à l'eſt ſur nord pour toucher, d'après leurs ordres, à la *Nouvelle-Zélande*, & y faire de l'eau, du bois,

& du fourrage pour leurs beſtiaux. Le nombre en étoit fort diminué ; deux jeunes taureaux, une des géniſſes, deux beliers & pluſieurs chevres, étoient morts pendant la viſite qu'on avoit faite de cette terre de déſolation.

Depuis le 30 Décembre juſqu'au 4 Janvier, ils eurent bon frais de vent de l'oueſt & du ſud-oueſt, & un temps aſſez clair ; mais alors le vent tourna au nord, où il fut fixé pendant huit jours, & accompagné d'un épais brouillard. Les vaiſſeaux firent plus de trois cents lieues dans les ténebres ; de temps en temps il avoit l'air de vouloir s'éclaircir, & laiſſoit appercevoir le ſoleil ; mais ce n'étoit que rarement & pour peu de temps. Malgré toute cette brume, au moyen des ſignaux & des coups de canon, les vaiſſeaux furent aſſez heureux pour ne point ſe ſéparer.

Du nord le vent paſſa au ſud, & les vaiſſeaux gouvernerent à l'eſt ſans aucune rencontre juſqu'au 19, qu'un coup de

vent ſoudain, ſans endommager en rien la *Découverte*, abattit le perroquet de miſaine de la *Réſolution*, & entraîna en même-temps celui du grand mât ; il fallut réparer ce dommage, ce qui prit quelque temps. Le premier fut remplacé, & à défaut d'un perroquet de grand mât de rechange, on en fit un du perroquet de miſaine.

Enfin le 24 à trois heures du matin, on découvrit la *Terre-de-Wan-Diemen* au nord-demi-oueſt des vaiſſeaux. A quatre heures ils en étoient à trois lieues, ayant le *Cap-Sud-Oueſt* au nord-nord-oueſt-demi-oueſt, & le *Mewſtone* au nord-eſt ſur eſt. Tout le long de cette côte, dont *Mewſtone* eſt le point le plus méridional, giſent différentes Iſles ou hautes roches. *Mewſtone* eſt une roche ronde & élevée à cinq ou ſix lieues de diſtance du *Cap-Sud-Oueſt*, dans la direction du ſud 55ᵈ eſt. La côte, entre le ſud-oueſt & les *Caps-Sud*, eſt dentelée & montagneuſe ; mais on étoit trop

loin pour juger ſi les pointes fourniſſoient des baies à l'abri des vents de mer. La baie la plus large en apparence & la plus profonde, eſt à l'oueſt d'une montagne élevée & dont le ſommet eſt arrondi.

A ſix heures après midi, la ſonde donna ſoixante braſſes ſur un fond de coraux & de coquilles briſés. Le *Cap-Sud* étoit alors nord 75[d] oueſt, à deux ou trois lieues; la *Tête-de-Taſman* au nord-eſt, & la *Roche-de-Swilly* ſud ſur oueſt-demi-oueſt. Une lieue environ à l'eſt de *Swilly*, eſt une autre roche élevée dont ne parle point le Capitaine Furneaux. On la nomma *Eddiſtone*, par ſa reſſemblance avec ce fanal. La Nature ſemble avoir placé là ces deux roches, comme la main des hommes bâtit la Tour du fanal d'*Eddiſtone*, pour avertir les Navigateurs des dangers qui les environnent; car ce ſont les têtes viſibles d'une chaîne de rochers ſous eau, contre leſquels la mer ſe briſe en pluſieurs endroits avec un horrible fracas. La fiente des oiſeaux

de mer blanchit leur ſurface, de maniere à les faire appercevoir, même dans la nuit. Sur la côte nord-eſt de la *Baie-des-Tempêtes*, entre *Cap-Sud* & la *Tête-de-Taſman*, ſe trouvent quelques anſes ou havres qui ſemblent à l'abri des vents de mer, & ſans doute en examinant cette côte, on trouveroit quelque bon port.

Le vent ayant paſſé de l'oueſt au ſud-eſt, M. Cook réſolut, comme il en avoit formé le deſſein, de conduire les vaiſſeaux dans la *Baie-du-Haſard*. S'il attendoit à toucher à la *Nouvelle-Zélande*, il pouvoit manquer de bois & de fourrage, & il étoit ſûr d'en trouver là en abondance. Ils gouvernerent donc vers la baie, & le ſoir ils y mouillerent par douze braſſes d'eau, fond ſable & vaſe.

Les canots furent auſſi-tôt mis à la mer, & les deux Capitaines allerent eux-mêmes chercher une place commode pour faire les proviſions dont ils avoient beſoin. Le bois & l'eau étoient en abondance, mais

l'herbe qui leur étoit ſi néceſſaire, étoit rare & groſſiere ; la néceſſité les força de prendre ce qu'ils trouvoient.

Le lendemain matin le Lieutenant King fut envoyé avec deux détachemens pour couper du bois & de l'herbe, & M. Cook trouva prudent de les faire protéger par des Soldats de Marine. Les Naturels du pays ne s'étoient pas encore montrés, mais il y en avoit ſans doute dans le voiſinage, puiſqu'on avoit vu des colonnes de fumée, & qu'on en appercevoit encore à peu de diſtance par-deſſus les bois. Le ſoir on jeta la ſeine à la tête de la baie, & d'un ſeul coup on amena une grande quantité de poiſſons. Nous en aurions eu bien plus, ſi le filet ne s'étoit briſé en le tirant à terre ; la plupart étoit l'eſpece de poiſſons que les Marins appellent éléphant. Après cela chacun revint à bord avec ce qu'il avoit de bois ou d'herbe, afin d'être prêt à mettre à la voile au premier vent favorable.

Le lendemain le vent étoit au même point ; on redeſcendit donc à terre, & on s'occupa comme la veille : les Charpentiers travaillerent auſſi à faire des barres de bois pour le ſervice des vaiſſeaux, & M. Robert, l'un des Contre-maîtres alla viſiter la baie.

L'après-midi ils furent agréablement ſurpris, à l'endroit où ils coupoient du bois, par la viſite de quelques Naturels au nombre de huit hommes & un enfant. Ils s'avancerent du bois vers les Européens ſans montrer la moindre crainte, mais avec la plus grande confiance. Ils étoient tous ſans armes, excepté un qui tenoit un bâton de deux pieds de long & pointu par un bout.

Ils étoient abſolument nus & ſans ornemens, à moins que l'on ne regarde comme tels, ou comme une preuve de luxe, leur peau piquée ou ſillonnée dans différens endroits en lignes tantôt droites, tantôt courbes.

Ils ſont d'une taille ordinaire ou plutôt médiocre: leur peau eſt noire auſſi bien que leurs cheveux, qui ſont auſſi crépus que ceux d'aucun Naturel de *Guinée*; mais on ne leur voyoit point ces groſſes levres ni ces nez plats: au contraire, leurs traits n'étoient rien moins que déſagréables. Leurs yeux étoient aſſez beaux, leurs dents fort unies, mais très-ſales. La plupart avoient les cheveux & la barbe oints d'une couleur rouge, & quelques-uns avoient le viſage peint de la même compoſition.

Ils reçurent les petits préſens qu'on leur fit, avec une indifférence abſolue. On leur donna du pain; mais dès qu'ils comprirent que c'étoit pour manger, ils le rendirent ou le jeterent ſans même le goûter. Ils refuſerent également du poiſſon éléphant qu'on leur préſenta cru & apprêté; mais quand on leur offrit des oiſeaux, ils les garderent & firent entendre qu'ils aimoient cette nourriture. On avoit deſcendu à

terre deux cochons dans l'intention de les laiſſer ; dès qu'ils furent près d'eux, ils les ſaiſirent par les oreilles, comme auroit pu faire un chien, & il étoit viſible que leur intention étoit de les tuer.

Déſirant connoître l'uſage qu'ils faiſoient du bâton pointu, M. Cook le leur fit entendre par des ſignes ; ils le comprirent ſi bien, que l'un d'eux planta un morceau de bois pour but & y tira à la diſtance de vingt verges. Sa dextérité n'étoit pas grande, car après diverſes tentatives, il en fut toujours très-loin. Omaï, pour leur montrer la ſupériorité de nos armes, y tira un coup de fuſil ; ce bruit les épouvanta tellement que, malgré tout ce qu'on put faire ou dire, ils s'enfoncerent dans les bois. Cependant ils allerent à l'endroit où les gens de la *Découverte* faiſoient de l'eau : l'Officier-Commandant ignorant la viſite amicale qu'ils avoient faite à M. Cook, & quel pouvoit être leur deſſein, tira un coup de fuſil en l'air, qui les

chaſſa avec la plus grande précipitation.

Ainſi finit la premiere entrevue avec les Naturels. Jugeant que leur frayeur les empêcheroit de reſter aſſez près pour obſerver ce qu'on faiſoit, M. Cook fit porter les deux porcs, qui étoient mâle & femelle, à environ un mille dans les bois à la tête de la baie, & les laiſſa auprès d'un ruiſſeau. Il avoit intention de faire encore préſent à la *Terre-de-Diemen* d'un taureau & d'une géniſſe, de quelques brebis & de quelques chevres ; mais ſongeant que les Naturels n'entreroient pas dans les vues du bien qu'il vouloit leur faire, & qu'ils les détruiroient, il abandonna cette idée. S'ils ont rencontré les porcs, ils les auront indubitablement tués ; mais comme ces animaux deviennent bientôt ſauvages, qu'ils ſont toujours dans le plus épais des bois, il eſt poſſible qu'ils aient échappé ; au lieu que le bétail avoit beſoin d'un emplacement ouvert, & il auroit été découvert dabord.

Le lendemain un calme abſolu empêcha de mettre à la voile ; on employa ce temps à couper de l'herbe & du bois, & deux détachemens furent envoyés pour ces objets. On avoit apperçu pluſieurs Naturels courant ſur le rivage ; d'après cela on devoit croire, que, malgré leur frayeur de la veille, ils ne ſoupçonnoient pas qu'on leur voulût du mal, & déſiroient renouer la communication.

Dès qu'on fut à terre, une vingtaine d'hommes & de garçons s'approcherent ſans aucune marque de peur ou de défiance : dans la compagnie il y en avoit un remarquablement difforme ; on le diſtinguoit autant par la boſſe qui étoit ſur ſon dos, que par la drôlerie de ſes geſtes & la gentilleſſe apparente de ſes propos dont il ſembloit vouloir les amuſer. Malheureuſement les Européens ne pouvoient le comprendre, le langage de ce pays leur étoit abſolument inconnu. En effet, il étoit différent de celui des habitans des côtes

ſeptentrionales que M. Cook avoit viſitées dans ſon premier Voyage; & ce n'étoit pas la ſeule différence. Cependant ils ne ſembloient pas ces êtres miſérables que Dampierre a décrits, comme habitans de la côte occidentale.

Quelques-uns d'eux portoient lâchement au cou trois ou quatre rangs d'un petit cordon fait de la peau de quelque animal, & d'autres avoient, autour des chevilles des pieds, une aiguillette étroite de la peau du *kangooroo*. On leur donna à chacun un rang de collier avec une médaille, dont ils parurent fort ſatisfaits. Ils ne paroiſſoient faire aucun cas du fer ou des inſtrumens de ce métal. Ils ignoroient juſqu'à l'uſage des hameçons, ſi l'on en juge d'après leur maniere de les conſidérer.

Il ſemble pourtant impoſſible qu'un Peuple, habitant des bords de la mer, & qui ne paroît pas tirer grand parti du ſol pour ſa ſubſiſtance, n'ait pas quelque maniere de pêcher. Cependant on n'en vit point

employés à ce travail, ni aucun canot pour aller à la mer. Quoiqu'ils refusassent l'espece de poisson qu'on leur offrit, il reste pourtant clair qu'ils mangent les crustacées. On voyoit en différens endroits de grands tas de coquilles de moules sur le rivage, & près d'habitations qui avoient été abandonnées à la tête de la baie. Ces habitations étoient de petites huttes faites avec des pieux & couvertes d'écorce d'arbres. On trouvoit aussi des preuves qu'ils faisoient leur retraite dans des troncs de grands arbres, par ceux qu'on voyoit creusés avec le feu. Près des habitations, & généralement partout où l'on voyoit des tas de coquilles, se trouvoient aussi des traces de feu, preuve indubitable qu'ils ne prennent pas une nourriture crue.

M. Cook, après avoir erré çà & là avec le détachement qui coupoit du bois & avec les Sauvages, convaincu qu'ils n'avoient aucune intention offensive, alla à la pointe est où l'on coupoit de fort bonne herbe ;

il retourna enſuite à ſon bord, où bientôt après arriva le Lieutenant King.

Il apprit de cet Officier, qu'auſſi-tôt après ſon départ il avoit paru pluſieurs femmes & enfans. M. King leur avoit fait préſent de toutes les bagatelles qu'il avoit avec lui. Ces femmes portoient une peau de *kangooroo* dans ſa forme naturelle, attachée ſur les épaules, & entourant le milieu du corps ; mais elle ne ſemble deſtinée qu'à ſupporter leurs enfans quand elles les ont ſur le dos, puiſqu'elle ne couvroit pas les parties que cachent la plupart des Peuples. Au reſte, elles étoient auſſi nues & auſſi noires que les hommes, & leurs corps avoient les mêmes tatouages ou cicatrices. Il n'y avoit qu'une ſeule différence ; c'eſt que quelques-unes avoient les cheveux, d'ailleurs de même couleur & texture, abſolument raſés ; les autres ne les avoient que d'un côté, mais il ne reſtoit à toutes ſur le haut de la tête qu'une couronne aſſez ſemblable à celle des Moines.

Les

Les enfans avoient des traits agréables & on les trouvoit jolis ; mais les femmes, ſur-tout celles qui étoient avancées en âge, ne l'étoient point du tout ; cependant quelques-uns des Gens de la *Découverte* voulurent faire leur cour, & offrirent des préſens à ces Dames, qui les rejeterent avec dédain. Etoit-ce ſentiment de pudeur ? étoit-ce crainte de leurs maris ? c'eſt ce qu'il eſt difficile de déterminer. Il eſt certain que cette galanterie ne plaiſoit guere aux hommes ; puiſqu'un des vieillards, dès qu'il s'en apperçut, fit retirer toutes les femmes & les enfans : elles obéirent, mais quelques-unes avec répugnance.

Cette conduite des Européens envers les Sauvages, eſt d'autant plus blâmable, qu'elle produit dans les hommes une animoſité ſouvent fatale au ſuccès des entrepriſes, & à tous les Navigateurs en général, ſans mettre l'individu plus à portée d'obtenir l'objet de ſes déſirs. Chez tous les peuples Sauvages où les femmes ſont

d'un libre accès, les hommes ſont les premiers à les offrir aux étrangers ; autrement ni préſens ni occaſions ne peuvent les engager à ſe livrer à celui qui les recherche. C'eſt une remarque qui ſe vérifie dans tous les pays de la Mer du Sud. Pourquoi donc expoſer ſa propre vie & celle de ſes compagnons, pour une tentative dans laquelle on eſt preſque ſûr d'échouer ?

La *Terre-de-Van-Diemen* avoit été viſitée deux fois auparavant. Elle fut ainſi nommée par Taſman qui la découvrit en 1642. Depuis ce temps elle avoit échappé à l'attention des Navigateurs juſqu'au Capitaine Furneaux qui y toucha en 1773. Il n'eſt pas néceſſaire de dire que c'eſt la pointe méridionale de la *Nouvelle-Hollande*, qui, ſi elle ne mérite pas le nom de continent, eſt du moins la plus grande Iſle du monde.

La terre eſt preſque par-tout aſſez élevée, variée par des montagnes & des vallées, & par-tout d'une couleur verte. Elle

eſt bien garnie de bois, &, ſi l'on en juge par la *Baie-du-Haſard*, abondante en eau. Dans la baie on en trouve en quatre endroits. La meilleure & la plus commode pour les vaiſſeaux qui s'y arrêtent, eſt celle d'un ruiſſeau placé derriere l'anſe qui ſe trouve à la tête de la baie & qui ſe jette avec pluſieurs autres dans un petit lac qui eſt dans cet endroit un peu mêlé d'eau ſalée ; il faut puiſer plus haut que le lac, & cela coûte peu de peine. Dans pluſieurs endroits on peut faire du bois très-aiſément.

La baie ne préſente qu'au vent de nord-eſt ; mais comme il vient des Iſles *Marie*, la mer ne peut être très-groſſe ; en total on peut la regarder comme une rade ſûre. Le fond eſt net & ſolide, & le mouillage depuis douze juſqu'à quatre & cinq braſſes.

Les remarques du Capitaine Furneaux, qui ſe trouvent dans le ſecond Voyage de M. Cook ſe trouverent à-peu-près exactes, excepté à l'égard des Iſles *Marie*, qui ſont différemment ſituées. Voici le

réſultat des obſervations de M. Cook, miſes dans un ſeul point de vue.

	Latitude Méridionale.	*Longitude Orientale.*
La *Baie-du-Haſard* . . .	43d 21′ 20″	—— 147d 29′ 0″
La *Tête-de-Taſman* . . .	43 . 33 . 0.	—— 147 . 28 . 0.
Le *Cap-Sud*	43 . 42 . 0.	—— 146 . 56 . 0.
Le *Cap-Sud-oueſt*	43 . 37 . 0.	—— 146 . 7 . 0.
L'Iſle-Swilly	43 . 55 . 0.	—— 147 . 6 . 0.

Baie-du-Haſard, variation du compas, 5d 15′ eſt.

Le 29 à neuf heures du matin, deux jours avant le dernier quartier de la lune, il y eut haute marée. La hauteur perpendiculaire étoit alors dix-huit pouces, & il n'y a pas d'apparence que cela paſſe deux pieds & demi. Voilà tout ce qu'on put faire de remarques utiles à la navigation à l'égard de la *Terre-de-Van-Diemen.*

M. Anderſon ajouta les ſiennes ſur le pays, que nous rapporterons avec notre fidélité accoutumée.

» Au fond de la *Baie-du-Haſard*, eſt un ſuperbe rivage de ſable qui paroît formé entiérement des particules que la mer dé-

tache d'une très-belle pierre ſablonneuſe & blanche, qui garnit la rive dans pluſieurs endroits, & ſemble former le *Cap-Cannelé* qui eſt dans le voiſinage. Ce rivage a deux milles de long & eſt très-propre à y traîner la ſeine, ce que les deux vaiſſeaux firent ſouvent avec ſuccès. Derriere, dans un terrain plat, eſt un lac ſalé ou plutôt ſaumâtre, dont la longueur eſt parallele au rivage & où l'on prit à la ligne quelques brémines blanches & de petites truites. Le reſte du pays tenant à la baie eſt montagneux, & ne fait avec le terrain plat qu'une vaſte forêt de très-grands arbres. La prodigieuſe quantité d'arbuſtes, de branches rompue:, d'arbres abattus, la rendent impraticable, excepté ſur quelques côteaux où les arbres ſont plus rares & entre-ſemés d'une herbe groſſiere. Le bois des arbres eſt très-compacte & très-dur, propre à faire des dards, des avirons & choſes de cet eſpece; il feroit dans l'occaſion d'excellens mâts, & peut-être meilleurs

204364

qu'aucun autre, ſi l'on trouvoit un moyen de le rendre plus léger.

» Au nord de la baie, eſt un pays plat qui s'étend à perte de vue & qui n'a de bois que dans certains endroits ; mais on n'eut point le temps d'examiner en quoi il differe des pays montagneux. Le ſol du plat pays eſt ou ſable, ou un terreau jaunâtre, & dans quelques endroits, d'argile rougeâtre ; les parties baſſes des montagnes ſont de même nature ; mais plus haut, ſurtout où il y a peu d'arbres, c'eſt un ſol gris & dur qui paroît très-pauvre.

» Dans les vallées coulent des ruiſſeaux formés des eaux qui ſuintent des montagnes ; mais, quoique ſuffiſans pour y faire notre eau, ils n'étoient pas à beaucoup près auſſi conſidérables que le promettoit un pays ſi grand, couvert de bois & de montagnes. En effet il a toutes les apparences d'un pays très-ſec. Si l'on excepte ſes bois, il reſſemble plus à l'*Afrique* vers le *Cap-de-Bonne-Eſpérance*, quoiqu'il ſoit

dix degrés plus nord, qu'à la *Nouvelle-Zélande*, qui eſt par la même latitude, & où l'on trouve des vallées, petites il eſt vrai, mais garnies de larges ruiſſeaux. La chaleur y eſt auſſi conſidérable, puiſque le thermometre y fut à 64, 70 & même 74^d. Il eſt à remarquer que des oiſeaux, deux heures après être tués & ſouvent plutôt, étoient preſque couverts de petits vers, ce qu'on doit attribuer à la chaleur, puiſqu'on ne remarqua dans le climat rien qui annonçât une qualité particuliere à produire la putréfaction.

» On ne rencontra aucuns minéraux, ni même aucune autre pierre que la pierre blanche & ſablonneuſe déjà citée.

» Aucun des végétaux n'étoit bon à manger. Tous les arbres des forêts ſont de même eſpece, très-hauts & très-droits, mais peu branchus, excepté vers le ſommet. L'écorce eſt blanche & leur donne de loin l'air d'avoir été pelés. Elle eſt épaiſſe, & entre elle & l'arbre ſe trouvent

des morceaux d'une gomme ou réſine tranſparente, qui a le goût d'un aſtringent. Les feuilles ſont longues, étroites & pointues : ils portent des groupes de petites fleurs blanches, leurs calices épars couvroient alors la terre, & l'on en voyoit d'autres à-peu-près de même eſpece, mais plus grandes, ce qui feroit croire qu'il y a deux eſpeces de ces arbres. L'écorce des petites branches, le fruit & les feuilles ont un goût agréable & piquant, & une odeur aromatique à-peu-près comme la menthe, & ſa nature a beaucoup d'affinité au *myrtus* des Botaniſtes.

» L'arbre le plus commun après celui-là, n'a pas plus de dix pieds de haut. Il eſt touffu. Ses feuilles ſont étroites, & il porte une fleur grande, jaune & cylindrique, formée d'un nombre immenſe de filamens : cette fleur laiſſe un fruit ſemblable à la pomme de pin. Ces deux arbres ſont inconnus en *Europe*.

» Les arbuſtes ne ſont guere que d'une

eſpece pareille au myrte, qui paroît être le *leptoſpermum ſcoparium* du Docteur Forſter, & d'un autre plus petit qui eſt une nouvelle eſpece de la *melaleuca* de Linnæus.

» Parmi les autres plantes, qui ne ſont pas nombreuſes, l'on trouve une eſpece de *gladiolus*, le jonc, la belle-fleur, le fénouil marin, l'oſeille ſauvage, l'herbe au lait, l'herbe à ruminer, les larmes de Job, & quelques autres particulieres au pays. Il y a auſſi pluſieurs eſpeces de fougeres, le polypode, la ſcolopendre, la fougere femelle & de la mouſſe, mais toutes connues ailleurs, & particuliérement à la *Nouvelle-Zélande.*

» Le ſeul animal quadrupede eſt une ſorte d'*opoſſum*, deux fois grand comme un rat, & qui eſt probablement le mâle de l'eſpece qu'on trouve près de la riviere *Endeavour*, & décrit dans la Collection des Voyages de Hawkeſworth. Il eſt ſur le dos d'une couleur ſombre, avec une teinte de brun ou

de couleur de rouille : le ventre eſt blanchâtre ; un tiers de la queue vers le bout eſt blanc, & l'extrémité eſt ſans poil ; c'eſt par-là ſans doute qu'il ſe pend aux branches des arbres, car il y grimpe & vit de toutes ſortes de petits fruits. — On trouve plus loin vers le nord, un autre animal, nommé *Kangooroo ;* il habite auſſi probablement cette partie, puiſque les habitans portoient des bandes de ſa peau. Nous vîmes à différentes repriſes, en promenant dans les bois, des animaux traverſer tout-à-coup ſous nos yeux, & à juger par leur taille, ce devoient être des *kangooroo.* La quantité de fiente que l'on voit par-tout, & les traces qu'ils laiſſent dans les brouſſailles, feroient imaginer qu'ils ſont en grand nombre.

» L'on voit pluſieurs eſpeces d'oiſeaux ; mais ils ſont ſi rares & ſi farouches, qu'il eſt clair qu'ils ſont fort pourſuivis par les Naturels, qui peut-être en font leur principale ſubſiſtance. Dans les bois, les

principaux ſont le grand faucon ou aigle, la corneille qui reſſemble à celle d'*Angleterre*, un perroquet jaune, & de grands pigeons. Il y a auſſi trois ou quatre ſortes de petits oiſeaux ; l'une eſt de l'eſpece des grives, l'autre a une queue très-longue, & une partie de la tête & du cou du plus ſuperbe azur : ce qui le fit nommer *Motacilla cyanea*.

» Sur le rivage étoient des mouettes ordinaires & de mer, quelques pies de mer, & un joli pluvier couleur de pierre avec un capuchon noir. Aux environs du lac l'on voyoit quelques canards ſauvages, & des ſarcelles venoient ſe percher ſur les arbres élevés & ſans feuilles qui ſont près du rivage.

» L'on vit dans les bois quelques ſerpens noirâtres, d'une aſſez grande taille, & nous tuâmes un grand lézard inconnu, long de quinze pouces ſur ſix de groſſeur, élégamment tacheté de noir & de jaune ; il y en a une plus petite eſpece, dorée ſur

le dos, & couleur de rouille ſous le ventre.

» La mer eſt plus abondante, & pour le moins auſſi variée dans ſes productions. L'eſpece la plus nombreuſe c'eſt l'éléphant de mer, ou *pejegallo*, décrit dans le Voyage de Frézier. Ce n'eſt pas le meilleur poiſſon, mais il eſt fort bon. Nous prîmes de larges raies, des nourrices & des brémines blanches, plus fermes & meilleures que celles du lac ; on eut auſſi quelques ſoles & des carrelets, deux eſpeces de gurnards dont une inconnue, quelques petits mulets, & à notre grand étonnement, le petit poiſſon à bandes d'argent, appelé par Haſſelquiſt, *Atherina hepſetus*.

» Après le poiſſon éléphant, le plus nombreux & le meilleur étoit une eſpece qui nous étoit abſolument inconnue. Il eſt moitié rond & moitié plat : les yeux ſont très-près l'un de l'autre, le devant du corps eſt plat, & le reſte arrondi ; il eſt couleur d'un ſable bis, avec des taches de rouille ſur

le dos, & blanc ſous le ventre. La quantité de vaſe dont il étoit toujours couvert, montre qu'il vit au fond de l'eau comme les poiſſons plats.

» Sur les rochers ſe trouvent beaucoup de moules & d'autres coquillages ; les étoiles de mer y ſont communes. On voit beaucoup d'éponges, dont une eſpece que la mer jette à ſon plein, & qui n'eſt pas la plus commune, a la plus délicate texture ; l'autre eſt la *ſpongia dichotoma*.

» Le rivage offroit pluſieurs jolies têtes de Méduſe, & la puante *laplyſia* ou lievre de mer, dont le ſuc, ſi l'on en croit quelques Auteurs, a une acrimonie propre à faire tomber les poils ; mais celle-ci n'avoit pas cette vertu.

» Les inſectes ne ſont pas nombreux, mais aſſez variés. Dans ce nombre ſont les ſauterelles, les papillons, & pluſieurs eſpeces de mites, agréablement nuancés. Il y a deux eſpeces de mouches-dragon, & de taons, pluſieurs ſortes d'araignées, quel-

ques ſcorpions, mais ils ſont rares. Les plus à charge, quoique leur eſpece ſoit peu nombreuſe, ſont les couſins, & une grande fourmi noire, dont la morſure produit une douleur preſque inſupportable, pendant le peu de temps qu'elle dure. L'effet terrible de la trompe venimeuſe des couſins, compenſe bien auſſi leur rareté.

»Les habitans ont peu de cet air ſauvage & féroce qui diſtingue preſque tous les Peuples qui ſont dans leur ſituation; au contraire, ils ſont gais & doux, ſans montrer aux étrangers ni réſerve ni jalouſie; peut-être eſt-ce l'effet du peu qu'ils ont à perdre.

» Par rapport à leur activité ou à leur génie, il n'eſt pas aiſé d'en rendre compte. Ils ſemblent avoir peu de la premiere, & quant à l'autre, ils ſemblent être au-deſſous même des habitans ſi indolens de la *Terre-de-Feu*, qui n'ont pas aſſez d'invention pour ſe garantir de la rigueur de leur climat, quoiqu'ils poſſedent tous les matériaux qui

y ſeroient propres. Le bâton groſſiérement affilé que l'un d'eux portoit dans la main, fut la ſeule choſe qu'on leur vit, ayant l'air d'un travail mécanique, & ſi l'on veut, ces morceaux de peau de *kangooroo*, que quelques-uns avoient à leurs pieds attachés avec des courroies, quoique nous ne pûmes apprendre s'ils en faiſoient uſage en guiſe de ſouliers, ou pour garantir quelque bleſſure. On doit avouer pourtant qu'il faut quelque art pour tracer ſur leurs bras & ſur leurs corps des coupes ou lignes de longueur & de direction différentes, qui s'élevent de beaucoup du niveau de la peau, de maniere qu'il eſt difficile de deviner le moyen qu'ils emploient pour broder ainſi leurs perſonnes. Leur froideur, en voyant des hommes ſi différens d'eux, & des choſes abſolument neuves pour leurs yeux, leur indifférence pour nos préſens, leur inattention ſi générale, ſont des preuves aſſez convaincantes de leur peu d'entendement.

» Leur couleur eſt d'un noir mat, mais pas ſi foncée que celle des Negres d'*Afrique*. Il ſemble que leur peau noire eſt encore noircie avec quelque apprêt, puiſque leurs mains laiſſoient des traces ſur toutes les ſubſtances blanches qu'ils touchoient, telles que le papier. Leurs cheveux ſont abſolument laineux, &, comme ceux des Hottentots, ils ſont diviſés & amalgamés avec une eſpece de graiſſe, mêlée d'une peinture rouge ou ocre dont ils ſe barbouillent toute la tête. Ce n'eſt point cet uſage qui change, comme on pourroit l'imaginer, leur chevelure, en cette texture friſée que nous leur remarquâmes; car la tête d'un enfant dont la chevelure ne paroiſſoit pas avoir encore été ointe de cette préparation, étoit la même que celle des hommes. Leur nez n'eſt pas plats, mais large & à grandes narines. La partie inférieure du viſage eſt très-ſaillante, comme dans preſque tous les Indiens. Leurs yeux ſont de moyenne grandeur, le blanc eſt moins clair

que

que chez nous, & quoiqu'ils ne ſoient ni vifs ni perçans, ils donnent à toute leur contenance un air de gaieté & de franchiſe. Leurs dents ſont larges, mais peu unies & mal placées; elles ne ſont pas non-plus auſſi blanches qu'on les voit ordinairement chez les Negres, ſoit par nature ou par ſaleté. Ils ont la bouche plutôt large, mais elle le paroît davantage, en raiſon de leur barbe longue, diviſée & peinte comme leurs cheveux; d'ailleurs, ils ſont aſſez bien proportionnés, quoique le ventre ſoit un peu ſaillant, ce qu'on doit attribuer au défaut de compreſſion dans cet endroit, à laquelle preſque tous les Peuples ſe ſont plus ou moins aſſujettis. La poſture qui ſemble leur plaire le plus, eſt celle-ci: Ils ſe tiennent debout avec un côté en avant, ou le haut du corps un peu incliné; & une main va par derriere empoigner le bras oppoſé, qui pend le long du côté ſaillant.

» C'eſt bien là qu'on voit réaliſer tout ce

que les Poëtes disent des Faunes & des Satyres, vivant dans des trous d'arbres. L'on voyoit, il est vrai, près du rivage, quelques pieux plantés l'un devant l'autre, avec un couvert d'écorce d'arbres, & qui méritoient à peine le nom de huttes; mais elles ne paroissoient destinées qu'à un usage momentané, & ils avoient des habitations préférables dans les troncs des gros arbres. Ces trous étoient faits avec du feu, à hauteur de six ou sept pieds. Il est évident qu'ils en faisoient quelquefois leur retraite, puisqu'on y voyoit un foyer fait d'argile, pour contenir le feu au milieu, en laissant place pour quatre ou cinq personnes autour. D'ailleurs, ces retraites sont durables, car ils laissent un côté de l'arbre intacte, & c'est assez pour entretenir une végétation aussi abondante que s'il étoit en entier.

» Les habitans de cette Contrée sont sans doute de même race que ceux des parties septentrionales de la *Nouvelle-Hollande*. Il est vrai qu'on ne trouve point chez ceux-ci

la vue foible, le défaut des dents de devant que remarqua Dampierre dans les Peuples de la Côte Occidentale, ni les différences remarquées par M. Cook dans les Nations de la Côte Orientale; mais je crois que la distance des lieux, l'entiere séparation, la diversité des climats, le laps du temps, peuvent produire de plus grandes différences encore dans les personnes & les mœurs, que celles qui existent entre les Naturels de la *Terre-de-Van-Diemen*, & ceux décrits par Dampierre, & par le Capitaine Cook dans son premier Voyage. Il est certain que la figure de l'un des Sauvages apperçus dans la *Baie-d'Endeavour*, & représentée dans le Journal de ce Voyage par Sidney Parkinson, ressemble beaucoup à ceux qui nous visiterent dans la *Baie-du-Hasard*. La différence de leur langage ne forme aucune difficulté, car si la similitude de langage entre deux Peuples, vivant loin l'un de l'autre, est une grande présomption qu'ils soient sortis d'une souche

commune, la différence de ce même langage, n'eſt point du tout une preuve du contraire (1).

» Au reſte, il faut être plus verſé dans les Langues que l'on parle à la *Côte-de-Van-*

(1) Voici comment l'Auteur des recherches ſur les Américains développe cette aſſertion. » C'eſt quelque choſe de ſurprenant, dit-il, que la foule des idiomes, tous variés entre eux, que parlent les Naturels de l'*Amérique Septentrionale*. Qu'on réduiſe ces idiomes à des racines, qu'on les ſimplifie, qu'on en ſépare les dialectes & les jargons dérivés, il en réſulte toujours cinq ou ſix langues meres, reſpectivement incompréhenſibles. On a obſervé la même ſingularité dans la *Siberie* & la *Tartarie*, où le nombre des dialectes & des idiomes eſt également multiplié; & rien n'eſt plus commun que d'y voir deux hordes voiſines qui ne ſe comprennent point. On trouve cette même multiplicité de jargons dans l'*Amérique Méridionale*. Il y a beaucoup d'apparence que la vie ſauvage, en diſperſant les hommes par petites troupes dans des bois épais, occaſionne néceſſairement cette grande diverſité de langues, dont le nombre diminue à meſure que la ſociété, en raſſemblant les Barbares vagabonds, en forme un corps de Nation. Alors l'idiome le plus riche ou le moins pauvre en mots devient dominant, & abſorbe les autres. «

Diemen & ſur les côtes ſeptentrionales de la *Nouvelle-Hollande*, pour prononcer que ces Peuples ſont de race différente. On a même de fortes raiſons pour adopter l'opinion contraire. L'animal appelé *Kangooroo*, à la *Baie-d'Endeavour*, eſt connu là ſous le même nom ; & il n'eſt pas à ſuppoſer que le haſard ait fait adopter la même expreſſion à deux Peuples différens d'extraction & de langage, quand il eſt ſi ſimple de croire qu'elle fut tranſmiſe de l'un à l'autre. D'ailleurs, ſi ces Sauvages étoient venus par mer à la *Terre-de-Van-Diemen*, comment ſuppoſer qu'ils euſſent jamais perdu l'idée de canots ou de vaiſſeaux. Il eſt donc néceſſaire qu'eux, auſſi-bien que le *kangooroo*, y ſoient venus par terre, des parties les plus ſeptentrionales de cette Contrée ; & ſi cette obſervation paroît de quelque poids, tout en traçant l'origine de ce Peuple, elle ſervira à déterminer un autre point, déjà décidé peut-être par les Capitaines Cook & Furneaux,

je veux dire que la *Nouvelle-Hollande* n'eſt nulle part diviſée par la mer en Iſles, comme l'ont cru quelques Navigateurs.

» Si les habitans de la *Nouvelle-Hollande* ſemblent être tous de même extraction, ils n'ont pas non plus rien qui leur ſoit remarquablement propre : au contraire ils reſſemblent beaucoup aux Sauvages que j'ai vus aux Iſles de *Tanna* & *Manicola*, & peut-être n'auroit-on pas tort de ſuppoſer que tous les habitans de la Mer du Sud ont une origine commune. En effet de dix mots, qui furent les ſeuls que nous pûmes les entendre prononcer, celui qui exprime le *froid* differe peu de cette même expreſſion à la *Nouvelle-Zélande* & à *Taïti* : le premier eſt *mallareede*, le ſecond *makkareede*, le troiſieme *ma'reede*. Voici le reſte de notre miſerable vocabulaire de la *Terre-de-Van-Diemen*.

Quadne,	*Une femme.*
Eve'rai,	*L'œil.*
Muidje,	*Le nez.*

Ka'my,	*Les dents, la bouche, la langue.*
La'erenne,	*Un petit oiſeau, natif des bois.*
Koi'qee,	*L'oreille.*
No'onga,	*Les cicatrices élevées ſur la peau.*
Teegera,	*Manger.*
Toga'rago,	*Je veux m'en aller.*

» Leur prononciation n'eſt pas déſagréable, mais un peu vive, telle que celle des autres Nations de la Mer du Sud. Si l'affinité du langage peut ſervir de guide dans la recherche de l'origine des Nations, je ſuis perſuadé qu'après un examen exact, des recherches ſuivies & favoriſées par des circonſtances qui fourniront un aſſez grand nombre de mots pour les comparer; je ſuis perſuadé, dis-je, qu'on trouvera que tous les peuples, depuis la *Nouvelle-Hollande* en allant à l'eſt juſqu'à l'Iſle la plus orientale, ſont ſortis de la même ſouche «.

Le 30 janvier à huit heures du matin, il s'éleva un vent frais de l'oueſt, & les vaiſſeaux quitterent la *Baie-du-Haſard*. Bientôt après le vent tourna au ſud, &

devint une forte tempête. Sa fureur s'abattit vers le ſoir, & le vent paſſa à l'eſt & au nord-eſt.

Cet orage fut annoncé par le barometre ; le mercure commença à baiſſer à l'inſtant que le vent ſouffla. Ce vent, foible d'abord, fut accompagné d'une autre circonſtance très-remarquable. Il ſurvint une chaleur preſque inſupportable. Le mercure monta d'abord dans le thermometre de 70^{d} à près de 90^{d}. Cette chaleur dura ſi peu, qu'elle fut comme balayée par le vent qui l'avoit produite, & cela fut ſi momentané que pluſieurs perſonnes à bord ne s'en apperçurent pas. Le 7 Février un Soldat de Marine tomba dans la mer, du bord de la *Découverte*, & fut perdu. C'étoit le ſecond malheur de cette eſpece qu'éprouvoit le Capitaine Clarke.

Le 10, on découvrit la terre de la *Nouvelle-Zélande*. Ce qu'on apperçut, ſe trouva être la *Pointe-Roche*, au ſud-eſt-quart-ſud, à huit ou neuf lieues de diſ-

tance. Ils gouvernerent alors vers le *Cap-Farewell.* Après l'avoir doublé, on porta ſur l'Iſle *Stephens*, & le 12, les vaiſſeaux mouillerent dans le *Détroit-de-la-Reine-Charlotte*, leur ancienne ſtation. Ne voulant perdre aucun temps, on commença à travailler dès le jour même; les barriques vides furent miſes à terre, & l'on commença à préparer un emplacement pour les obſervatoires & les tentes deſtinées à la Garde & aux Travailleurs. Les obſervations de M. Cook ſur ce pays, ſont ſi intéreſſantes que nous traduirons ſa propre narration.

» Il y avoit peu de temps que nous étions ancrés, lorſque pluſieurs Naturels vinrent dans des canots aux côtés des vaiſſeaux; mais très-peu voulurent monter à bord, ce qui m'étonna d'autant plus que j'étois très-connu d'eux. Parmi eux, ſur-tout, étoit un homme qne j'avois traité avec une bonté particuliere pendant mon premier ſéjour. Malgré cela, ni proteſtations d'amitié, ni

préſens ne purent l'engager à monter ſur le vaiſſeau. Il n'étoit pas poſſible d'imaginer la cauſe de cette défiance, qu'en ſuppoſant qu'ils nous croyoient de retour pour venger la mort des gens du Capitaine Furneaux. En voyant à bord de mon vaiſſeau ce même Omaï, qu'ils devoient ſe ſouvenir d'avoir vu à bord de l'*Aventure* lors de cette funeſte cataſtrophe, & ſa converſation roulant au premier abord ſur cette affaire, ils devoient croire que j'en étois inſtruit. Je crus donc néceſſaire de les raſſurer, par des promeſſes, de la continuation de mon amitié, & de l'oubli de cette injure. J'ignore ſi mes promeſſes furent de quelque poids, mais je les vis bientôt bannir toute contrainte ou défiance. «

Le 13, nous aſsîmes deux tentes, une pour chaque vaiſſeau, dans le même endroit où nous les avions placées auparavant. On établit les obſervatoires, & MM. King & Bayley commencerent leurs opérations. Le reſte des barriques vides fut

débarqué avec des Matelots pour les remplir, & le Tonnelier pour les réparer. Deux hommes furent mis à braſſer de la biere, & le Charpentier & ſes gens allerent couper du bois. Un bateau fut envoyé avec un détachement aux ordres d'un Contre-Maître pour couper de l'herbe, & le reſte fut occupé à bord à réparer ou arranger les proviſions. Je plaçai une Garde de dix Soldats de Marine pour protéger ceux qui étoient à terre, & tous les Travailleurs furent armés. M. King & deux ou trois Officiers mariniers, avoient ordre de reſter conſtamment avec eux. Jamais bateau n'alla à quelque diſtance ſans être bien armé, & ſans un Officier ſur lequel je puſſe compter, & qui connût bien les Sauvages. Dans mon premier Voyage je n'avois pris aucune de ces précautions, & je ſuis perſuadé qu'elles n'étoient pas actuellement plus néceſſaires qu'auparavant. Mais après la fin tragique du détachement de l'*Aventure* dans ce même Détroit, &

celle du Capitaine Marion du Freſne, & de pluſieurs de ſes gens dans la *Baie-des-Iſles*, il étoit impoſſible de ſe défendre de quelque crainte d'une pareille calamité.

» Si les Naturels avoient ſoupçonné de notre part quelque deſſein de vengeance pour ces actes de barbarie, ces craintes furent bientôt diſſipées. Pendant toute cette journée, grand nombre de familles vinrent des différentes parties de la côte, & s'établirent auprès de nous; de ſorte qu'il n'y avoit pas un point ſur cette rive où l'on pût élever une hutte, qui ne fût occupé par eux, excepté notre petit camp. Ils nous laiſſerent jouir tranquillement de cet emplacement; mais ils vinrent y prendre des reſtes d'anciennes huttes, pour bâtir les nouvelles.

La facilité avec laquelle ils élevent ces habitations momentanées eſt digne de remarque; j'en ai vu fabriquer plus de vingt ſur un terrain qui, une heure avant leur perfection, étoit couvert de plantes & d'ar-

buſtes. En général, ils apportent avec eux partie des matériaux ; ils prennent le reſte dans le lieu même. Je me trouvai à la conſtruction de l'un de ces villages. Dès que les Sauvages mirent à terre, les hommes ſauterent ſur le rivage & prirent poſſeſſion d'un terrain, en arrachant les plantes & les arbuſtes, & plantant en terre quelques-uns des pieux formant la carcaſſe d'une hutte. Alors ils retournerent aux canots, mirent leurs armes en ſureté, en les ſuſpendant à un arbre, ou les mettant dans une poſition où ils puſſent s'en ſaiſir dans un clin-d'œil ; aucun ne négligea cette précaution. Tandis que les hommes élevoient les huttes, les femmes s'occupoient de leur côté ; les unes veilloient au ſoin des canots, d'autres gardoient les proviſions & leurs miſérables uſtenſiles ; des troiſiemes alloient chercher les branches ſeches qui devoient faire cuire leur nourriture. Pour les enfans & quelques vieillards, je les occupai aſſez pendant ce temps à ramaſſer

des grains de verre : quand j'eus vidé mes poches, je les quittai.

Ces habitations paſſageres ſont tout ce qu'il faut pour garantir du vent & de la pluie, & c'eſt leur ſeul objet. J'obſervai que toujours, ou preſque toujours, une même famille, quelque nombreuſe qu'elle fût, s'aſſocioit & bâtiſſoit en commun; de ſorte que leurs villages, & même leurs plus grandes bourgades, étoient diviſés en quartiers par de petites paliſſades ou quelque autre ſéparation.

Ce voiſinage des Naturels nous fu un grand avantage; chaque fois que le temps le permettoit, quelques-uns d'eux alloient à la pêche, & au moyen d'échanges, nous partagions le produit de leurs travaux. Ce ſupplément joint à ce que fourniſſoient nos filets & nos lignes, nous mettoit en telle abondance, que rarement nous manquions de poiſſon; les autres rafraîchiſſemens n'étoient pas moins abondans. Tous les jours on faiſoit cuire pour

les équipages des deux vaiſſeaux, du céleri, du cochlearia & un potage avec des pois & du froment ; ils buvoient de la biere de pin. Ce régime étoit bien propre à détruire les principes de ſcorbut dans ceux qui pouvoient les avoir ; mais à notre arrivée nous n'avions ſur la liſte des malades que deux invalides, & cela à bord de la *Réſolution*.

Je permets le commerce avec les femmes, parce que je ne puis l'empêcher ; mais je ne l'encourage jamais, parce que j'en crains toujours les conſéquences. Je ſais que pluſieurs s'imaginent que ces liaiſons ſont notre plus grande ſureté chez les Sauvages, & peut-être cela ſeroit-il vrai pour des hommes que leur goût ou la néceſſité fixeroient parmi eux ? Mais il en eſt bien autrement pour des Paſſagers & des Navigateurs tels que nous ; & dans pareille ſituation les liaiſons avec les femmes perdent plus d'hommes qu'elles n'en ſauvent. Peut-on raiſonnablement en eſpé-

rer autre choſe, quand leur propre ſatisfaction eſt leur ſeul but, ſans aucun mélange d'amitié ou d'attachement ? Du moins mon expérience, qui n'eſt pas petite, ne m'a jamais fourni un exemple du contraire.

Parmi ceux qui nous viſiterent étoit un Chef nommé *Kahoora ;* c'étoit lui qui commandoit le parti qui maſſacra les gens du Capitaine Furneaux, & tua de ſa main M. Nowe l'Officier-Commandant. Si on le juge d'après ſes propres compatriotes, il étoit plutôt craint qu'aimé. Non-contens de me dire qu'il étoit un méchant homme, ils m'importunoient ſouvent pour lui ôter la vie, & je crois qu'ils étoient fort étonnés que je ne m'y prêtaſſe pas ; car cela étoit conforme à leurs idées de juſtice. Mais ſi j'avois ſuivi les conſeils de tous nos prétendus amis, j'aurois dû extirper la race entiere, puiſque chaque horde me demandoit à ſon tour d'en détruire une autre. C'eſt une preuve bien étonnante de la diviſion qui regne

regne parmi ces misérables Peuples ; mais je suis sûr de ne m'être point trompé sur l'objet de leurs demandes, puisqu'Omaï, dont la Langue est un dialecte de la leur, & qui les comprenoit parfaitement, me servoit d'Interprete. «

Le 15, j'allai avec mon canot pour découvrir de l'herbe, & je visitai l'*hippah* ou village fortifié à la pointe sud-ouest de *Motuara*, & les jardins que nous avions formés sur l'Isle. Le premier étoit désert ; cependant les maisons & les palissades avoient été rétablies & paroissoient en bon état ; il y avoit d'autres preuves encore qu'il avoit été habité peu auparavant. Je ne m'arrêterai pas à parler de cet *hippah*, on en trouvera une description exacte dans mon premier Voyage.

Lorsque l'*Aventure* arriva en 1773 au *Détroit-de-la-Reine-Charlotte*, M. Bayley choisit cet endroit pour faire ses observations ; & dans leur loisir, lui & ses gens s'amuserent à semer plusieurs productions de nos jar-

dins : il n'en reſtoit pas le moindre veſtige. Probablement on avoit tout arraché pour rebâtir le village ; car quoique tous les autres jardins formés par le Capitaine Furneaux fuſſent couverts des herbes du pays, nous y trouvâmes pourtant des choux, des oignons, des porreaux, du pourpier, des raves, de la moutarde & quelques pommes de terre. Le changement de ſol avoit beaucoup amélioré ces dernieres, qui venoient du *Cap-de-Bonne-Eſpérance ;* une bonne culture les auroit rendues peut-être les meilleures du monde. Quoique les Zélandois aiment ce légume, il eſt clair qu'ils n'en avoient pas ſemé une ſeule, & ſans la difficulté de les extirper quand une fois elles ſont dans un terrain, il n'en ſeroit pas reſté une.

Le 16, à la pointe du jour, j'allai avec cinq canots & un détachement recueillir du fourrage pour le bétail. Le Capitaine Clarke, pluſieurs Officiers, Omaï & deux des Naturels m'accompagnerent. Nous

remontâmes le détroit juſqu'à trois lieues, & nous mîmes à terre à la rive orientale, dans un endroit où j'avois été auparavant; nous y prîmes un chargement d'herbes.

En deſcendant le détroit nous viſitâmes l'*Anſe-des-Herbes*, lieu mémorable du maſſacre des gens du Capitaine Furneaux. J'y retrouvai mon ancien ami Pedre, dont j'ai parlé dans mon dernier Voyage, & qui alors avoit preſque toujours été avec moi. Lui & un autre Sauvage nous reçurent ſur la rive, armés du *pa-too* & du dard. Cette eſpece de réception étoit-elle une marque de politeſſe ou un effet de la peur? c'eſt-ce que je ne puis décider, mais je crus voir des ſignes certains de la derniere. Cependant quelques préſens écarterent bientôt leurs craintes, & attirerent à la rive deux ou trois autres familles; néanmoins le plus grand nombre ſe tint hors de vue.

Tandis que nous y étions, la curioſité nous fit demander les circonſtances de la

fin tragique de nos compatriotes. Omaï étoit notre Interprete. Pedre & les autres répondirent à nos queſtions ſans réſerve, & avec la franchiſe de gens qui ne craignent point la punition d'un crime dont ils ſont innocens. Nous ſavions déjà qu'ils n'y avoient eu aucune part. Ils nous racontèrent que nos gens étant à dîner, entourés de pluſieurs Naturels, ces derniers avoient volé ou pris de force, du pain & du poiſſon, & qu'on les avoit battus. Le reſſentiment produiſit une querelle, & deux Zélandois furent tués des deux ſeuls coups de fuſil qu'on tira; car avant qu'ils puſſent en tirer un troiſieme ou recharger les premiers, les Naturels tomberent en foule ſur eux, les accablerent par le nombre, & les maſſacrerent tous. Pedre & ſes compagnons, en racontant l'hiſtoire, nous montrerent le lieu même de la ſcene. C'eſt au côté droit de l'anſe. Ils me montrerent du doigt le lieu où étoit le ſoleil, & ce devoit être aſſez tard dans l'après-

midi. Le canot étoit à deux cents verges de cet emplacement, & l'un d'eux, un Noir appartenant au Capitaine Furneaux, le gardoit.

Ce fut ce Noir qui occaſionna la querelle, d'après ce que nous apprîmes enſuite. Un des Naturels voloit quelque choſe dans le canot, le Negre lui déchargea un furieux coup de bâton. Les cris du drôle vinrent frapper les oreilles de ſes compatriotes. Ils crurent qu'on l'avoit tué, & ils attaquerent auſſi-tôt les Européens. Avant de pouvoir gagner le canot, & de s'armer contre ce danger ſubit, ils tomberent, victimes de la fureur des Sauvages. La premiere verſion nous fut certifiée par tous les Naturels à qui nous en parlâmes, & qui n'avoient en apparence aucun intérêt de nous tromper. La ſeconde étoit celle des deux jeunes Zélandois qui voulurent abandonner leur pays pour nous ſuivre, & qui ne pouvoient avoir d'intérêt à déguiſer la vérité. Tous con-

venant que la diſpute s'éleva tandis que les Européens prenoient leur repas, & il eſt probable que les deux verſions ſont vraies, puiſqu'il eſt très-naturel de ſuppoſer que tandis que quelques-uns voloient le gardien du canot, d'autres prenoient la même liberté avec ceux qui étoient à terre.

Quoi qu'il en ſoit, tous conviennent que la querelle fut occaſionnée par les vols des Naturels; qu'on n'avoit aucun deſſein prémédité de verſer du ſang; & que ſi ces vols n'avoient point été malheureuſement ſi promptement punis, il ne ſeroit arrivé aucun malheur. En effet, les plus grands ennemis de Kahoora, ceux qui demandoient ſa perte avec le plus de chaleur, avouoient en même temps qu'il n'avoit eu aucune intention de quereller, encore moins de tuer, juſqu'à ce que l'affaire s'engageât. Il paroît auſſi que les malheureuſes victimes n'avoient aucune crainte du ſort qui les menaçoit; autre-

ment ils ne ſe ſeroient point fiés à dîner ſi loin de leur canot au milieu d'un peuple qui pouvoit devenir leurs aſſaſſins. Je ne pus jamais découvrir ce que devint le canot. Les uns dirent qu'il avoit été mis en pieces & brûlé ; d'autres, qu'il avoit été emmené, ils ignoroient où, par une troupe d'Etrangers.

Nous reſtâmes juſqu'au ſoir, & après avoir chargé le reſte des canots d'herbe, de céleri & de cochlearia, nous nous embarquâmes pour gagner les vaiſſeaux. Pedre ſe laiſſa perſuader de lancer ſon canot & de nous ſuivre. Mais dès que nous fûmes au large, le vent commença à ſouffler violemment du nord-oueſt, ce qui l'obligea à remettre à terre. Pour nous, nous continuâmes, & ce ne fut pas ſans peine que nous joignîmes les vaiſſeaux, où quelques canots n'arriverent qu'à une heure après minuit, & ils furent heureux d'arriver alors, car il s'éleva une tempête avec abondance de pluie, qui dura

juſqu'au ſoir. Le vent d'eſt ramena le beau temps.

Le lendemain on reprit le travail. Quelques Naturels ſe riſquerent à la mer pour pêcher, & Pedre avec ſa famille vint s'établir auprès de nous. Le vrai nom de ce Chef étoit *Matahouah*, l'autre lui avoit été donné par nos Marins, mais il étoit également connu ſous tous les deux parmi ſes compatriotes.

Le 20, nous eſſuyâmes une autre tempête du nord-oueſt; quoiqu'elle dura moins que la premiere, les courans de vent qui venoient des montagnes étoient ſi violens, que nous fûmes obligés de caler tous les perroquets & les vergues, & malgré ces précautions, nous eûmes bien de la peine à tenir ſur nos ancres. Ces orages ſont fréquens dans ces parages, & ſouvent violens & dangereux. Les montagnes voiſines, qui ſont dans cette ſaiſon chargées de vapeurs, non ſeulement augmentent la force du vent, mais changent tellement

ſa direction, que deux bouffées viennent rarement du même point. Ces effets ſont d'autant plus ſenſibles, qu'on eſt plus près du rivage.

Le jour ſuivant nous eûmes la viſite d'une Tribu ou Famille, compoſée d'une trentaine de perſonnes, hommes, femmes & enfans qui venoient du haut du détroit. Je ne les avois encore jamais vus. Le Chef ſe nommoit *Tomatongeauooranuc ;* c'étoit un homme de quarante-cinq ans, d'une phyſionomie ouverte. Le reſte de ſa famille étoit ce que j'avois encore vu de mieux parmi les Zélandois.

Les deux tiers des habitans du détroit étoient alors établis près de nous. Un grand nombre fréquentoit journellement les vaiſſeaux ou notre petit camp du rivage ; mais le dernier devint la place la plus courue, tandis que nos gens faiſoient de l'huile de veau-marin. Jamais les Groënlandois ne furent ſi paſſionnés pour l'huile de baleine, que le parurent nos amis Zélandois ;

ils trouvoient bon juſqu'à l'écume des marmites & le dépôt des barriques ; mais un peu d'huile pure étoit un régal déſiré avec tant d'avidité, que je ſuppoſe que c'eſt pour eux un plaiſir rare.

Après avoir embarqué toute l'herbe & le foin que nous crûmes ſuffiſant pour le bétail juſqu'à *Taïti*, après avoir complété le bois & l'eau néceſſaires aux vaiſſeaux, on abattit les tentes, & tout fut rembarqué. Le 24, on leva l'ancre, mais le vent n'étant pas bon, & trouvant qu'on perdroit le flot avant de ſortir du détroit je remis à l'ancre un peu en dehors de l'*Iſle-Motuara*, pour attendre un moment plus favorable.

Pendant que nous démarrions pour mettre à la voile, Matahouah, Tomatongeauoora-nuc & pluſieurs autres Naturels, vinrent prendre congé, ou plutôt voir s'ils pouvoient obtenir quelques nouveaux préſens. Ces deux Chefs me demanderent des chevres & des cochons. Je donnai à Matahouah deux chevres, mâle & femelle avec ſon biquet ;

& à Tomatongeauooranuc, un verrat & une truie. Ils me promirent de ne les pas tuer, mais je crus peu à leurs promeſſes. Les animaux que le Capitaine Furneaux avoit laiſſés ſur ce rivage, & qui étoient tombés bientôt entre les mains des Naturels avoient été tués ; mais je ne pus rien apprendre de ceux que j'avois laiſſés dans la *Baie-Occidentale*, & dans la *Rade-des-Cannibales*. Néanmoins tous les Naturels m'aſſurerent qu'on trouve à-préſent des volailles ſauvages dans les bois derriere la *Rade-du-Vaiſſeau ;* & les deux jeunes gens qui vinrent avec nous, m'apprirent enſuite que Tiratou, un Chef aimé parmi eux, avoit dans ſa poſſeſſion grand nombre de coqs & de poules, & l'une des truies.

C'étoit mon intention d'abord de laiſſer dans cette Iſle des chevres, des cochons, des brebis, deux géniſſes & un jeune taureau, ſi je trouvois un Chef aſſez puiſſant pour les protéger, ou un lieu propre à les cacher aux yeux de ceux qui par ignorance

pouvoient les détruire. Mais Tiratou étoit abſent, & Tringoboohee, qui lors de mon premier Voyage paroiſſoit un perſonnage d'importance, avoit été tué cinq mois auparavant, avec ſoixante-dix perſonnes de ſa Tribu. Je ne trouvai plus de Tribu dans notre voiſinage aſſez nombreuſe pour lui aſſurer la ſupériorité ſur les autres. Donner ces animaux à des Tribus foibles, c'étoit manquer ſon but; car dans un pays où l'on ne connoît point de ſûreté pour la propriété, il falloit qu'ils devinſſent la proie du plus fort, qu'ils fuſſent diviſés ou tués, & peut-être tous deux. C'eſt ce qui m'avoit décidé à n'en point laiſſer du tout, juſqu'à ce que Mantahouah & l'autre Chef m'ayant demandé des chevres & des cochons, je les donnai au haſard. J'ai laiſſé à différentes repriſes une douzaine de porcs en *Zélande*, outre ceux qu'y débarqua le Capitaine Furneaux. Il ſeroit bien extraordinaire que cette race ne ſe fût pas conervée & multipliée dans l'état ſauvage ou

domeſtique, & même en tous les deux.

A peine nous étions à l'ancre, près de *Motuara*, que trois ou quatre canots pleins de Sauvages vinrent à nous, de la côte ſud-eſt du détroit, & l'on fit avec eux un commerce fort actif des curioſités de cet endroit. Dans l'un de ces canots étoit Kahoora, ce Chef qui commandoit le parti qui avoit maſſacré les gens du bateau de l'*Aventure*. C'étoit la troiſieme fois qu'il venoit nous voir, ſans montrer la moindre crainte. J'étois à terre quand il vint cette troiſieme fois, mais j'arrivai de retour, quand il s'en alloit. Omaï, qui m'avoit accompagné, me le montra du doigt, & me demanda de lui tirer un coup de fuſil. Il s'adreſſa enſuite à Kahoora, & le menaça de le tuer lui-même, s'il avoit la hardieſſe de reparoître encore.

Le Chef fit ſi peu de cas de ces menaces qu'il revint le lendemain avec toute ſa famille, hommes, femmes & enfans, au nombre de plus de vingt. Omaï fut

le premier à m'avertir qu'il étoit le long de notre bord, & me demanda s'il devoit l'appeler. Je lui dis qu'il le pouvoit faire. Incontinent il amena ce Chef dans ma dunette, en disant : Voilà Kahoora, tuez-le. Mais comme s'il avoit oublié ses premieres menaces, ou qu'il craignît d'être chargé de l'exécution, il se retira d'abord. Il reparut peu après, & voyant encore le Chef plein de vie, il me dit avec beaucoup de naïveté : » Pourquoi ne le tuez-vous pas ? Vous dites » qu'on pend en *Angleterre* un homme » qui en tue une autre. Cet homme en a » tué dix, & pourtant vous ne lui ôtez pas la » vie, quoique ses compatriotes même le » demandent, & que cela fût bien fait. «

Les argumens d'Omaï, quoique spécieux, ne me firent point d'effet, & je lui dis de demander au Chef pourquoi il avoit tué les gens du Capitaine Furneaux ? A cette question Kahoora croisa ses bras, baissa la tête, & eut l'air de quelqu'un pris dans un piege. Je crois fermement

qu'il s'attendoit à une mort prompte. Mais je ne lui eus pas plutôt garanti ſa ſureté, qu'il reprit ſa ſérénité. Il n'étoit pourtant pas d'humeur de répondre à ma queſtion, il fallut lui répéter bien des fois la promeſſe qu'on ne lui feroit point de mal. Il s'enhardit alors à me dire, que l'un de ſes compatriotes ayant apporté une hachette de pierre pour échanger, celui à qui il l'offrit, la prit, & ne voulut ni la rendre, ni rien donner en retour. Le propriétaire arracha alors un pain pour équivalent, & la querelle commença.

Le reſte de la verſion de Kahoora différoit peu de ce que nous avoient dit les autres. Il nous dit qu'il l'avoit échappée belle pendant le combat ; il étoit mis en joue par un Européen, il ſe cacha heureuſement derriere le bateau, & celui qui étoit à ſes côtés fut tué roide ; dès que le fuſil fut déchargé, il attaqua M. Nowe qui ſe défendoit avec ſon ſabre, il en bleſſa Kahoora au bras, mais il fut accablé par le nombre.

Le lendemain le Capitaine envoya M. Burney avec un détachement armé à la recherche de ſes hommes ; ils virent bientôt les horribles preuves de leur malheureux ſort. Ils firent pluſieurs décharges ſur un groupe de Sauvages encore aſſemblés dans ce lieu, & qui partageoient probablement leur déteſtable banquet. Il etoit naturel d'imaginer qu'ils n'avoient pas tiré en vain, & que quelques-uns des meurtriers ou des Cannibales, ſeroient tombés victimes de notre juſte vengeance. Cependant nous apprîmes de Kahoora, & des autres qui avoient été à portée de le ſavoir, que cet eſpoir étoit ſans fondement, & que le feu du détachement de M. Burney, n'avoit tué ni même bleſſé perſonne.

La plupart des Naturels que j'avois rencontrés, & qui me ſavoient inſtruit des détails de ce maſſacre, ne doutoient pas que je ne le vengeaſſe par la mort de Kahoora. Pluſieurs le déſiroient, & me montroient

montroient même de la ſurpriſe de mon indulgence. Kahoora ne l'ignoroit pas, & j'étois fort étonné qu'il ſe mît ſi ſouvent en ma puiſſance. En nous viſitant dans la rade, il auroit pu peut-être mettre ſa confiance dans le grand nombre d'amis qui l'accompagnoient; mais dans les deux dernieres viſites, il n'avoit pas ces moyens. Nous étions alors à l'ancre, à l'entrée du détroit, & à telle diſtance de tout rivage, que ſi j'avois voulu l'arrêter, il ne pouvoit en attendre aucune aſſiſtance, ni ſe flatter d'échapper. Cependant après ſes premieres frayeurs lors de mes queſtions, il étoit ſi loin d'aucune crainte, que voyant le portrait d'un de ſes compagnons ſuſpendu dans ma dunette, il pria qu'on fît ſon portrait, & reſta ſans montrer d'impatience, pendant que M. Webber le faiſoit. J'avoue que j'admirai ſon courage, & me trouvois flatté de la confiance qu'il avoit en moi. Car il comptoit entiérement ſur ce que j'avois généralement déclaré à

tous ceux qui me demandoient ſa mort, que j'avois toujours été leur ami à tous, & que je continuerois de l'être, s'ils ne me donnoient point de raiſon du contraire; que pour le traitement inhumain qu'ils avoient fait à quelques-uns des nôtres, je l'oubliois en raiſon du temps & que je ne m'y étois pas trouvé moi-même; mais que ſi jamais ils commettoient un pareil crime, ils pourroient être ſûrs d'éprouver tout le poids de ma vengeance.

Quelque temps avant d'arriver à la *Nouvelle-Zélande*, Omaï m'avoit montré l'envie d'emmener avec lui dans ſa patrie quelqu'un des Naturels. Peu de jours après mon arrivée, j'eus l'occaſion de le ſatisfaire. Un garçon de dix-ſept à dix-huit ans, nommé *Taweiharooa*, offrit de nous accompagner, & fit ſa réſidence à bord. J'y fis d'abord peu d'attention, imaginant qu'il nous quitteroit à l'inſtant du départ, & quand il auroit obtenu d'Omaï ce qu'il vouloit. A la fin, trouvant qu'il perſiſtoit

dans la réſolution de nous ſuivre, que c'étoit le fils unique d'un Chef qui n'étoit plus, & qu'il avoit encore ſa mere, femme très-reſpectée des ſiens, je craignis qu'Omaï n'eût ſéduit le jeune homme & ſes parens, en leur donnant l'eſpoir & la promeſſe de ſon retour. Je leur fis donc ſavoir à tous, que ſi le jeune homme venoit avec nous, il ne reviendroit jamais. Mais cette déclaration, ne fit aucune impreſſion. La veille de notre départ de la rade, Tiratoutou ſa mere, vint à bord recevoir ſon dernier préſent d'Omaï. Le même ſoir, Taweiharooa & elle, ſe ſéparerent avec toutes les marques de l'affection d'une mere & d'un fils qui ſe quittent pour ne jamais plus ſe revoir. Mais elle dit qu'elle ne crieroit plus, & aſſurément elle tint parole. En effet, le lendemain qu'elle vint faire le dernier adieu, & tout le temps qu'elle fut à bord, elle fut gaie, & partit ſans aucune marque d'affliction.

Pour que Taweiharooa partît d'une maniere digne de ſa naiſſance, un autre garçon devoit le ſuivre pour le ſervir. Il reſta à bord, juſqu'au moment de mettre à la voile. Ses amis l'emmenerent alors à terre. Mais ſa place fut bientôt remplie par un autre âgé de neuf à dix ans, nommé *Kokoa*. Ce fut ſon propre pere qui me le préſenta, & je crois qu'il eût montré moins d'indifférence en ſe ſéparant de ſon chien. Il dépouilla l'enfant du peu de nippes qu'il avoit, & le laiſſa nu comme il étoit né. Vainement je voulus convaincre ces gens de l'impoſſibilité du retour de ces jeunes gens. Aucuns, pas même leurs proches parens, ne parurent s'intéreſſer à leur ſort futur. D'après cela, & ſachant que ces enfans ne perdroient pas au change, je donnai mon conſentement à leur départ.

D'après mes obſervations & les informations de Taweiharooa & d'autres, il paroît que les habitans de la *Nouvelle-Zélande* doivent être dans une éternelle

appréhenſion d'être détruits l'un par l'autre. Il n'eſt point de Tribu qui n'ait reçu d'une autre quelque injure, & par conſéquent, qui ne ſoit ſans ceſſe aux aguets de la vengeance ; & peut-être le déſir d'un bon repas n'eſt pas leur moins vif aiguillon. On dit qu'ils paſſent ſouvent beaucoup d'années à attendre le moment favorable, & que le fils ne perd jamais de vue une injure faite à ſon pere. Leur maniere d'exécuter leurs deſſeins ſanguinaires, eſt de ſurprendre leurs ennemis pendant la nuit ; & s'ils les prennent au dépourvu (ce qui doit arriver rarement), ils maſſacrent tout indiſtinctement, ſans épargner même les femmes & les enfans. Quand le maſſacre eſt terminé, ils ſe régalent & ſe gorgent de leurs affreux repas ſur le lieu même, ou bien ils emportent chez eux le plus de morts qu'ils peuvent, & là ils les dévorent avec des actes d'une brutalité trop révoltante pour la décrire. Mais s'ils ſont découverts avant

d'avoir exécuté leurs projets de ſang, ils s'enfuient, & ſouvent ſont, à leur tour, pourſuivis & attaqués par l'autre parti. Ce n'eſt point l'uſage parmi eux de faire des priſonniers ou de donner quartier; auſſi n'eſt-il pour le vaincu d'autre ſalut que dans la fuite. Cet état de guerre perpétuelle & la maniere deſtructive de la faire produit une ſi grande défiance, qu'un Zélandois eſt ſans ceſſe, de nuit & de jour, ſur ſes gardes. Et en effet, quel motif plus puiſſant pour rendre l'homme vigilant, que le ſalut de ſon corps & de ſon ame. Car d'après leur croyance, l'ame de celui dont la chair eſt dévorée par ſes ennemis, eſt livrée à un feu éternel, tandis que l'ame de celui dont le corps a été délivré des mains de ſes meurtriers, monte avec les ames de ceux qui meurent de mort naturelle dans la demeure des Dieux. Je leur demandai s'ils mangeoient auſſi la chair de leurs amis tués en guerre, mais dont les corps étoient ſauvés des mains de l'ennemi.

Ils parurent ſurpris de ma queſtion, & cette idée parut leur faire horreur. Ils enterrent ordinairement leurs morts; mais quand ils ont plus de cadavres ennemis qu'ils n'en peuvent manger, ils les jettent dans la mer.

Ils n'ont point de *Moraï* ou d'endroit de culte public, & ils ne s'aſſemblent jamais pour cet objet; mais ils ont des Prêtres qui ſeuls adreſſent les prieres aux Dieux, ſoit pour une guerre contre une Tribu voiſine, ſoit pour une pêche ou autre entrepriſe de cette eſpece.

Quels que ſoient les principes de leur religion, dont nous ne pûmes apprendre les détails, ils leur ſont profondément inculqués dès leur enfance. Nous en eûmes une preuve remarquable dans l'enfant qui devoit d'abord accompagner Taweihorooa. On lui avoit coupé les cheveux, il reſta la plus grande partie du jour ſans manger, quoiqu'on le preſſât beaucoup & qu'on lui offrît tout ce qu'on ſavoit qu'il aimoit le plus.

Il dit que s'il mangeoit ce jour-là, l'Eatooa le tueroit. Cependant vers le ſoir le cri de la nature l'emporta ſur les préceptes de la religion, & il mangea, mais très-peu. J'avois déjà ſoupçonné auparavant, qu'ils avoient quelques notions ſuperſtitieuſes relativement à leurs cheveux; j'en avois ſouvent vu des poignées attachées à des branches d'arbres auprès des habitations; mais je n'en pus jamais découvrir le myſtere.

Malgré cet état de guerre dans lequel vivent les *Z*élandois, les étrangers qui voyagent ſans mauvais deſſeins, ſont bien reçus & bien traités pendant leur ſéjour; mais on ne les ſouffre que le temps qu'il faut pour faire leurs affaires. C'eſt ainſi que dans tout le nord de l'Iſle ſe fait le commerce du *poenammoo* ou du talc vert. Ils nous dirent qu'on ne trouvoit cette pierre qu'à un endroit qui porte ſon nom, ſitué vers le haut du *Détroit-de-la-Reine-Charlotte*, & à une ou deux journées de la

ſtation de nos vaiſſeaux. Je regrettai beaucoup de n'avoir pas le temps de viſiter cette place, car on nous fit cent hiſtoires fabuleuſes ſur cette pierre, & les plus ſenſés d'entre eux vouloient nous les faire croire malgré leur improbabilité. Le premier de ces contes eſt que cette pierre eſt originairement un poiſſon, qu'ils l'étourdiſſent, lui attachent une corde, le traînent au rivage, l'y amarrent, & qu'enſuite il ſe pétrifie. Comme tous conviennent qu'on le pêche dans un lac, il eſt probable qu'il eſt apporté des montagnes par les torrens & dépoſé dans ce vaſte baſſin. Ce lac eſt nommé par les Naturels *Tavai-poenammoo*, c'eſt-à-dire, l'eau du talc vert; & ce n'eſt que le pays adjacent, & non toute la partie ſeptentrionale de la *Nouvelle-Zélande*, qu'ils connoiſſent ſous le nom que je lui ai donné dans ma Carte.

La polygamie eſt d'uſage parmi les Zélandois, & il n'eſt pas rare de voir un homme qui ait deux ou trois femmes. Les

femmes ſont nubiles de très-bonne heure. Une femme célibataire doit s'y trouver dans un grand abandon : ſa ſubſiſtance doit être difficile & précaire ; au moins ſe trouve-t-elle ſans protection là où ſans ceſſe elle doit en avoir beſoin d'une très-puiſſante.

Les habitans de la *Nouvelle-Zélande* paroiſſent contens du peu de connoiſſances qu'ils poſſedent, ſans aucune envie d'en augmenter la ſomme ; ils montrent peu de curioſité dans leurs obſervations ou leurs queſtions. Les nouveaux objets ne les frappent point de la ſurpriſe qu'on devroit attendre, ils ſont même peu capables de fixer quelques inſtans leur attention. Omaï, à la vérité, qu'ils aimoient beaucoup, faiſoit faire quelquefois cercle autour de lui ; mais ils l'écoutoient avec cet air qui montre qu'on ne comprend point & qu'on ſe ſoucie peu de comprendre.

On demandoit un jour à Taweiharooa combien de vaiſſeaux ſemblables aux nôtres avoient été dans le *Détroit-de-la-*

Reine-Charlotte ou dans le voiſinage ? Il nous rendit compte d'un qui nous étoit abſolument inconnu. Ce vaiſſeau que les Zélandois diſtinguoient par le nom de *Tupia*, avoit, diſoit-il, abordé à la côte nord-oueſt de *Teerawitte*, peu d'années avant mon arrivée dans le détroit avec l'*Endeavour*. Je crus dabord qu'il confondoit le temps & le lieu ; que ce vaiſſeau pouvoit être celui de M. de Surville qui avoit touché à la côte nord-eſt d'*Eaheinomauwe*, la même année que j'y étois dans l'*Endeavour ;* ou de M. Marion-Dufreſne qui alla dans la *Baie-des-Iſles* ſur la même côte, peu d'années après. Mais il nous aſſura qu'il ne ſe trompoit ni quant au temps ni quant au lieu, & que le fait étoit bien connu de tous les habitans du *Détroit-de-Charlotte* & de *Teerawitte*. Le Capitaine, pendant ſon ſéjour, avoit cohabité avec une femme du pays ; elle avoit eu de lui un fils encore vivant & de l'âge environ de Kokoa ; ce dernier étoit lui-même inſtruit

de l'anecdote, quoiqu'elle ſe fût paſſée avant ſon temps. Taweiharooa nous apprit auſſi que ce vaiſſeau avoit introduit le premier parmi eux la maladie vénérienne. Puiſſent les Européens qui les viſiteront enſuite, ne point partager l'odieux de ce crime, en laiſſant d'eux chez ces races infortunées un ſi funeſte reſſouvenir! La maladie y eſt actuellement très-commune, quoiqu'ils paroiſſent s'en ſoucier peu; ils prétendent que les effets en ſont beaucoup moins terribles que dans le commencement. Le ſeul remede qu'ils emploient eſt de faire prendre au malade une ſorte de bain chaud fait du ſuc de certaines plantes vertes exprimé ſur des pierres chaudes.

Je regrettai de n'avoir pas ouï parler de ce vaiſſeau tandis que j'étois au détroit; au moyen d'Omaï, j'aurois pu avoir un détail exact de témoins oculaires; car celui de Taweiharooa n'étant que ſur ouï-dire pouvoit être ſujet à erreur. Il me paroît

pourtant clair qu'un vaiſſeau avoit touché à *Teerawitte* avant mon arrivée dans l'*Endeavour*, parce que cela s'accorde avec ce que j'avois entendu auparavant. A la fin de 1773, la ſeconde fois que je viſitai la *Nouvelle-Zélande* dans mon dernier Voyage, lorſque nous faiſions de continuelles informations ſur l'*Aventure* après notre ſéparation, quelques Naturels me dirent qu'un vaiſſeau avoit relâché dans un port de la *Côte-de-Teerawitte*; mais alors nous crûmes ne les pas comprendre, & nous ne fîmes aucun cas de cette nouvelle.

Outre cette triſte cauſe de reſſouvenir que nous avons citée, le vaiſſeau inconnu en avoit laiſſé d'autres encore. Il avoit laiſſé après lui un animal que Taweiharooa n'avoit point vu, & d'après ſa deſcription il étoit impoſſible de deviner ſon eſpece.

Il nous apprit auſſi, avec des détails plus exacts, qu'ils avoient des ſerpens & des lézards d'une énorme grandeur, que nous

n'avions jamais vus. Les lézards avoient huit pieds de long, & leur corps étoit auſſi gros que celui d'un homme. Quelquefois ils ſaiſiſſent & dévorent les hommes. Ils vivent ſous terre, & on les tue en faiſant du feu à l'embouchure de leurs trous. On ne pouvoit ſe tromper ſur l'eſpece d'animal, puiſqu'il traça de ſa main une figure aſſez exacte de lézard ſur un morceau de papier; il traça auſſi la figure d'un ſerpent pour montrer ce qu'il vouloit dire.

Je me ſuis fort étendu, dans la Relation de mes deux premiers Voyages, ſur ce pays & ſes habitans; néanmoins les remarques de M. Anderſon ne ſeront pas ſuperflues, ſoit pour confirmer ou rectifier les premiers détails. Il avoit été trois fois dans le *Détroit-de-la-Reine-Charlotte*, & après cette quatrieme viſite, tout ce qu'il rapporte peut être regardé comme un réſultat des plus exactes obſervations; mais avant d'y conduire le Lecteur, il reſte

à rendre compte des obſervations aſtronomiques & nautiques.

Longitude par l'obſervatoire du vaiſſeau	174d	25′	15″	eſt.
Variation du compas, à bord du vaiſſeau	12	40	0	eſt.
A terre	13	53	0.	
Aiguille d'inclinaiſon au ſud	63	42	0.	
Latitude de la rade du vaiſſeau	41	6	0.	

» La terre dans tous les environs du *Détroit-de-la-Reine-Charlotte* eſt ſinguliérement montagneuſe ; elle s'éleve du rivage même en hautes montagnes, avec des ſommets arrondis. A grande diſtance l'on voit des vallées, ou plutôt des ſillons peu profonds qui viennent tous ſe terminer au rivage, en formant une anſe couverte de ſable ou de cailloutage ; derriere, ſont de petits terrains plats où les Naturels font leur huttes, & ils retirent leurs canots ſur la plage. Cette ſituation convient d'autant mieux que dans chaque anſe un petit ruiſſeau de bonne eau, où l'on trouve de petites truites, vient ſe décharger dans la mer.

» Les baſes des montagnes, du moins

vers le rivage, ſont d'une pierre de ſable fragile & jaunâtre, qui prend une teinte bleuâtre où la mer la baigne. Elle eſt diſpoſée par couches, tantôt horizontales, tantôt obliques, & ſouvent ſéparées de proche en proche par des veines minces d'une eſpece de granit groſſier, qui coupe quelquefois la direction de l'autre, & plus ſouvent la ſuit. Le ſol qui la couvre eſt auſſi d'une teinte jaunâtre aſſez ſemblable à la marne, & ſon épaiſſeur eſt d'un, ou de deux pieds & plus.

» Rien n'indique mieux la qualité du ſol que l'abondante végétation de ſes productions. Les montagnes, ſi l'on en excepte quelques-unes près du rivage qui n'offrent que des buiſſons, ſont des forêts continues d'arbres orgueilleux, dont la végétation vigoureuſe ſurpaſſe tout ce que l'imagination peut concevoir, & préſente le plus auguſte coup d'œil à ceux qui aiment les grands & ſuperbes ouvrages de la nature.

» La

» La douce température du climat ne contribue pas peu ſans doute à cette ſurprenante végétation. Dans ce temps même, qui répondoit au mois d'Août, la chaleur n'étoit jamais déſagréable, & le thermometre ne paſſa pas 66[d]. L'hiver n'eſt pas moins tempéré quant au froid. Dans le mois de Juin 1773, qui répondoit au mois de Décembre, le mercure n'alla jamais au-deſſous de 48[d], & les arbres étoient alors auſſi verts que dans l'été, de maniere qu'il eſt probable que les feuilles ne tombent que pour être ſucceſſivement remplacées par celles du printemps.

» Le temps eſt généralement bon, quoique ſouvent ſujet aux vents & aux pluies; mais cela ne dure jamais plus d'un jour, & les pluies ne ſont point exceſſives. On ne voit point de traces de torrens, comme dans bien des pays, & les lits des ruiſſeaux n'annoncent pas qu'ils s'enflent beaucoup. On obſerva, dans les différens Voyages, que les vents du ſud-eſt ſont modérés,

mais toujours accompagnés de brouillards ou de pluies. Le vent du ſud-oueſt y ſouffle violemment, & amene auſſi des pluies ; mais il dure peu. Les vents de nord-oueſt ſont ceux qui regnent le plus, &, quoique ſouvent forts, ils ſont preſque toujours accompagnés de beau temps. Enfin, le ſeul obſtacle à en faire un des plus beaux pays du monde, vient de cette multiplicité de montagnes : quand on abattroit les forêts, il ne ſeroit jamais auſſi propre aux pâturages qu'un pays plat, & moins encore à la culture, qui ne pourroit jamais s'y pratiquer avec la charrue.

» Les grands arbres qui couvrent les montagnes ne ſont guere que de deux eſpeces. L'une, de la taille de nos plus grands pins, croît de la même maniere : mais les feuilles & les petites graines reſſemblent plus à celles de l'if. On s'en ſervoit en place de feuilles de pin pour faire la biere, en faiſant de ſes feuilles une forte décoction fermentée avec le ſucre

ou la mélaſſe. Cette liqueur bien préparée ne paroiſſoit guere inférieure à la biere *Américaine*, à ceux qui les connoiſſoient toutes deux. L'autre eſpece reſſemble aſſez à l'érable, & s'éleve fort haut; mais il ne ſert qu'au chauffage : ſon bois auſſi-bien que l'autre étoit trop peſant pour en faire des mâtures, des vergues ou autres pareils ouvrages.

» Les arbres ſont beaucoup plus variés dans les petits terrains plats derriere les anſes. Il s'en trouve deux ſur-tout qui portent une eſpece de prune, l'une jaune, appelée par les Naturels *Karraca;* l'autre noire, nommée *Maitao;* mais aucune n'eſt d'un goût agréable, quoique les Naturels les mangent, & que les Matelots en fiſſent de même. Les premieres viennent ſur de petits arbres, toujours voiſins de la mer; les autres, ſur des arbres plus grands & plus enfoncés dans les bois : les Equipages les coupoient ſouvent pour le chauffage.

» Une eſpece de *philadelphus* croît ſur

les éminences qui ſaillent ſur la mer, & un autre arbre qui porte des fleurs preſque ſemblables à celles du myrte, avec des feuilles tachetées & arrondies, d'une odeur déſagréable : on fit du thé des feuilles du *philadelphus* ; on lui trouva un parfum & un goût exquis ; il remplaceroit à merveille la production orientale.

» Parmi les plantes qui furent utiles, il faut placer le céleri ſauvage qui croît en abondance dans preſque toutes les anſes, ſur-tout quand les Sauvages y ont réſidé ; & une autre qu'on nomma *Cochlearia*, quoiqu'elle n'eût aucune reſſemblance avec cette plante. Elle eſt cependant préférable pour le commun uſage, & on la connoîtra aiſément à ſes feuilles dentelées, & à de petites fleurs blanches groupées à ſon ſommet. On en cuiſoit tous les matins avec du froment moulu & du potage pour le déjeûné des Equipages : on en mêloit auſſi avec leur ſoupe aux pois à dîner. Quelquefois on les ſervoit, comme

légume ou comme ſalade. Elles étoient bonnes de toute maniere, & formoient avec le poiſſon, qui étoit abondant, une eſpece de rafraîchiſſement auſſi bon peut-être que tout ce qu'on trouve dans les endroits les plus renommés parmi les Navigateurs, pour les rafraîchiſſemens en animaux & végétaux.

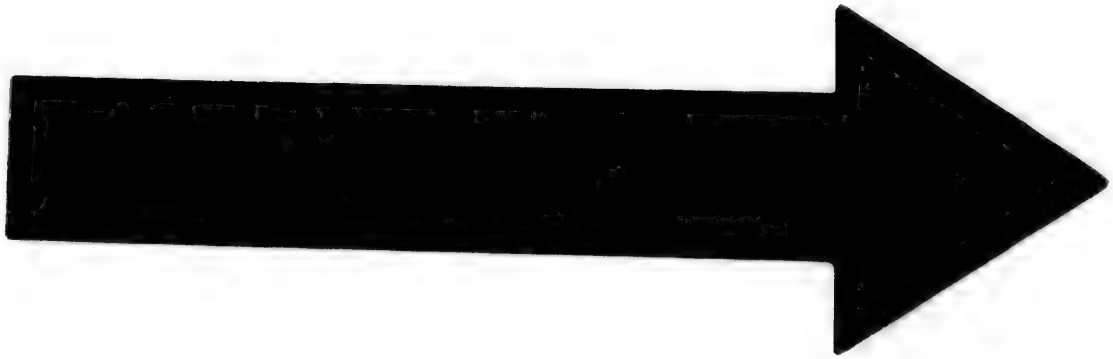
» Du nombre des plantes connues qu'on y rencontre ſont une eſpece de viorne commune & groſſiere, la morelle & l'ortie qui ſont de la grandeur de petits arbres, une grande véronique qui ſe trouve près des plages, le laiteron, la treille-vierge, le ſaule, l'euphorbia & le bec-de-grue; on voit auſſi l'herbe à ruminer, des joncs, le lin, la panacée, la belle-de-nuit d'*Amérique*, la ſanguinaire, des ronces, l'euphrage & le feneçon. Mais toutes ces eſpeces ſont différentes de celles d'*Europe*. Il y a auſſi des polypodes, des ſcolopendres, & une vingtaine d'eſpeces de fougeres particulieres au pays; différentes

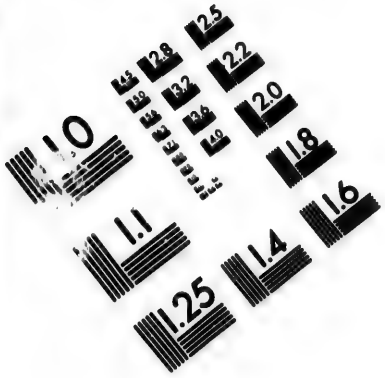
ſortes de mouſſes, ou rares, ou propres ſeulement à ce ſol, & une grande multiplicité d'autres plantes dont l'uſage eſt inconnu, & dont le détail ne convient qu'à un Dictionnaire de Botanique.

» Il en eſt une cependant qui mérite d'être remarquée, puiſque les Naturels en font leurs habillemens. Elle produit un lin fin & ſoyeux, ſupérieur en apparence à tout ce que nous avons en ce genre, & probablement auſſi fort. Elle croît par-tout près de la mer, &, dans quelques endroits, dans les montagnes où elle monte fort haut. Elle forme des touffes ou faiſceaux: ſes feuilles reſſemblent à celles du jonc, & elle porte ſur une longue tige des fleurs jaunes, qui font place à une coſſe longue & arrondie, pleine d'une petite graine noire & luiſante. On trouve beaucoup de poivre-long, mais il n'a point le parfum aromatique, qui donne la valeur aux épiceries; & un arbre qui reſſemble au palmier de loin, eſt aſſez commun dans les bois. C'étoit alors la

ſaiſon où les arbres & les plantes ont perdu leurs fleurs ; cette circonſtance mit à portée de remarquer que preſque tous ſont de l'eſpece qui porte des graines. On en prit de plus de trente ſortes, & ſur-tout d'une plante qui s'attache aux arbres, ſerpente & paſſe de l'un à l'autre, de maniere à rendre les bois impénétrables.

» Les oiſeaux ne ſont pas moins particuliers au pays que les végétaux. Quoiqu'il ſoit difficile de les pourſuivre en raiſon de la quantité de petit bois, & des plantes grimpantes qui rendent les promenades extrêmement fatigantes ; pourtant un homme, ſans bouger de place, peut en tirer dans un jour aſſez pour nourrir ſix ou huit perſonnes. Les principales eſpeces ſont le grand perroquet brun à tête blanche ou griſe ; le perroquet vert à face rouge ; les grands pigeons de bois à dos brun, ventre blanc, bec & pieds rouges, & le reſte vert ; deux eſpeces de coucou, l'une de la grandeur de ceux d'Europe, de cou-





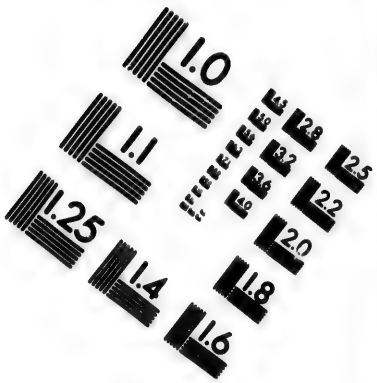
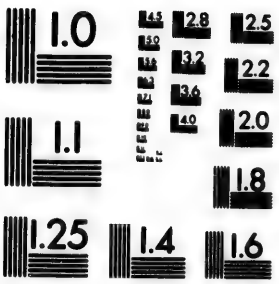
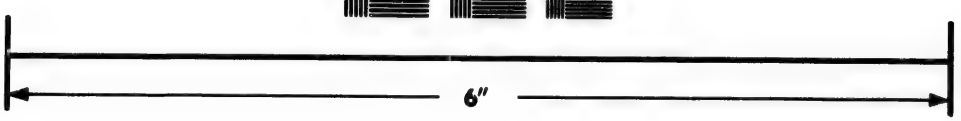
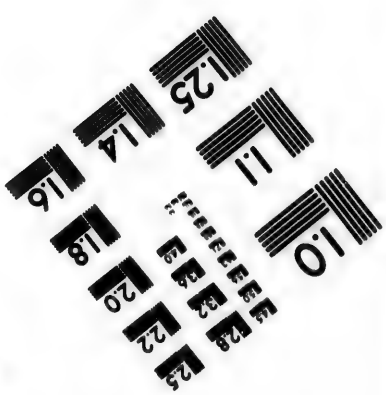


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

leur brune bigarrée de noir ; l'autre pas plus grande que le moineau, d'une ſuperbe teinte verte ſur le dos, & le reſte élégamment varié d'ondes dorées, vertes, brunes & blanches. Ces derniers ſont aſſez rares. Mais il en eſt de fort multipliés. Tel eſt un oiſeau noir, avec une teinte verte, remarquable par un faiſceau de plumes blanches & friſées, qui pend ſous ſa gorge ; un autre plus petit, noir auſſi, mais avec des ailes & un dos brun, & deux petites membranes attachées à la racine du bec ; un troiſieme gros comme un pigeon, noir ou plutôt bleu, à bec recourbé, court & épais, qui a auſſi à la racine du bec deux grandes membranes jaunes & pourpres. On rencontre ſouvent le gros-bec, de couleur brune, avec une queue rouge, & de la grandeur d'une grive ; comme auſſi un petit oiſeau vert, qui eſt preſque l'unique qui chante ; mais il ſuffit lui ſeul pour faire raiſonner les bois d'une mélodie ſi douce & ſi variée qu'on croiroit, lorſ-

que le petit chanteur eſt près, entendre le ramage de cent eſpeces différentes. On le nomma pour cela le *Trompeur*. Il y a encore trois ou quatre eſpeces de plus petits oiſeaux ; l'un, par ſa figure & ſa timidité, reſſemble exactement au rouge-gorge, excepté qu'il eſt noir où l'autre eſt brun, & blanc où il eſt rouge. L'autre ne differe de ce premier que par la taille qui eſt plus petite. Un troiſieme a une longue queue qu'il déploie en éventail quand il approche, & il gazouille quand il ſe perche. On voit auſſi des alcions de la grandeur de ceux d'*Angleterre*, mais inférieurs en plumage.

» Parmi les rochers ſe trouvent des pies de mer à bec rouge, & des poules d'eau huppées, couleur de plomb, avec de petites taches ſur les ailes, & le reſte d'un noir velouté & mêlé de vert. On en tua pluſieurs des deux eſpeces, & une ſorte de poule d'eau plus commune, à dos noir & ventre blanc, qui niche ſur les arbres, &

s'y perche par douzaine. Près du rivage on trouve des mouettes, quelques hérons bleus, & quelquefois des canards ſauvages; un petit pluvier cendré, & quelques alouettes de mer. De petits pinguins à dos noir & ventre blanc, & grand nombre de plongeons noirs nagent dans le détroit. On tua deux ou trois râles bruns ou jaunes, bigarrés de noir, qui ſe nourriſſent près des ruiſſeaux, & ſont auſſi gros qu'une poule. On ne vit qu'une bécaſſine très-peu différente de celles d'*Europe*.

» Les principaux poiſſons pris dans la ſeine étoient des mulets & des poiſſons-éléphans, avec quelques ſoles & carrelets; mais ceux que fourniſſoient les Naturels, étoient ſur-tout une eſpece de brémine de mer, argentée & marquée ſur le cou d'une tache noire; de très-gros congres, & un autre poiſſon fait comme la brémine, mais du poids de cinq, ſix & ſept livres; il eſt noirâtre avec de groſſes levres, & les Naturels le nomment *Mogge*. Avec l'ha-

meçon & la ligne on prit des poiſſons un peu noirs, ſemblables au merlus, quelquefois de petits ſaumons, des gurnards & des nourrices. Les Naturels apportoient de temps à autre des paracutas, de petits maquereaux & le poiſſon-perroquet. Il ſe trouvoit quelques poiſſons reſſemblant au dauphin, mais ils étoient rares : tous étoient agréables au goût, mais le *mogge* & le petit ſaumon étoient préférables à tout.

» Les rochers ſont garnis de différentes eſpeces de moules ; il en eſt une qui a un pied de long. On trouve des coquilles enterrées dans le ſable, & une petite eſpece d'huitre fort bonne. Il y a une douzaine d'autres coquillages, & ſur-tout de très-belles oreilles-de-mer. Les Naturels nous apporterent auſſi de belles écreviſſes auſſi grandes que nos plus beaux homards.

» Les inſectes ſont rares ; ce ſont les mêmes à-peu-près qu'à la *Terre-de-Van-Diemen*. Les ſeuls nuiſibles ſont une mou-

che de ſable très-multipliée & auſſi à charge que les couſins.

» Il eſt étonnant que dans un pays ſi vaſte on ne voie pas même de traces de quadrupedes, excepté quelques rats & une eſpece de chien-loup qui eſt domeſtique.

» Quant aux minéraux, il n'y a qu'une ſorte de jaſpe vert ou pierre ſerpentine dont les Zélandois font leurs inſtrumens & leurs ornemens. Ils ont quelques notions ſuperſtitieuſes relativement à ſa génération. Il doit être dans la terre par bandes minces, ou peut-être en morceaux détachés comme nos pierres à feu; les bords des morceaux qui n'avoient pas été caſſés, étoient couverts d'une croûte blanchâtre comme la pierre à fuſil. On en acheta un morceau long de dix-huit pouces, large de douze, & épais de près de deux; mais il paroiſſoit être un fragment d'une plus grande piece.

» Les habitans de la *Nouvelle-Zélande* ſont de moyenne taille, & en général mal-

faits, ſur-tout quant aux membres. C'eſt peut-être l'effet de l'habitude d'être toujours aſſis ſur leurs mollets, & d'être privés, par la diſpoſition montagneuſe de leur pays, de l'uſage de cet exercice qui rend le corps droit & bien proportionné. Il y a pourtant des exceptions, & quelques-uns ont des os & des muſcles étonnans; mais peu ſont corpulens.

» Leur couleur varie depuis le noir foncé juſqu'au jaunâtre & olivâtre; leurs traits n'ont pas moins de variété; quelques-uns reſſemblent à des Européens. En général le viſage eſt rond, les levres & le nez gros, ſur-tout vers le bout, quoique les levres ne ſoient pas exceſſivement groſſes, ni le nez abſolument plat; mais on trouveroit difficilement un nez aquilin. Leurs dents ſont grandes, blanches & bien rangées; leurs yeux grands, avec un mouvement très-libre; leurs cheveux ſont noirs, droits & forts, coupés derriere, & le reſte attaché ſur le haut de

la tête ; quelques-uns les ont bruns & friſonnés. La jeuneſſe a une phyſionomie libre & ouverte, quelques-uns l'ont ſérieuſe & réſervée, ſur-tout quand ils ſont étrangers. Les femmes ſont en général plus petites, & elles ont peu de graces dans les traits ou la forme, pour les faire remarquer.

» L'habillement des deux ſexes eſt le même, & conſiſte dans une piece d'étoffe oblongue de cinq pieds de long ſur quatre de large, faite du lin ſoyeux dont on a parlé. C'eſt leur plus parfaite & principale manufacture ; c'eſt un ouvrage à nœuds marqueté aux coins, ou décoré avec des morceaux de peau de chien. Deux coins de cet habillement viennent ſur les épaules, & il eſt attaché ſur la poitrine par la partie qui couvre le corps. Quelquefois il eſt couvert de grandes plumes ou de morceaux de peau de chien qui ſemblent travaillés dans l'étoffe ; mais le plus ordinairement c'eſt une quantité de

joncs paſſés dans un grand anneau ; il poſe ſur leurs épaules, & ces joncs pendent de tous côtés juſqu'au milieu des cuiſſes. Quand ils ſont aſſis avec cet accoutrement ſur le rivage ou dans leurs canots, on les prendroit pour des rochers gris, ſi leur tête noire, qui ſort du milieu, ne fixoit davantage les yeux.

» Pour ornement ils portent ſur leurs têtes des plumes ou des peignes d'os ou de bois, ornés de coques de perle ou de la peau interne & mince de quelque feuille. Les hommes & les femmes ont les oreilles percées ou plutôt fendues, ils y pendent de petits morceaux de jaſpe, d'étoffe, ou des grains de verre, quand ils peuvent en avoir. Ils ont auſſi le nez percé au gros bout, mais ſans y rien porter ; leur barbe eſt longue, ils aiment pourtant à être raſés.

» Quelques-uns ont le viſage marqué de figures ſpirales, ou autres très-curieuſes, d'une couleur noire ou bleu foncé,

ſoit par ornement ou comme marque de diſtinction ; mais les femmes ne l'ont que ſur les levres ou ſur le menton. Les deux ſexes ont ſouvent la tête & le viſage couverts d'une couleur rouge qui paroît être de l'ocre mêlé avec de la graiſſe ; les femmes ont quelquefois des colliers de dents de goulu ou de grains longs qui ſemblent être les os des pattes de petits oiſeaux, ou de coquilles particulieres. Les bonnets de plumes qu'on leur voit, ne ſont que des ornemens, puiſqu'ils ſont dans l'uſage d'aller tête nue.

Ils habitent les anſes dont on a parlé, au nombre de quarante, cinquante & plus ; quelquefois les familles ſont iſolées, & leurs huttes ſont contiguës ; mais ce ſont en général de miſérables habitations. La meilleure avoit trente pieds de long, quinze de large, ſix de haut, & bâtie abſolument à la maniere de nos granges de campagne ; l'intérieur étoit ſolide & régulièrement ſoutenu par des piliers des deux côtés,

côtés, alternativement grands & petits, & bien liés enſemble avec des branches d'oſier, & peints rouge & noir. La traverſe du faîte étoit forte, & tous les larges joncs qui formoient l'intérieur du toit étoient exactement parelleles l'un à l'autre. A l'un des bouts étoit un petit trou carré qui ſervoit de porte pour s'y couler, & tout près un autre plus petit, apparemment pour la fumée, puiſqu'on ne lui voyoit point d'autre échappée. C'étoit là une des meilleures, & la réſidence de l'un des Chefs; les autres n'étoient pas la moitié ſi grandes, ſouvent n'alloient pas à quatre pieds de haut, mal-bâties d'ailleurs, quoique toujours à l'épreuve du vent & de la pluie.

» On n'y voit d'autres uſtenſiles que de petits paniers, où ils mettent leurs hameçons & quelques autres bagatelles. Ils ſe mettent dans le milieu autour d'un petit feu; c'eſt auſſi là qu'ils dorment, ſans aucune autre couverture que ce qu'ils portent le jour,

& peut être ſans cela, puiſque de pareilles demeures doivent être d'une chaleur ſuffocante.

» Ils ne vivent que de leur pêche, ſe ſervant de filets ou d'hameçons de bois avec une pointe d'os, & ſi ſinguliérement faits, que, ſans les connoître, on a de la peine à imaginer comment ils répondent à leur but. Quand la pêche manque, ou qu'ils y ſont engagés par quelque autre motif, ils changent d'habitation. On en peut juger par les habitations déſertes qu'on apperçoit ſouvent.

» Leurs canots ſont bien faits; ce ſont des planches empiétant l'une ſur l'autre, & fortement aſſujetties avec de bonnes branches d'oſier; en dehors les jointures ſont recouvertes de bandes longues & étroites pour empêcher qu'ils ne faſſent eau. Il y en a de cinquante pieds de long, & quelquefois ils en attachent deux enſemble, ce qu'on appelle double canot. Ils portent depuis cinq juſqu'à trente hommes; ſouvent

la proue eſt aſſez bien travaillée & peinte avec une figure qui ſemble faite pour repréſenter un homme en fureur. Leurs avirons ſont longs de quatre ou cinq pieds, étroits & pointus ; quand ils rament bien enſemble, ils vont avec aſſez de vîteſſe. Les manœuvres, dont ils font peu d'uſage, conſiſtent en une mâture triangulaire, dont la partie large eſt en haut.

» Ils ne mangent leur poiſſon que rôti, ou plutôt cuit au four ; ils ignorent abſolument la maniere de faire bouillir. C'eſt ainſi qu'ils apprêtent la racine & partie de la tige de la grande fougere, en la mettant dans un grand trou creuſé à ce deſſein & qui tient lieu d'un four ; après quoi ils la pelent & trouvent dedans une ſubſtance ou eſpece de gelée aſſez ſemblable au ſagou, mais plus ferme. Ils ſe ſervent auſſi d'une autre racine d'une fougere plus petite, qui leur tient lieu de pain. On la ſeche, & quand les familles changent de réſidence ou font des courſes, c'eſt,

avec le poiſſon ſec, la proviſion du voyage. Ils la battent enſuite avec un bâton juſqu'à ce qu'elle s'amolliſſe ; ils la mâchent alors, en rejetant la partie filandreuſe pour ne conſerver que le reſte qui a un goût doux & farineux, qui n'eſt pas déſagréable.

» Quand ils ne veulent ou n'oſent pas aller à la mer, ils ſubſtituent au poiſſon les moules & les oreilles-de-mer ; on voit des tas de leurs coquilles près de leurs maiſons. Ils trouvent quelquefois le moyen de tuer des râles, des pinguins & des poules d'eau, ce qui varie leur nourriture. Ils élevent auſſi beaucoup de ces chiens dont j'ai parlé, pour leur ſubſiſtance. D'après cela, on doit croire qu'ils tirent toute leur ſubſiſtance d'une mer, qui eſt très-poiſſonneuſe, puiſqu'on n'apperçoit aucun ſigne de culture.

» Leur maniere de manger répond à la ſaleté de leurs perſonnes, qui quelquefois répandent une odeur très-déſagréable, en raiſon de la quantité de graiſſe dont ils ſe

frottent, & de leurs vêtemens qu'ils ne lavent jamais. On les a vus manger les vermines qui pâturent en grand nombre dans leur chevelure.

» Ils dévoroient auſſi avec avidité la graiſſe de veau-marin, qu'on faiſoit fondre dans les tentes, & qui avoit été gardée plus de deux mois ; ils avaloient les reſtes puants de l'huile la plus rance. A bord des vaiſſeaux, ils vidoient les lampes avec la même voracité, & ils avaloient juſqu'au coton & aux mêches allumées. Il eſt à remarquer que les miſérables & pauvres habitans de la *Terre-de-Van-Diemen*, ne vouloient pas même goûter le pain, quoiqu'ils le viſſent manger aux Européens, tandis que ceux-ci le dévoroient, même quand il étoit moiſi & gâté. Ce n'eſt pourtant pas une preuve de leur défaut de ſens, puiſqu'on les a vus jeter avec dégoût des choſes qu'ils voyoient manger, ſur le ſimple rapport de leur nez.

» Leur induſtrie ne le cede ni en inven-

tion ni en exécution, à celle d'aucun autre Peuple Sauvage. En effet, ſans connoître l'uſage d'aucun métal, ils font tout ce qui ſert à procurer leur ſubſiſtance ; leurs vêtemens, leurs armes, tout eſt fait avec une ſolidité, une exactitude, une juſteſſe qui répondent à leur but. Leur ciſeau & leur gouge ſont faits de jaſpe ou de la pierre ſerpentine, & quelquefois d'une pierre noire, douce & très-ſolide ; mais leur chef-d'œuvre eſt la ſculpture, qu'on trouve ſur les plus petites choſes ; la proue de leurs canots ſur-tout en eſt ornée d'une maniere qui montre autant de deſſein, que de travail & de patience. Les cordes de leurs lignes à pêcher, ſont auſſi fortes & auſſi unies que les nôtres. Mais ce qui doit leur coûter le plus, ſont les inſtrumens : la pierre qui les compoſe eſt fort dure, & ils ne doivent la façonner qu'en frottant pierre ſur pierre, ce qui doit prendre beaucoup de temps. Une coquille ou un morceau de jaſpe leur

ſert de couteau, & pour vilebrequin ils ſe ſervent d'une dent de goulu emmanchée dans un morceau de bois. Ils ont auſſi une petite ſcie formée d'un bois convexe très-bien ſculpté, où ſont fixées des dents de poiſſon; mais ils diſent qu'ils ne s'en ſervent que pour ſcier les ennemis qu'ils tuent dans le combat.

» Jamais Peuple ne fut plus prompt à reſſentir une injure, jamais plus prêt à s'en venger. Ils ſont pourtant inſolens dès qu'ils ne craignent rien, ce qui eſt contraire au vrai courage; & peut-être que cette ardeur de vengeance tient plus à leur tempérament furieux, qu'à une grande bravoure. Leur caractere paroît auſſi défiant & ſoupçonneux, ce qui peut-être eſt plus l'effet de leur éducation que de leur naturel. Jamais ils ne s'approchent des vaiſſeaux à la premiere vue : ils arrêtent leurs canots à une certaine diſtance, pour obſerver les mouvemens, ou bien pour conſulter s'ils doivent riſquer, ou non, leur ſûreté. Ils joignent

à cela une grande mal-honnêteté ; s'ils ont le moindre eſpoir de n'être pas découverts, ils volent tout ce qui ſe trouve ſous leurs mains ; ils trompent auſſi en négociant, s'ils le peuvent faire avec ſûreté ; ils ne veulent rien confier, & on les voit ſe réjouir s'ils croient vous avoir dupés dans le marché.

» Cette conduite n'eſt pourtant pas extraordinaire chez un Peuple ſans ſubordination & ſans lois. L'autorité d'un Chef ne s'étend pas au-delà de ſa famille ; & quand ils ſe réuniſſent pour la défenſe commune, ou tout autre objet, on choiſit pour commander, les plus recommandables pour leur courage ou leur prudence. On ignore comment ſe décident leurs querelles, mais dans le peu que virent les Européens, ils paroiſſoient bruyans & ſans ordre.

» Leur différens publics ſont fréquens, ou plutôt perpétuels ; le nombre de leurs armes & leur dextérité à s'en ſervir montrent que la guerre eſt leur principale pro-

feſſion. Ces armes ſont le javelot, le *patoo*, la lance, & quelquefois des pierres. Le premier eſt de deux eſpeces; l'un court, pour le lancer comme un dard; l'autre long de cinq, vingt & quelquefois trente pieds; c'eſt un bois dur & pointu. Le *patoo* a une forme elliptique de dix-huit pieds de long, avec une poignée de bois, de pierre, d'os de poiſſon, ou de jaſpe vert; c'eſt leur arme principale dans le combat. La lance a cinq ou ſix pieds; d'un bout elle va en pointe avec une tête ſculptée; de l'autre, elle eſt large & plate, & les côtés ſont coupans.

» Avant l'engagement, ils entonnent l'hymne de guerre, qu'ils chantent tous dans la plus exacte meſure. Bientôt leur ardeur devient une frénéſie; leurs yeux, leur bouche, leur langue ſe contournent d'une maniere horrible pour effrayer l'ennemi; cette coutume les fait paroître plutôt des démons que des hommes. Après la victoire ſuccede une ſcene horrible, cruelle,

honteuſe pour l'humanité, & qui répond à ces préliminaires barbares & ſauvages; ils coupent en pieces les corps des vaincus ſouvent reſpirant encore, & après les avoir fait rôtir, ils dévorent cet affreux repas avec la plus grande alégreſſe.

» Qui croiroit que des Peuples ſi barbares euſſent des cœurs capables de tendres affections? Cependant ces ames inhumaines connoiſſent la douleur, le déſeſpoir de perdre ce qu'on aime. Ils pleurent la perte de leurs amis, avec cette expreſſion vraie qui peint le plus tendre reſſouvenir. Hommes & femmes, tous, à la mort de leurs parens, font entendre les lamentables accens d'un cœur navré de douleur. Dans leur déſeſpoir ils ſaiſiſſent des coquilles, des morceaux de pierres coupantes, ils ſe bleſſent le front & les joues juſqu'à ce que leur ſang coule, & ſe mêle à leurs pleurs. Ils font de petites figures en images de ces objets chéris; ils les pendent à leur cou, ils les portent ſans ceſſe

pour entretenir leur ſouvenir & leur douleur. Leurs affections en général ſont ſi violentes qu'ils ſe livrent à ces lamentations même pour le plaiſir, en célébrant le retour de leurs amis.

» Les enfans ſont initiés de très-bonne heure à tous les uſages, bons ou mauvais, de leurs peres : ainſi l'on trouve un garçon ou une fille de neuf ou dix ans, capables de faire toutes les contorſions effroyables, avec leſquelles ils cherchent à inſpirer la terreur à leurs ennemis, & ils obſervent dans leurs chants la plus exacte meſure. Ils chantent auſſi avec une ſorte de mélodie les traditions de leurs ancêtres, leurs actions guerrieres & différens autres ſujets. Ils ſont paſſionnés pour ces occupations : ils y emploient la plus grande partie de leur temps, ainſi qu'à jouer d'une eſpece de flûte.

» Quoique leur prononciation ſoit un peu gutturale, leur langue n'eſt ni dure, ni déſagréable, & tout ce qui peut contribuer à rendre une langue muſicale ſe

trouve dans la leur, ſi l'on en juge par quelques unes de leurs chanſons. Elle eſt auſſi fort expreſſive, ſi l'on compare ſes moyens avec tout ce qu'ont exigé de travail & d'obſervation, les langues d'*Europe* pour arriver à leur perfection. On peut en juger par l'eſquiſſe jointe ici. On verra auſſi par les mêmes expreſſions tirées de la langue de *Taïti*, l'analogie de ces deux idiomes.

François.	*Nouvelle-Zélande.*	*Taïti.*
Eau,	*Ewy*,	*Evy.*
Queue de chien,	*Wyeroo*,	*Ero.*
La mort, mort *ou* morte,	*Kaoo, matte*,	*Matte, roa.*
Voler,	*Ererre*,	*Eraire.*
Maiſon,	*Ewharre*,	*Ewharre.*
Dormir,	*Moea*,	*Moe.*
Hameçon,	*Makoee*,	*Matou.*
Fermé,	*Opanee*,	*Opanee.*
Lit,	*Moenga*,	*Moera.*
Papillon,	*Epaipe*,	*Pepe.*
Manger,	*Hekaee*,	*Ey.*
Froid,	*Makkareede*,	*Mareede.*
Le jour,	*Agooanac*	*Aooanac.*
La main,	*Reenga*,	*Ereema.*

François.	*Nouvelle-Zélande.*	*Taïti.*
Grand,	*Keeerakoi*,	*Erahoi.*
Rouge,	*Whairo*,	*Oora, oora.*
Nous,	*Taooa*,	*Taooa.*
Où eſt-ce ?	*Kahaia*,	*Tehaia.*
Une pierre ;	*Powhy*,	*Owhy.*
Un homme,	*Tangata*,	*Taata.*
Noir,	*Purra*,	*Ere.*
Blanc,	*Ema*,	*Ooama*,
Demeurer,	*Nohoanna*,	*Nohonoa.*
Dehors,	*Woho*,	*Woho.*
Mâle (*de toute eſpece*)	*Toa*,	*Etoa.*
Femelle,	*Eoowha*,	*Eooha.*
Goulu (*poiſſon*)	*Mango*,	*Mao.*
Comprendre,	*Geetaia*,	*Eetea.*
Oublier,	*Warre*,	*Ooaro.*
Hier,	*Taeninnahoi*,	*Ninnahoi.*
Un,	*Tahaee*,	*Atahay.*
Deux,	*Rooa*,	*Erooa.*
Trois,	*Toroo*,	*Toroo.*
Quatre,	*Faa*,	*Ahaa.*
Cinq,	*Reema*,	*Ereema.*
Six,	*Ono*,	*Aono.*
Sept,	*Heetoo*,	*Aheitoo.*
Huit,	*Waroo*,	*Awaroo.*
Neuf,	*Eeva*,	*Aveva.*
Dix,	*Angahoora*,	*Ahooroo.*

» Les habitans de la *Nouvelle-Zélande* prépoſent *ma* à quelques noms de nombre, comme :

Onze,	*Matahee.*
Douze, &c.	*Marooa, &c.*
Vingt,	*Mangahoora.*

RELATION
DU
TROISIEME VOYAGE
DE COOK,
DANS LA MER DU SUD.

LIVRE SECOND.

Le 25 Février, la *Réſolution* mit à la voile avec la *Découverte*; mais les deux vaiſſeaux ne parvinrent que le 27 à perdre de vue la *Nouvelle-Zélande*, en raiſon de l'inconſtance des vents.

Dès qu'ils furent en pleine mer, le mal de mer donna bientôt aux deux jeunes

Zélandois une autre tournure d'idées, & ils ſe repentirent vivement de leur démarche. Tous les moyens de conſolation qu'on pouvoit imaginer ne ſervoient à rien; ils pleuroient en public, ils pleuroient en ſecret, & ils conſacrerent leurs regrets dans une eſpece de romance qui, autant qu'on en put juger, faiſoit un éloge expreſſif de leur pays & de leurs compatriotes dont ils étoient à jamais ſéparés: leur douleur dura juſqu'à ce que le mal diminuât. Quand ils furent guéris, le trouble de leurs ſens commença à s'appaiſer; bientôt ces accès devinrent moins fréquens; ils diſparurent enfin tout-à-fait. Ils oublierent amis & patrie, & devinrent auſſi attachés aux Européens, que s'ils fuſſent nés parmi eux.

Juſqu'au 29 les vaiſſeaux furent contrariés par un vent d'eſt-ſud-eſt, qui les força d'alonger leur route en gouvernant plus au nord. Dans la matinée, la *Découverte* fit le ſignal de terre, & bientôt l'on découvrit

découvrit des deux vaiſſeaux une petite Iſle, vers laquelle ils firent voile juſqu'au coucher du ſoleil.

Ils louvoyerent pendant la nuit, & le lendemain trouvant la côte méridionale inabordable, ils gouvernerent à l'oueſt de l'Iſle pour y chercher un ancrage.

L'Iſle étoit habitée, & bientôt une foule de peuple parut ſur une pointe que les vaiſſeaux doubloient ; ils couroient vers le rivage ; mais voyant que les vaiſſeaux alloient trop vîte, ils s'arrêterent. Il en parut bientôt d'autres de différens côtés, qui ſuivirent leur courſe, en pouſſant des cris à la maniere des Zélandois.

Quand on fut plus près du rivage, on apperçut ſur la rive oueſt-nord-oueſt une troupe de Sauvages armés de maſſues & de dards, qu'ils agitoient en l'air ou pour menacer ou pour inviter à deſcendre. La plupart étoient nus, à l'exception d'une ceinture qui remontoit entre leurs cuiſſes & couvroit cette partie ; quelques-uns por-

toient ſur leurs épaules une piece d'étoffe de différentes couleurs, blanche, rayée, ou tachetée; preſque tous avoient la tête enveloppée d'une eſpece de turban blanc qui quelquefois avoit une figure conique. On appercevoit auſſi qu'ils étoient baſanés & d'une moyenne taille, mais robuſtes & épais.

Alors on vit lancer en grande hâte un canot de la plage; & un homme montant dedans, mit au large comme pour venir aux vaiſſeaux. La *Réſolution* arriva pour le recevoir; mais changeant d'avis, l'homme revira vers la plage où un autre s'embarqua, & alors ils nagerent vers le vaiſſeau. Ils s'arrêterent cependant à quelque diſtance, comme s'ils euſſent peur d'approcher, juſqu'à ce qu'Omaï, qui leur parla dans la langue de *Taïti*, les raſſurât. Ils s'approcherent aſſez pour recevoir dans leur canot des bracelets & des clous qu'on leur jeta attachés à un morceau de bois. Ils parurent avoir peur d'y toucher, & les

mirent de côté ſans les délier. Peut-être étoit-ce effet de ſuperſtition ; car Omaï dit, qu'en voyant les préſens, ils avoient demandé quelque choſe pour leur *Éatooa* ou leur Dieu ; peut-être auſſi étoit-ce, parce qu'il leur demanda, mal-à-propos, s'ils mangeoient de la chair humaine ; à quoi ils répondirent négativement, mais avec horreur & indignation. On demanda à l'un d'eux nommé *Mourooa*, d'où lui venoit une cicatrice qu'il portoit au front ? Il répondit que c'étoit une bleſſure reçue dans un combat contre des Inſulaires ſitués au nord-eſt, qui venoient quelquefois les attaquer. Après cela ils ſaiſirent une amarre, mais ils refuſerent de monter à bord. Ils dirent à Omaï qu'on le leur avoit défendu ; mais qu'ils étoient chargés de demander d'où venoit le vaiſſeau & le nom du Capitaine. On leur demanda à leur tour le nom de leur Iſle, qu'ils appelerent *Mangya* ou *Mangeea :* le nom de leur Chef étoit *Orooaeaka.*

Mourooa étoit un homme robuſte & bien fait, mais d'une taille médiocre; ſes traits étoient agréables, & il paroiſſoit avoir de la gaieté dans l'eſprit; car il fit pluſieurs geſtes qui annonçoient de la plaiſanterie & de la bonne humeur. Il en fit d'autres plus ſérieux, & répéta quelques mots avec un air de dévotion avant de ſaiſir l'amarre à l'arriere du vaiſſeau; c'étoit ſans doute pour ſe recommander à quelque Divinité. Il étoit de la couleur des Européens méridionaux, ſon compagnon étoit moins bien; tous deux avoient des cheveux forts & droits, d'un noir de jais, & attachés tous enſemble ſur le haut de la tête avec un petit morceau d'étoffe. Ils avoient auſſi des ceintures comme ceux qu'on avoit apperçus ſur le rivage; elles étoient de la ſubſtance du *morus papyrifera* comme aux autres Iſles de cet Océan; cette étoffe étoit glacée comme l'eſpece dont on ſe ſert aux *Iſles-des-Amis*, mais celle de leur tête étoit blanche comme celle de *Taïti*.

Ils portoient une ſorte de ſandale faite d'une herbe entrelacée & deſtinée ſans doute à les garantir de la dureté des pierres de corail. Leur barbe étoit longue, & l'intérieur du bras depuis l'épaule juſqu'au coude étoit tatoué, comme preſque tous les habitans de la Mer du Sud. Les oreilles étoient percées ou plutôt fendues, aſſez pour que l'un d'eux y mît un couteau & des bracelets qu'on lui avoit donnés.

Tandis que les vaiſſeaux louvoyoient, deux canots furent mis à la mer ; l'un, avec les gens de la *Découverte*, alla ſonder les côtes, & M. Cook lui-même fut avec l'autre chercher un lieu de débarquement. Son canot ne fut pas plutôt au large, que le canot des deux Sauvages rama vers lui ; & ſe mettant bord à bord, Mourooa ſauta dans le bateau Européen ſans héſiter un inſtant & ſans qu'on le lui demandât.

Omaï qui s'y trouvoit, lui demanda où l'on pouvoit débarquer, & le Sauvage montra deux endroits. Mais on trouva

avec regret que l'approche étoit impraticable, à moins de courir le riſque de ſubmerger le canot ou même de le briſer. On ne fut pas plus heureux pour un ancrage. On ne trouva de mouillage, qu'à une encablure des récifs & des briſans; il y avoit de quarante à vingt braſſes d'eau, ſur un fond de rochers pointus de corail, & d'après cela, l'ancrage étoit plus dangereux encore que le débarquement.

Tandis qu'on reconnoiſſoit ainſi le rivage, nombre de Naturels accouroient ſur les bords, armés cõmme on l'a déjà vu. Mourooa qui étoit avec les Européens, imagina ſans doute que cet appareil de guerre empêchoit le débarquement; il leur fit ſigne de ſe retirer. Comme on lui obéit, il falloit qu'il fût un homme d'importance parmi eux. En effet, ſi on le comprit bien, il étoit frere de leur Roi. Leur curioſité étoit ſi grande, que pluſieurs ſe jeterent à la mer & nageant vers les ba-

teaux, y entrerent ſans difficulté. On eut même beaucoup de peine à les empêcher d'entrer tous, & encore plus à conſerver les différens effets qu'ils ſaiſiſſoient de toutes mains. Enfin, quand ils virent qu'on retournoit vers les vaiſſeaux, ils quitterent tous les canots, excepté Mourooa. Malgré les marques de frayeur qu'il laiſſa appercevoir, il reſta à ſa place, & les accompagna juſqu'aux vaiſſeaux.

Le bétail & les objets nouveaux qui ſe préſentoient à lui, ne le frapperent pas autant qu'on auroit pu s'y attendre. Peut-être étoit-il trop occupé de ſes frayeurs, pour rien donner à la curioſité. Il eſt certain qu'il paroiſſoit fort mal à ſon aiſe: ce qui ne fit qu'augmenter encore, lorſque le vaiſſeau ſe trouva hors de vue du rivage. Comme il ne donnoit aucunes nouvelles informations, M. Cook ordonna de le remener au rivage. En ſortant de la dunette du Capitaine, il tomba par-deſſus une chevre. La peur fit un inſtant place à

la curioſité : il s'arrêta, la conſidéra & demanda à Omaï, quel étoit cet oiſeau ? il répéta auſſi-tôt la même queſtion à quelques Matelots. Quand le canot l'eut porté aſſez près de la côte, il ſe jeta à la mer, & gagna le rivage à la nage. Auſſi-tôt une multitude l'entoura, comme pouſſée par une extrême avidité d'apprendre ce qu'il avoit vu. Dès que le canot fut de retour, il fut hiſſé à bord, & les vaiſſeaux gouvernerent au nord.

Ainſi, ils furent obligés d'abandonner, ſans la connoître, cette belle Iſle qui promettoit toute ſorte d'abondance. Elle gît par 21^{d} 57′ de latitude méridionale, & 201^{d} 53′ de longitude orientale. Les côtes, qu'on fut à portée d'obſerver, ſont garnies de récifs de rochers de corail, en dehors deſquels on ne trouve point de fond. Elle a environ cinq lieues de tour ; ſon élévation eſt médiocre, & aſſez égale. Cependant en temps clair, on peut l'appercevoir de dix lieues, puiſque les vaiſ-

ſeaux avoient fait ſept lieues ; le ſoir on la voyoit encore, quoique le temps fût couvert. Le milieu de l'Iſle s'éleve en collines de moyenne hauteur, qui viennent en s'abaiſſant inſenſiblement vers le rivage, & au ſud-oueſt il eſt eſcarpé, quoique à la hauteur de dix ou douze pieds d'élévation ſeulement. On y voit pluſieurs excavations faites par les vagues, dans la pierre de ſable brun qui le compoſe. La deſcente y eſt couverte d'arbres touffus, d'un vert foncé, mais peu élevés, & qui ſemblent de même eſpece, excepté plus près du rivage, où l'on apperçoit beaucoup de cette eſpece de *dracœna* des forêts de la *Nouvelle-Zélande*. Au nord-oueſt, le rivage ſe termine en une plage ſablonneuſe ; au-delà, la terre eſt coupée en petites ouvertures ou goulets, & bordée d'une plus large plantation d'arbres pareils à de grands ſaules ; ſa régularité la feroit prendre pour un effet de l'art, ſi l'on n'étoit arrêté par l'aſpect de ſon immenſe exten-

ſion. Plus loin, ſur la hauteur, les arbres ſont d'un vert foncé. Ils ne paroiſſoient ni ſi hauts ni ſi touffus que dans le ſud-oueſt ; mais, peut-être, étoit-ce l'effet des diſtances d'où on les apperçut. Sur les collines étoient des arbres d'une plus grande eſpece, mais plus rares. En totalité, l'Iſle offre un aſpect agréable, & la culture en pourroit faire un ſéjour délicieux.

A en juger par la population & la bonne mine des hommes, les productions de l'Iſle doivent être abondantes. Mais d'après les informations de Mourooa, ils n'ont point d'animaux, tels que chiens, cochons ; & cependant ils n'en ignoroient pas les noms : ils ont le banane, l'arbre à pain, le taro. On n'apperçut que très-peu d'oiſeaux, & un héron blanc ſur le rivage.

Leur langue qui eſt un dialecte de celle de *Taïti*, a, comme celle des Zélandois, une prononciation plus gutturale.

Les Naturels de *Mangeaa*, ont une

peau douce & des muſcles délicats ; ils ne le cedent point en beauté, aux peuples de *Taïti* ou des *Marquiſes*. Leur caractere paroît auſſi répondre à celui qui diſtingue ces Nations. Non-ſeulement ils ſont gais, mais, comme le montra Mourooa, ils ſont au fait de tous ces geſtes laſcifs, que les *Taïtiens* emploient dans leurs danſes. Il eſt probable que leur maniere de vivre eſt la même ; en effet, on apperçut une de leurs maiſons près du rivage, faite à la maniere de ces derniers. Elle étoit agréablement ſituée, au milieu d'un bocage ; elle paroiſſoit longue de trente pieds, haute de ſept, ouverte à l'un des bouts, qui repréſentoit une ellipſe coupée tranſverſalement. Devant, l'on voyoit quelque choſe de blanc étendu ſur des brouſſailles ; c'étoit apparemment un filet d'une texture très-délicate.

Ils ſaluent les étrangers comme les habitans de la *Nouvelle-Zélande*, en joignant leurs nez ; ils y ajoutent l'action de prendre

la main & de la frotter avec force ſur leur nez & leur bouche (1).

En quittant *Mangeea*, les vaiſſeaux continuerent de gouverner au nord juſqu'au lendemain qu'on découvrit de nouveau la terre au nord-eſt-quart-nord, à diſtance de huit ou dix lieues.

A huit heures, le lendemain, ils ſe trouvoient au vent & en face de la pointe ſeptentrionale environ à quatre lieues, & ils purent juger que c'étoit une Iſle pareille à celle qu'ils venoient de quitter. En même temps on apperçut à l'avant une autre Iſle plus petite. On auroit pu y arriver plutôt, mais on donna la préférence à la plus grande, par l'eſpoir d'y trouver une plus

(1) On lit dans les Lettres curieuſes & édifiantes, en parlant des peuples des *Palaos*, des *Nouvelles-Philippines*, ou des *Iſles-Carolines* qui ſont à plus de quinze cents lieues de *Mangeea* : » Leur civilité & la marque de » leur reſpect conſiſte à prendre la main ou le pied de » celui à qui ils veulent faire honneur, & s'en frotter dou- » cement tout le viſage «. *Tom. XV, p. 208.*

grande abondance de fourrage pour le bétail, dont on avoit extrêmement beſoin.

On attaqua donc cette Iſle, & M. Cook envoya deux canots de la *Réſolution* & un de la *Découverte* avec un détachement armé ſous les ordres du Lieutenant Gore, pour chercher un ancrage & un lieu de débarquement.

Les bateaux ne furent pas plutôt au large, qu'on apperçut pluſieurs canots à un ſeul homme, qui partoient du rivage. Ils allerent d'abord à la *Découverte* qui ſe trouvoit plus près; mais bientôt trois canots vinrent ſe ranger le long du bord de la *Réſolution*. Ils ſont longs & étroits, avec des manœuvres extérieures; la poupe eſt élevée de deux ou trois pieds, comme l'étambord d'un vaiſſeau; l'avant eſt en haut en plate-forme, mais en bas il eſt fait comme une proue, & l'extrémité inférieure eſt recourbée comme un manche de violon. On leur donna des couteaux, des grains de verre & ſemblables baga-

telles dont ils ne parurent pas faire grand cas ; ils donnerent eux-mêmes quelques cocos qu'on leur demanda : mais ce ne fut point du tout par voie d'échange qu'ils le firent ; ils ne ſembloient pas avoir d'idée de trafic.

L'on perſuada aiſément à l'un d'eux de monter à bord, & les deux autres, encouragés par ſon exemple, amarrerent leurs canots au vaiſſeau, & y monterent auſſi. On les vit très à leur aiſe, & ſans aucun ſigne de frayeur d'être détenus ou maltraités.

Après leur départ il arriva un autre canot, conduit par un Sauvage qui portoit pluſieurs eſpeces de bananes pour préſent à M. Cook. Il avoit appris ſon nom d'Omaï qui avoit été en avant avec M. Gore. En retour de ſon honnêteté, M. Cook lui donna une hache & un morceau d'écarlate ; il s'en retourna très-ſatisfait au rivage. Omaï ſut enſuite que ce préſent venoit du Roi ou principal Chef de l'Iſle.

Bientôt après, un double canot, portant douze hommes, s'avança vers les vaiſſeaux. En s'approchant de la *Réſolution*, ils réciterent des couplets en concert ou chorus; un d'eux ſe levoit pour entonner chaque répétition. Quand ce chant ſolennel fut fini, ils ſe mirent bord à bord & demanderent le Chef. Dès qu'on leur eut montré M. Cook, ils préſenterent un cochon & quelques cocos; après quoi celui qui paroiſſoit le Chef principal, offrit une natte.

Ces hôtes furent conduits dans la chambre & dans les autres endroits du vaiſſeau. Il y eut des choſes qui les ſurprirent, mais rien ne fixa leur attention. Ils avoient peur d'approcher des vaches & des chevaux; ils ne ſe formoient pas d'idée de leur nature. Mais ils crurent concevoir ce qu'étoient les chevres & les brebis, car ils firent entendre qu'ils n'ignoroient pas que c'étoient des oiſeaux. Erreur bien extraordinaire, & effet d'une igno-

rance preſque incroyable, puiſqu'il eſt peu de différence plus marquée que celle des chevres à aucun animal ailé. Mais ces Peuples n'ont aucune idée d'autres animaux terreſtres que des cochons, des chiens & des oiſeaux. Les brebis & les chevres leur ſembloient très-différens des deux premiers; ils en inféroient qu'elles devoient appartenir à la derniere claſſe qu'ils ſavoient être variée à l'infini. M. Cook fit préſent à ce nouvel ami de tout ce qu'on crut lui être agréable; mais à ſon départ il parut plus mortifié que ſatisfait. On ſut après que cette Iſle ne pouvoit ſe vanter d'avoir un chien, quoiqu'ils ſuſſent que cette eſpece exiſtoit dans d'autres Iſles de cet Océan; c'étoit là tout l'objet de leurs déſirs. Ceux qui viſiterent M. Clarke ne s'en retournerent pas plus contens, après s'être auſſi trompés dans leur attente.

Les Sauvages de ces canots étoient en général de moyenne taille, aſſez ſemblables

à

à ceux de *Mangeea ;* mais ils avoient une teinte plus noire & plus foncée que tout ce qu'on avoit vu juſque-là. Leur chevelure étoit ramaſſée & attachée ſur la couronne de la tête, ou bien elle flottoit ſur leurs épaules ; & quoique chez quelques-uns elle fut crépue, elle étoit longue auſſi bien que chez ceux qui avoient les cheveux liſſes. Il y avoit beaucoup de variété dans leurs traits ; mais les jeunes gens étoient beaux. Comme ceux de *Mangeea*, ils portoient des ceintures d'étoffe glacée, ou d'une natte fine dont les bouts paſſoient entre les cuiſſes pour couvrir ces parties. Leur cou étoit orné de colliers faits d'une herbe large, teinte en rouge & couverte de graines de belle-de-nuit. Leurs oreilles étoient percées & non fendues, & ils étoient tatoués depuis le genou juſqu'au talon ; ce qui leur donnoit l'air d'avoir des bottes. Comme ceux de *Mangeea*, ils avoient la barbe longue, & portoient à leurs pieds une eſpece de ſandale.

Ils étoient francs & ouverts, avec l'air d'un bon naturel.

M. Gore ne revint que l'après-midi ; mais ſes recherches pour débarquer ou pour mouiller, avoient été inutiles. Le rivage étoit, tout le long de la côte occidentale, garni de rochers de corail eſcarpés, contre leſquels la mer ſe briſoit avec un horrible fracas. Cependant comme les Naturels avoient montré de l'amitié, & du déplaiſir en voyant qu'ils ne débarquoient pas, M. Gore imaginoit qu'au moyen d'Omaï on pourroit leur parler & les engager à franchir eux-mêmes ces rochers pour apporter aux canots ce dont on avoit beſoin, particuliérement des tiges de bananier, qui étoient fort bonnes pour le bétail. Un délai d'un ou deux jours ne pouvoit pas tirer à conſéquence, ſur-tout puiſqu'il ne faiſoit point de vent.

Le lendemain dès la pointe du jour, parmi pluſieurs canots qui partirent de l'Iſle, l'un d'eux dirigea ſa courſe vers la *Réſolution*. Il

apportoit un cochon, quelques bananes & des cocos ; mais ils demandoient en retour un chien, & refuſoient toute autre choſe. Par haſard il ſe trouvoit un chien & une chienne, qui étoient fort incommodes à bord, & dont on auroit pu diſpoſer dans cette occaſion pour une utilité réelle ; mais le propriétaire ne les avoit pas amenés pour un tel but. Cependant pour faire plaiſir à ce Peuple, Omaï ſe défit d'un chien chéri qu'il avoit amené d'*Angleterre*, & par ce préſent, il les combla de joie.

M. Gore fut envoyé dans la matinée avec trois bateaux, pour eſſayer ce qu'il avoit projeté. Deux des Naturels, & Omaï comme Interprete, l'accompagnoient ; il faiſoit peu de vent, & ce ne fut que dans l'après-midi que les vaiſſeaux purent arriver auprès du rivage. Les canots étoient ſur leurs grapins en-deçà du récif, ce qui fit croire que M. Gore & quelques-uns des ſiens avoient mis à terre. Les vaiſſeaux s'approcherent autant qu'il étoit poſſible, pour être à

portée de leur donner, en cas de beſoin, tous les ſecours qui dépendroient d'eux, quoique dans le vrai, le récif étoit un obſtacle auſſi inſurmontable, que ſi on eût été ſéparé par la moitié du globe; mais les Naturels pouvoient ne pas ſentir autant que nous toute cette impoſſibilité. Ils continuoient de venir de temps en temps apporter au iſſeau quelques cocos, ce qui tranquilliſoit un peu ſur le ſort des abſens. Enfin vers le coucher du ſoleil, les bateaux retournerent, & l'on trouva que MM. Gore, Omaï, Anderſon & Burney, étoient les ſeuls qui fuſſent deſcendus. Copions la Relation de M. Anderſon, dont les détails renferment tout ce qui peut intéreſſer.

» Nous nous avançâmes vers une plage de ſable, où grand nombre de Naturels étoient aſſemblés; on jeta les grapins environ à cent verges du récif, qui s'étend lui-même à pareille diſtance vers le rivage. Pluſieurs Naturels ſe mirent à la nage, &

nous apporterent des cocos. Omaï leur fit entendre que nous avions envie de débarquer mais toute leur attention fut fixée par le chien qu'on avoit apporté, & qui transporté sur le rivage, fut entouré d'une multitude prodigieuse. Bientôt après, deux canots vinrent à nous ; & pour inspirer plus de confiance, nous résolûmes d'aller sans armes, exposés aux bons ou aux mauvais traitemens.

» M. Burney, premier Lieutenant de la *Découverte*, vint avec moi dans le premier canot, & nos conducteurs profitant adroitement du flot, nous mirent à terre sans danger. Chacun de nous fut soutenu par un Naturel pour nous aider à marcher sur ces pointes de rocher; plusieurs autres vinrent au-devant de nous, tenant en main des branches vertes d'une espece de *mimosa*, & nous saluerent, en joignant leur nez au nôtre.

» Nous fûmes conduits à la plage par nos guides, à travers une multitude innom-

brable qui s'empreſſoit à nous voir. Nous n'aurions jamais pu avancer, ſi quelques-uns d'entre eux, qui ſembloient avoir de l'autorité, n'euſſent frappé aſſez indiſtinctement à droite & à gauche pour écarter la preſſe. Nous montâmes une avenue de cocotiers, & nous parvînmes à paſſer entre deux files d'hommes armés de maſſues, qu'ils portoient ſur les épaules comme des fuſils. Nous trouvâmes enſuite un Chef aſſis par terre, les jambes croiſées, qui ſe rafraîchiſſoit avec un éventail triangulaire, fait de feuilles de cocotier, & ayant un manche poli de bois noir. A ſes oreilles étoient paſſés des faiſceaux de ſuperbes plumes rouges; c'étoit la ſeule choſe qui le diſtinguoit des autres. Quoiqu'ils lui obéiſſent avec promptitude, il avoit naturellement, ou il prit pour l'inſtant, un air plutôt ſérieux que ſévere, & quelques hommes qui paroiſſoient d'importance, nous dirent de le ſaluer dans la poſition où il étoit.

» Nous continuâmes notre route entre

la double haie de gens armés de maſſues, pour arriver à un ſecond Chef, qui étoit dans la même attitude que le premier, & également orné. Sa taille étoit extraordinaire, & ſa groſſeur peu commune. Nous fûmes conduits de la même maniere à un troiſieme Chef, plus âgé que les deux autres, & auſſi grand, mais moins gros que le ſecond. Il étoit aſſis & paré de plumes rouges. Après l'avoir ſalué, comme les deux autres, il nous fit aſſeoir. Rien ne pouvoit nous faire plus de plaiſir; nous étions très-fatigués de notre promenade & de la chaleur exceſſive que nous avoit cauſée la multitude qui nous étouffoit.

» Bientôt le peuple eut ordre de s'écarter; & nous vîmes à trente verges de nous, une vingtaine de jeunes femmes, parées, comme les Chefs, de plumes rouges, & formant une danſe accompagnée d'un air lent & ſérieux, que toutes chantoient enſemble. Nous nous levâmes pour les aller conſidérer; mais quoique nous duſſions

être des objets très-extraordinaires à leurs yeux, elles continuerent leur danſe ſans faire la moindre attention à nous. Elles étoient dirigées par un homme, qui ſembloit être le maître, pour leur marquer chaque mouvement; mais elles ne changeoient jamais de place, comme nous faiſons en danſant; & quoique leurs pieds fuſſent en mouvement, cet exercice conſiſtoit plus à remuer les doigts avec agilité, tenant en même-tems les mains élevées & dans une poſition inclinée près du viſage, & les faiſant claquer enſemble de temps en temps. Leurs mouvemens & leur chant alloient tellement en meſure, qu'on auroit cru qu'elles avoient été inſtruites avec le plus grand ſoin : il étoit probable auſſi qu'elles avoient été choiſies pour cette cérémonie, puiſqu'on n'en voyoit pas dans la foule qui les égalaſſent en beauté. En général elles avoient plutôt de l'embonpoint qu'elles n'avoient la taille mince; des cheveux noirs tomboient en boucles le long du

cou, & leur teint étoit olivâtre : leurs traits étoient peut-être trop marqués pour conſtituer à nos yeux une beauté parfaite, mais elles n'en étoient pas fort loin ; leurs yeux étoient très-noirs, & chaque mouvement exprimoit cette modeſtie & cette douceur qui diſtinguent par-tout le ſexe féminin. Peut-être ces qualités étoient-elles plus frappantes encore dans des objets livrés tout entiers à la nature, chez qui le ſentiment n'étoit pas dénaturé par les uſages, ni les manieres altérées par l'art. Leur taille & leurs membres étoient élégamment proportionnés, car tout leur vêtement ne conſiſtant que dans une piece d'étoffe glacée, attachée à la poitrine, & tombant à peine juſqu'aux genoux, nous fûmes ſouvent à portée d'en obſerver tous les détails. Quand la danſe fut finie, nous entendîmes un bruit ſemblable à celui de pluſieurs chevaux au galop. C'étoit le peuple armé de maſſues, que l'on avoit chargé de nous faire voir leur maniere de combattre ; ils s'atta-

quoient, ſe pourſuivoient, & fuyoient alternativement.

» Suppoſant que la cérémonie de préſentation étoit terminée, nous commençâmes à chercher des yeux M. Gore & Omaï, & malgré la preſſe qui nous empêchoit preſque de remuer, nous les trouvâmes qui s'avançoient, préſentés de la même maniere que nous aux trois Chefs, nommés *Otteroo*, *Taroa* & *Fatouwera*. Chacun d'eux s'attendoit à un préſent, & M. Gore leur offrit ce qu'il avoit apporté avec lui à ce deſſein. Après quoi ſe ſervant d'Omaï comme Interprete, il expoſa aux Chefs quel étoit l'objet de ſa miſſion; mais on lui fit entendre qu'il falloit attendre au lendemain, & qu'alors il recevroit tout ce qu'il demandoit.

» Alors ils parurent prendre à tâche de nous ſéparer les uns des autres: chacun de nous eut à l'entour de ſoi un cercle qui le conſidéroit attentivement. Pour moi, je fus une fois plus d'une heure loin de mes amis,

& quand je dis au Chef avec lequel j'étois, que je voulois parler à Omaï, il me refuſa nettement. En même temps je m'apperçus que le peuple me voloit toutes les petites choſes que j'avois dans mes poches, & quand je me plaignis au Chef de cette maniere d'agir, il la juſtifia. D'après ces circonſtances, je commençai à craindre qu'on n'eût formé le deſſein de nous retenir parmi eux. Il eſt vrai que leurs manieres ne préſentoient rien d'aſſez effrayant pour nous faire appréhender pour notre vie ; mais il n'étoit pas moins tourmentant de ſonger que nous étions expoſés à être retenus pour ſatisfaire leur curioſité. Dans cette ſituation, je demandai quelque choſe à manger ; on m'apporta d'abord des cocos, du fruit à pain, & une eſpece de pouding aigre qui fut préſenté par une femme. Lorſque je me plaignis de la chaleur occaſionnée par la preſſe du peuple, le Chef lui-même eut la complaiſance de m'éventer, & il me donna une petite piece d'étoffe qu'il avoit autour de ſa poitrine.

» Le haſard ramena M. Burney à l'endroit où j'étois, & je lui communiquai mes ſoupçons. Pour voir juſqu'à quel point ils étoient fondés, nous eſſayâmes de gagner la rive. Mais, à moitié chemin, des Naturels nous arrêterent, & nous dirent qu'il falloit retourner à l'endroit d'où nous étions partis. En remontant nous rencontrâmes Omaï qui n'étoit pas moins inquiet que nous. Mais il croyoit avoir plus de raiſon encore de s'effrayer. Il avoit obſervé qu'ils avoient fait un trou en terre, en guiſe de four, pour préparer un repas; & il n'en pouvoit trouver d'autre raiſon, ſinon qu'ils avoient envie de nous rôtir & de nous manger, à la maniere des Zélandois. Il alla même juſqu'à leur en faire la queſtion; mais ils montrerent le plus grand étonnement, demandant à leur tour ſi nous étions dans un pareil uſage. Nous fûmes fâchés qu'Omaï leur eût montré un pareil ſoupçon, lorſque leur conduite envers nous n'avoit encore rien annoncé qui pût les faire

croire capables d'une ſi grande barbarie.

» C'eſt ainſi que nous fûmes arrêtés la plus grande partie du jour, étant tantôt enſemble, tantôt ſéparés, mais toujours entourés d'un peuple qui nous conſidéroit, & ſouvent nous faiſoit découvrir quelque partie de notre corps; & notre peau produiſoit un murmure d'admiration. Cependant ils ne perdoient pas les occaſions de voler nos poches, & à la fin l'un d'eux ôta à M. Gore une petite baïonnette qui pendoit à ſon côté. On s'en plaignit au Chef, qui fit ſemblant de donner ordre d'en faire la recherche. Mais il eſt probable qu'il protégea plutôt le vol, puiſque bientôt après Omaï eut ſon couteau de chaſſe volé à ſon côté de la même maniere.

» Soit qu'ils apperçuſſent chez nous des ſignes d'inquiétude, ou qu'ils répétaſſent d'eux-mêmes des expreſſions d'amitié en voyant que nous voulions partir, on apporta auſſi-tôt quelques branches

vertes qu'on piqua en terre, & on nous dit de les tenir en nous invitant de nous asseoir. Nous répétâmes notre premiere demande au sujet du fourrage ; mais on nous fit entendre qu'il falloit manger avec eux, & nous vîmes aussi-tôt un cochon près du four qui avoit été préparé & échaudé, ce qui ôta à Omaï la peur d'y être mis lui-même, & nous fit croire que cela pouvoit être pour notre dîner. Le Chef promit aussi d'envoyer des gens ramasser du fourrage pour le bétail ; mais ce ne fut que très-tard que nous les vîmes revenir avec quelques bananiers, qu'ils porterent dans nos bateaux.

» Cependant nous tentâmes encore, M. Burney & moi, d'aller au rivage. En arrivant, nous nous trouvâmes surveillés par des gens qui y avoient été placés à dessein : car en voulant m'avancer sur les rochers, l'un d'eux me saisit par mon habit, & me retira en arriere. Je ramassai quelques morceaux de corail : ils me dirent de les rejeter

ſur le rivage, & voyant que je ne le faiſois pas, ils me les arracherent de force. J'avois auſſi cueilli quelques petites plantes, qu'on m'obligea également de jeter, & ils prirent à M. Burney un éventail qu'on lui avoit donné à ſon arrivée. Omaï prétendît que nous avions mal-fait de rien prendre ; que ce n'étoit point l'uſage de permettre de telles libertés à des étrangers, avant de s'être en quelque ſorte naturaliſés en paſſant deux ou trois jours en fêtes avec les Naturels.

» Trouvant donc que l'unique moyen d'être bien traités, étoit de ſe prêter à toutes leurs volontés, nous retournâmes au lieu que nous avions quitté, & l'on nous promit qu'on nous donneroit un canot pour nous porter à nos bateaux, après que nous aurions pris le repas qu'on nous avoit préparé.

» D'après cela, le ſecond Chef à qui nous avions été préſentés le matin, s'étant aſſis ſur un large & bas tabouret, d'un bois

dur & noir, assez bien poli, nous fit asseoir à ses côtés. On apporta alors grand nombre de cocos, & peu après dans un long panier vert, assez de bananes cuites pour douze personnes. On mit devant chacun de nous, un morceau du cochon que nous avions vu préparer, & on nous pria d'en manger. A force de fatigues, nous avions perdu l'appétit ; nous mangeâmes un peu pour leur complaire, mais ce fut sans plaisir.

» Il étoit presque nuit, & nous leur dîmes qu'il étoit temps de retourner à bord. Ils nous l'accorderent, & ils envoyerent avec nous au rivage le reste du dîner pour être porté à bord des vaisseaux. Mais avant de partir, on fit boire à Omaï une liqueur de son pays, qui se faisoit ici, comme dans toutes les autres Iles de la *Mer du Sud*, en mâchant la racine d'une espece de poivre-long. Nous trouvâmes un canot prêt à nous porter à nos bateaux, & l'on nous embarqua avec la même

même précaution qu'on nous avoit descendus. Mais, jusque dans cette circonstance, leur penchant au vol se fit sentir. Un homme d'importance, qui nous avoit accompagnés, saisit le moment où l'on poussoit le canot à flot, pour y voler un petit sac, que j'avois eu la plus grande peine à conserver pendant la journée; il renfermoit une paire de petits pistolets de poche, auxquels j'étois fort attaché. Je m'en apperçus, & je criai en exprimant tout le déplaisir que cela me causoit. Le voleur revint au canot à la nage avec le sac; mais il nia l'avoir volé, quoiqu'on l'eût surpris sur le fait. Ils nous mirent dans nos bateaux, & nous nageâmes vers nos vaisseaux, très-satisfaits d'être hors du pouvoir de ces maîtres turbulens.

» Nous regrettâmes beaucoup que la gêne dans laquelle on nous avoit tenus, nous eût laissé si peu de moyens d'observer. Dans toute la journée, nous ne sortîmes guere du lieu où nous avions été conduits d'abord, &

par conſéquent notre attention ne put ſe porter que ſur les ſeuls objets qui nous environnoient. La premiere choſe digne de remarque, fut le nombre du peuple, qui paſſoit ſûrement deux mille. Plus nous avançâmes, & plus nous le vîmes augmenter.

» Nous obſervâmes auſſi, que, hormis quelques-uns que nous avions déjà vus à bord, ils étoient tous d'une claſſe ſupérieure. La plupart de ceux que nous rencontrions alors, avoient un air de dignité, & paroiſſoient d'une race beaucoup plus blanche. En général, ils avoient des chevelures noires, longues & prodigieuſement touffues, attachées ſur le haut de leur tête. La jeuneſſe étoit parfaitement bien faite, ſa complexion étoit auſſi délicate que celle des femmes, & elle ſembloit d'une tournure auſſi aimable. Ceux qui étoient plus avancés en âge, étoient plus en embonpoint; mais leur peau étoit ſinguliérement douce. Une piece d'étoffe ou de natte, tournant autour de la taille,

& couvrant ce que la modeſtie doit voiler, étoit le vêtement général. Quelques-uns portoient une eſpece de petit habit ſans manches, fait de nattes, & agréablement bigarré de noir & de blanc; d'autres, des bonnets de forme conique fait de l'intérieur du coco, & ſemés avec art de petites perles faites de coquillages. Leurs oreilles étoient percées; on y voyoit pendre des morceaux de la partie membraneuſe de quelque plante, ou des fleurs odoriférantes de l'eſpece du *gardenia*. Après la cérémonie de l'introduction, les Chefs parurent ſans leurs plumes rouges; & c'eſt ſans doute une marque de diſtinction, puiſqu'on n'en voyoit qu'à ces Chefs & aux jeunes danſeuſes.

» On voyoit des hommes tatoués le long du dos & des côtes, d'une maniere ſinguliere, & quelques femmes portoient ſur les jambes ce même ornement. C'étoit une diſtinction pour les gens du premier rang; car les hommes qui l'a-

voient, étoient tous d'une taille & d'une groſſeur extraordinaire. Les femmes déjà avancées en âge, avoient les cheveux coupés fort courts ; tout le devant de leur corps étoit tatoué en lignes obliques, & quelques-unes des bleſſures, qui formoient des loſanges, étoient ſi fraîches, qu'on y appercevoit encore le ſang coagulé.

» Nous vîmes la femme de l'un des Chefs tenant ſon petit enfant enveloppé d'un morceau d'écarlate qu'on avoit donné à ſon mari. Elle le portoit avec beaucoup de tendreſſe, & l'allaitoit à la maniere des Européennes. Un autre Chef nous fit voir ſa fille, qui étoit jeune & belle. Elle parut avec toute la timidité naturelle à ſon ſexe ; ſa ſurpriſe étoit mêlée d'une eſpece d'intérêt qui ſembloit combattre avec ſa frayeur, & peignoit à merveille la ſenſation d'étonnement que produiſoit chez elle un ſpectacle ſi nouveau. D'autres ſe préſenterent avec plus de fermeté, & beaucoup moins de réſerve, mais toujours

avec une modeſtie convenable. Nous ne vîmes aucun défaut perſonnel dans l'un ou l'autre ſexe, excepté les cicatrices d'une bleſſure large & ſuperficielle, que portoient quelques-uns ſur le viſage ou ailleurs. Il y avoit peu de vieillards en raiſon de la multitude du peuple. Peut-être étoit-ce défaut de curioſité, ou peut-être difficulté de venir de loin pour jouir de ce ſpectacle. D'ailleurs on voyoit beaucoup d'enfans; ils grimpoient ſur les arbres auſſi-bien que les hommes, pour nous voir, tandis que la multitude nous entouroit.

» Un tiers des hommes étoit armé de maſſues & de lances: peut-être n'étoit-ce que ceux qui étoient venus d'une certaine diſtance, puiſqu'ils portoient attachés au bout de leurs armes de petits paniers, des nattes & autres bagatelles. Les maſſues étoient en général de ſix pieds de long, faites d'un bois noir très-dur, le bout taillé en forme de lance, mais beaucoup plus large, les bords très-bien dentelés, &

le tout très-poli. Quelques-unes étoient plus courtes, moins larges & moins travaillées, assez petites même pour s'en servir d'une main. Les lances étoient du même bois & pointues; elles avoient douze pieds de long, quoiqu'il y en eût d'assez courtes pour être lancées comme des dards.

» L'endroit où nous fûmes tout le jour étoit ombragé de différens arbres, & c'étoit-là qu'ils préservoient leurs canots des rayons du soleil. Il y en avoit une douzaine de doubles, c'est-à-dire, deux joints ensemble, comme cela se pratique dans tout l'*Océan Pacifique*; ils étoient longs de vingt pieds, sur quatre de profondeur, & garnis tout autour d'une planche élevée au-dessus des bords & fortement attachée avec de l'osier. Deux de ces canots étoient peints d'une maniere très-curieuse; la couleur étoit noire, & c'étoit un nombre infini de petites figures, comme, carrés, triangles, &c. Cet ouvrage surpassoit de beaucoup tout ce que nous avions vu dans les

autres Iſles ; ils montroient en cela beaucoup plus d'adreſſe que dans la maniere de ſe tatouer. Leurs avirons étoient longs de quatre pieds & formoient preſque une ellipſe ; mais le haut étoit plus large que le milieu. Près de cet endroit étoit une hutte ou un abri long de trente pieds, large de neuf ou dix, où peut-être l'on conſtruiſoit ces canots ; mais la place étoit vide alors.

» Les arbres dont nous étions entourés, étoient ſur-tout des cocotiers, quelques eſpeces de *hibiſcus*, une eſpece d'*euphorbia*, & vers la mer une multiplicité d'arbres pareils à ceux que nous avions vus à *Mangeea-Nooe-Nainaiwa*, qui bordoient le rivage de la même maniere. Ils ſont hauts & minces à-peu-près comme le cyprès, mais avec des touffes de feuilles longues, arrondies & diſtinctes ; les Naturels les appellent *etoa*. Le ſol produiſoit quelques herbes, une eſpece de *convolvulus*, & beaucoup de *treacle-muſtard*. Il y a ſans doute bien d'autres arbres fruitiers ou

plantes utiles que nous ne vîmes pas ; car outre diverſes ſortes de bananes, ils nous apporterent des racines de *taro*, qui ſont les cocotiers des autres pays, un fruit à pain, un panier de noix rôties de la forme des noix de galle, du goût de la châtaigne, mais plus groſſieres.

» On ignore ce qu'eſt le ſol dans l'intérieur de l'Iſle ; mais près de la mer c'eſt un banc de corail de dix ou douze pieds de haut, eſcarpé & raboteux, excepté quelques petites plages ſablonneuſes, qui forment des ouvertures où le terrain s'éleve par gradation. Quoique le corail ait été expoſé aux effets du temps depuis pluſieurs ſiecles ſans doute, il n'a éprouvé d'autre altération que de devenir noir à ſa ſurface qui, par ſon irrégularité, reſſemble aſſez à de larges maſſes de quelque ſubſtance brûlée ; mais en le briſant on le trouve à deux ou trois pouces auſſi frais que les morceaux que les vagues jettent au plein. Le récif qui ceint entiérement le

rivage, s'étend dans la mer à différentes largeurs, où il ſe termine tout-à-coup en forme d'un mur haut & perpendiculaire. Il eſt preſque au niveau de la mer, & d'une couleur brune ou vive; ſon tiſſu eſt plutôt poreux, mais aſſez fort pour réſiſter à l'effort continuel des vagues qui viennent s'y briſer.

» On voit, par ces détails, que ces Inſulaires eurent dans les Européens un ſpectacle abſolument nouveau pour eux, & que peut-être ils ne reverront jamais. S'ils gênerent leur liberté, s'ils employerent toutes ſortes de moyens pour les retenir plus long-temps, c'étoit un ſimple effet d'une curioſité bien naturelle en pareille circonſtance.

» Peut-être fut-ce pour M. Gore un grand avantage d'avoir avec lui Omaï. Les Inſulaires lui firent mille queſtions concernant les Européens, leurs vaiſſeaux, leurs pays, les armes dont ils ſe ſervoient. Les réponſes d'Omaï tinrent toutes du

merveilleux. Il leur dit, par exemple, qu'ils avoient des vaiſſeaux auſſi grands que l'Iſle entiere, qui avoient à bord des inſtrumens de guerre (voulant dire les canons) d'une ſi énorme grandeur que pluſieurs hommes pouvoient s'aſſeoir enſemble dans l'intérieur; qu'un ſeul pourroit d'un coup culbuter leur Iſle. Ceci les conduiſit à demander comment étoient donc les canons des deux vaiſſeaux. Il répondit que, quoiqu'ils ne fuſſent pas de cette grandeur, on pourroit pourtant, à la diſtance où étoient les vaiſſeaux, détruire l'Iſle & exterminer tous ſes habitans. Ils continuerent à demander comment cela étoit poſſible. Omaï le leur expliqua du mieux qu'il put; heureuſement il avoit dans ſa poche quelques cartouches, il les montra, fit voir les balles & la poudre qui leur donnoit l'activité; & pour ſuppléer aux défauts de ſa narration, il en appela aux ſens des ſpectateurs. L'on a vu qu'un des Chefs avoit fait écarter le

peuple & lui avoit fait former un cercle; cela fournit à Omaï un théâtre propre à s'exercer. Toute la poudre fut ôtée des cartouches & miſe en tas dans le milieu de cet amphithéâtre ; il y mit enſuite le feu avec un morceau de bois allumé qu'il prit au four où l'on préparoit le dîner. L'exploſion ſubite, le bruit ſourd, le mêlange de flamme & de fumée remplit toute l'aſſemblée d'étonnement ; ils ne douterent plus un inſtant de la narration d'Omaï & des effets terribles des inſtrumens de guerre des Européens.

» Sans cet eſſai, & l'idée effrayante qu'ils ſe formerent d'après cela des canons des vaiſſeaux, il eſt probable qu'ils nous auroient gardés toute la nuit. Mais Omaï leur avoit aſſuré, que ſi ſes compagnons & lui ne retournoient pas à bord dans la journée, le Capitaine feroit feu ſur leur Iſle. Ils obſerverent d'ailleurs, que les vaiſſeaux s'étoient approchés beaucoup plus vers le ſoir, & ils ne douterent pas

qu'on n'eût le deſſein d'exécuter cette attaque formidable. C'eſt ce qui leur fit relâcher leurs hôtes le ſoir, dans l'eſpoir cependant de les revoir le lendemain.

» Omaï fut deſtiné dans cette journée, à jouer plus d'une fois le principal rôle. Quoique cette Iſle n'eût jamais été viſitée par les Européens, il s'y trouvoit pourtant des étrangers; & ce fut à Omaï, qu'on dût la découverte de cette anecdote extraordinaire.

» A peine fut-il débarqué, qu'il reconnut dans la foule trois de ſes compatriotes, natifs des *Iſles-de-la-Société*. Une telle rencontre, à deux cents lieues de ces Iſles, au-delà d'un Océan immenſe & inconnu pour eux avec les miſérables canots dont ils font uſage, faits pour des paſſages où l'on ne perd preſque jamais la terre de vue; une telle rencontre, dans un lieu viſité par Omaï par un ſi grand haſard, reſſemble à ces ſituations inattendues, par leſquelles les romanciers aiment à ſurpren-

dre le lecteur, & qui méritent d'être remarquées, lorſque le haſard les fait rencontrer ſur la ſcene ordinaire de la vie.

» On peut juger de leur ſurpriſe mutuelle, & du plaiſir qu'Omaï & ſes compagnons eurent à lier converſation. Leur hiſtoire étoit intéreſſante. Une vingtaine de perſonnes des deux ſexes, s'étoient embarqués à *Taïti*, dans un canot pour aller à *Ulitea*, Iſle du voiſinage. Un vent violent & contraire ne leur permit ni d'atteindre la derniere, ni de retourner à la premiere. Le paſſage qu'ils avoient à faire étoit court, leurs proviſions n'étoient point abondantes, & furent bientôt épuiſées. Les maux qu'ils eurent à ſouffrir, tandis que la tempête les balottoit & les pouſſoit à l'aventure, ſurpaſſe l'imagination. Ils furent pluſieurs jours, ſans avoir ni à manger ni à boire. Leur nombre alloit tous les jours en diminuant, & ils ſuccomboient ſous la fatigue & la famine. Il n'en reſtoit que quatre, lorſque le canot fut

ſubmergé, & la perte de ces infortunés ſembloit inévitable. Cependant ils demeurerent attachés & pendans aux bords de leur pirogue, juſqu'à ce qu'un heureux haſard les fit appercevoir des Peuples de cette Iſle, qui envoyerent auſſi-tôt des canots, qui les tirerent de deſſus ces débris, & les amenerent au rivage. L'un des quatre étoit mort depuis : les trois autres, qui donnerent le détail de leur tranſplantation preſque miraculeuſe, ſe louoient beaucoup de l'humanité des Inſulaires, & leur ſituation leur plaiſoit tant, qu'ils refuſerent l'offre qu'on leur fit, à la priere d'Omaï, de les prendre à bord & de les rendre à leur pays natal. Le rapport des uſages & du langage qui les avoient naturaliſés dans leur nouveau ſéjour, les liaiſons qu'ils avoient formées & que l'habitude avoit trop fortifiées pour les rompre ſans peine, rendent bien raiſon du refus qu'ils firent de retourner au lieu de leur naiſſance. Il y avoit plus de douze ans

qu'ils y étoient arrivés: car ils ne ſavoient rien du ſéjour du Capitaine Wallis à *Taïti* en 1765, ni de pluſieurs autres choſes mémorables, telle que la conquête *d'Ulitea* par ceux de *Bolabola*, qui avoit précédé l'arrivée des Européens. Leurs noms étoient *Orououte*, *Otirreroa*, & *Tavee*: le premier, né au *Matavai* à *Taïti*; le ſecond à *Ulitea*, & le troiſieme à *Huaheine*. Cette anecdote peut ſervir à expliquer, mieux que tous les ſyſtêmes, comment toutes les parties détachées du globe, & en particulier, les Iſles de la *Mer-Pacifique* ont pu être peuplées, ſur-tout celles qui ſont éloignées de tout Continent, & à grande diſtance les unes des autres.

» Les Naturels nomment leurs Iſles *Wateeoo*. Elle gît par 20^{d} 1$'$ de latitude méridionale, & 201^{d} 45$'$ de longitude orientale. Elle a environ ſix lieues de circonférence. Son aſpect eſt agréable. Sa ſurface offre des collines & des plaines, & elle eſt couverte d'une verdure très-

nuancée. Elle préſentoit de grandes reſſemblances avec l'Iſle que nous avions vue en dernier lieu. Quand on montra ſon giſement à ces Inſulaires, ils l'appellerent *Owhavarouah*, nom ſi différent de celui de *Mangeea-Nooe-Nainaiwa*, qu'il eſt très-probable que ce ſont deux Iſles différentes.

» Il ſemble que *Wateeoo* ſoit un lieu peu favorable pour y chercher des rafraîchiſſemens. Il eſt poſſible que les Inſulaires, qui ont actuellement les idées des choſes utiles qu'ils peuvent tirer des Européens, ſoient induits à apporter eux-mêmes aux vaiſſeaux, ce dont on auroit beſoin. Mais il eſt encore douteux qu'on y puiſſe trouver de bonne eau.

» Suivant le rapport des compatriotes d'Omaï, leurs mœurs & leur maniere de traiter les étrangers reſſemblent beaucoup à celles des *Iſles-de-la-Société*. Leur religion & leurs cérémonies, ſont auſſi à-peu-près les mêmes. Comme eux, ils ſe peignent

gnent de noir pour exprimer leur deuil, & c'étoit la raiſon des cicatrices obſervées ſur les femmes. Il reſte indubitable que ces Nations ſortent de la même ſouche, comme tous les autres Inſulaires de cet Océan. Il eſt vrai qu'ils prétendent à une plus illuſtre origine. Ils appellent leur Iſle *Wenooa-note-Eatooa*, ou Terre des Dieux. Omaï étoit fort partiſan de ces idées ſuperſtitieuſes, & diſoit qu'on avoit pareilles notions à *Taïti*, mais ſur-tout à *Mataia* ou *Iſle-d'Oſnaburg*.

» Omaï & les deux Zélandois, comprenoient également la langue de *Wateeoo*. «

Pendant la nuit du 3, le flot de l'eſt avoit fait dériver les vaiſſeaux, de maniere à les éloigner beaucoup de *Wateeoo*. Comme on n'avoit point de raiſon de s'y arrêter davantage, ils la quitterent ſans regret, & gouvernerent vers l'Iſle voiſine qu'on avoit découverte quelques jours auparavant.

Dès qu'ils y furent arrivés, M. Gore

fut envoyé avec deux chaloupes, pour eſſayer de mettre à terre, & d'avoir du fourrage pour le bétail. Comme l'Iſle ne ſembloit pas habitée, on ne craignoit point d'obſtacles, pourvu qu'il fût poſſible d'attérir. L'Iſle étoit entourée, comme *Wateeoo*, d'un récif, & de groſſes vagues ſe briſoient contre les rochers. Malgré cela, les chaloupes ne furent pas plutôt arrivées à la côte occidentale de l'Iſle, que M. Gore ſe riſqua à l'attérage, & ils parvinrent ſans accident ſur la rive. On envoya ſucceſſivement toutes les chaloupes, qui apporterent pluſieurs cargaiſons de rafraîchiſſemens.

Ils conſiſtoient en cent cocos environ, pour chaque vaiſſeau; & pour le bétail, un peu d'herbe avec une quantité de feuilles & de branches de jeunes cocotiers & de *wharra*, comme on l'appelle à *Taïti*, qui eſt le *pandanus* des Indes. Comme il eſt doux, ſpongieux & plein de ſuc, les animaux le mangent fort bien, quand il eſt haché.

Cette Iſle gît par 19[d] 15′ de latitude méridionale, & 201[d] 37′ de longitude orientale, à trois ou quatre lieues de *Wateeoo*. Les habitans de celle-ci l'appellent *Otakootaia*, & quelquefois *Wenooa-Ette*, c'eſt-à-dire, la Petite-Iſle.

Otakootaia, ſuivant M. Anderſon, peut avoir trois milles de circuit. La rive entre la terre & le récif, eſt d'un ſable de corail blanc; la terre s'éleve derriere, de ſix à ſept pieds ſeulement, & ſon ſol eſt une terre rouge & très-légere. On n'y voit point d'eau.

L'on y trouve des cocotiers & quantité de *wharra*. Il y a auſſi le *collophillum*, la *ſuriana*, la *guettarda*, une eſpece de *tourneſortia*, & de *tabernæmontana*, avec quelques autres arbuſtes, & l'*etoa* apperçu à *Wateeoo*. Une eſpece de *volubilis* remplit les intervalles, excepté dans quelques endroits, où l'on trouve une grande quantité de *treacle-muſtard*, une eſpece de *ſpurge*, & la *morinda citrifolia*. Les Natu-

rels en mangent le fruit dans le temps de diſette.

Le ſeul oiſeau apperçu ſur les arbres, fut un ſuperbe coucou, couleur de marron, bigarré de noir, qui fut tué. Sur le rivage étoient de petits courlis, des hérons bleus & blancs, & grand nombre de nigauds. Ces derniers pondoient alors un peu plus avant dans l'Iſle, & ſe perchoient ſouvent ſur le *wharra*.

Des Matelots prirent un lézard d'un terrible aſpect, quoique petit, qui grimpoit le long d'un arbre; on en vit pluſieurs d'une autre eſpece. Les buiſſons près de la mer étoient fréquentés par un nombre infini de mites, également tachetées de rouge, de noir & de blanc. Il y avoit de jolis papillons, & un petit nombre d'autres inſectes.

Quoiqu'il n'y eût pas alors d'habitans ſur cette Iſle, on voyoit clairement qu'elle avoit été au moins paſſagérement fréquentée. On trouva quelques cabanes vides. Il y avoit pluſieurs grandes pierres élevées

comme des monumens ſous des ombrages, & pluſieurs endroits enclos de petits arbres, où probablement l'on avoit enterré des morts. L'amas de coquilles de petoncles, plus groſſes que le poing & très-bien évidées, que l'on vit dans un endroit, prouvoit clairement que l'Iſle avoit été viſitée par des hommes qui vivoient en partie de cruſtacées. M. Gore laiſſa dans une des huttes, une petite hache & quelques clous, pour équivalent de ce qu'il emportoit.

Les vaiſſeaux cinglerent au nord avec une briſe d'eſt, pour tenter quelques nouvelles découvertes dans les *Iſles-de-Hervey*. Quoiqu'il n'y eût que quinze lieues, on ne prit terre que le ſurlendemain à l'oueſt-ſud-oueſt, à diſtance de trois lieues. En s'approchant davantage on vit pluſieurs canots quitter le rivage, & s'avancer vers les vaiſſeaux. Ce ſpectacle ſurprit beaucoup M. Cook, qui n'y avoit vu aucune trace d'habitans, lorſqu'il les découvrit dans ſon

ſecond Voyage en 1773. Peut-être, comme il avoit fait alors un vent aſſez frais, n'oſerent-ils pas ſe haſarder à la mer, ſur-tout quand les vaiſſeaux paſſoient ſous le vent; au lieu qu'ils étoient actuellement au vent de l'Iſle.

Les vaiſſeaux continuoient de gouverner vers l'Iſle, & ſix ou ſept doubles canots les eurent bientôt joints. Ils s'arrêterent à diſtance d'un jet de pierre, & ce fut avec grand'peine qu'Omaï parvint à les engager à venir le long du bord; mais rien ne put les déterminer à monter dans le vaiſſeau. A la vérité, leur conduite turbulente & déſordonnée ne montroit aucune diſpoſition de leur part à ſe fier aux Européens, ou à les bien traiter. Ils tenterent d'enlever les avirons de la chaloupe de la *Découverte*, & frapperent un Matelot qui vouloit les en empêcher. Ils couperent auſſi avec une coquille un filet plein de viande, ſuſpendu à l'arriere du vaiſſeau, & refuſerent abſolument de le rendre. Auprès

de la *Réſolution* leur conduite fut également inſolente ; ils firent une eſpece de croc avec un long bâton, & tenterent ouvertement de voler pluſieurs choſes. Et enfin, ils enleverent le frac d'un Matelot qui pendoit attaché ſur le bord. Ils montroient cependant qu'ils connoiſſoient le trafic, puiſqu'ils vendirent pour quelques clous qu'ils aimoient paſſionnément, & qu'ils appelloient *goore*, du poiſſon parmi lequel étoit un carrelet extraordinaire, marqué comme le porphyre, & une anguille blanche comme neige, & tachetée de noir. Il eſt vrai qu'ils ſaiſiſſoient avec la même avidité tout ce qu'on leur jetoit, juſqu'aux petits morceaux de papier ; & ſi ce qu'on jetoit tomboit à la mer, ils ſe mettoient d'abord à la nage pour le rattraper.

Quoique la diſtance ſoit ſi petite, ce Peuple differe beaucoup de celui de *Wateeoo*, ſoit pour la forme extérieure, ſoit pour la caractere. Leur couleur étoit bien

plus foncée. Pluſieurs avoient un aſpect rude & ſauvage, aſſez ſemblable à celui des habitans de la *Nouvelle-Zélande*. Leurs cheveux étoient noirs & forts, à quelques-uns tombant ſur les épaules, aux autres attachés ſur le haut de la tête : on en voyoit un petit nombre avec des cheveux bruns & rouges. Leur vêtement étoit une piece de natte, tournée pluſieurs fois autour de la partie inférieure du corps, & paſſée entre les cuiſſes. On vit dans l'un des canots un beau bonnet orné de plumes rouges. Le ſeul ornement qu'on leur vit étoit une écaille d'huître à perle pendue à leur cou ; mais ils n'étoient point tatoués comme le reſte des Inſulaires de la *Mer du Sud*.

Il étoit une heure après-midi, lorſque les vaiſſeaux arriverent près de la côte occidentale de l'Iſle. C'étoit le ſeul endroit où il fût probable de trouver un mouillage & un lieu de débarquement pour les chaloupes. Tandis que les vaiſſeaux lou-

voyoient, le Lieutenant King alla avec deux chaloupes armées reconnoître & ſonder la côte. Dès que les chaloupes furent dehors, les Sauvages gagnerent le rivage en grande hâte, & on ne les revit plus.

Les chaloupes retournerent à trois heures. M. King n'avoit point trouvé de mouillage pour les vaiſſeaux, & les chaloupes ne pouvoient aborder qu'à l'extrémité extérieure du récif, &, pour gagner le rivage, il falloit marcher un quart de mille dans l'eau. Grand nombre de Naturels étoient accourus ſur le récif, armés de piques & de maſſues, comme ayant l'intention de s'oppoſer au débarquement. Cependant quand il fut très-près, ils lui jeterent quelques cocos, & l'inviterent à mettre à terre; mais on obſervoit en même-temps les femmes fort occupées à apporter une nouvelle proviſion de piques & de dards. Comme il n'avoit point de raiſon de débarquer, il ne les mit pas dans le cas d'en faire uſage.

D'après ces informations, il étoit impoſſible de débarquer, ſans s'expoſer à de grands dangers. On n'étoit pas même ſûr d'y trouver aſſez d'eau pour approviſionner les vaiſſeaux. La ſituation étoit embarraſſante. Depuis le départ de la *Nouvelle-Zélande*, les vents contraires, des accidens imprévus, les tentatives inutiles pour ſe rafraîchir à toutes les Iſles qu'on avoit rencontrées, avoient fait perdre beaucoup de temps. La ſaiſon des opérations dans le nord étoit déjà commencée. On s'en trouvoit encore ſi éloigné, qu'il étoit impoſſible de ſonger à rien faire cette année dans les hautes latitudes de l'hémiſphere ſeptentrional. Il ne reſtoit donc plus qu'à prendre les moyens de préſerver le bétail, & ſur-tout l'approviſionnement des vaiſſeaux, pour ſe trouver en état de pourſuivre les découvertes au nord l'année ſuivante.

Si l'on avoit été aſſez heureux pour trouver de l'eau & de l'herbe dans quel-

qu'une de ces Iſles, on auroit pu retourner au ſud juſqu'à ce que l'on eût rencontré un vent d'oueſt ; mais ç'eût été, ſans ces proviſions, un moyen ſûr de perdre tout le bétail, avant de pouvoir gagner *Taïti*, ſans avancer en rien le grand objet du Voyage.

Il fut donc réſolu de cingler vers les *Iſles-des-Amis*, où l'on étoit ſûr de trouver tout ce dont on avoit beſoin ; & comme il étoit néceſſaire de faire route jour & nuit, M. Clarke eut ordre de marcher une lieue en avant de la *Réſolution*. Cette précaution étoit néceſſaire. Son vaiſſeau pouvoit plus aiſément ſe relever, en cas qu'on tombât ſur quelque terre à l'improviſte.

Les vaiſſeaux gouvernerent à l'oueſt-quart-ſud, avec une bonne briſe de l'eſt. L'intention étoit de toucher d'abord à *Middleburgh* ou *Eooa*. On avoit aſſez de fourrage à bord pour aller juſqu'à cette Iſle, ſi le vent continuoit d'être favorable ; mais dès le lendemain on retrouva ces

calmes qui avoient cauſé tant de retard ; & l'on vira plus au nord pour gagner la latitude des Iſles *Palmerſton* & *Sauvage*, découvertes par M. Cook en 1774, pour y avoir recours en cas de beſoin.

Pendant pluſieurs jours, les vents furent inconſtans ; il y eut des tonnerres & une pluie abondante qui ſervit du moins à remplir cinq tonneaux. Ce ne fut que le quatrieme jour qu'on découvrit l'Iſle de *Palmerſton* à l'oueſt-quart-ſud, à diſtance de cinq lieues. Le lendemain on dépêcha quatre chaloupes, chacune avec un Officier, pour chercher un lieu de débarquement. On étoit alors dans un beſoin preſſant de fourrage pour les beſtiaux.

Ce que l'on entend par *Iſle-de-Palmerſton*, eſt un groupe de petits Iſlots, giſant dans une direction circulaire & au nombre de neuf ou dix joints enſemble par un récif de rochers de corail. Les chaloupes attaquerent d'abord l'Iſlot le plus au ſud-eſt, & n'y trouvant point ce qu'elles cher-

choient, elles ſe rabattirent ſur le ſecond où elles mirent à terre. Les vaiſſeaux arriverent alors & louvoyerent devant cette Iſle. Il n'y avoit point d'ancrage ; mais l'on n'en pouvoit pas ſentir l'inconvénient, puiſqu'elle n'étoit pas habitée.

Bientôt une des chaloupes retourna aux vaiſſeaux, chargée de cochlearia & de jeunes cocotiers, ce qui fut un vrai régal pour le bétail. M. Cook apprit que ces productions étoient très-abondantes ſur l'Iſle ; qu'il y avoit également du *wharra* & des cocos. Cela le détermina à y faire une bonne proviſion ; & pour cet effet, il deſcendit à terre lui même avec M. Clarke.

Le lieu de débarquement étoit une petite anſe, formée par le récif, de la longueur d'une chaloupe en tout ſens, & à couvert du flot par les rochers ſaillans des deux côtés. L'Iſle a à peine un mille de tour ; elle n'eſt qu'à trois pieds au-deſſus du niveau de la mer. Elle eſt compoſée d'un ſable de corail, un peu mêlé d'un

terreau noirâtre, formé de la décompoſition des végétaux ; ce maigre ſol eſt pourtant couvert des mêmes arbres & buiſſons qu'à *Wenooa-Ette*, mais moins variés : il s'y trouve des cocotiers. Sur les arbres ou buiſſons qui font face au rivage, l'on voit beaucoup d'oiſeaux, comme, vaiſſeaux de guerre, oiſeaux du tropique, & deux eſpeces de nigauds. Ces derniers pondoient alors & étoient ſi timides, qu'ils ſe laiſſoient prendre à la main. Leurs nids n'étoient compoſés que de quelques bayettes jointes enſemble ; & les oiſeaux du tropique pondoient à terre ſous les arbres. Ceux-ci ſont très-différens de l'eſpece ordinaire ; ils ſont du blanc le plus éclatant, un peu tacheté de rouge ; les deux longues plumes de la queue ſont d'un cramoiſi foncé ou couleur de ſang. On tua grand nombre de ces oiſeaux, & quoiqu'ils ne fuſſent pas un manger délicat, après une nourriture ſalée de tant de ſemaines, ils ne pouvoient que paroître un changement

très-agréable. On rencontra grand nombre de crabes rouges, & beaucoup de poiſſon, laiſſé dans les trous du récif par la marée baiſſante.

A l'un des côtés du récif, qui borde le lac intérieur, l'on voit un large baſſin de corail, preſque de niveau avec la ſurface, qui offre le ſpectacle le plus enchanteur peut-être que la Nature ait jamais produit. Sa baſe étoit aſſiſe ſur le rivage, mais ſe prolongeoit ſi loin, qu'elle ſe perdoit à la vue; de maniere qu'il ſembloit ſuſpendu dans l'eau; la mer devenoit enſuite tout à-coup ſi profonde, qu'à diſtance de peu de verges on auroit trouvé ſept ou huit braſſes. Elle étoit alors dans le calme le plus parfait; le ſoleil y donnoit en plein; ſes rayons réfléchis par les différentes eſpeces de corail, formoient le coup d'œil le plus brillant; les uns ramaſſés en touffes, les autres déployant dans l'eau les rameaux les plus garnis, & mille autres figures diverſes. Des coquillages des plus belles

couleurs, répandus çà & là, formoient des eſpeces de paillettes qui relevoient encore ce ſpectacle éclatant : mais ce qui ajoutoit au tableau le dernier trait, & peut-être le plus enchanteur, étoit une multitude de poiſſons de diverſes couleurs, qui s'y jouoient dans la plus grande ſécurité. Le jaune, le bleu, le rouge, le noir, toutes les couleurs les plus brillantes que l'imagination puiſſe ſe peindre, s'y trouvoient réunies ; l'art ne pourroit jamais produire un tel effet. En contemplant ce ſuperbe baſſin, il n'étoit pas poſſible de ſe défendre d'un tranſport de plaiſir, mêlé pourtant du regret de voir une production ſi élégante & ſi admirable de la Nature enſevelie dans un lieu où ſi rarement elle pouvoit obtenir le tribut d'admiration qu'elle méritoit.

On ne vit aucun ſigne que l'Iſle eût été habitée, ſi l'on excepte un débris de canot trouvé ſur le rivage, qui probablement y avoit été apporté par la marée. Mais, ce qui

qui eſt aſſez extraordinaire, on apperçut pluſieurs petits rats bruns ; circonſtance aſſez difficile à expliquer, à moins de les croire apportés par le canot dont on apperçut les débris.

Après avoir fait pour le bétail une ample proviſion, conſiſtant en choux-palmiſtes, en jeunes cocotiers, en branches de *whurra*, M. Cook réſolut de débarquer dans l'Iſle la plus voiſine ſous le vent, où l'on appercevoit beaucoup de cocotiers, afin d'y cueillir des cocos pour les Equipages. Le débarquement y fut fait, & l'on n'y éprouva d'autre embarras, que celui de porter des fruits à un mille de diſtance ſur les rochers du récif, avec l'eau à mi-corps. Pendant ce temps, Omaï y prit en très-peu de temps avec un petit filet, aſſez de poiſſon pour le dîner des travailleurs, & même pour en envoyer aux vaiſſeaux. Il s'y trouvoit auſſi une multitude d'oiſeaux du tropique & de vaiſſeaux-de-guerre ; de maniere qu'on fut ſomptueuſement traité. Omaï

étoit d'une grande utilité dans ces excurſions ſur ces Iſles déſertes : non-ſeulement il pêchoit du poiſſon, mais le faiſoit cuire ainſi que les oiſeaux, dans un four, avec des pierres brûlantes, à la maniere de ſon pays, & cela avec une dextérité & une bonne humeur qui lui faiſoit honneur. Dès que cet approviſionnement fut fait, les vaiſſeaux remirent à la voile, & gouvernerent à l'oueſt avec une briſe de vent de nord.

Les neuf ou dix Iſlots connus ſous le nom d'*Iſle-de-Palmerſton*, peuvent être conſidérés comme les ſommets du récif de rochers de corail qui les joint enſemble. Quoiqu'ils ne ſoient couverts que d'une couche de ſable très-mince, ils ſont pourtant garnis de preſque tous les arbres ou plantes que l'on trouve dans les terrains bas des Iſles élevées de cet Océan.

Les ſyſtêmes varient à l'infini ſur la formation des Iſles baſſes, telles que celle de *Palmerſton*. Les uns veulent qu'ancien-

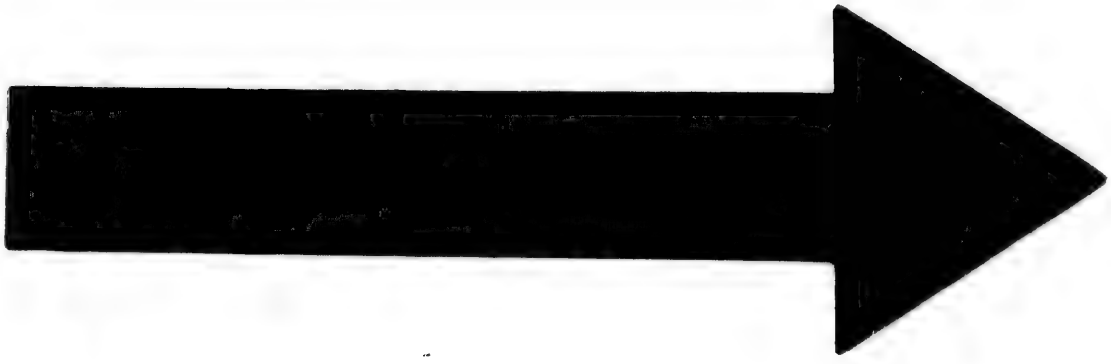
nement ces ſommets ou Iſlots ſéparés étoient joints, & formoient un ſeul plan de terrain dont ils étoient la partie la plus élevée ; que la mer, par le laps du temps, a tout entraîné, excepté ces élévations, qui, ſuivant ce ſyſtême, doivent par ſucceſſion de ſiecles éprouver le même ſort. Les autres diſent que ces terrains ont été culbutés par des tremblemens de terre, & que c'eſt l'effet des maladies convulſives du globe. Une troiſieme opinion, & peut-être la plus probable, c'eſt que ces Iſles ſe forment par des bas-fonds & des bancs de corail, & par conſéquent qu'elles vont en s'accroiſſant. Sans entrer dans le détail des raiſonnemens faits à l'appui de chaque ſyſtême, nous citerons les obſervations faites à l'*Iſle-de-Palmerſton.*

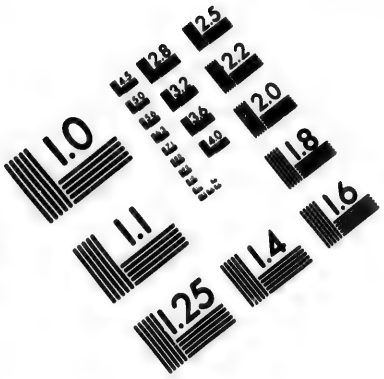
La baſe eſt par-tout de rochers de corail ; le ſol eſt une pouſſiere de corail, mêlée en quelques endroits de la décompoſition des végétaux, de maniere à former une

eſpece de terreau. On peut en conclure que ces petits emplacemens ne ſont pas anciens ni les reſtes d'Iſles plus vaſtes enſevelies dans l'Océan. Autrement, dans l'une ou l'autre de ces ſuppoſitions, il ſe ſeroit formé plus de terreau, ou il ſeroit reſté quelque partie de l'ancien. Une autre circonſtance vient confirmer l'opinion de l'accroiſſement de ces Iſlots. Beaucoup au-delà du plein actuel de la marée, même dans les plus violentes tempêtes, on trouva des rochers de corail élevés, qui offroient à l'examen les mêmes crevaſſes que l'on voit aux rochers qui forment les bords extérieurs du récif. Cela montre évidemment que la mer alloit jadis juſque-là; & quelques-unes de ces roches perforées ſont preſque au centre de l'Iſle.

Mais la plus forte preuve de l'accroiſſement de ces Iſles, c'eſt la gradation inſenſible que l'on obſerve dans les plantes ſur les côtes, en les ſuivant depuis la diſtance de quelques pouces du plein de la

haute marée, juſqu'à l'orée des bois. Preſque par-tout, mais ſur-tout à l'oueſt, les diviſions des plantes de différentes grandeurs, étoient fort ſenſibles. C'eſt ſans doute l'effet de marées plus hautes qu'à l'ordinaire, occaſionnées par des coups de vent violens & accidentels de l'oueſt. D'ailleurs, l'effet régulier & inſenſible des marées ordinaires, entaſſe aſſez de ſable au plein, pour former une barriere contre la haute marée, qu'enfle enſuite la tempête prochaine; elle l'empêche par-là de monter auſſi haut que la précédente, & de détruire les plantes que font pouſſer les cocos, la racine & les ſemences apportées au plein par les oiſeaux ou par la mer, & qui commencent à végéter. Cela arrive fréquemment ſans doute, puiſqu'on trouva pluſieurs plantes qui commençoient à pouſſer à quelques pouces du plein actuel de la marée, & qu'il étoit impoſſible qu'elles fuſſent des rejetons de celles qui étoient plus loin dans l'intérieur. La multiplication





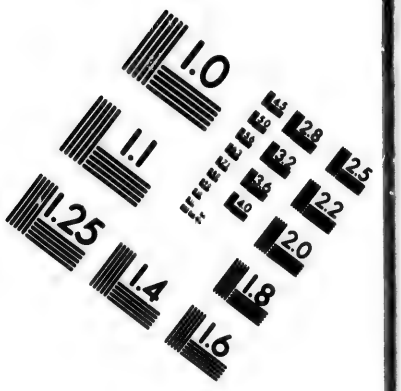
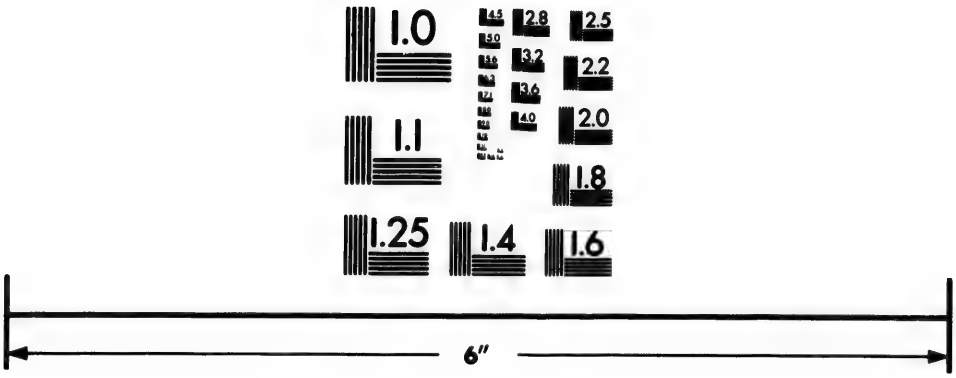
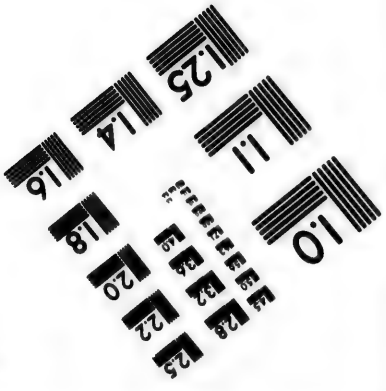


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

de ces végétaux doit auſſi augmenter promptement la couche de cette terre nouvelle, dans un climat ſur-tout où les branches & les feuilles ſont ſi-tôt changées en un véritable terreau noir.

Peut-être eſt-il encore une cauſe qui contribuera autant que toute autre à agrandir ces Iſles, & qui expliquera en même temps pourquoi la mer s'eſt rétirée de ces roches élevées dont on a parlé. Le récif ou le banc de corail s'étend continuellement, quoique imperceptiblement, dans la mer; les vagues ſe retirant à meſure que le récif s'étend en longeur & en largeur, il reſte derriere des roches à ſec, prêtes à recevoir le ſable, les coraux briſés, & toutes les décompoſitions propres à former un ſol productif.

S'il en eſt ainſi, il eſt certain que tout le récif formera un jour une Iſle, & qu'il s'étendra auſſi en dedans, ſoit par l'augmentation des Iſlots déjà formés, ſoit par de nouveaux qui ſe formeront ſur les lits

de corail dans le lac qui s'y trouve, quand une fois ils s'éleveront au-deſſus du niveau de la mer.

En quittant l'*Iſle-de-Palmerſton*, les vaiſſeaux cinglerent à l'oueſt pour ſe dépêcher d'arriver à *Annamooka*. Avec des vents peu forts, ils eurent groſſe mer, du tonnerre & des pluies abondantes. Ces dernieres produiſirent du moins un avantage : on reçut une aſſez grande quantité d'eau; ce qui fit abandonner la diſtillation dont l'uſage donne plus d'embarras que de profit.

La chaleur avoit été grande depuis un mois; avec ce temps couvert & pluvieux elle devint inſupportable, & même dangereuſe, puiſqu'on ne pouvoit ni ſécher les vaiſſeaux ni tenir les écoutilles ouvertes à cauſe de la groſſe mer. Cependant il eſt à remarquer que quoique, depuis le *Cap-de-Bonne-Eſpérance*, on n'eût pris de rafraîchiſſemens qu'à la *Nouvelle-Zélande*, ce changement de climat & le conſtant uſage

d'alimens ſalés n'avoient cauſé aucune maladie parmi les Equigages.

La nuit du 24 au 25, les vaiſſeaux paſſerent devant l'*Iſle-Sauvage*, découverte par M. Cook en 1774, & le 28 au matin on eut vue des Iſles qui giſent à l'eſt d'*Annamooka*. Elles leur reſtoient au nord-quart-oueſt à environ cinq lieues. Après avoir porté au ſud de ces Iſles, les vaiſſeaux changerent de bordée & porterent ſur *Annamooka*. A quatre heures après midi, l'Iſle leur reſtoit au nord-oueſt-quart-nord; *Fallafajeea*, au ſud-oueſt-quart-ſud, & *Komango* au nord-quart-oueſt. Ils mouillerent à l'entrée de la nuit par quinze braſſes, fond de ſable de corail & de coquillages; *Komango* leur reſtoit au nord-oueſt à diſtance de deux lieues.

Dès que les vaiſſeaux eurent jeté l'ancre, deux canots, l'un avec quatre, l'autre avec trois hommes, vinrent le long de leur bord ſans héſiter un inſtánt. Ils apporterent des cocos, du fruit à pain, des

bananes, des cannes à ſucre, qu'ils échangerent contre des clous. Un des hommes monta à bord ; mais il reſta peu, & les canots s'en retournerent à cauſe de la nuit.

Le lendemain de grand matin, le Lieutenant King fut expédié avec deux chaloupes vers *Komango* pour chercher des rafraîchiſſemens. Cependant ſept canots arriverent des différentes Iſles, apportant outre les fruits & les racines, deux cochons, des poules, quelques pigeons de bois & de petits râles : ils les échangerent pour des grains de verre, des clous, de petites haches, &c. Ils avoient d'autres objets de commerce, comme, pieces de leurs étoffes, hameçons, petits paniers, des chalumeaux, des maſſues, des arcs & des fleches ; mais il fut prohibé de trafiquer juſqu'à ce que les vaiſſeaux fuſſent approviſionnés. L'expérience avoit appris à M. Cook, que s'il laiſſoit à ſes gens une liberté indéterminée d'échanger avec les

Naturels, il y auroit des querelles éternelles. Il ordonna, pour éviter ces inconvéniens, qu'il y auroit des perſonnes nommées pour faire excluſivement tout trafic tant à terre qu'à bord.

M. King revint avant midi avec ſept cochons, pluſieurs poules, une quantité de fruits & de racines pour les Équipages, & un peu d'herbe pour le bétail. Son détachement avoit été très-bien reçu à *Komango;* les habitans n'y étoient pas nombreux, & leurs huttes, qui ſe tenoient l'une à l'autre dans une allée de bananiers, étoient peu de choſe. Près de là étoit un aſſez grand étang d'eau paſſable; mais il n'y avoit aucune apparence de ruiſſeaux. Le Chef de l'Iſle nommé *Tooboulangee* & un autre appelé *Taïpa*, vinrent avec M. King à bord de la *Réſolution*; ils apportoient un cochon pour préſent à M. Cook, & ils en promirent davantage pour le lendemain.

Après avoir cherché inutilement un an-

crage entre *Annamooka-Ette* & les briſans qui ſont à ſon ſud-eſt, M. Cook envoya le Maître d'équipage ſonder au ſud-oueſt d'*Annamooka*, où l'on croyoit pouvoir trouver une rade formée par l'Iſle au nord-eſt, & par de petits Iſlots ou bas-fonds au ſud-oueſt & au ſud-eſt. Cependant Tooboulangee & Taïpa tinrent leur parole & apporterent des cochons : on en acheta pluſieurs autres des canots qui ſuivoient les vaiſſeaux, & autant de fruits qu'on en pouvoit conſommer. Il eſt à remarquer que les Naturels paroiſſoient ne vouloir traiter preſque qu'en faveur de M. Cook ; le Capitaine Clarke ne put obtenir qu'un ou deux cochons.

Le Maître d'équipage rendit compte qu'il avoit trouvé, entre le *Grand* & *Petit-Annamooka*, de dix à douze braſſes d'eau, fond ſable de corail ; que le mouillage étoit à l'abri de tous vents, mais qu'il n'y avoit d'eau que fort avant dans les terres, & que là même elle étoit en petite

quantité & peu bonne. Cela détermina M. Cook à aller mouiller au nord de l'Iſle, où dans ſon dernier Voyage il avoit trouvé un endroit commode pour débarquer & faire de l'eau.

Quoiqu'il n'y eût qu'une lieue à faire, elle prit beaucoup de temps, en raiſon de la quantité de pirogues qui entouroient les vaiſſeaux chargés de toutes les productions de l'Iſle; il y en avoit de doubles, avec une grande voile & portant quarante ou cinquante hommes. Ils faiſoient voile autour des vaiſſeaux avec la même aiſance que s'ils euſſent été à l'ancre: il s'y trouvoit pluſieurs femmes, amenées peut-être par la curioſité; mais en même temps elles trafiquoient avec autant d'avidité que les hommes, & elles manœuvroient avec autant de vigueur & de dextérité.

Les vaiſſeaux mouillerent par dix-huit braſſes, fond gros ſable de corail, l'Iſle s'étendant de l'eſt à l'oueſt, & la pointe oueſt de la baie la plus occidentale leur

reſtant au ſud-eſt, à trois quarts de mille de diſtance. C'étoit le même ancrage qu'avoit occupé M. Cook trois ans auparavant, & le même probablement où s'étoit arrêté Taſman, en 1643, lorſqu'il découvrit cette Iſle & une partie des voiſines.

Les Naturels permirent d'abord de placer l'obſervatoire, & une Garde à côté. En conſéquence les deux Capitaines allerent chercher pour cela un emplacement commode. Les Indiens céderent auſſi, pour ſervir de tente, une maiſon de conſtruction de canots, & montrerent toute ſorte d'honnêteté. Toubou, Chef de l'Iſle, conduiſit M. Cook & Omaï à ſa maiſon : elle étoit ſituée dans une poſition agréable, au centre de ſa plantation : une pelouſe de beau gazon l'entouroit ; il fit entendre que c'étoit pour nettoyer ſes pieds avant d'entrer. Cet exemple de propreté étoit le premier de ce genre qu'on eût encore rencontré ; mais l'uſage en étoit pourtant aſſez commun aux

Iſles-des-Amis. L'appartement de Toubou étoit couvert de nattes ; & il n'eſt point de tapis, dans le plus élégant ſallon, tenu avec plus de propreté. Tandis qu'ils étoient à terre ils ſe procurerent par échange un petit nombre de cochons & quelques fruits ; & lorſqu'ils retournerent à bord, les vaiſſeaux étoient entourés de Naturels. Comme ils ne venoient guere les mains vides, on ſe trouva dans une grande abondance de tout.

Le même jour on envoya à terre un détachement de Soldats de Marine avec les chevaux & les beſtiaux dont la ſanté paroiſſoit affoiblie. M. King fut chargé du commandement à terre. Taïpa, qui étoit devenu leur plus vif ami, pour être plus près du détachement nuit & jour, fit placer une maiſon dans le voiſinage. Elle fut apportée par des hommes ſur leurs épaules un grand quart de mille.

Le jour ſuivant tout le monde fut à l'ouvrage. Les uns recueilloient du foin,

d'autres faiſoient de l'eau, les troiſiemes du bois. Ce dernier article étoit fort abondant, & permettoit de choiſir. Mais les arbres étoient dans cet endroit des eſpeces de poivriers, nommés par les Naturels *faitanoo*, qui rendoient un ſuc laiteux d'une nature ſi corroſive qu'il faiſoit des veſſies à la peau, & affectoit les yeux des Ouvriers. On fut obligé de l'abandonner, & d'en aller couper là où l'on faiſoit l'eau, près du détachement. Les Naturels en montrerent dans cet endroit qui convenoit beaucoup mieux. Le ſoir Taïpa harangua quelque temps les Natifs. Il leur apprenoit, ſans doute, comment ils devoient ſe conduire, & les encourageoit à fournir des productions de l'Iſle. Auſſi éprouva-t-on les bons effets de ſon éloquence, par l'abondance des proviſions qu'on vit apporter le lendemain.

Le 6, on reçut la viſite d'un grand Chef de *Tongataboo*, nommé *Feenou*, & Taïpa le préſenta comme le Roi de toutes les

Iſles-des-Amis. Lors de l'arrivée des Européens un canot avoit été lui en porter la nouvelle, ce qui amena d'abord ce Chef à *Annamooka.* A ſa premiere arrivée tous les Naturels eurent ordre d'aller au-devant de lui, & leur maniere de lui rendre hommage fut de baiſſer leurs têtes auſſi bas que ſes pieds, & d'en toucher la plante de chaque main, d'abord avec la paume, enſuite avec le dos. Une perſonne reçue avec tant de reſpect ne pouvoit être aſſurément qu'un Roi.

M. Cook, après avoir reçu de lui un préſent de deux poiſſons apportés à ſon bord par ſes domeſtiques, lui alla faire viſite. Le Chef vint à ſa rencontre lorſqu'il débarquoit. C'étoit un homme de trente ans, haut, mais ſvelte, & ayant beaucoup des traits Européens. Après le premier ſalut M. Cook demanda ſi c'étoit le Roi. Il lui reſtoit des doutes, parce qu'il ſe ſouvenoit d'en avoir vu un autre dans ſon premier Voyage. Taïpa s'empreſſa de répondre

répondre pour lui, & compta cent cinquante-trois Iſles, dont il diſoit Feenou Souverain. Ce Chef & cinq ou ſix de ſa ſuite accompagnerent le Capitaine à bord de la *Réſolution*. On leur fit beaucoup de préſens, & on leur offrit tout ce qu'on crut pouvoir leur plaire.

Cependant il arriva à terre un accident qui peut montrer le degré d'autorité des Chefs ſur le Peuple. Un Chef inférieur, fit retirer, ſans qu'on ſache pourquoi, tous les Naturels du poſte qu'occupoient les Européens. Quelques-uns s'étant haſardés d'y retourner, il prit un gros bâton, & les battit cruellement. Il frappa l'un d'eux ſur la tempe avec tant de violence, que le ſang ruiſſeloit de la bouche & du nez. Le malheureux reſta quelque temps ſans mouvement, & fut enſuite enlevé étant dans des convulſions affreuſes. On dit au Chef qu'il l'avoit tué, & il ne fit qu'en rire. Cependant le malheureux n'en mourut pas.

Les jours ſuivans, Feenou alla dîner à

bord de la *Réſolution*. Il avoit avec lui Taïpa, Moobou & pluſieurs autres Chefs. Taïpa fut le ſeul qui oſât ſe mettre à table, ou même manger en ſa préſence. M. Cook ne fut pas fâché de cette étiquette, car juſqu'alors il avoit toujours eu plus de monde qu'il n'en pouvoit placer, tant hommes que femmes. Aux *Iſles-des-Amis* il en eſt autrement qu'à *Taïti*. Les femmes ont la permiſſion de manger avec les hommes.

Dès le premier jour, un des Naturels avoit volé à bord une doloire. M. Cook demanda à Feenou de la faire rendre, & il fut obéi avec tant de promptitude qu'on la rapporta pendant le dîner. On eut ſouvent l'occaſion de remarquer l'adreſſe de ces Peuples pour le vol. Les Chefs mêmes ne dédaignoient pas de s'y livrer. L'un d'eux fut ſurpris avec le verrou de la machine pour hiſſer à bord les chaloupes ; il l'avoit caché ſous ſes habits. On le condamna à recevoir douze coups de

fouet, & on l'enferma juſqu'à ce qu'il eût payé un cochon pour ſa liberté. Après cela on ne vit plus de voleurs de diſtinction. Mais leurs eſclaves ne s'occupoient qu'à cette baſſe manœuvre, & le fouet ne leur faiſoit pas plus d'impreſſion que ſur un mât. Si on les prenoit ſur le fait, le Maître, loin d'intercéder pour eux, demandoit qu'on les mît à mort. Comme cette punition étoit trop forte, ils reſtoient preſque toujours impunis, car ils ſembloient auſſi inſenſibles à la honte qu'aux coups. Le Capitaine Clarke trouva enfin une punition qui parut avoir plus d'effet. On les remettoit au Barbier qui leur raſoit entiérement la tête. Ils devenoient par-là un objet de riſée pour leurs compagnons, & cette marque diſtinctive prévenoit au moins de nouveaux vols de la part de ceux-là.

Feenou aimoit tant la compagnie des Européens, qu'il dînoit tous les jours avec eux, quoiqu'il ſe fît apporter quelquefois

ſon propre dîner. Il conſiſtoit en ſoupe, poiſſon & igname ; au lieu d'eau, la ſoupe étoit faite avec la liqueur des cocos, dans laquelle le poiſſon avoit été bouilli ou étuvé, probablement dans un vaſe de bois ſur des pierres chaudes, & on l'apportoit à bord dans une feuille de bananier. Le ragoût étoit excellent ; mais le cuiſinier Européen ne put jamais réuſſir à en faire d'auſſi bons, quoique par la même méthode.

On avoit épuiſé l'Iſle de tout ce qu'elle pouvoit fournir de proviſions, & il fut réſolu d'aller droit à *Tongataboo ;* mais Feenou chercha à détourner de ce deſſein, comme s'il eût eu quelque intérêt perſonnel à les en éloigner. Il propoſa une Iſle ſituée au nord-eſt, nommée *Hapaee.* Il prétendoit qu'on y trouveroit toutes les facilités poſſibles à ſe procurer toutes ſortes de rafraîchiſſemens, & il propoſoit de les y accompagner lui-même. *Hapaee* n'avoit jamais été viſitée par les Européens. Ce fut pour M. Cook une raiſon déterminante

pour ſe rendre à cet avis, & le 14 on quitta *Annamooka*.

Cette Iſle eſt un peu plus élevée que les petites qui l'entourent; cependant on ne peut pas encore la mettre au nombre de celles de moyenne hauteur, comme *Mangeaa* & *Wateeoo*. Le rivage du côté où ancroient les vaiſſeaux, eſt garni de rochers de corail eſcarpés & raboteux, de neuf ou dix pieds de haut, excepté deux petites anſes de ſable, qui ont un récif de même roc, qui s'étend juſqu'au rivage, en croiſant leur entrée, & les défend de la mer. Le lac ſalé qui eſt au centre de l'Iſle, a un mille & demi de large, & la terre s'éleve par gradation tout autour, mais on n'apperçoit pas ſa communication avec la mer; cependant le terrain qui va le joindre de la plus grande anſe, étant plat & bas avec un ſol ſablonneux, il eſt aſſez probable que c'étoit jadis là ſa communication. Le ſol ſur les endroits élevés, & ſur-tout vers la mer, eſt une ſorte d'argile

rougeâtre, ou un terreau noir & mal digéré ; mais on n'apperçoit aucun ruiſſeau d'eau douce.

L'Iſle eſt preſque par-tout bien cultivée ; on voit des endroits qui ſemblent en friche, mais ce ſont des terres épuiſées qui ſe repoſent ; toutes les plantations ne ſont que de bananes & d'ignames. Il y en a de très-vaſtes, & ſouvent elles ſont encloſes avec des haies de roſeaux qui ſe croiſent obliquement, & hautes de ſix pieds ; en dedans ſe voient ſouvent d'autres paliſſades moins hautes qui entourent les maiſons des gens de diſtinction. L'arbre à pain & les cocotiers y ſont ſemés çà & là ſans beaucoup d'ordre ; les autres endroits de l'Iſle, ſurtout vers la mer & ſur les bords du lac, ſont couverts d'arbres & de buiſſons de la plus riche végétation. Il paroît que la roche de corail eſt la ſeule eſpece de pierre qui ſoit dans cette Iſle, ſi l'on en excepte une roche de vingt ou trente pieds de haut, qui eſt une pierre calcaire de

couleur jaune & assez compacte ; mais dans les endroits mêmes où le terrain est plus élevé, on voit de grandes pierres du même corail, qui forment le rivage.

Il est difficile de fixer le nombre des habitans de l'Isle. Les mouvemens que produisoit parmi eux la curiosité, le mélange des étrangers qui accouroient des autres Isles, empêchoient de s'en former une idée précise ; mais, d'après les différentes observations, peut-être ne seroit-ce pas s'éloigner de la vérité, de porter sa population à deux mille habitans.

Au nord & au nord-est d'*Annamooka*, dans la route d'*Hapaee*, la mer est parsemée de petites Isles. Comme on n'étoit pas sûr de trouver un passage pour de si gros bâtimens entre les roches & les bas-fonds qui joignent ce groupe, les vaisseaux cinglerent à l'oueſt de ces Isles, & virerent nord-nord-oueſt sur *Kao* & *Toofoa*, les deux Isles qui étoient le plus en vue à l'oueſt, & remarquables par leur grande élévation.

Les Iſles de cet Archipel ſont ſéparées par des diſtances inégales, & en général elles ſont de la hauteur d'*Annamooka ;* leur longueur eſt depuis un demi-mille juſqu'à trois ou quatre. Les rivages ſont ou des rochers eſcarpés ou des collines rougeâtres ; quelquefois ce ſont des plages ſablonneuſes. Preſque toutes ſont couvertes de cocotiers, & toutes préſentent l'aſpect d'un magnifique jardin au milieu de la mer. Le temps ſerein qu'il faiſoit alors, augmentoit encore la beauté de ce ſpectacle ; & l'imagination auroit pu aiſément le prendre pour la réalité de quelqu'Iſle enchantée. Il ſemble que quelques-unes ont été formées ſuivant le ſyſtême qu'on a déjà haſardé au ſujet de la formation de l'*Iſle-de-Palmerſton :* il en eſt une qui n'eſt encore qu'une plaine ſablonneuſe, & une autre où il n'y a qu'un arbre.

A quatre heures après midi étant par le travers de *Kotoo*, l'Iſle le plus à l'oueſt de tout l'Archipel, les vaiſſeaux porterent

au nord, laiſſant *Toofoa* & *Kao* à bas-bord; ils longerent le côté occidental d'un récif qui gît à l'oueſt de *Kotoo*, juſqu'à ce qu'ils furent à ſa pointe ſeptentrionale autour de laquelle ils tournerent pour aborder l'Iſle; mais la nuit vint avant de pouvoir mouiller, & ils furent obligés de reſter ſous voiles.

Ils avoient été à deux lieues de *Toofoa* dans l'après-midi, & ils avoient vu pluſieurs fois la fumée de ſon volcan. Les habitans de ces Iſles le nomment *Kollofeea*, & diſent que c'eſt un *Otooa* ou Divinité. Suivant eux, il lance quelquefois de très-groſſes pierres; ils comparent ſon foyer à la grandeur d'un petit Iſlot. Jamais de mémoire d'homme, & d'après la tradition, il n'a ceſſé de fumer. Quelquefois d'*Annamooka* même, qui eſt à dix lieues, les Européens voyoient la fumée s'élever du centre de l'Iſle. *Toofoa* n'a qu'une foible population, mais l'eau y eſt fort bonne.

Le lendemain au point du jour, les vaiſſeaux ſe trouvoient près de *Kao*, qui

eſt un vaſte roc, d'une figure conique; ils porterent à l'eſt avec un bon vent de ſud-eſt, pour franchir le paſſage, entre *Footooha* & *Hafaiva*. A dix heures, Feenou, qui étoit deſcendu à l'Archipel, revint à bord, & apporta avec lui deux cochons & une quantité de fruits; une multitude de canots des Iſles qui les environnoient leur apporterent auſſi des fruits, & cet échange étoit d'autant plus agréable, que leur proviſion étoit preſque épuiſée. A midi leur latitude étoit 19^d 49′ 45″ ſud, & on avoit fait ſept milles de longitude d'*Annamooka*. *Toofoa* reſtoit au nord 88^d oueſt; *Kao*, nord 71^d oueſt; *Footooha*, nord 89^d oueſt; & *Hafaiva* au ſud 12^d oueſt.

Après avoir débouqué le paſſage de *Footooha*, ils trouverent un récif de rochers qu'on eut grand'peine à éviter, à cauſe du peu de vent. Il gît entre *Footooha* & *Neeneeva*, qui eſt une petite Iſle baſſe dans la direction de l'eſt-nord-eſt de *Footooha*, à diſtance de ſept ou huit milles.

Footooha eſt une petite Iſle de moyenne élévation, & entourée par-tout de rochers eſcarpés. Elle gît au ſud 67^{d} eſt, à ſix lieues de *Kao*, & trois de *Kotoo*, dans la direction du nord 33^{d} eſt. Quand les vaiſſeaux eurent franchi le récif, ils porterent ſur *Neeneeva*, pour trouver un ancrage; mais, quoique entourés de terres, l'on ne trouvoit point de fond, & il fallut paſſer la nuit ſous voiles, en faiſant des bordées.

Pendant la nuit on vit clairement les flammes du volcan de *Toofoa*.

Dès la pointe du jour les vaiſſeaux porterent au nord-eſt pour *Hapaee*, que l'on avoit en vue; on pouvoit juger que c'étoit une Iſle baſſe, par les arbres qui ſeuls ſe montroient au-deſſus de la mer. A neuf heures, on diſtingua trois Iſles à-peu-près de même grandeur; & bientôt après, une autre auſſi grande, au ſud de celles-là. Leur aſpect eſt le même, ainſi que leur élévation, & elles peuvent avoir chacune ſix ou ſept milles de long. La plus ſeptentrionale s'ap-

pelle *Haanno*, la voiſine *Foa*, la troiſieme *Lefooga*, & celle qui eſt au ſud, *Hoolaïva*. Mais les Naturels les comprennent toutes les quatre, ſous le nom collectif d'*Hapaee*.

Le vent venant à tomber, il étoit impoſſible de chercher la terre, & l'on fut obligé de porter au vent. Ils paſſerent ſur des rochers de corail, où il n'y avoit que ſix braſſes d'eau ; mais dès qu'on les avoit franchis, on ne trouvoit point de fond avec une ligne de quatre-vingts braſſes. Alors les *Iſles-d'Hapaee* reſtoient du nord 50^{d} eſt au ſud 9^{d} oueſt. A la nuit on étoit en face de celle qui eſt le plus au nord ; mais ils ſe trouverent toujours dans le même embarras de mouillage, & réduits à paſſer la nuit ſous voiles, entourés de terres & de briſans de tous côtés. Le ſoir Feenou partit pour *Hapaee*, & emmena Omaï avec lui. Il n'oublia pas la ſituation dangereuſe des vaiſſeaux, & fit tenir des feux toute la nuit pour ſignaux de terre.

Dès que le jour parut, on apperçut un

récif qui s'étendoit de *Foa* à *Haanno*, de niveau avec la mer, & joignant les deux Iſles. On dépêcha alors une chaloupe pour chercher un ancrage, & l'on en trouva un d'abord. Ce fut en face d'un récif qui joint *Lefooga* à *Foa*, de même que celui de *Foa* à *Haanno*. Il y avoit vingt-quatre braſſes d'eau, fond ſable de corail. Dans cette poſition, la pointe ſeptentrionale d'*Hapaee* ou la pointe ſeptentrionale d'*Haanno*, reſtoit au nord 16^d eſt. La pointe méridionale d'*Hapaee* ou de *Hoolaïva*, au ſud 29^d oueſt; & la pointe ſeptentrionale de *Lefooga* au ſud 65^d eſt. Deux bandes de rochers giſoient en dehors; l'une au ſud 5^d oueſt des vaiſſeaux, l'autre à l'oueſt ſur nord-demi-nord, à diſtance de deux ou trois milles. Dans cet endroit, le récif formoit une anſe propre en tout temps au débarquement, & ils n'étoient pas à plus de trois quarts de mille du rivage.

Dès que les vaiſſeaux furent à l'ancre, ils furent remplis de Naturels, & entourés d'une multitude de canots. Ils apportoient

des cochons, des poules, des fruits, & des racines qu'ils échangeoient contre de petites haches, des couteaux, des clous, des grains de verre & des habits. Feenou & Omaï vinrent auſſi chercher M. Cook, pour le préſenter au Peuple de l'Iſle. Il les accompagna au rivage, pour remplir cet objet. Nous ſuivrons ſa propre narration.

» Le Chef me conduiſit dans une maiſon ou cabane, qui avoit été apportée un inſtant auparavant ſur la rive, pour nous recevoir. Nous nous y aſsîmes, Feenou, Omaï & moi; en dehors & en face de nous, les autres Chefs & la multitude formoient un cercle, & ils s'aſſirent auſſi. On me demanda combien je reſterois. Je répondis, cinq jours. Taïpa eut ordre de venir s'aſſeoir près de moi, & de proclamer ma réponſe au Peuple. Il les harangua enſuite par un diſcours que lui dictoit Feenou. J'appris d'Omaï, qu'il diſoit en ſubſtance que tous, jeunes & vieux, de-

voient me regarder comme un ami qui devoit paſſer peu de jours avec eux ; que pendant ce temps ils ſe gardaſſent de rien voler, ou de me donner le moindre déplaiſir ; qu'il falloit porter aux vaiſſeaux des cochons, des poules, des fruits, &c. ; & qu'ils recevroient en échange telles & telles choſes, qu'il leur détailloit. Dès que Taïpa eut fini ſon diſcours au Peuple, Feenou nous quitta. Taïpa prit ce moment de m'avertir qu'il falloit faire un préſent au Chef de l'Iſle, nommé *Earoupa*. Je m'y attendois, & je donnai des choſes qui ſurpaſſerent ſon attente. Cette libéralité produiſit de pareilles demandes de la part de deux Chefs d'autres Iſles, qui étoient préſens, & de Taïpa lui-même. Feenou revint quand j'eus fait le dernier préſent, & il fit ſemblant d'avoir de l'humeur contre Taïpa, pour m'avoir laiſſé donner des choſes de tant de valeur ; mais ce n'étoit qu'une fineſſe, & il agiſſoit de concert avec eux. Il reprit ſa place, ordonna à Earoupa de

s'asseoir auprès de lui, & de haranguer le Peuple, comme l'avoit fait Taïpa. Feenou lui dicta aussi ce qu'il devoit dire.

» Après la cérémonie, je priai le Chef de me conduire à des étangs d'eau douce, dont l'une se trouva passable & la situation assez favorable pour remplir nos tonneaux. Nous retournâmes au premier endroit, où nous trouvâmes un cochon & quelques ignames cuits au four & fumans, prêts à être portés à mon bord pour mon dîner. J'invitai Feenou & ses amis à y prendre part. Nous nous embarquâmes tous, mais Feenou seul se mit à table avec nous. Après les avoir remis à terre, le Chef me fit présent d'une superbe tortue & d'une quantité d'ignames. Nous avions des provisions en abondance; dans un seul jour on avoit eu par échange, à bord du vaisseau, vingt petits cochons, & beaucoup de fruits & de racines.

» Le lendemain de bonne heure, Feenou, & Omaï qui ne quittoit presque plus ce Chef

Chef & demeuroit à terre avec lui, vinrent à bord de la *Réſolution*. Leur but étoit de me prier de venir à terre. Je me rendis à leur demande, & en débarquant, je fus conduit au même endroit que la veille, où je vis une multitude de Peuple déjà aſſemblé. Je me doutai qu'il y avoit quelque choſe d'extraordinaire, mais ſans pouvoir deviner ce que c'étoit, ni l'apprendre d'Omaï. Peu de temps après que je fus aſſis, une centaine de Naturels parurent & s'avancerent, chargés d'ignames, de fruits à pain, de bananes, de cocos, & de cannes à ſucre ; ils dépoſerent leurs charges en deux piles à notre gauche, qui étoit le côté d'où ils venoient. Bientôt il en parut cent autres à droite, portant les mêmes comeſtibles, dont ils firent auſſi deux piles de ce côté. On y attacha deux cochons de lait & ſix poules ; & aux piles du côté gauche, ſix cochons de lait & deux tortues. Earoupa s'aſſit devant les proviſions du côté gauche, & un autre Chef devant

celles du côté oppoſé. Chacun d'eux étoit ſans doute auprès de ce qu'il avoit recueilli par ordre de Feenou, qui étoit auſſi aveuglément obéi dans cet endroit qu'à *Annamooka*; & qui, en vertu de ſa ſouveraineté ſur toutes ces Iſles, leur avoit impoſé cette taxe pour l'occaſion préſente.

» Dès que cette magnifique collection de proviſions fut dépoſée en ordre & placée avec la ſymétrie la plus avantageuſe, les porteurs ſe joignirent à la multitude, & l'on fit un grand cercle autour du tout. Auſſitôt un nombre d'hommes s'avancerent dans le cercle ou ſur cette arene, armés de maſſues faites de branches vertes de cocotier: ils figurerent quelques minutes, puis ſe retirerent moitié d'un côté, moitié de l'autre, & s'aſſirent devant les ſpectateurs. Bientôt commencerent les combats d'homme à homme. Un champion ſortoit de ſon rang, s'avançoit vers le rang oppoſé, & défioit, par une pantomime expreſſive plutôt que par des paroles, le

premier qui oſeroit le rencontrer. Si le défi étoit accepté, les combattans ſe mettoient en poſture ; on commençoit le combat, qui duroit juſqu'à ce que l'un des deux s'avouât vaincu, ou que les armes fuſſent briſées. Après chaque combat, le vainqueur venoit ſe mettre par terre devant le Chef, ſe relevoit & ſe retiroit. En même temps, des vieillards qui faiſoient la fonction de Juges, donnoient leur applaudiſſement en peu de mots, & la multitude, ceux ſur-tout à qui appartenoit le vainqueur, célébroient ſa gloire par deux ou trois acclamations.

» Ce ſpectacle avoit quelques intervalles ; ils étoient remplis par des combats de lutte ou de pugilat. Les premiers s'exécutoient comme à *Taïti*, & les autres à-peu-près, comme en *Angleterre*. Mais ce qui ſurprit, fut de voir une couple de robuſtes femmes, s'avancer & faire le coup de poing ſans cérémonie, & avec autant d'adreſſe que les hommes. Cependant l'action dura

peu, & après une demi-minute il y en eut une hors de combat. L'héroïne victorieuse reçut les mêmes applaudissemens que les vainqueurs de l'autre sexe. Nous montrâmes peu de goût pour cette partie de la fête ; mais cela n'empêcha pas deux autres femmes d'entrer en lice. Elles paroissoient remplies de courage, & elles se seroient assurément traitées durement, si deux vieilles femmes ne les avoient séparées. Ces combats se livroient sous les yeux de plus de trois mille ames ; & tout se passa avec beaucoup de gaieté de part & d'autre, quoique quelques-uns des champions, tant hommes que femmes, reçussent des coups qu'ils auront probablement ressenti longtemps après.

» Quant tout fut terminé, Feenou me dit que les provisions du côté droit étoient un présent pour Omaï ; & que celles de la gauche, qui faisoient deux bons tiers de la totalité, étoient pour moi. Il ajouta que je pourrois les faire embarquer quand je

voudrois ; mais qu'il étoit inutile de les faire garder, & que je pouvois compter que les Naturels n'en détourneroient pas un ſeul coco. En effet, j'abandonnai la place pour aller dîner à bord, emmenant Feenou avec moi ; & lorſqu'on les embarqua l'après midi, il n'y manquoit pas la moindre choſe. Il y avoit de quoi charger quatre chaloupes, & j'étois frappé de la munificence de Feenou : jamais aucun Souverain des Iſles de cet Océan ne m'avoit fait dans tous mes Voyages un ſi noble préſent. Je m'empreſſai de montrer ma reconnoiſſance à Feenou. Je lui préſentai avant qu'il ſortît du vaiſſeau tout ce que je crus devoir lui plaire. Il fut ſi ſatisfait de mes préſens, que dès qu'il fut à terre, il me laiſſa de nouveau en arriere de libéralité, en m'envoyant encore deux beaux cochons, & quantité d'étoffe & d'ignames.

» Feenou avoit montré l'envie de voir faire l'exercice aux Soldats de Marine. Voulant lui complaire, je les fis débar-

quer des deux vaiſſeaux. On leur fit faire diverſes évolutions, & pluſieurs décharges. Les ſpectateurs en furent enchantés. Mais le Chef nous donna à ſon tour un ſpectacle, qui, de l'avis de tous, fut exécuté avec une dextérité & une préciſion, qui le mettoient beaucoup au-deſſus de nos exercices Militaires. C'étoit une ſorte de danſe ſi différente de tout ce dont nous avions l'idée, qu'il n'eſt pas aiſé d'en faire ſentir l'ordonnance. Elle étoit exécutée par des hommes, & leur nombre étoit de cent cinq. Chacun avoit en main un inſtrument bien fait, de la forme d'une rame Indienne, de deux pieds & demi de long, avec un petit manche, & le plat très-mince, de maniere qu'il étoit très-léger. Avec ces inſtrumens ils firent diverſes parades, accompagnées chacune d'une différente attitude, & d'un mouvement différent du corps. D'abord les Danſeurs ſe rangerent ſur trois lignes, & par des évolutions ſucceſſives, ils changeoient tous

de ſituation, & ceux de derriere ſe trouvoient ſur la premiere ligne. Ils reſtoient peu dans la même poſition, & ces changemens s'opéroient avec aſſez de vîteſſe. Quelquefois ils ne formoient qu'une ligne; bientôt c'étoit un demi-cercle; enfin, on les voyoit ſur deux colonnes former un corps carré : tandis qu'on exécutoit ce dernier mouvement, un Danſeur s'avançoit vers moi, & terminoit le tout par une danſe groteſque.

» Les inſtrumens de muſique étoient deux tambours, ou plutôt deux blocs de bois creux, dont on tiroit quelques ſons variés, en frappant deſſus avec deux baguettes. Cependant les Danſeurs ſembloient moins dirigés par ces ſons, que par un chœur de muſique vocale, formé de tous les Danſeurs eux-mêmes. Leur chant avoit une mélodie aſſez agréable, & tous les mouvemens qui y répondoient avoient une telle préciſion, que tous ces Danſeurs ſembloient une ſeule & grande machine. Aſſu-

rément un ballet pareil auroit ſur nos théâtres le plus grand ſuccès. Quant à nos inſtrumens ils n'en font aucun cas, ſi l'on excepte le tambour, encore le croient-ils inférieur au leur. Les cors de chaſſe, ſur-tout, étoient fort mépriſés, là & dans toutes les autres Iſles de cet Océan.

» Les Indiens étoient tout fiers de nous avoir ſurpaſſés dans ces ſortes d'amuſemens : mais pour leur donner une idée plus favorable de notre ſavoir-faire, & les convaincre de notre ſupériorité d'une maniere frappante, j'ordonnai de préparer quelques feux d'artifice. Quand il fut nuit on les tira en préſence de Feenou, des autres Chefs, & d'un grand concours de Peuple. Une partie étoit endommagée, mais le reſte répondit parfaitement à notre but. Nos pluies de feu, & les fuſées volantes, ſur-tout, les ſurprirent au-delà de toute expreſſion, & la balance reſta tout-à-fait pour nous.

» Cependant cela ne ſervit qu'à piquer

leur émulation. Dès que le feu d'artifice fut fini, l'on commença les danſes que Feenou nous avoit deſtinées. On préluda par un concert ou chœur de dix-huit hommes qui s'aſſirent devant nous, au centre du cirque formé par la multitude des ſpectateurs, & qui devoit être le lieu de la ſcene. Cinq ou ſix d'entre eux tenoient des morceaux de larges bambous, depuis trois juſqu'à cinq & ſix pieds de long. Chacun avoit le ſien; il le tenoit preſque dans une poſition verticale : un des bouts étoit ouvert, & l'autre fermé par un des nœuds. Les Muſiciens frappoient conſtamment la terre du bout fermé; & quoique le mouvement fût lent, ils produiſoient ainſi des ſons divers, ſuivant la différente longueur des inſtrumens : par oppoſition, un autre frappoit vivement, & ſans interruption, avec deux baillettes, ſur un morceau du même bambou, fendu & étendu par terre, & tiroit par ce moyen un ſon auſſi aigu, que les autres étoient graves. Le reſte des

Muſiciens, & ceux même qui jouoient du bambou, chantoient un air langoureux & doux, qui tempéroit ſi bien la dureté des ſons des inſtrumens, que, quelle que fût l'habitude d'entendre la plus parfaite modulation & les accords les plus harmonieux, il n'étoit pas poſſible de ſe refuſer à l'effet agréable de cette ſimple harmonie.

» Le concert avoit duré un quart d'heure, lorſque vingt femmes entrerent dans le cirque. La plupart avoient la tête ornée de fleurs cramoiſies de la roſe de la Chine, ou d'autres guirlandes; pluſieurs avoient paré leurs perſonnes de feuilles d'arbres très-bien découpées. Elles formerent un cercle autour du chœur, le viſage tourné vers lui, & chanterent un air doux, auquel le chœur répondoit ſur le même ton; & ainſi alternativement. Pendant ce temps les femmes accompagnoient leur chant de divers mouvemens très-gracieux de leurs mains vers leur viſage, & dans d'autres directions, faiſant toujours un pas

en avant, puis en arriere, avec un pied, tandis que l'autre étoit immobile ; enſuite elles firent face à l'aſſemblée, chanterent quelque temps, ſe retirerent en corps, & lentement, à l'endroit du cercle qui étoit oppoſé à la hutte où étoient les principaux ſpectateurs. Après cela, il s'en détacha une de chaque côté, qui ſe rencontrerent, paſſerent l'une devant l'autre, & continuant leur courſe tout autour, allerent rejoindre les autres. Bientôt il s'en détacha deux de chaque côté, & de ces deux couples, l'une répéta la même figure que la premiere, & l'autre reſta immobile. Alors les deux côtés ſe mirent en mouvement, toutes vinrent l'une après l'autre ſe ranger auprès de la paire immobile, juſqu'à ce qu'elles formaſſent de nouveau le cercle autour du chœur.

» Bientôt la danſe commença à preſſer ſa meſure, elles faiſoient des demi-tours en ſautant, frappoient des mains, faiſoient claquer les doigts, & répétoient quelques

mots avec le chœur. Vers la fin, comme la vîteſſe de la muſique augmentoit, elles varioient leurs attitudes & leurs geſtes avec une vigueur & une ſoupleſſe étonnante : peut-être quelques-uns de leurs mouvemens étoient-ils, pour nous, portés juſqu'à l'indécence ; mais elles le faiſoient moins pour inſpirer des ſenſations de volupté, que pour déployer toute leur étonnante agilité.

» A ce grand ballet de femmes, en ſuccéda un autre de quinze hommes. Quelques-uns paroiſſoient vieux, mais l'âge ne leur avoit rien ôté de leur agilité & de leur ardeur pour la danſe. Ils formoient une eſpece de cirque, coupé en front, & ne faiſoient face ni à l'Aſſemblée, ni au chœur, en dedans ; mais ils étoient tournés de biais dans deux ſens oppoſés. Tantôt ils chantoient lentement en concert avec le chœur ; & alors leurs mains avoient des mouvemens très-doux, mais différens de ceux des femmes, & leur corps ſe

balançoient, en levant une jambe, qu'ils jetoient en avant, & s'appuyant ſur l'autre; le bras du même côté étoit auſſi jeté en avant. Tantôt ils récitoient des ſentences ſur un ton muſical, & le chœur y répondoit: ils preſſoient ſucceſſivement la meſure de la danſe, en frappant des mains, & en redoublant le mouvement des pieds, qui pourtant ne changeoit point. A la fin, la rapidité de la danſe & de la muſique augmentoit tellement, qu'il étoit même difficile de diſtinguer les mouvemens, quoique les acteurs euſſent dû être alors très-fatigués, puiſque cet exercice avoit preſque duré une demi-heure.

» A ceux-là ſuccéderent douze hommes, qui ſe placerent ſur deux lignes, en face les uns des autres & ſur les côtés oppoſés du cirque. Un homme ſeul, placé à l'un des côtés, répétoit des ſentences, & les douze hommes y répondoient avec le chœur. Alors ils chanterent lentement, puis danſerent plus vivement pendant un

quart-d'heure, à la maniere des Danſeurs précédens.

» Bientôt après, neuf femmes ſe préſenterent & s'aſſirent en face de la cabane où étoit Feenou. Un homme ſe leva, & alla frapper la premiere de ces femmes au dos à poings fermés ; il paſſa à la ſeconde & à la troiſieme ; mais quand il fut à la quatrieme, ſoit par mépriſe ou exprès, il la frappa à la poitrine. Un homme ſortit alors tout-à-coup de la preſſe, lui porta à la tête un coup qui l'étendit par terre : il fut emporté ſans aucun bruit ni déſordre ; mais cela ne ſauva pas les autres femmes d'une ſi extraordinaire punition, ou peut-être d'une cérémonie néceſſaire ; un autre lui ſuccéda, & les traita de même. Ce ne fut pas-là toute leur diſgrace : elles eurent auſſi, en danſant, la mortification d'être ſifflées deux fois, & obligées de répéter. Leur danſe étoit la même que celle des premieres femmes, excepté que ces dernieres ſoutenoient de temps en temps leur corps

ſur une ſeule jambe, par une ſorte de mouvement compoſé, & puis ſur l'autre alternativement ; & dans cette attitude, elles faiſoient claquer leurs doigts, & à la fin elles répétoient avec une agilité extrême ces mouvemens vifs, dans leſquels les premieres Danſeuſes s'étoient montrées ſi habiles.

» L'on vit alors paroître un homme, qui fit quelques plaiſanteries ſur les feux d'artifice, & toute l'Aſſemblée éclata de rire. Immédiatement ceux qui avoient ſuivi Feenou, commencerent une danſe. Ils formerent un double cercle, de vingt-quatre chacun, autour du chœur, & ils entonnerent un air agréable & plaintif, accompagné de mouvemens analogues de la tête & des mains. Il dura quelque temps, & enſuite ils preſſerent beaucoup leur meſure, répétant des ſentences, tantôt avec le chœur, tantôt en réponſe aux ſiennes. Ils ſe retirerent enſuite très-lentement juſqu'au fond du cirque, comme avoient fait les

femmes, puis s'avancerent de même de chaque côté, ſur trois lignes, en inclinant le corps ſur une jambe, tandis qu'ils avançoient l'autre en la poſant à terre, juſqu'à ce qu'ils formaſſent un demi-cercle. Ceci fut accompagné d'un air auſſi doux que le premier; mais il ſe changea bientôt en un ton plus véhément, & la danſe augmentoit de vivacité en proportion, juſqu'à ce qu'ils finirent par une acclamation & un applaudiſſement univerſel. Ils répéterent ces figures pluſieurs fois, & formerent à la fin un double cercle comme au commencement. Ils terminerent le tout par des tranſpoſitions très-adroites des deux cercles.

» La fête de cette nuit mémorable ſe termina par une danſe qu'exécuterent les Principaux de la Nation. Le commencement fut abſolument ſemblable à la précédente, mais ils finiſſoient très-différemment à chaque intervalle; car le mouvement étoit porté à une vîteſſe prodigieuſe: ils remuoient la tête d'une épaule à l'autre avec

avec tant de force, qu'un ſpectateur ſans habitude de ces ſpectacles, eût cru qu'ils riſquoient de ſe diſloquer le cou. Il ſe fit un ſoudain claquement de mains & un brouhaha aſſez ſemblable à ceux qu'excitent ſouvent les danſes burleſques ſur les Théâtres d'Europe. Ils formerent trois demi-cercles, comme les Acteurs précédens. L'un d'eux s'avança à un des côtés du demi-cercle, récita quelque choſe dans un ton vraiment muſical, & déclama avec tant de graces, qu'il eût pu faire honte à nos meilleurs Acteurs. Un autre lui répondoit, à la tête du parti oppoſé. Cela fut répété pluſieurs fois; après quoi tout le corps du peuple d'un côté, ſe joignit aux réponſes de tout le corps oppoſé, tandis que le demi-cercle s'avançoit; & l'on finit par chanter & danſer comme au commencement.

» Ces deux dernieres danſes furent exécutées avec tant de feu & de préciſion, qu'elles obtinrent des applaudiſſemens univerſels. Il y eut des momens, où les ſpec-

tateurs, qui ſans doute étoient de bons Juges de ces différens exercices, ne purent retenir les marques de leur ſatisfaction ; & un étranger même, pour qui ces amuſemens étoient tout nouveaux, éprouvoit du plaiſir dans ces mêmes momens ; car, quoiqu'il ſe trouvât dans l'enſemble le plus parfait concert, il y avoit ſur-tout de certains geſtes ſi expreſſifs, qu'ils peignoient à merveille le langage qui les accompagnoit. Mais il faut obſerver, que, malgré l'accord de la muſique du chœur & de celle des Danſeurs, ſi on voyoit ces derniers obſerver une meſure ſi exacte, c'étoit l'effet de leur grande habitude dans les danſes, pour leſquelles ils étoient paſſionnés ; car nous remarquâmes que ſi quelque accident les interrompoit, c'étoit ſans la moindre difficulté qu'ils retrouvoient l'endroit de la danſe & de l'air. C'étoit ſur-tout dans le paſſage ſubit des mouvemens violens & des accens véhémens aux tons les plus tendres & aux mouve-

mens les plus gracieux, qu'on remarquoit leur étonnante adreſſe, & en même-temps la parfaite connoiſſance de cet exercice.

» Le cirque étoit un lieu vaſte, entouré d'arbres, près du rivage, avec des lumieres placées tout autour à petites diſtances. Le concours des ſpectateurs étoit grand, quoique moins conſidérable qu'à l'exercice des Soldats de Marine. On les porta par ſuppoſition à cinq mille, d'autres à plus; mais ceux qui ſuppoſerent le moins, approcherent peut-être plus de la vérité. «

Après avoir donné tout ce temps à la curioſité, M. Cook ſongea à des occupations plus eſſentielles : le lendemain il alla viſiter l'Iſle de *Lefooga*, qu'il trouva préférable à *Annamooka*. Les plantations y étoient plus vaſtes & en plus grand nombre. Il eſt vrai que dans quelques endroits près du rivage, ſurtout à la côte orientale, elle eſt encore inculte. C'eſt peut-être à cauſe du ſol ſablonneux; l'Iſle eſt en effet plus baſſe qu'*Annamooka* & les Iſles voiſines; mais

dans le centre de l'Iſle, le ſol eſt meilleur, & tout y offre les marques d'une population conſidérable & d'une culture perfectionnée. On y voit de vaſtes plantations toutes encloſes de paliſſades, dont les alignemens paralleles forment de grandes routes ſpacieuſes, qui ſeroient regardées comme un ornement dans les pays mêmes où l'on a porté le plus loin la perfection de la culture. Il y avoit de vaſtes terrains couverts de mûriers; & en général, les plantations étoient bien garnies de tous les fruits ou racines que produit l'Iſle. M. Cook en augmenta le nombre, en y ſemant du blé de Turquie, des melons, des citrouilles, & quelques autres légumes. Dans un endroit étoit une maiſon, ayant devant une grande & ſuperbe pélouſe, lieu ſans doute où ſe rendoit le Peuple pour quelque cérémonie. Près du lieu de débarquement, étoit une hauteur couverte de gravier; on y voyoit quatre ou cinq petites huttes. C'étoit un lieu de ſépulture de quelques-uns des Principaux de l'Iſle.

L'Iſle n'a pas plus de ſept milles de long, & guere plus de trois ou quatre de large. La côte orientale, qui eſt expoſée aux vents alizés, eſt bordée d'un récif qui s'étend conſidérablement en largeur, & contre lequel la mer ſe briſe avec beaucoup de violence. C'eſt une prolongation du récif qui joint le *Lefooga* à *Foa*, qui n'eſt qu'à un demi-mille. Quand la mer eſt baſſe, les Naturels vont d'une Iſle à l'autre ſur ce récif, qui eſt en partie à ſec. Le rivage eſt un rocher de corail, haut de ſix ou ſept pieds, & quelquefois une plage de ſable; mais il eſt plus haut que la rive occidentale, qui dans toute ſa longueur n'eſt qu'une plage ſablonneuſe de trois ou quatre pieds au-deſſus du niveau de la mer.

M. Cook, de retour à ſon bord, trouva une grande pirogue à voile à l'arriere de la *Réſolution*. Dans cette pirogue étoit *Latooliboula* (1), qu'il avoit vu jadis à

(1) M. Cook l'appelle bien différemment dans ſon ſecond Voyage. Le nom de *Kohagee-Too-Fallangou*

Tongataboo, & qu'il avoit cru alors Roi de cette Iſle. Il étoit aſſis dans ſon canot avec toute cette gravité qui le fit diſtinguer dans ce premier Voyage, & il ne fut pas poſſible de l'engager à monter à bord du vaiſſeau. Pluſieurs Naturels étoient préſens, & ils l'appeloient tous *Areekee*, c'eſt-à-dire, Roi. Jamais on n'avoit entendu donner ce titre à Feenou, malgré toute ſon autorité dans ces Iſles; ce qui faiſoit douter qu'il fût Roi, malgré toutes les peines qu'avoit priſes ſon ami Taïpa pour le perſuader. Latooliboula reſta ſous la poupe de la *Réſolution* juſqu'au ſoir qu'il ſe retira dans ſa pirogue, à l'une des Iſles. Feenou étoit à bord pendant ce temps, & ces deux grands perſonnages ne firent pas la moindre attention l'un à l'autre.

Cependant quelques Naturels volerent ſur le tillac la couverture goudronnée, &

---

qu'il lui donne, étoit peut-être moins un nom propre que celui de ſa dignité.

pluſieurs autres choſes. On s'en apperçut d'abord, & on pourſuivit les voleurs. M. Cook s'adreſſa à Feenou, qui, s'il n'étoit pas Roi, avoit du moins l'autorité pour les faire rendre. Feenou envoya Earoupa, qui fit de belles promeſſes & ne les tint pas.

Le 23, les vaiſſeaux ſe préparoient à lever l'ancre. Feenou & ſon premier Miniſtre Taïpa vinrent le long de la *Réſolution* dans une pirogue à voiles, & dirent qu'ils alloient à *Vavaoo* qui gît, ſelon eux, à deux journées au nord d'*Hapaee*. Ils prétendoient que l'objet de leur voyage étoit de trouver encore des cochons pour l'approviſionnement des vaiſſeaux, & quelques plumes rouges pour Omaï, puiſqu'elles étoient ſi eſtimées à *Taïti*. Feenou promit d'être de retour dans quatre ou cinq jours, & pria d'attendre ſon retour, en s'engageant d'accompagner alors les vaiſſeaux à *Tongataboo*. M. Cook lui propoſa d'aller à *Vavaoo* avec les vaiſſeaux; mais Feenou ne goûta pas la propoſition, & l'en

détourna, ſous prétexte qu'il n'y avoit ni havre ni ancrage: il fut donc réſolu de l'attendre.

Le lendemain, les Naturels répandirent adroitement le bruit qu'un vaiſſeau ſemblable à ceux de M. Cook étoit arrivé à *Annamooka* depuis ſon départ de cette Iſle, & qu'il y étoit à l'ancre. Ils ajoutoient que Toobou, le Chef de cette Iſle, s'étoit dépêché d'aller recevoir ſes nouveaux hôtes. Cette hiſtoire devenoit d'autant plus vraiſemblable, qu'effectivement ce Chef venoit de quitter M. Cook. Pour s'en aſſurer davantage, le Capitaine alla avec Omaï chercher l'homme qu'on prétendoit avoir le premier apporté cette nouvelle d'*Annamooka:* ils le trouverent chez Earoupa. Omaï lui fit toutes les queſtions que dicta M. Cook, & ſes réponſes furent ſi claires, qu'elles ne laiſſoient point de doute; mais il arriva juſtement alors un Chef diſtingué d'*Annamooka*, qui aſſura qu'il n'y avoit paru aucun vaiſſeau

depuis leur départ. Le nouvelliſte voyant ſon menſonge découvert, s'évada & ne parut plus. Il eſt difficile de s'imaginer quel pouvoit être ſon but, ſi ce n'eſt de faire aller les vaiſſeaux d'une Iſle à l'autre.

Le 25, en ſe promenant, M. Cook entra dans une maiſon, où il vit une femme opérer ſur les yeux d'un enfant. Il étoit aveugle; les yeux étoient enflammés, & ils étoient couverts d'une taie légere. Les inſtrumens dont elle ſe ſervoit, étoient deux minces ſondes de bois dont elle avoit frotté les yeux juſqu'au ſang. Malheureuſement il ne fut pas à temps pour être témoin de tout ſon procédé. Mais il eſt bien étonnant qu'avec de ſi miſérables moyens ces Peuples oſent tenter une pareille opération.

Il fut témoin dans la même maiſon d'une opération d'un autre genre, dont il vit tout le détail. Une autre femme raſoit la tête d'un enfant avec une dent de goulu fixée dans un manche de bois. D'abord

elle mouilloit les cheveux avec un chiffon trempé dans l'eau, paſſant ſucceſſivement l'inſtrument ſur la partie mouillée ; l'enfant ne paroiſſoit point ſouffrir, quoique les cheveux fuſſent coupés auſſi près que l'auroient pu faire les meilleurs raſoirs. Il eſſaya cet inſtrument ſur lui-même, & il trouva que l'uſage en étoit fort bon. Cependant les hommes ont une autre maniere de ſe raſer. Ils le font avec deux coquilles : ils fixent l'une ſous une portion de barbe, & avec l'autre ils paſſent deſſus & enlevent cette partie : la méthode eſt plus ennuyeuſe que douloureuſe. Les Matelots alloient ſouvent à terre ſe faire ratiſſer à la maniere d'*Hapaee*, comme leurs Chefs venoient ſe faire raſer par les Barbiers Anglois.

Les proviſions de l'Iſle étoient épuiſées. En conſéquence M. Cook réſolut de changer de ſtation & d'aller attendre le retour de Feenou dans un autre endroit. Les vaiſſeaux mirent à la voile & gouvernerent

au ſud, en côtoyant le récif de l'Iſle. On trouvoit treize à quatorze braſſes d'eau, fond de ſable ; il ſe rencontroit cependant quelques bas-fonds iſolés. On les découvrit, ſoit par les briſans, ſoit par l'eau décolorée, ou même par le plomb de la ſonde. On en avoit déjà paſſé pluſieurs, & ils en voyoient davantage encore devant eux, lorſqu'ils entroient dans la baie qui gît entre la pointe ſud de *Lefooga* & la pointe nord de *Hoolaiva*. Ils mouillerent dans dix-ſept braſſes d'eau, fond ſable de corail, la pointe de *Lefooga* reſtant au ſud-eſt-quart-eſt, à un mille & demi de diſtance.

Sur la côte occidentale de l'Iſle & près de la pointe méridionale, ſe voit un mont artificiel. A en juger par les arbres qui le couvrent & quelques autres marques, il fut élevé dans un temps reculé. Il eſt haut d'environ quarante pieds, & le diametre de ſon ſommet eſt de cinq. Au pied du mont eſt une pierre, tirée des roches de corail, large de quatre pieds, haute de

quinze & de deux & demi d'épaiſſeur. On prétendoit que plus de la moitié étoit enfouie. Les Naturels l'appeloient *Tangata Arekee*, (ces deux mots ſignifioient dans leur langue, Homme & Roi.) Ils diſoient que c'étoit un monument élevé par leurs ancêtres à la mémoire de l'un de leurs Rois, mais ils en ignoroient la date.

Cependant on avoit ſondé la baie; preſque par-tout la ſonde donnoit quatorze à quinze braſſes d'eau, fond ſable, & quelquefois roches de corail. Leur mouillage étoit mieux abrité que le précédent; mais entre-deux il s'en trouve un troiſieme préférable aux deux autres. *Fooga* & *Hoolaiva* ſont ſéparées par un récif de rocs de corail, qui eſt à ſec en baſſe marée, & l'on peut alors aller de l'une à l'autre à pied ſec. *Hoolaiva* eſt une Iſle déſerte, & l'on n'y trouve qu'une cabane, demeure d'un homme employé à pêcher & à prendre des tortues. Il eſt aſſez étonnant qu'une Iſle ſi voiſine de *Lefooga* où la culture eſt portée

à ſa perfection, ſoit auſſi peu cultivée. Quoique le ſol y ſoit ſablonneux, on y voit pourtant tous les arbres qui croiſſent naturellement dans les Iſles voiſines. La côte orientale a un récif comme à *Lefooga*; mais ſur la côte occidentale, en tirant vers le nord, il paroît qu'il y a un bon ancrage.

Le lendemain on leva l'ancre pour tenter un paſſage pour *Annamooka* dans la route de *Tongataboo*, par le ſud-oueſt entre toutes les Iſles qui s'y trouvent. Le Maître d'équipage fut envoyé dans une chaloupe pour ſonder en avant; mais le vent devint ſi variable, qu'on renonça à une tentative qui eût pu devenir dangereuſe. Les deux Maîtres eurent ordre de paſſer la journée à ſonder le canal.

Vers midi, une grande pirogue à voile vint à l'arriere de la *Réſolution*; elle portoit un perſonnage nommé *Futtafaihe* ou *Poulaho*. Les Naturels dirent que c'étoit le Roi de *Tongataboo* & de toutes les Iſles voiſines. On fut ſurpris de voir un

homme ſe préſenter ſous un caractere qu'on croyoit appartenir à un autre. Mais ils inſiſterent ſur la ſuprême dignité de ce nouvel Hôte ; & ils avouerent, pour la premiere fois, que Feenou n'étoit point Roi, mais un ſimple Chef, quoique revêtu d'un grand pouvoir, parce qu'il étoit ſouvent envoyé de *Tongataboo* dans les autres Iſles, chargé des expéditions guerrieres, ou de la déciſion des différens. M. Cook que ſon intérêt & ſon inclination portoient à faire ſa cour aux grands perſonnages ſans s'informer de la validité de leurs titres, invita Poulaho à ſon bord. Il ne pouvoit qu'être très-bien venu, puiſqu'il apportoit avec lui en préſent deux beaux cochons gras. Mais l'embonpoint du Chef étoit plus extraordinaire. Si le poids du corps entroit pour quelque choſe dans la dignité ou le pouvoir, aſſurément perſonne n'y avoit plus de titre que celui-ci. Il n'étoit pas fort grand, mais il étoit ſi gros qu'on ne lui voyoit aucune taille. Il

avoit environ quarante-ans : ſes cheveux étoient liſſes, & ſes traits forts différens de ceux du gros de la Nation. C'étoit un homme réfléchi & ſenſé ; il examina le vaiſſeau, & tous ces objets nouveaux avec la plus grande attention. Il fit des queſtions très-ſenſées, & particuliérement, quel étoit le but des Européens en viſitant ces Iſles ? Après avoir ſatisfait ſa curioſité dans les entre-ponts, on l'invita à entrer dans la chambre du Capitaine. Mais quelques-uns de ſes gens y firent difficulté, en diſant que cela étoit impoſſible, parce qu'on pourroit marcher ſur la tête du Roi. M. Cook promit, pour lever cette difficulté, d'empêcher qu'on ne marchât ſur l'endroit du tillac qui couvroit la chambre. Il eſt douteux que cette promeſſe les eût ſatisfaits ; mais le Chef, moins ſcrupuleux, trancha la queſtion en entrant dans la chambre, ſans rien ſtipuler. Il parut alors mettre autant d'intérêt que ſes gens à perſuader que c'étoit lui qui étoit le Souve-

rain, & non pas Feenou. Car il s'apperçut qu'on avoit des doutes, & Omaï ne ſe prêtoit guere à les détruire. Il avoit formé avec Feenou la plus intime liaiſon; ils avoient même, en preuve d'amitié, échangé leurs noms, & il étoit fâché de voir un autre réclamer des honneurs dont juſqu'alors avoit joui ſon ami.

Poulaho ſe mit à table : il mangea peu & but encore moins. Après-dîner il pria M. Cook de l'accompagner à terre. Omaï fut auſſi invité; mais il étoit trop attaché à Feenou pour donner cette marque d'attention à ſon Compétiteur, & il s'excuſa. Après avoir fait à Poulaho des préſens qui ſurpaſſerent ſon attente, ils allerent à terre. En débarquant, le Souverain voulut montrer ſa reconnoiſſance : il ordonna d'apporter deux autres cochons, & de les remettre aux gens de la chaloupe de M. Cook. Ses gens l'emporterent hors de la chaloupe, & le dépoſerent dans une cabane qui y avoit été placée exprès. Il fit

mettre

mettre M. Cook à ſon côté. Sa Cour s'aſſit en demi-cercle devant eux, & en dehors de la maiſonnette. Derriere le Chef étoit une vieille femme avec un éventail en main, pour empêcher les mouches de tourmenter Sa Majeſté.

Alors on expoſa devant lui tout ce que le Peuple avoit acquis par les échanges. Il examina tout, demanda ce que chacun avoit donné en retour, & parut content des marchés. Tout fut rendu aux propriétaires, excepté une grande taſſe de verre qui lui plut tant, qu'il la garda pour lui. En lui apportant toutes ces choſes, on ſe proſternoit d'abord devant lui; on dépoſoit chaque choſe à ſes pieds; on ſe relevoit enſuite, & l'on ſe retiroit. Perſonne n'oſoit parler que dans cette attitude. Ceux qui lui faiſoient leur cour, baiſſoient la tête juſqu'en terre, & appliquoient la paume & & le dos de leurs mains ſous la plante de ſes pieds ſans dire un ſeul mot.

Cependant l'on avoit ſondé le canal,

& l'on trouva un paſſage pour les vaiſſeaux, & un bon ancrage; mais vers le ſud & le ſud-eſt il y avoit beaucoup d'Iſlots, de bas-fonds & de briſans. Cette conſidération fit renoncer à la tentative, & l'on préféra de retourner à *Annamooka* par la route dont l'expérience avoit démontré la ſûreté.

Le vent retarda le départ, & Poulaho vint pluſieurs fois à bord. Il fit préſent à M. Cook de l'un de ces bonnets, faits ou plutôt couverts de plumes rouges. Les Européens les recherchoient beaucoup en raiſon du cas qu'on en faiſoit à *Taïti*. Mais quoi qu'on offrît en échange, on n'en trouvoit point à acheter, preuve qu'ils étoient également eſtimés aux *Iſles-des-Amis*. Perſonne ne put s'en procurer que les deux Capitaines & Omaï. Ces bonnets ſont faits des plumes rouges de la queue des oiſeaux du Tropique, ſur leſquelles ſont appliquées & entrelacées des plumes rouges de perroquet. Ils n'ont point de fond, & ſe lient

ſur le front. Leur forme eſt celle d'un demi-cercle, dont le rayon a dix-huit ou vingt pouces. Après être reſté à bord juſqu'au ſoir, Poulaho ſe retira : mais ſon frere, nommé auſſi *Futtafaihe*, & un ou deux de ſes gens, reſterent toute la nuit.

Le lendemain, on leva l'ancre pour reprendre la route d'*Annamooka*. Les vaiſſeaux étoient ſuivis de pluſieurs pirogues à voile, dans l'une deſquelles étoit le Roi. Dès qu'il fut à bord de la *Réſolution*, il demanda ſon frere & les autres. Il parut qu'ils étoient reſtés ſans ſa permiſſion; car il leur fit une réprimande courte, mais ſi ſévere qu'elle leur fit verſer des larmes, quoiqu'ils fuſſent tous des hommes de trente ans. Cependant ſes difficultés ſur leur ſéjour à bord furent bientôt levées, puiſqu'il y laiſſa ſon frere & pluſieurs autres de ſa ſuite. Un autre Chef nouvellement arrivé de *Tongataboo* vint auſſi à bord. Il s'appeloit *Toobouéitoa*. A ſon arrivée il renvoya ſon canot, & déclara qu'il couche-

roit à bord, lui & ſes cinq compagnons. Cela ne laiſſoit pas que d'être à charge; mais on s'y prêtoit volontiers, parce que leurs préſens mettoient l'abondance dans les proviſions.

Le vent paſſa dans l'après-midi de l'eſt au ſud-ſud-eſt; comme on portoit au ſud-ſud-oueſt, il fallut virer vent deſſus, & tout ce qu'on put faire, fut de gagner la côte ſeptentrionale de *Footooha*, où l'on paſſa la nuit à faire de petites bordées.

Le lendemain on porta ſur *Lofanga*, où les Indiens prétendoient qu'on trouveroit un mouillage. On fut long temps avant de trouver fond, & ce fut encore par quarante braſſes ſur la côte du nord-oueſt, à un demi-mille du rivage; mais le bord étoit eſcarpé, le fond de rochers, & il reſtoit ſous le vent une chaîne de briſans. Toutes ces circonſtances firent porter ſur *Kotoo*, où l'on eſpéroit trouver un meilleur mouillage. Mais on avoit perdu tant de temps près de *Lofanga* que la nuit ſurvint, & il

fallut paſſer cette nuit comme la précedente.

A la pointe du jour on tenta d'embouquer le canal entre *Kotoo* & le récif qui lui reſte à l'oueſt ; mais en s'approchant, on trouva trop peu de vent. Il fallut donc porter en dehors du récif, en gouvernant au ſud-oueſt. Mais trouvant qu'on faiſoit peu de chemin au vent, & dans la crainte de manquer ces Iſles, avec tant d'Inſulaires à bord, on revira pour attendre un moment plus favorable. On parvint à peine à gagner *Footooha*, & l'on paſſa la nuit entre cette Iſle & *Kotoo ;* il faiſoit grand frais, & l'on ne fut pas ſans crainte. M. Cook fut ſur le tillac juſqu'à minuit, après quoi il laiſſa la direction au Maître d'Equipage. Après une bordée au nord, & une autre vers le ſud, il ſe fit un petit mouvement dans le vent, qui fit dériver plus au vent qu'on ne s'attendoit. Il s'en fallut peu que le vaiſſeau ne donnât à plein ſur une Iſle baſſe de ſable, nommée *Pootoo-pootooa*, & entourée de briſans ; heureuſement tout

le monde étoit debout, car on devoit changer de bordée, & chacun étoit à ſon poſte. D'après cela, les manœuvres furent exécutées avec autant de juſteſſe que de vivacité, & cette circonſtance ſauva le vaiſſeau. La *Découverte* étoit à l'arriere, & ſe trouvoit hors de danger. Tels ſont les fâcheux haſards que courent les Navigateurs, ſur-tout ceux qui vont à de nouvelles découvertes.

Les paſſagers furent ſi effrayés, qu'ils montrerent le plus vif déſir d'aller à terre; en conſéquence, une chaloupe fut miſe à la mer, pour les débarquer à *Kotoo*, & l'Officier eut ordre de chercher un ancrage le long du récif qui part de cette Iſle. On étoit fatigué de battre la mer entre des Iſles & des bas-fonds ſans nombre. On tenta le paſſage entre l'*Iſle-de-Sable* & le récif de *Kotoo*; mais le courant ſe trouva contre eux; & ils furent forcés de jeter l'ancre dans cinquante braſſes d'eau; l'*Iſle-de-Sable* leur reſtant à l'eſt-quart-nord, à un mille de diſtance.

Le Roi, Toobouaitoa, & le Peuple des Iſles voiſines, vinrent commercer avec les vaiſſeaux, quoiqu'il fît grand frais de vent. Le Maître d'Equipage eut ordre d'aller ſonder les canaux entre les Iſles qui giſent à l'eſt, & M. Cook débarqua à *Kotoo*, pour examiner cette Iſle.

Les récifs de corail qui l'entourent, la rendent preſque inacceſſible, même aux chaloupes; elle a un mille ou un mille & demi de long, mais elle eſt moins large. La pointe nord-oueſt eſt baſſe, comme les Iſles d'*Hapaee;* mais le terrain s'éleve tout-à-coup vers le centre, & ſe termine au ſud-eſt, en des vallées d'une argille rougeâtre, & dont la pente a trente pieds. Dans cet endroit, le ſol eſt le même que dans les vallées; mais, ailleurs, c'eſt une terre noire & mal digérée. Ses productions en fruits & racines, ſont les mêmes qu'aux autres Iſles; elle eſt bien cultivée, mais peu peuplée. On y recueillit un peu de foin, on ſema auſſi des melons, qui plaiſent beau-

coup aux Insulaires. En retournant aux chaloupes, on rencontra deux ou trois étangs d'eau bourbeuse ; un de leurs cimetieres qu'on apperçut, étoit beaucoup mieux tenu que ceux qu'on avoit vus à *Hapaee*.

Le 4, on leva l'ancre, & les vaisseaux gouvernerent vers *Annamooka*, avec un bon frais de l'est-sud-est. Ils y mouillerent le lendemain presque dans le même ancrage où ils étoient auparavant.

Les habitans étoient fort occupés dans leurs plantations ; ils déracinoient des ignames pour apporter au marché ; dans la journée même, il y en avoit plus de deux cents sur la rive, qui trafiquoient avec autant d'ardeur que la premiere fois. Quoique notre retour fût si prompt, leurs productions sembloient s'être bien reproduites ; mais au lieu du fruit à pain, qui étoit d'abord la seule chose à acheter, on ne voyoit que des ignames & quelques bananes. Cela prouve la succession prompte des saisons dans ces Isles, au moins par rapport à l'hâ-

veté de leurs productions. La culture ſembloit auſſi les avoir fort occupés depuis l'abſence des vaiſſeaux, car on voyoit de grands champs de bananes dans des endroits qu'on avoit vus en friche peu auparavant. Les ignames étoient alors dans leur maturité, & on s'en procura une grande quantité pour des morceaux de fer.

Il y avoit peu de ſubordination parmi le Peuple, dans l'abſence de Toobou, qui étoit reſté à *Kotoo* avec Poulaho & les autres Chefs. Aucun ne ſembloit avoir plus d'autorité qu'un autre. Les melons que M. Cook avoit ſemés, avoient été détruits par une petite fourmi; mais quelques pieds d'ananas qu'il y avoit auſſi laiſſés, avoient très-bien proſpéré.

Le lendemain, Feenou arriva de *Vavaoo*: il prétendoit que pluſieurs canots chargés de cochons & d'autres proviſions pour les vaiſſeaux, avoient péri, corps & biens, dans le dernier coup de vent. Cette hiſtoire affligeante ne fit aucune impreſſion

triſte ſur ſes compatriotes, & les Européens étoient trop au fait de ſon caractere pour y ajouter foi. Il étoit plus probable qu'il n'avoit pu ſe procurer à *Vavaoo* les approviſionnemens dont il s'étoit flatté ; ou que s'il en avoit recueilli, il les avoit laiſſés dans ſa route à *Hapaee*, où il avoit dû apprendre que Poulaho étoit avec les Européens. Il devoit s'attendre que ce Prince, comme ſon Supérieur, voudroit ſe faire tout le mérite des ſoins qu'il s'étoit donnés lui-même, & faire alors tous ces préſens en ſon propre nom. Cependant l'hiſtoire n'étoit pas mal imaginée ; il y avoit eu effectivement de violens coups de vent ; ce qui avoit mis le Roi & les autres Chefs dans le cas de laiſſer les vaiſſeaux, n'oſant pas ſe haſarder en mer avec eux.

Bientôt arriverent Poulaho & les autres Chefs que le vent avoit retardés. Feenou ſentit alors tout le ridicule du rôle qu'il avoit joué. Il avoua à M. Cook, que Pou-

laho étoit effectivement l'unique Souverain de *Tongataboo* & des autres Iſles. Il affecta même d'inſiſter davantage ſur cet aveu, comme pour faire oublier ſa premiere préſomption. M. Cook alla incontinent faire viſite à ce grand Perſonnage. Il le trouva environné d'un cercle qui augmentoit à chaque inſtant. La conduite de Feenou en cette occaſion, devenoit pour lui un objet de curioſité ; mais il ne reſta aucun doute de ſon infériorité, car il ſe plaça parmi les Courtiſans du Prince. La préſence des Européens le rendit d'abord un peu confus, mais il ſe remit bientôt. Poulaho & lui, eurent une courte converſation que perſonne ne comprit, & Omaï la rendoit d'une maniere peu intelligible ; mais le rang de Feenou ne fut plus un problême. Les deux Chefs allerent à bord de la *Réſolution ;* Poulaho ſeul ſe mit à table. Feenou ayant fait hommage à ſon Souverain, ſelon l'uſage, en touchant ſes pieds avec ſa tête & ſes mains, ſortit de

la chambre du Capitaine ; & l'on vit que Feenou ne pouvoit même ni manger ni boire en préſence de ſon Maître.

Enfin, le 8, on leva l'ancre, & l'on porta ſur *Tongataboo*, avec un vent frais de nord-eſt. Une quinzaine de pirogues à voile accompagnoient les vaiſſeaux, & les devançoient de beaucoup. Feenou devoit paſſer à bord de la *Réſolution*. Il préféra pourtant ſa pirogue, & donna deux hommes pour ſervir de pilotes. On gouverna ſud-quart-oueſt par le compas.

On rencontra deux petites Iſles qui reſtoient à l'oueſt, à environ quatre lieues. Les pilotes les nommerent, l'une, *Hoonga-Hapaee ;* l'autre, *Hoonga-Tonga*. Elles giſent par 20^{d} 36′ de latitude, à dix ou onze lieues de la pointe occidentale d'*Annamooka*, dans la direction du ſud 46^{d} oueſt. Selon eux, il n'y avoit que cinq hommes ſur la premiere, & l'autre eſt inhabitée ; mais toutes deux ont une grande quantité de poules d'eau.

L'on continua de gouverner au ſud quart-oueſt juſqu'au lendemain, qu'on découvrit à l'avant pluſieurs petites Iſles, & par-deſſus elles, *Eooa* ou *Tongataboo*. On avoit alors vingt-cinq braſſes d'eau, ſur un fond de ſable & de corail briſé. La ſonde alloit en diminuant, à meſure qu'on approchoit des Iſles qui giſent rangées le long du côté nord-eſt de *Tongataboo*. D'après la direction des pilotes, on porta ſur le milieu & vers le plus large paſſage, entre les petites Iſles qu'il falloit paſſer, ayant les chaloupes en avant, occupées à ſonder. Inſenſiblement la *Réſolution* ſe trouva engagée ſur un grand banc de ſable, tout garni de roches de corail, de différentes hauteurs, au-deſſous de la ſurface de l'eau. Malgré tout le ſoin & toute l'attention, on ne put l'empêcher de toucher contre l'une de ces roches; & quoique la *Découverte* fût derriere, elle ne s'en tira pas mieux. Heureuſement ni l'une ni l'autre ne frapperent violemment & ne furent endomma-

gées. Cependant on étoit trop avancé, pour reculer ſans danger ; il étoit également impoſſible de jeter l'ancre, ſans avoir ſes cables coupés par les roches. Il ne reſtoit donc qu'à aller en avant.

Cependant pluſieurs habitans de *Tongataboo* vinrent à bord, & dirent que plus loin on trouveroit plus de profondeur, & un fond ſans rochers. Effectivement, les chaloupes qu'on avoit envoyées en avant, ſignalerent un bon ancrage, & les vaiſſeaux y mouillerent dans neuf braſſes d'eau, fond de beau ſable.

On remit à la voile pour s'approcher du rivage, & l'on ne trouva que des obſtacles viſibles, & par conſéquent faciles à éviter. Tandis qu'on louvoyoit, pour gagner le havre, le Roi voguoit dans ſa pirogue autour des vaiſſeaux ; il y avoit auſſi nombre de canots. Deux d'entre eux n'ayant pas eu le temps de ſe retirer du paſſage de la pirogue Royale, elle paſſa deſſus & les ſubmergea, ſans plus d'égards que

ſi ç'eût été deux pieces de bois. Du nombre des Inſulaires qui vinrent à bord de la *Réſolution*, étoit cet Otago, qui avoit été ſi utile à M. Cook dans ſon dernier Voyage, & un certain Toobou, qui s'étoit en même-temps fort attaché au Capitaine Furneaux. Ils apportoient chacun un cochon & des ignames, pour preuve de leur amitié. M. Cook ne fut point en reſte dans ſes préſens.

Enfin les vaiſſeaux mirent dans le havre; c'étoit un endroit bien abrité & fort ſûr, formé par la côte de *Tongataboo* au ſud-eſt & deux petites Iſles à l'eſt & au nord-eſt. On jetta l'ancre dans dix braſſes d'eau, fond vaſe & ſable, à diſtance d'un tiers de mille du rivage.

M. Cook mit à terre bientôt après, accompagné d'Omaï & de quelques Officiers. Le Roi l'attendoit ſur la rive; il le conduiſit à une jolie maiſonnette, ſituée un peu dans le bois. Poulaho la lui offrit pour tout le temps de ſon ſéjour dans l'Iſle, &

il eût été difficile de trouver une plus belle ſituation.

Auſſi-tôt une multitude d'Inſulaires vinrent s'aſſeoir dans une belle plate-forme qui étoit devant la maiſonnette, & y formerent un cercle. On apporta une racine de la plante *kava*, qu'on dépoſa devant le Roi & qui fut miſe en morceaux par ſon ordre. On les diſtribua à différentes perſonnes des deux ſexes, qui commencerent leur maſtication, & bientôt on en eut extrait un bol de liqueur. En même temps on ſervit deux cochons & deux paniers d'ignames cuits au four. Le tout fut diviſé en dix portions; elles furent enſuite données à certains d'entre eux, mais on ignora le nombre de ceux qui devoient avoir part à chacune. Ce qu'on put obſerver, c'eſt que le frere du Roi en eut une, & qu'il en reſta une autre dont on ne diſpoſa pas; c'étoit ſans doute celle du Roi, car c'étoit un morceau choiſi. On ſervit enſuite la liqueur, & Poulaho ne parut pas

ſe

le mêler de ſa diſtribution. On lui préſenta la premiere taſſe, qu'il fit donner à ſon voiſin : la ſeconde lui fut auſſi préſentée, & il la garda : la troiſieme fut offerte à M. Cook ; mais leur maniere de faire cette liqueur lui ayant ôté la ſoif, elle paſſa à Omaï : le reſte fut diſtribué à la volonté de celui qui en étoit chargé. Le frere du Roi, quand il eut ſa taſſe, ſortit du cercle avec ſa portion des mets. Pluſieurs imiterent ſon exemple, parce qu'ils ne pouvoient ni manger ni boire en préſence du Roi. Cependant il s'en trouvoit de moindre rang des deux ſexes, qui firent l'un & l'autre. Enfin, preſque tous ſe retirerent, emportant avec eux tout ce qui leur reſtoit du repas.

Il n'y eut pas un quart de la compagnie qui eût part aux mets & à la boiſſon ; ceux qui diſtribuoient les viandes & la liqueur étoient aſſis, même en la préſentant au Roi. Il eſt digne de remarque que, quoique ce fût le premier inſtant du dé-

barquement des Européens, & que la plupart du Peuple ne les eût jamais vus, tout ſe paſſa dans le plus grand ordre & la plus parfaite tranquillité.

Avant de retourner à ſon bord, M. Cook alla viſiter les étangs, où les Inſulaires lui avoient dit qu'il trouveroit de la bonne eau. Elle ſe trouva fort mauvaiſe, excepté dans une aſſez petite mare fort avant dans les terres, où elle l'étoit moins. Cela le détermina à en aller chercher dans la petite Iſle de *Pangimodoo*, près de laquelle étoient les vaiſſeaux, & où l'on diſoit qu'on en trouveroit en plus grande abondance. Effectivement on en trouva de meilleure que dans toutes les autres Iſles, dans un petit étang, où l'on approviſionna les vaiſſeaux.

Comme on étoit réſolu de reſter quelque temps à *Tongataboo*, on planta une tente près de la maiſonnette qu'avoit donnée Poulaho. On débarqua les chevaux & les beſtiaux, & on y plaça une Garde de

Soldats de Marine, avec un Officier. L'obſervatoire fut placé à peu de diſtance de la tente. M. King s'établit à terre pour faire les obſervations, & diriger les différentes opérations que l'on avoit à faire. On y porta les voiles, pour les réparer ; un détachement fut employé à couper du bois de chauffage, & à faire des planches pour l'uſage des vaiſſeaux ; & les Canonniers furent chargés du trafic avec les Inſulaires, qui apportoient de tous les coins de l'Iſle des cochons, des ignames, des cocos & d'autres productions. En peu de temps cet endroit devint une vraie foire ; & les vaiſſeaux furent ſi remplis d'Inſulaires, qu'on pouvoit à peine ſe tourner ſur le tillac.

Feenou étoit venu s'établir dans le voiſinage, mais il ne jouoit plus le principal rôle ; il étoit pourtant toujours un homme de grande importance, & ſes préſens journaliers étoient une preuve bien évidente de ſon opulence & de ſa libéralité. Le Roi

n'étoit pas moins attentif; chaque jour il envoyoit quelque préſent conſidérable. On ſut alors qu'il y avoit encore d'autres grands Perſonnages qu'on n'avoit point vus. Otago & Toobou parloient d'une Perſonne nommée *Mareewagee*, qui, ſelon eux, jouiſſoit de la plus grande conſidération; il étoit même, ſi Omaï les comprenoit bien, ſupérieur à Poulaho dont il étoit parent; mais ſon âge le faiſoit vivre retiré, & c'étoit la raiſon qui l'empêchoit de viſiter les Européens. La curioſité pouſſa M. Cook à en parler à Poulaho; il lui témoigna un déſir de voir ce Mareewagee, & ce Prince s'offrit à l'accompagner chez lui.

Pour cet effet, ils partirent le lendemain de bonne heure dans la pinaſſe; M. Clarke les joignit dans ſa propre chaloupe. Ils porterent à l'eſt des petites Iſles qui forment le havre, & enſuite tournant au ſud, d'après les directions de Poulaho, ils entrerent dans une grande baie, qu'ils

remonterent plus d'une lieue, & ils mirent à terre au milieu des acclamations d'un Peuple très-nombreux. Il ſe diviſa, pour laiſſer paſſer Poulaho, qui conduiſit ſes hôtes dans un petit enclos où il changea la piece d'étoffe dont il étoit vêtu contre une neuve, bien pliée, qu'avoit apportée avec lui un jeune domeſtique. Une vieille femme aida à l'habiller, & mit ſur ſes habits une natte, pour empêcher ſans doute qu'il ne les ſalît en s'aſſeyant. Les Européens demanderent alors où étoit Mareewagee? A leur grande ſurpriſe, on leur dit qu'il étoit allé aux vaiſſeaux. Cependant Poulaho les engagea à aller à un *malaee* ou maiſon publique, qui étoit à un demi-mille dans les terres. En arrivant à une grande place qui étoit devant, il s'aſſit & les pria d'aller juſqu'à la maiſon. Quand ils y furent arrivés, ils s'aſſirent, & le Peuple occupa l'intervalle entre eux & Poulaho. Omaï demanda de nouveau, ſi l'on verroit

Mareewagee : mais ne recevant aucune réponſe ſatisfaiſante, & ſoupçonnant qu'on leur cachoit exprès le vieux Chef, les Européens regagnerent leurs chaloupes fort mécontens. On reconnut clairement enſuite que cette erreur étoit venue de ce qu'Omaï avoit été mal informé, ou plutôt qu'il avoit mal compris ce qu'on lui avoit dit au ſujet de ce grand Perſonnage.

L'endroit où ils allerent étoit un village très-agréablement ſitué ſur le bord de la baie, où toutes les perſonnes de diſtinction avoient des maiſons de plaiſance. Chacune de ces réſidences étoit au milieu d'une petite plantation, avec des bâtimens moindres, & des offices pour les domeſtiques. Ces plantations étoient proprement entourées de paliſſades & n'avoient qu'une entrée ; cette porte étoit fermée en dedans avec un pieu de bois, de maniere qu'il falloit frapper pour qu'on ouvrît. Ces plantations étoient ſéparées par de larges routes ou des allées, & perſonne ne

paſſoit ſur le terrain l'un de l'autre. Grande partie de ces enclos eſt formée en tapis de gazon & en plantations deſtinées plus à l'ornement qu'à l'utilité ; mais on voit par-tout la plante de *kava*, qui ſert à faire leur boiſſon favorite. Il y avoit quelques autres plantations où l'on voyoit toutes ſortes de productions de l'Iſle ; celles-là n'étoient pas des maiſons de gens diſtingués. Près des grands chemins ſont des maiſons plus vaſtes & ſans clôture ; elles appartiennent au Roi, & ſont apparemment deſtinées aux aſſemblées publiques.

Le lendemain, Mareewagee, dont on avoit tant parlé, vint dans le voiſinage des vaiſſeaux, accompagné d'un grand nombre des principaux du pays. Il étoit venu exprès pour ſe faire voir, ayant appris ſans doute le déplaiſir du voyage de la veille. Dans l'après-midi, M. Cook alla, avec Feenou & pluſieurs autres, lui faire viſite. Ils trouverent d'abord un homme aſſis à l'ombre d'un arbre touffu, & entouré d'un

grand nombre de perſonnes des deux ſexes. Il étoit naturel de ſuppoſer que c'étoit là le perſonnage ; mais Feenou les avertit que Mareewagee étoit celui qui étoit aſſis ſur une natte, un peu plus haut, à droite. Il les préſenta au Vieillard qui les reçut avec beaucoup de bonté, & les fit aſſeoir à ſes côtés. Le Perſonnage aſſis ſous l'arbre devant eux étoit Toobou, qu'on appellera par la ſuite le *vieux Toobou*, pour le diſtinguer de Toobou, ami du Capitaine Furneaux. Mareewagee & lui, avoient un air vénérable. Le premier étoit mince, & paroiſſoit avoir paſſé de beaucoup ſoixante ans. L'autre étoit gros, & preſque aveugle d'une maladie qu'il avoit ſur les yeux ; mais il n'étoit pas ſi âgé.

M. Cook ne s'attendoit guere à trouver deux Chefs, & quoiqu'il fût obligé de diviſer le préſent qu'il avoit deſtiné à un ſeul, ils parurent fort ſatisfaits. On les amuſa avec deux cors de chaſſe & un tambour ; mais ce qui parut leur plaire le

plus, fut un coup de piſtolet de poche que tira le Capitaine Clarke. A leur départ on roula une piece d'étoffe de quarante aunes de long, qui étoit étendue devant le vieux Toobou, & on en fit un préſent à M. Cook, avec quelques cocos.

Le lendemain le vieux Toobou vint rendre la viſite à bord de la *Réſolution*. Il fit auſſi viſite au Capitaine Clarke, & on répara ce qui avoit manqué au préſent de la veille. Pendant ce temps, Mareewagee faiſoit viſite au Détachement qui étoit à terre, & M. King lui fit voir tout ce qu'il avoit. Le bétail lui cauſa beaucoup de ſurpriſe, & la grande ſcie fixa long-temps ſon attention.

Cependant Poulaho revint de la baie où on l'avoit laiſſé deux jours auparavant; il amenoit avec lui ſon fils, jeune homme de douze ans. Il dîna avec M. Cook; mais le fils, quoique préſent, n'eût pas la permiſſion de ſe mettre à table. Poulaho étoit

un convive fort commode. Quand il étoit préſent, tout autre Inſulaire étoit exclus de la table, & très-peu même oſoient reſter dans la chambre. Mais quand par haſard, lui ou Feenou ne s'y trouvoient pas, tous les Chefs inférieurs importunoient tant, pour être du dîner ou pour reſter dans la chambre, qu'il étoit impoſſible de prendre un repas à ſon aiſe. Le Roi prit bientôt goût pour la cuiſine Européenne: cependant, c'étoit plutôt le vin que les mets, qui lui plaiſoit; il vidoit ſa bouteille auſſi-bien qu'un autre, & étoit un convive fort gai. Il fixa ſa réſidence au *malaee*, ou maiſonnette près de la tente, & le ſoir il donna une danſe à terre. Au grand étonnement de tous, le peſant Poulaho voulut le diſputer encore dans cet exercice.

Le matin du 15, le vieux Toobou fit prier M. Cook de venir à terre: il ſe rendit avec Omaï à cette invitation. Ils trouverent ce vieillard, aſſis comme un Pa-

triarche, à l'ombre d'un grand arbre, avec une grande piece d'étoffe déployée devant lui dans toute sa longueur, & entouré d'un nombre de Personnages respectables. Il les pria de prendre place auprès de lui, & chargea Omaï de dire à M. Cook, que cette étoffe & un paquet de plumes rouges étoient un présent pour lui. M. Cook lui en témoigna sa reconnoissance, & remit à lui en donner des preuves, lorsqu'il viendroit à son bord.

Omaï partit pour se rendre à une invitation de Poulaho ; & aussi-tôt après, Feenou vint dire à M. Cook, que le jeune Fattafaihe, fils du Roi, désiroit de le voir. Le Capitaine s'y rendit d'abord, & il trouva le jeune Prince assis avec Omaï sous un grand dais de l'étoffe la plus fine de leurs manufactures ; une piece d'une qualité inférieure, de soixante-dix aunes de long, sur sept & demie de large, étoit étendue sous eux & devant eux. D'un côté, étoit un grand & vieux verrat ; de l'autre,

un tas de cocos. Grand nombre de perſonnes étoient aſſiſes autour de l'étoffe, parmi leſquelles étoient Mareewagee & d'autres du premier rang. On fit aſſeoir M. Cook auprès du Prince, & Omaï lui apprit qu'il étoit chargé, par le Roi, de lui dire, qu'étant amis, il ſe flattoit que ſon fils ſeroit admis dans leur liaiſon, & qu'il le prioit d'accepter ce préſent, en témoignage de ſon conſentement. Le Capitaine accepta cette propoſition obligeante, & il invita tout le monde à dîner à ſon bord.

Le jeune Prince, Mareewagee, le vieux Toobou, trois ou quatre Chefs inférieurs, & deux vieilles & reſpectables femmes du premier rang, accompagnerent M. Cook. Mareewagee étoit couvert d'une piece d'étoffe toute neuve, & ſur les bords étoient fixées ſix poignées de plumes rouges. Cet habillement avoit été fait exprès pour cette viſite; car dès qu'il fut à bord, il l'ôta & le préſenta à M. Cook. Ils ſavoient que

les Européens faiſoient cas de ces plumes. Chacun de ces convives reçut un préſent dont ils parurent très-ſatisfaits. Mais quand il fut temps de dîner, ils refuſerent de ſe mettre à table & de toucher aucun des plats : M. Cook en témoigna ſa ſurpriſe. Tous dirent qu'ils étoient *taboo*, mot d'une ſignification fort étendue, qui en général, veut dire *prohibition*. Après dîner on les reconduiſit à terre, après leur avoir montré tous les détails du vaiſſeau.

En approchant du rivage, Feenou & quelques autres ſauterent à terre. Le jeune Fattafaihe en alloit faire autant, lorſqu'il fut retenu par Mareewagee, qui voulut rendre à l'héritier préſomptif de la Couronne, le même hommage que l'on rendoit au Roi. Le vieux Toobou & l'une des femmes répéterent la même cérémonie, après quoi on le laiſſa deſcendre à terre. Enſuite les vieilles gens paſſerent de la chaloupe dans une pirogue, qui les porta à leur réſidence.

Ainſi la ſupériorité de Poulaho & de ſon fils ſur tous les autres Chefs, fut parfaitement reconnue. On eut dès-lors des connoiſſances plus certaines de l'état des différens Perſonnages qu'on avoit vus ſucceſſivement. Mareewagee & le vieux Toobou étoient freres. Tous deux avoient dans l'Iſle d'immenſes poſſeſſions, & étoient fort reſpectés du Peuple. Le premier ſurtout étoit déſigné par-tout par l'honorable nom de *Motooa-Tonga ;* c'eſt-à-dire, Pere de Tonga, ou de la Patrie. Il étoit beau-pere de Poulaho. C'étoit de ſa fille que le Roi avoit eu le jeune Prince, dont Mareewagee étoit grand-pere. Feenou lui-même, dont le rang avoit été ſi long-temps un problême, étoit un des fils de Mareewagee, & Toobouéitoa étoit l'autre.

A leur arrivée, ils trouverent le Roi avec les travailleurs à terre. Dès qu'il vit M. Cook, il lui fit préſent d'un beau cochon & d'une quantité d'ignames. A l'approche de la nuit, un certain nombre

d'hommes s'assirent en rond, & commencerent à chanter en concert, accompagnés de la musique, des tambours, des bambous, qui étoient placés au centre. Il y en avoit trois longs & deux courts, & ils frappoient la terre du bout comme on l'a déjà dit. Le concert dura jusqu'à dix heures (1). Ils brûloient, pour s'éclairer, des feuilles de palme *wharra :* on ne leur vit jamais d'autre lumiere.

Pendant cet après-midi, M. Anderson alla visiter l'intérieur de l'Isle. Il trouva qu'à l'oueſt de la tente, le pays étoit absolument sans culture pendant l'espace de deux milles, mais les brouſſailles & les arbres spontanés y pouſſoient avec la plus

(1) Il en eſt ainsi aux *Isles-Carolines.* » Le Chef ou » Tamose ne s'endort qu'au bruit d'un concert de mu» sique que forme une troupe de jeunes gens qui s'as» semblent le soir autour de sa maison, & qui chantent » à leur maniere certaines poésies «. Lettres édifiantes & curieuses, *Tom. XV.*

abondante végétation. Au-delà étoit une large plaine, avec quelques cocotiers & quelques plantations qui paroiſſoient nouvelles. Près de la petite baie qui s'étend à l'oueſt de la tente, le pays étoit plat & en partie ſubmergé à chaque marée. Quand la mer baiſſe, on voit que la ſurface eſt de roches de corail, avec des trous pleins d'une vaſe jaunâtre, répandus çà & là; & ſur les bords, qui ſont un peu plus fermes, il y a une multitude de petites crevaſſes, d'où ſortent deux ou trois eſpeces de petits crabes qui y fourmillent, & qui ſont ſi agiles, qu'ils ſe ſauvent en un clin d'œil quand on approche.

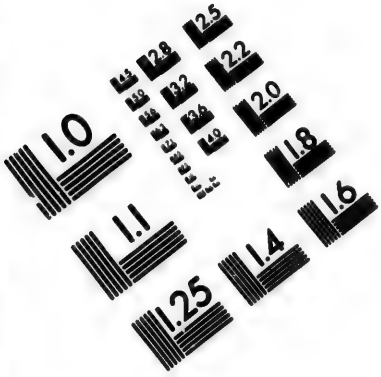
L'on voit dans cet endroit un ouvrage de l'art, qui montre que ces Inſulaires ſont capables de deſſein & de perſévérance dans les choſes qu'ils veulent porter à perfection. Cet ouvrage commence, d'un côté, comme une chauſſée étroite, qui, devenant inſenſiblement plus large, s'éleve par une montée douce, à hauteur de dix pieds, où

où ſa plus grande largeur ſe trouve de cinq pas. Toute la longueur en a ſoixante & dix. Au bout eſt une eſpece de cirque dont le diametre eſt de trente pas. Il s'éleve d'un pied ou deux au-deſſus de la chauſſée, & il y a quelques arbres dans le milieu. De l'autre côté eſt une autre chauſſée qui va en deſcendant; elle n'a que quarante pas de long, & elle eſt en partie ruinée. Le tout eſt bâti en grandes pierres de corail, il y a deſſus une couche de terre toute couverte de brouſſailles & de petits arbres. Son état de ruine ſemble annoncer que l'ouvrage n'eſt pas moderne. Quel qu'ait été l'uſage qu'on en ait fait, il eſt actuellement abandonné. Il appartient à Poulaho, & on l'appelle *Etehee*.

Ces voyages dans l'intérieur nous mirent à portée de ſuivre la maniere dont ils fabriquent leurs étoffes. Elle eſt différente de celle employée à *Taïti*, & dont on trouve le détail dans le ſecond Voyage de M. Cook.

Cette manufacture eſt entiérement confiée aux ſoins des femmes. Elles prennent les tiges ou troncs minces du papier-mûrier qu'on cultive à ce deſſein. Rarement ſa hauteur paſſe ſix ou ſept pieds, & ſon épaiſſeur quatre doigts. Elles en levent l'écorce dont elles grattent l'extérieur avec une écaille de moule. On roule alors l'écorce pour lui ôter la convexité que lui a donné la tige, & on la met tremper pendant une nuit dans l'eau. On la met enſuite en travers ſur le tronc carré d'un petit arbre, & on la bat avec un inſtrument de bois auſſi carré, d'un pied de long, & plein de rainures de tous côtés; quelquefois on en emploie un tout uni. Une piece ſe trouve ainſi faite ſuivant la grandeur de l'écorce. Souvent on répete l'opération. On la roule pluſieurs fois, on la bat plus longtemps; mais c'eſt plus pour en reſſerrer que pour en étendre le tiſſu. On met alors ces pieces ſécher, & elles ont depuis quatre juſqu'à ſix pieds & plus de long,

& ſont larges de la moitié. Une autre perſonne les prend quand elles ſont ſeches, joint les pieces par une des extrémités, en enduiſant les liſieres du ſuc gluant d'une graine appelée *tooo*, & qui fait l'effet de la glu. Quand elles ſont ainſi alongées, on a une eſpece d'empreinte faite d'une ſubſtance fibreuſe dont le tiſſu eſt fort ſerré; on la place ſur un large morceau de bois, & on étend l'étoffe deſſus. On prend un morceau d'étoffe qu'on trempe dans un ſuc exprimé de l'écorce de l'arbre appelé *kokka*, & on en frotte légérement l'étoffe qu'on travaille. Ce ſuc laiſſe en même temps une couleur d'un brun foncé, & un luſtre ſur la ſurface; l'empreinte laiſſe une impreſſion, & ſert en même temps à conſolider les parties jointes enſemble. C'eſt ainſi qu'en joignant piece à piece ils font une étoffe de la longueur & de la largeur dont ils ont beſoin, laiſſant toujours de chaque côté une bordure large d'un pied, & plus large aux deux extrémités, qui n'eſt point teinte.



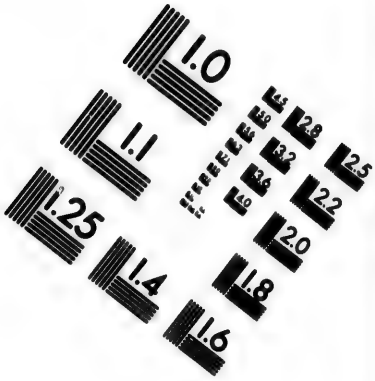
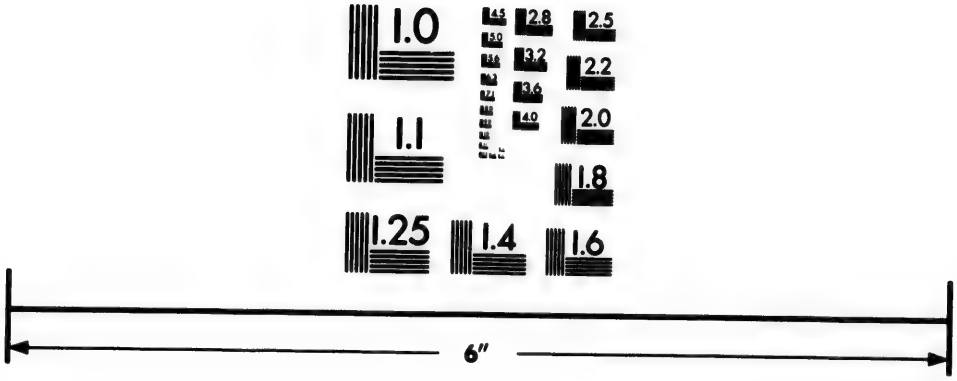
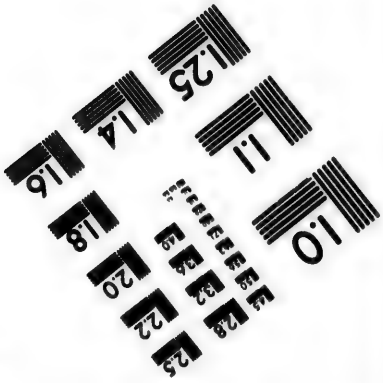


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

25 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

S'il y a des endroits trop minces ou troués, ils y collent de petites pieces juſqu'à ce que le tout ſoit d'une égale épaiſſeur. Veulent-ils teindre en noir : ils mêlent une liqueur noire tirée d'une noix huileuſe appelée *dooedooe*, avec le ſuc du *kokka*, dans une proportion relative à l'eſpece de noir qu'ils déſirent. Ils diſent que l'étoffe noire eſt froide, & les autres chaudes. Pour les rendre plus fortes, on a grand ſoin de joindre les petites pieces dans leur longueur, ce qui rend impoſſible de déchirer l'étoffe dans un autre ſens que dans ſa longueur.

Au retour de ces excurſions, Feenou & un autre jeune Chef allerent dîner à bord. Quand il fut queſtion de ſe mettre à table, ils refuſerent de manger, diſant qu'ils étoient *taboo-avy*. Mais quand ils ſe furent informés comment les mets avoient été préparés, & que le cochon & les ignames avoient été cuits ſans *avy* ou eau, ils mangerent de fort bon appétit, & ils burent auſſi du vin, ſur l'aſſurance qu'il n'y

avoit point d'eau. Nous conclûmes d'après cela que quelque circonſtance particuliere leur interdiſoit l'uſage de l'eau, ou que peut-être ils ne vouloient pas boire d'une eau priſe dans le lieu où ils ſe baignoient. On eut ſouvent occaſion de rencontrer des peuples qui étoient dans le même cas, ſans jamais en découvrir au juſte la raiſon.

Le 17 fut fixé par Mareewagee pour donner aux étrangers un grand *haiva* ou fête, à laquelle ils furent tous invités. On avoit à cet effet nettoyé un grand emplacement devant la hutte ambulante de ce Chef, & près du poſte des Européens. Dès le matin l'on vit arriver grand nombre d'Inſulaires, portant chacun ſur ſes épaules un pieu de ſix pieds de long, & au bout de chaque pieu étoit ſuſpendu un igname. On dépoſa le tout aux deux côtés du lieu de la ſcene, de maniere à former deux tas conſidérables, ornés d'une quantité de coquillages; c'étoient des préſens de Mareewagee pour les deux Capitaines, &

le bois n'avoit pas moins de prix pour eux que les ignames.

A onze heures commencerent les danſes qu'ils appeloient *maï*. La muſique étoit formée par ſoixante-dix hommes qui s'aſſirent. Au milieu d'eux étoient trois inſtrumens, qu'on nomma tambours, faute de pouvoir leur donner une autre dénomination. En effet, c'étoient de gros morceaux de bois cylindriques, ou des troncs d'arbres, longs de trois à quatre pieds, auſſi gros qu'un homme, tout-à-fait creux, mais fermés aux deux bouts, & n'ayant qu'une ouverture de trois pouces, qui alloit preſque dans toute la longueur du tambour. C'eſt par-là ſans doute qu'on les creuſe, mais l'opération n'en doit pas être facile; ils nomment cet inſtrument *naffa*. Ils ſont aſſis, tenant l'ouverture vers eux, & ils frappent fortement deſſus avec des baguettes de bois dur, longues d'un pied, & groſſes comme le doigt. Ils en tirent un ſon rude, quoique fort & éclatant. La force & la vîteſſe

du battement varie ſuivant la danſe ; & ils changent le ton, en battant au milieu ou aux extrémités de ce tambour.

La premiere danſe étoit compoſée de quatre rangs, de vingt-quatre hommes chacun, tenant dans leurs mains un inſtrument de bois, petit, mince & léger, long de deux pieds, & aſſez ſemblable pour ſa forme à une rame oblongue. Avec ces *pagre*, ils font mille mouvemens différens : par exemple, ils les pointent à terre, en inclinant leurs corps du même côté, puis de l'autre ; ils les paſſent enſuite d'une main à l'autre, & les font voltiger avec beaucoup d'adreſſe. Ils font mille autres manœuvres diverſes, toutes accompagnées de l'attitude qui leur eſt analogue. Les mouvemens ſont d'abord lents, puis vont en augmentant ; ils déclament en même-temps des ſentences, auxquelles répond le chœur ; enfin ils ſe réuniſſent, & terminent par une acclamation. Les mêmes figures recommencent, la file de derriere ſe rompt,

& vient à pas comptés former le premier rang, toujours en récitant des ſentences. Les autres rangs font la même évolution l'un après l'autre, juſqu'à ce que le front devient l'arriere-rang; ils continuent le mouvement, & par ſucceſſion la derniere file vient reprendre ſon premier rang. La danſe devient alors plus vive, toute la troupe forme deux diviſions; ils avancent, ils reculent, en formant une eſpece de cercle. Tambours, danſeurs & chœur; tout alors ſe retire.

La ſeconde danſe n'avoit que deux tambours, & un chœur de quarante hommes. Les danſeurs formoient deux files; la premiere, de dix-ſept; la ſeconde, de quinze perſonnes. Feenou étoit à leur tête; c'eſt-à-dire, au milieu du premier rang. Ils danſerent, réciterent des ſentences, tantôt vîte, tantôt lentement; mais avec tant de préciſion, qu'on eût dit que le tout étoit exécuté par un ſeul homme. Comme dans la premiere danſe, les rangs changerent

alternativement de place ; puis ils ſe retirerent tous.

Trois tambours, dont chacun avoit beſoin de deux ou trois hommes pour le porter, furent alors mis dans le cirque, & ſoixante-dix hommes vinrent s'y aſſeoir pour former le chœur de la troiſieme danſe. Les acteurs formoient deux rangs chacun de ſeize perſonnes : à leur tête étoit le jeune Toobou, richement orné d'un habillement couvert de plumes rouges. Ils danſerent, chanterent, agiterent le *pagge* comme les premiers, mais avec plus de vivacité & tant d'adreſſe, qu'ils obtinrent un applaudiſſement général. Une des figures qui parut faire le plus de ſenſation, fut celle où ils tenoient le viſage de côté, & couvert de leur *pagge*, comme quelqu'un qui a honte. Les rangs changerent auſſi de place, mais ils formerent à la fin un triple rang, ſe ſéparerent, & les diviſions ſe retirerent chacune d'un côté du cirque, laiſſant le milieu vide. Auſſi-tôt deux champions en-

trerent précipitamment & agiterent les maſſues dont ils ſe ſervent en bataille; ils les firent voltiger d'une main à l'autre, en formerent des cercles devant eux, avec beaucoup de force & d'agilité, ſans jamais s'attraper; quoiqu'ils fuſſent tout près l'un de l'autre. Ils s'agenouillerent, firent différens mouvemens, les jetterent en l'air, les reçurent en tombant, puis ſe retirerent avec la même précipitation qu'ils étoient entrés. Leur tête étoit couverte d'une étoffe blanche, nouée par le haut (comme un bonnet de nuit), & leur front étoit ceint d'une couronne de feuilles; leur corps ne portoit qu'un petit corſet d'étoffe blanche, ſans doute pour être plus fraîchement & ſans embarras. Un homme dans la même parure ſe préſenta enſuite; il tenoit un dard: ſon coup-d'œil étoit perçant, comme s'il eût cherché contre qui le lancer. Il courut à l'un des côtés du cercle des ſpectateurs, ſe mit dans une attitude menaçante, comme s'il eût deſſein de frapper quelqu'un d'eux;

ſes genoux étoient un peu courbés, il trembloit comme un homme en fureur: il courut à l'autre côté, répéta la même figure, & ſe retira avec autant de promptitude qu'il étoit venu. Les deux diviſions de danſeurs répétoient pendant ce temps quelque choſe d'un ton lent; puis elles ſe rejoignirent & finirent avec un applaudiſſement univerſel. Cette danſe devoit être un de leurs chef-d'œuvre, puiſque Futtafaihe, frere de Poulaho, battoit un des tambours, Feenou l'autre, & Mareewagee lui-même le troiſieme.

La derniere danſe ne différa des premieres que par un récitatif fort long, d'une ſeule perſonne, à laquelle répondoit toute la troupe, & une paſſe où les danſeurs ſe mirent dos à dos. Ils furent applaudis par le *mareeai* & le *fyfogge*, deux expreſſions qui marquent les différens degrés d'approbation.

Ces danſes, quoique données ſans doute pour les Européens, attiroient un grand

nombre de ſpectateurs du pays. Il étoit difficile d'en calculer exactement le nombre ; mais en eſtimant ceux qui étoient au ſpectacle, & la multitude qui pendant ce temps viſitoit les vaiſſeaux & trafiquoit, il s'y trouvoit ſans doute dix ou douze mille ames.

C'étoit dommage qu'on n'entendît point ce que déclamoient ces agiles danſeurs ; on en auroit ſans doute tiré beaucoup de lumieres, relativement à leurs mœurs & à leurs uſages ; car il étoit facile d'obſerver que tout le plaiſir des Inſulaires ne venoit pas ſeulement des différentes figures, quelqu[illegible]ien exécutées qu'elles fuſſent ; le récit & le chant ſembloient y entrer pour beaucoup. Quoique privés de cette partie eſſentielle du ſpectacle, les Européens trouverent encore de quoi fixer leur attention dans l'immenſe plan de ces danſes, & l'exacte unité de leur exécution. Les deſſeins de M. Webber peuvent donner une idée de l'ordre qu'ils obſervent ; mais, ni

plume, ni pinceau, ne ſauroient rendre la variété infinie de leurs mouvemens, où l'on ne voyoit pas moins d'aiſance & de grace, que de ſingularité.

Le ſoir il y eut un *bomaï*, ou danſe de nuit, devant la demeure momentanée de Feenou. Il s'exécuta douze danſes à peu-près dans le genre de celles d'*Hapaee*. Toutes ces fêtes expoſerent le peuple à de grands embarras: car, ſe trouvant en ſi grand nombre dans un coin inhabité de leur Iſle, la plupart furent obligés de dormir ſous un arbre ou à l'abri d'un canot, & pluſieurs coucherent en plein air ou ſe promenerent toute la nuit, ſituation qui leur déplaît beaucoup.

Toutes ces fêtes furent conduites avec un ordre qu'on n'auroit pu eſpérer d'une ſi nombreuſe aſſemblée. Il devoit s'y trouver beaucoup de mal-intentionnés, & l'on en avoit des preuves à toute heure. Malgré tous les ſoins & toute l'attention, ils pilloient de tous côtés, avec une har-

dieſſe & une inſolence incroyable ; ils tentoient de tout voler : & la foule étoit ſi grande, qu'on ne permettoit point aux ſentinelles de faire feu, de peur de punir l'innocent pour le coupable. Ils oſerent en plein midi eſſayer d'ôter un ancre des anneaux de la *Découverte*, & ils auroient réuſſi, ſi en baiſſant l'ancre le long du vaiſſeau, ſa patte ne s'étoit pas priſe dans l'une des chaînes de fer, d'où ils ne purent le dégager avec les mains. Le ſeul acte de violence qu'ils commirent, fut de caſſer l'épaule d'une des chevres, qui mourut d'abord. La perte fut pour eux ; car, quoique ſans doute le coupable l'ignorât, elle leur étoit deſtinée.

Le 18, il arriva un accident qui rendit bien raiſon de l'un de leurs uſages. Un Inſulaire gagna de ſon canot la gallerie baſſe de la *Réſolution*, & y vola un pot d'étain. Il fut découvert, pourſuivi, & ramené à bord. Trois vieilles femmes qui ſe trouvoient dans ſon canot, firent de grandes lamen-

tations, en frappant leur poitrine & leur visage à poings fermés, & sans pourtant verser une larme. Cette maniere d'exprimer leur douleur est la cause des marques qu'ils portent presque tous sur les os des joues. Les coups répétés qu'ils se donnent, déchirent la peau, & en font même sortir le sang en abondance. Quand ces blessures sont récentes, on diroit qu'on leur a fait un trou rond avec un fer chaud. Dans plusieurs circonstances ils se coupent cette partie du visage avec un instrument.

Toutes les fêtes qu'on avoit données aux Européens sembloient exiger quelque retour. M. Cook fit mettre à terre les Soldats de Marine, & ils firent l'exercice dans le même emplacement des danses. Le soir on tira aussi quelques feux d'artifice. Poulaho, les autres Chefs, & une multitude de Peuple de tout rang y étoient présens. Le plateau, qui eut assez d'effet, sembla leur faire plaisir ; mais ils furent stupéfiés d'étonnement à nos pluies de feu. Le Roi

étoit derriere tout le monde, parce que l'étiquette veut que perſonne ne ſoit derriere lui ; & pour ne pas lui ôter la vue, on avoit ménagé une eſpece d'allée entre le peuple, qui aboutiſſoit juſqu'à la place du feu.

En attendant ce ſpectacle, toute l'après-midi ſe paſſa en combats, ſoit de pugilat, ſoit de lutte. Le premier s'appelle *Fangatooa*, le ſecond *Foohoo*. Lorſque quelqu'un veut lutter, il quitte ſon rang, traverſe l'arene à pas comptés, frappant aſſez vivement ſur la jointure du coude qui eſt tendu, & produit un ſon ſourd ; c'eſt la maniere de défier. Si perſonne ne ſort du rang oppoſé pour le rencontrer, il retourne de la même maniere, & s'aſſied ; mais quelquefois il reſte frappant au milieu du champ de bataille, pour engager un adverſaire quelconque à ſortir. S'il en paroît un, ils s'avancent gaiement l'un vers l'autre, & généralement avec un viſage riant : ils ſe donnent le temps d'arranger le morceau d'étoffe

d'étoffe qui entoure leur ceinture. C'eſt par-là qu'ils ſe ſaiſiſſent réciproquement l'un & l'autre : celui qui réuſſit à tirer à ſoi ſon antagoniſte, cherche à le ſoulever ſur ſa poitrine pour le renverſer ſur le dos. S'il eſt en état de faire deux ou trois tours tenant ſon ennemi dans cette poſition, ſa dextérité lui mérite les plus grands applaudiſſemens. S'ils ſont d'égale force, ils ſe joignent bientôt, ils eſſayent de ſe renverſer, ſoit en donnant des crocs en jambe, ſoit en ſe ſoulevant ; & dans ce combat leurs muſcles ſe tendent de maniere qu'on croiroit qu'ils vont ſe rompre. Quand l'un des lutteurs eſt renverſé, il quitte tout de ſuite l'arene ; le vainqueur s'aſſied un inſtant, ſe leve, puis retourne au côté d'où il eſt parti ; & c'eſt de là qu'on proclame la victoire à haute voix, lentement & avec une ſorte de cadence muſicale. Quelquefois on en voit cinq ou ſix ſe lever & ſe faire des défis en même temps ; alors les combats ſe multiplient. Si la victoire n'eſt pas bien décidée, on re-

commence le combat ; mais un vaincu n'a plus le droit d'entrer en lice.

Ceux qui ſe préſentent au pugilat, s'avancent de biais, offrant alternativement un côté du corps à chaque pas, tenant un bras en avant, & l'autre en arriere. Ils tiennent d'une main un bout de corde dont ils l'entourent fortement, quand il ſe préſente un adverſaire ; c'eſt ſans doute pour prévenir la diſlocation de la main & des doigts. Ils ſe portent tous les coups à la tête, & quelquefois aux côtés, avec la plus grande vivacité. Ils préſentent alternativement la droite ou la gauche, & frappent également bien des deux poings ; une de leurs bottes favorites, eſt de porter un coup à l'antagoniſte, de faire une pirouette ſur le talon & de lui en donner un ſecond très-vivement du revers de l'autre main.

Rarement ce combat dure long-temps, les parties ſe quittent mutuellement, ou l'une s'avoue vaincue : alors on ne chante point de victoire ; il faut pour cela qu'un

des deux ſoit jeté par terre. La lutte paroît y être un exercice eſtimé. Les jeunes garçons, les petites filles même s'adonnent à ces ſortes de combats. Il ne paroît pas que le vaincu éprouve aucune honte ; il s'aſſied avec la même indifférence que s'il n'étoit point entré en lice. Quelques Matelots voulurent ſe mêler dans ces combats ; mais ils s'en tirerent mal : ſi quelquefois ils furent vainqueurs, ils le durent plus à une eſpece de ménagement, de la part des Inſulaires, qu'à une vraie ſupériorité.

D'après le caractere fripon des Inſulaires & leur dextérité à s'approprier par adreſſe ce qu'ils ne pouvoient obtenir ouvertement, le bétail qu'on avoit mis à terre couroit de grands riſques. Cette raiſon détermina M. Cook à déclarer l'intention qu'il avoit d'en laiſſer une partie dans l'Iſle, & même d'en faire la diſtribution ſans attendre l'inſtant de ſon départ.

En conſéquence il aſſembla les Chefs, & l'on expoſa les préſens qu'on leur deſtinoit.

Poulaho eut le jeune taureau & la vache Angloiſe, Mareewagee le belier & deux brebis du *Cap*, Feenou un cheval & une jument. Omaï fut chargé de leur dire, que pour ſe procurer de pareils animaux il falloit pluſieurs mois de navigation; qu'on les avoit apportés d'une ſi immenſe diſtance pour leur uſage, avec beaucoup d'embarras & de dépenſes; qu'ils devoient donc avoir grand ſoin de n'en tuer aucun que lorſque la race en ſeroit bien multipliée; enfin, qu'eux & leurs deſcendans ſe reſſouvinſſent qu'ils les avoient reçus des hommes de *Bretagne*. Il leur expliqua auſſi leurs différens uſages & tout ce qui y étoit relatif, autant qu'il le put; car Omaï n'étoit pas lui-même fort au fait de ces choſes. On remit ces animaux avec le reſte du bétail juſqu'au départ, & l'on pria les Chefs d'envoyer un ou deux hommes pour apprendre des Européens la maniere de les ſoigner. Le Roi & Feenou le firent; mais Mareewagee ſembla n'y plus penſer.

Le vieux Toobou ne ſe rendit pas même à l'invitation, quoiqu'on lui eût deſtiné un bouc & deux chevres. D'après leur indifférence cela fut ajouté au préſent du Roi.

On vit bientôt qu'il y avoit des mécontens de cette diſtribution d'animaux ; dès le lendemain il manquoit un chevreau & deux dindons. Il étoit clair que ce n'étoit pas un ſimple accident. Auſſi M. Cook commença par ſaiſir trois canots qui ſe trouvoient auprès de la *Réſolution*; il alla enſuite à terre, & trouvant le Roi, ſon frere, Feenou & pluſieurs autres Chefs dans la maiſonnette qui lui avoit été donnée, il les y arrêta, leur mit une garde, & leur fit entendre qu'il les tiendroit aux arrêts juſqu'à ce que ces vols & tous les précédens lui fuſſent reſtitués. Ils cacherent, autant qu'ils purent, leur trouble de ſe trouver priſonniers ; & après avoir promis que tout ſeroit rendu, ils ſe mirent à boire leur *kava* avec une apparente tranquillité. Bientôt on apporta une hache & un coin

de fer. Cependant quelques Insulaires armés rôdoient derriere la maisonnette ; mais voyant marcher vers eux un détachement de Soldats de Marine, ils se dispersérent. M. Cook conseilla aux Chefs de défendre que l'on recommençât ; ce qui fut fait & exécuté ponctuellement. Sur l'invitation qui leur fut faite de venir dîner à bord, ils accepterent ; quelques-uns voulant faire des difficultés au sujet de la Personne du Roi, il se leva d'abord, & dit qu'il seroit le premier à y aller. Ils allerent donc à bord de la *Résolution*, & y resterent jusqu'à quatre heures qu'ils furent remis à terre. Le chevreau & un des dindons furent aussi-tôt rapportés ; on promit l'autre pour le lendemain, sur quoi M. Cook les relâcha.

Après le départ des Chefs, M. Cook & Omaï allerent visiter le voisinage, & ils trouverent que le Peuple étoit bien loin de l'abondance. C'étoit l'heure de leur repas, tous les ignames & les autres provisions qu'ils avoient apportées, avoient

été vendues aux Européens, & ils n'avoient jamais penſé à s'en retouruer, tant qu'ils pouvoient trouver quelque ſubſiſtance dans les environs. Cet endroit étoit un lieu déſert & ſans culture ; il falloit donc aller au moins à un demi-mille pour trouver quelque choſe. Tous ces Etrangers s'étoient bâtis de petites huttes, ou vivoient ſous les arbres ; & on avoit arraché toutes les branches des cocotiers, pour faire des cabanes aux Chefs.

Dans cette promenade ils rencontrerent ſix femmes qui ſoupoient ; deux étoient ſervies par les autres ; la raiſon en étoit que l'une d'elles avoit lavé, il y avoit deux mois, le cadavre d'un Chef, & devoit reſter cinq mois, ſans ſe ſervir de ſes mains pour manger. L'autre avoit rendu le même devoir à un homme de moindre rang, & ſubiſſoit la même interdiction ; mais pour un temps moins long. Ces femmes étoient ce qu'ils nomment *Taboo-mattee.*

Le lendemain le Roi vint à bord inviter

M. Cook à une fête qu'il vouloit lui donner ce jour-là même. Déjà il avoit été ſous la main du barbier ; ſes cheveux étoient teints en rouge pour en changer la couleur, qui naturellement étoit d'un brun foncé. En deſcendant à terre, on vit le Peuple fort occupé à placer, en face de la maiſonnette des Européens, quatre poteaux à deux pieds l'un de l'autre, & formant un carré. Cet eſpace fut rempli d'ignames. A meſure qu'il ſe rempliſſoit, ils attachoient des traverſes aux poteaux, à diſtance de quatre pieds, pour que le poids ne fît pas tomber cet édifice, & pour pouvoir l'élever davantage. Quand les ignames furent à hauteur des poteaux, ils en attacherent d'autres au bout, juſqu'à ce que les piles d'ignames fuſſent à hauteur de plus de trente pieds. Sur l'une de ces piles, ils placerent deux cochons cuits au four, & ſur l'autre un vivant. A la moitié de la hauteur, il y en avoit un autre, attaché par les pieds. La facilité & la promptitude avec

leſquelles ces deux piles furent élevées, étoit une choſe ſurprenante. Si nos Matelots euſſent dû les faire, ils auroient eu beſoin d'autant de jours que ceux-ci y mirent d'heures. Quand ces deux piles furent élevées, ils firent pluſieurs autres tas d'ignames & de fruits à pain des deux côtés de la place ; ils y ajouterent une tortue & beaucoup d'excellent poiſſon. Tout cela, avec une piece d'étoffe, une natte, & quelques plumes rouges, étoit un préſent du Roi pour M. Cook. Poulaho s'étoit piqué de ſurpaſſer, comme il le fit en effet, la libérale conduite de Feenou à *Hapaee*.

Bientôt commença le *maï* ou danſe. La premiere, fut une répétition de celle qui avoit ouvert la fête de Mareewagee. La ſeconde fut conduite par le Toobou du Capitaine Furneaux, qui déjà avoit danſé chez ce vieux Chef ; quatre ou cinq femmes ſe mêlerent à cette danſe, & s'en acquitterent avec autant de préciſion que les hommes. Vers la fin, les danſeurs ſe

ſéparerent, pour faire place à deux champions, qui firent un combat ſimulé avec leur maſſue de bataille, comme on l'a déjà vu; ce qui ſe répéta encore dans la troiſieme danſe. Enſuite ſuccéderent la lutte & le pugilat; un homme ſe préſenta auſſi avec une maſſue faite de la nervure des feuilles de cocotier, qui eſt forte & peſante; mais perſonne ne voulut s'expoſer à un ſemblable inſtrument. On eut auſſi le ſoir un *bomaï*, & Poulaho y danſa, habillé d'étoffe Angloiſe.

Pour aſſiſter à toute la fête, M. Cook dîna à terre. Poulaho étoit à table, mais il ne but ni ne mangea. C'étoit à cauſe d'une femme qui avoit été admiſe au dîner ſur ſa réquiſition, & qui lui étoit ſupérieure en rang. Quand cette grande Dame eut dîné, elle s'avança vers le Roi, qui mit ſes mains ſous ſes pieds, & elle ſe retira. Auſſi-tôt il trempa ſes doigts dans un verre de vin, & tous les ſuivans de la danſe lui firent le même hommage. Ce fut la ſeule circonſtance où l'on vit Poulaho avoir pour quelqu'un cette déférence.

Quand toutes ces fêtes furent terminées, pluſieurs Officiers des deux vaiſſeaux s'aviſerent de faire une excurſion dans l'intérieur de l'Iſle ſans permiſſion, & même ſans que M. Cook le ſût. Ils revinrent après deux jours d'abſence. Ils avoient pris avec eux leurs fuſils, de la munition, & différentes autres choſes utiles. Les Inſulaires eurent l'adreſſe de les dépouiller de tout. Peu s'en fallut que cette indiſcrétion n'eût des ſuites déſagréables; car ſans conſulter le Capitaine, ils firent porter par Omaï des plaintes au Roi, de ce qu'ils avoient éprouvé. Poulaho ignorant comment M. Cook le prendroit, & craignant, d'après ce qui lui étoit déjà arrivé, qu'on ne l'arrêtât encore, il décampa dès le lendemain matin. Feenou imita ſon exemple, & l'on ſe trouva ſans Chefs dans le voiſinage. M. Cook en ſentit tous les inconvéniens; il réprimanda Omaï, pour avoir pris ſur lui de ſe mêler de cette affaire. Omaï mortifié fit ce qu'il put pour ramener ſon

ami Feenou. Il réuſſit, en promettant de la part de M. Cook, qu'on n'emploîroit pas la violence, pour faire rendre ce qui avoit été enlevé aux Officiers. Feenou, ſe fiant à la promeſſe, revint vers le ſoir, & Poulaho encouragé par ſa réception, reparut le lendemain.

Ces deux Chefs obſerverent avec raiſon, que ſi quelqu'un vouloit aller dans l'intérieur, il falloit les avertir; qu'ils donneroient des gens pour l'accompagner; & qu'alors ils pourroient répondre de l'événement. Il y a tout lieu de croire qu'avec cette ſage précaution, un homme & ſa propriété ſeroient auſſi en ſureté parmi ces Inſulaires, que dans le pays le plus civiliſé. Quoique M. Cook ne fit point de démarches, par le moyen de Feenou la plupart des choſes volées furent reſtituées; il ne reſta qu'un fuſil, & quelques articles de peu de valeur. On avoit auſſi rapporté l'autre dindon & la plupart des choſes volées aux ouvriers.

Cependant M. Cook avoit envoyé chercher un paſſage, pour remettre à la mer. On trouva que celui du nord par lequel on étoit venu, étoit plein de tous côtés de roches de corail, & d'un danger évident. A l'eſt il y en avoit un fort bon, mais il ſe trouvoit dans un endroit fort reſſerré, ce qui exigeoit de ne le paſſer qu'avec un bon vent, c'eſt-à-dire, de l'oueſt; & malheureuſement il ne ſouffloit guere dans ces parages. Les vaiſſeaux étoient alors bien approviſionnés, les voiles & les agrès étoient réparés, tout étoit prêt pour le départ; mais M. Cook voulut le différer, pour être à portée d'obſerver une éclipſe de ſoleil, le 5 du mois ſuivant.

En attendant, il partit avec Poulaho & pluſieurs Officiers, pour aller à *Mooa*, ce Village où tous les Chefs avoient leurs maiſons de plaiſance. En remontant la baie, ils rencontrerent quatorze canots, pêchant de compagnie. Le fils de Poulaho étoit dans l'un. Chaque canot avoit un filet

triangulaire, étendu entre deux bâtons ; le bas formoit un ſac, pour recevoir & enfermer le poiſſon. Ils avoient déjà pris de beaux mulets, dont ils donnerent une douzaine aux voyageurs.

Ils laiſſerent le Prince & ſa partie de pêche ; & ils allerent attérir au même endroit où ils avoient débarqué pour aller voir Mareewagee la premiere fois. Le Roi fit dire à M. Cook, qu'il ne devoit avoir aucune inquiétude, ni pour la chaloupe, ni pour ce qu'elle contenoit ; qu'il répondoit du tout. Ils furent conduits de là à une maiſon du Roi. Quoique aſſez grande, elle ſembloit être ſa maiſon privée, & ſe trouvoit au milieu d'une plantation. Tandis qu'on venoit des environs rendre hommage au Roi, & qu'on préparoit le *kava*, les Officiers, ayant Omaï pour Interprete, allerent viſiter un cimetiere ou *fiatooka*, qui étoit tout près de la maiſon, & avoit beaucoup plus d'apparence que ceux qu'ils avoient vus. Il appartenoit au Roi. C'étoient

trois grandes maiſons ſituées ſur le bord d'un terrain élevé, & une autre petite à quelque diſtance, toutes rangées ſur une ligne. Celle du milieu entre les grandes, étoit la plus vaſte. Elle étoit dans un carré de vingt-quatre pas ſur vingt-huit, élevé de trois pieds au-deſſus du ſol ; les autres étoient placées ſur de petites hauteurs pratiquées artificiellement. Le dedans des maiſons & le haut du terrain élevé qui les entouroit, étoient pavés de cailloux très-unis, & le tout étoit enclos de grandes pierres plates de roche de corail, proprement taillées, & plantées ſur leurs côtés ; une de ces pierres avoit douze pieds de long, deux de large & un d'épaiſſeur. L'une des maiſons étoit ouverte d'un côté, & dedans l'on voyoit deux buſtes d'homme en bois groſſiérement faits, l'un à l'entrée, l'autre plus avant. Les Inſulaires qui les accompagnoient, allerent juſqu'au cimetiere, mais n'oſerent pas entrer. On leur demanda ce que ſignifioient ces buſtes, & ils firent clai-

rement entendre que ce n'étoient point des images de Divinités, mais ſeulement des monumens en mémoire des Chefs qui y avoient été inhumés. Ces monumens ſont ſans doute rarement conſacrés ; ceux-là ſembloient avoir pluſieurs ſiecles. Il s'y trouvoit une tête ſculptée d'un canot de *Taïti*, qui avoit été jetée au plein & dépoſée là. Au pied de la hauteur étoit une pelouſe entourée de toutes ſortes d'arbres, & ſur-tout de très-grands *etoa*. Leur reſſemblance avec le cyprès, fait un bon effet en pareil lieu. Près de l'une de ces maiſons étoit auſſi un rang de petits palmiers, & derriere étoit un trou plein d'une quantité de vieux paniers.

Ils continuerent leur voyage plus avant, accompagnés de l'un des Miniſtres du Roi. Leur train n'étoit pas grand, parce qu'ils avoient empêché la populace de les ſuivre. Le Miniſtre forçoit auſſi tous ceux qu'on rencontroit à s'aſſeoir pendant qu'ils paſſoient ; déférence qui n'eſt due qu'au Souverain.

Souverain. La plus grande partie du pays étoit bien cultivée, & couverte de toutes ſortes de productions ; ces plantations étoient preſque par-tout entourées de paliſſades. Les endroits mêmes qui n'avoient pas été mis en valeur, ne laiſſoient pas d'en avoir une par le bois qu'ils fourniſſoient naturellement. On rencontroit ſouvent de grandes maiſons inhabitées qui appartiennent au Roi. Il y avoit auſſi une quantité de grandes routes, & de chemins bien battus qui coupoient l'Iſle dans toutes les directions. Le voyage n'étoit guere fatigant ſur un terrain uni & avec d'auſſi bons chemins. Il eſt à remarquer que dans les lieux les plus élevés, à cent pieds au moins au-deſſus du niveau de la mer, l'on trouvoit ſouvent les mêmes roches de corail que ſur le rivage, ſaillant au-deſſus de la ſurface, percées & marquées des mêmes inégalités qu'on obſerve dans les rochers que battent les vagues de la mer ; & pourtant ces mêmes endroits, ſans preſque de ſol

qui les couvre, offrent la plus riche végétation. Il y avoit quelques étangs & plusieurs ſources que les Inſulaires croyoient excellentes; mais l'eau en étoit puante ou ſaumâtre.

De retour chez Poulaho ils trouverent un ſoupé préparé, qui conſiſtoit en un cochon cuit au four, du poiſſon & des ignames. Immédiatement après ſouper, ſuivant l'uſage du pays, ils ſe coucherent ſur des nattes étendues ſur le plancher, & ils ſe couvrirent d'étoffe. Le Roi, que le vin & l'eau-de-vie avoient rendu très-ſatisfait, dormit auſſi dans cette maiſon avec pluſieurs autres Inſulaires. Long-temps avant le jour ils ſe leverent & ſe mirent à converſer au clair de la lune. La converſation rouloit ſur les Européens : le Roi leur contoit tout ce qu'il avoit vu & remarqué.

Après avoir bu le *kava*, Poulaho dit à Omaï qu'il alloit remplir une cérémonie de deuil pour un fils qui lui étoit mort, & nous pria de l'accompagner. La

curioſité fit ſaiſir cette occaſion de ſe mettre au fait de leurs uſages.

La premiere choſe que fit le Roi, fut de ſortir, accompagné de deux vieilles femmes : il mit des vêtemens neufs, & par-deſſus une vieille natte toute déchirée, qui pouvoit avoir ſervi à ſon biſaïeul en pareille circonſtance. Toute ſa ſuite étoit parée de même, excepté qu'aucune natte ne pouvoit le diſputer en antiquité à celle du Roi. Ainſi équipés, ils ſe mirent en marche, précédés par une dizaine d'hommes qui avoient, en outre, des branches vertes autour de leur cou. Poulaho portoit ſa branche à la main, & il ne la mit à ſon cou qu'en approchant du lieu du rendez-vous. On entra dans un petit enclos où étoit une jolie maiſonnette. Un homme étoit aſſis à la porte. En entrant, chacun ôtoit la branche verte de ſon cou, & la jetoit. Le nombre augmenta juſqu'à une centaine, preſque tous vieillards. On apporta alors une groſſe racine de *kava*, &

un baſſin de 15 à 20 pintes : chacun commença la maſtication, & le baſſin fut rempli de liqueur. Pendant ce temps d'autres préparoient des taſſes de liqueur de feuilles de bananier. La premiere taſſe fut préſentée au Roi, & il la fit paſſer à un autre. Il but la ſeconde, & fit donner la troiſieme à M. Cook. Enſuite celui qui rempliſſoit demandoit pour qui c'étoit. Un autre nommoit la perſonne, & la taſſe étoit portée. Quoiqu'il n'y en eût pas pour tout le monde, perſonne ne parut mécontent. Une demi-douzaine de taſſes ſervoient pour tout le monde ; à meſure qu'on les vidoit, on les jetoit par terre, & un domeſtique les ramaſſoit pour les remplir de nouveau. Pendant ce temps les Chefs étoient aſſis avec beaucoup de gravité, & preſque ſans dire un mot.

Quand le *kava* fut bu, on ſe leva ; & contre l'attente des Européens, Poulaho leur dit, qu'il étoit prêt à les accompagner aux vaiſſeaux. Si c'étoit là une cérémonie

funebre, il faut avouer qu'elle étoit assez singuliere. C'étoit peut-être le troisieme ou le quatrieme deuil; ou peut-être Omaï avoit mal compris Poulaho, comme cela lui arrivoit souvent; car, si l'on excepte le changement d'habillement, il ne s'étoit rien passé qu'on ne vît tous les jours.

Le *kava* étoit une boisson en usage dans les autres Isles; mais ici on en faisoit bien plus d'usage, & c'étoit l'occupation des gens de distinction toutes les après-dînées. Le *kava* est une espece de poivre qu'on cultive pour cet objet, & qui est fort estimé. On le plante autour des maisons; il ne croît guere qu'à hauteur d'homme. L'arbre est chargé de beaucoup de rameaux, & les feuilles ont la forme d'un cœur. On n'apperçoit point les effets de ce breuvage sur les Insulaires; mais ceux des Européens qui en goûterent furent d'abord ivres, ou plutôt éprouverent l'espece d'étourdissement que produit l'opium. Il faut pourtant observer que quoique cette

liqueur ſoit toujours fraîche, elle eſt ſi déſagréable que les Inſulaires eux-mêmes, qui en boivent ſans ceſſe, font toujours la grimace en la buvant, & friſſonnent après.

En s'en retournant on rencontra dans la baie deux canots revenant de la pêche. Poulaho les fit venir bord à bord, & il prit tout le poiſſon & les coquillages qu'ils avoient. On en arrêta deux autres, qu'on viſita ; mais ils n'avoient rien. Il eſt difficile de dire pourquoi il agiſſoit ainſi, puiſqu'ils avoient une très-bonne proviſion de poiſſon. En deſcendant la baie on dépaſſa une grande pirogue à voile, tout le monde à bord étoit debout ; mais quand le Roi vint à paſſer, ils s'aſſirent tous, juſqu'au timonnier, quoiqu'il ne pût gouverner que debout.

Lorſqu'ils furent arrivés, on trouva que tout avoit été tranquille pendant cette abſence ; il ne s'étoit point commis de vol. Feenou & Futtafaihe, frere du Roi, s'étoient chargés d'entretenir l'ordre, & ils étoient

tout fiers de ce ſuccès. Cela montre le pouvoir des Chefs, quand ils veulent l'exercer. Mais comment ſe ſeroient-ils oppoſés à des vols dont en général le profit étoit pour eux?

Cette conduite ne dura guere : dès le lendemain ils aſſaillirent quelques ouvriers qui ſcioient des planches. La ſentinelle tira ſur eux; un fut bleſſé, & trois furent pris : ils ſe conduiſirent enſuite avec plus de circonſpection. Ce changement étoit ſans doute occaſionné par la bleſſure de l'Inſulaire. On leur avoit déjà parlé de l'effet des armes à feu; mais ceci étoit un exemple parlant. Leur inſolence avoit forcé de faire charger les fuſils des ſentinelles à petit plomb, pour tirer en cas de néceſſité. Cependant, ſans qu'on pût ſavoir comment, cet Inſulaire avoit été bleſſé par une balle : MM. King & Anderſon qui rencontrerent l'homme, en virent des marques indubitables.

M. Cook & M. King firent enſuite un

voyage avec le frere du Roi à ſa maiſon de campagne à *Mooa*. A leur arrivée, on tua un gros cochon qu'on aſſomma ; on ôta avec dextérité toutes les ſoies avec le coupant affilé d'un morceau de bambou ; les entrailles furent enſuite ôtées par une ouverture faite à ſon ventre. Ils avoient fait d'avance un grand trou en terre, garni de pierres qu'on fit rougir. On prit quelques-unes de ces pierres, enveloppées dans des feuilles d'arbre à pain ; on en remplit le ventre, ajoutant une quantité de feuilles pour les empêcher de tomber ; on en fit autant à l'anus. Le cochon fut alors poſé debout ſur des bâtons mis en travers pour le ſoutenir dans le four, on le couvrit d'une grande quantité de feuilles de bananier. Après quoi on rapprocha la terre tout autour, & l'on acheva ainſi un véritable four.

En attendant ils viſiterent un *Fiatooka* placé ſur une hauteur artificielle de trente pieds d'élévation. Il étoit entouré d'un terrain inculte qui lui appartenoit & qu'il

étoit défendu de cultiver. On y voyoit beaucoup des arbres nommés *etooa*, & un grand nombre de chauve-ſouris *ternates* qui y faiſoient un bruit déſagréable. On n'en put tuer aucune faute de fuſil ; mais celles d'*Annamooka* avoient preſque trois pieds d'un bout d'une aile à l'autre. A leur retour chez Futtafaihe, on ſervit le cochon & pluſieurs paniers d'ignames cuits & de cocos. L'uſage vouloit que, comme convives, les Européens fiſſent les honneurs de la fête ; auſſi tout fut mis devant eux, & on attendit leurs ordres pour trancher & ſervir. Le premier fut fait avec une incroyable dextérité au moyen d'un couteau d'un morceau de bambou. Les aſſiſtans firent quelque difficulté d'en prendre leur part, & ils parurent fort ſatisfaits que la diſtribution faite ſelon leur uſage, ne bleſſoit pas les coutumes de leurs hôtes.

On alla enſuite en cérémonie funebre au même endroit où avoit été Poulaho ; chacun avoit encore une natte ſur ſon ha-

bit & une branche autour du cou. En arrivant, ils jeterent leurs colliers, s'affirent & ſe donnerent quelques petits coups de poing ſur les joues, ſans prononcer un ſeul mot. Ceci explique ce que Poulaho vouloit dire par ſon *Tooge*, & ce n'étoit qu'une continuation du même deuil. En effet, ils dirent que c'étoit pour un Chef mort depuis quelque temps, & que ce deuil devoit durer encore beaucoup.

Le ſoir, on trouva un cochon de lait & des ignames préparés comme auparavant; Futtafaihe fit moins de cérémonie. On apporta enſuite beaucoup d'étoffe pour s'envelopper en dormant; mais ils furent témoins d'une eſpece de volupté aſſez extraordinaire. Deux femmes étoient aux côtés de Futtafaihe & le pétriſſoient avec leurs poings comme ſi elles euſſent frappé ſur un tambour. Le mouvement alloit en diminuant à meſure qu'il s'endormoit; au moindre ſigne de réveil, le jeu recommençoit de plus belle. Elles paſſe-

rent ainſi la nuit, ſe relevant alternativement, tandis que l'autre alloit dormir. Aſſurément, par-tout ailleurs un pareil exercice banniroit tout repos; mais là il a l'effet d'un opium, tant eſt puiſſante la force de l'habitude. Ce bruit ne fut pas le ſeul qui empêcha les Européens de dormir; toute la nuit ces veilleuſes & les autres firent la converſation; & avant le jour on leur apporta un déjeûné de poiſſon & d'ignames auxquels ils firent grande fête.

Le matin, ils allerent juſqu'à la pointe de la côte orientale de la baie, avec Futtafaihe. Ils trouverent tout ce pays très-bien cultivé; il y avoit ſur-tout un vaſte champ de bananiers, d'un mille de long au moins, dans le meilleur ordre poſſible. Futtafaihe exerçoit en chemin une autorité qui montre quel eſt le pouvoir de ces Chefs, ou peut-être de la Famille Royale ſeulement. Il faiſoit prendre du poiſſon d'un côté, d'un autre, des ignames, &c. & tous ſes ordres

étoient exécutés avec la plus grande promptitude, comme s'il eût été le maître de toutes les propriétés. Ce fut dans ce même endroit qu'on leur parla d'un homme qui avoit été bleſſé par les gens des vaiſſeaux. Ils l'allerent voir : il étoit bleſſé à l'épaule, mais non dangereuſement ; la balle étoit entrée au-deſſus de la clavicule, & étoit ſortie obliquement par derriere. Ils apprirent à ſes compatriotes la maniere de le panſer, en leur promettant qu'il ſeroit bientôt rétabli, ce qui leur fit un grand plaiſir. Mais ils demanderent aux Européens d'envoyer au bleſſé des ignames pour ſa ſubſiſtance ; & ils le demanderent de maniere à faire voir qu'ils le regardoient comme une obligation. Futtafaihe les ramena dans un canot qu'il prit du premier venu, en uſant de ſa prérogative.

On s'étoit arrêté en raiſon de l'éclipſe qu'on attendoit ; mais trouvant que le micrometre n'étoit guere en état de ſervir, on ſe prépara au départ. Tous les beſtiaux

furent embarqués, excepté ceux dont on avoit disposé en faveur des Chefs. Enfin on prépara les ancres, pour se mettre en état de profiter du premier vent favorable. Le Roi dîna ce jour-là à bord de la *Résolution*. Il avoit les yeux sur la vaisselle, ce qui engagea M. Cook à lui en offrir, & de faïence & d'étain. Il préféra la derniere, & fit un détail de tous les usages auxquels il la destinoit. Deux méritent d'être remarqués pour leur singularité. Quand Poulaho s'absentoit de *Tongataboo*, un bassin de bois dans lequel il lavoit ses mains restoit exposé à la vénération publique. C'étoit à cet instrument qu'on rendoit, comme à son Représentant, tous les respects dus à la Royauté. Voilà l'emploi honorable qu'il destinoit à son nouveau plat d'étain. L'autre emploi extrordinaire étoit de remplacer le bassin de bois, pour découvrir les vols. Lorsqu'on ne pouvoit pas découvrir le voleur, tout le Peuple étoit assemblé devant le Roi. Il lavoit ses mains dans

le baſſin ; on en jetoit l'eau, & tout le Peuple venoit enſuite, l'un après l'autre, le toucher de la même maniere qu'on touchoit ſes pieds en lui rendant hommage. Si le coupable le touchoit, il tomboit mort, par une punition du Ciel ; & celui qui refuſoit de le toucher, étoit par cela même convaincu du crime.

L'éclipſe de ſoleil ne put être exactement obſervée, ſoit en raiſon du temps nébuleux, ſoit par le mauvais état des inſtrumens ; mais cet inconvénient fut de peu de conſéquence, puiſqu'on avoit déterminé aſſez exactement la longitude par différentes obſervations lunaires.

On rembarqua les obſervatoires & tout ce qui avoit été mis à terre. Perſonne n'avoit fait attention aux trois brebis qui avoient été deſtinées à Mareewagee. M. Cook les fit également rembarquer, craignant, s'il les laiſſoit ainſi à l'abandon, qu'elles ne devinſſent la proie des chiens. Cet animal n'exiſtoit pas dans

l'Iſle avant 1773, mais la race y étoit actuellement aſſez multipliée, ſoit par ceux que M. Cook y avoit laiſſés lors de ce Voyage, ſoit par ceux qu'on avoit tirés d'une Iſle peu éloignée, nommée *Feejee*. Cependant l'eſpece ne s'eſt point encore introduite dans les autres *Iſles-des-Amis*; & à *Tongataboo* même, les Chefs ſont les ſeuls qui en aient.

Les vaiſſeaux étoient prêts à mettre à la voile; mais le vent d'eſt qui régnoit alors, les força de retarder de quelques jours: la marée étoit trop matin ou trop tard, & il fallut attendre à avoir plus de jour avec le flot, pour ſortir de tous ces canaux avec un vent ſi peu favorable.

M. Cook employa ce temps à voir un *natche* ou grande ſolennité, à laquelle le Roi l'avoit invité. Le fils de Poulaho devoit y être admis à de certains privileges, particuliérement à l'honneur de manger avec le Roi ſon pere. M. Cook ſuivit la cérémonie dans tous ſes détails, & pour mieux ſatisfaire

la curioſité du Lecteur, nous lui mettrons ſous les yeux la narration de ce témoin oculaire.

» Nous arrivâmes à *Mooa*, où nous trouvâmes le Roi aſſis au milieu d'une nombreuſe Cour, mais dans un enclos ſi petit & ſi ſale, que nous fûmes étonnés d'en trouver un ſemblable dans cet endroit. Ils étoient employés à leur occupation ordinaire du matin, à boire le *kava*. Nous profitâmes de ce moment pour viſiter quelques amis, & jeter un coup-d'œil ſur les préparatifs de la fête. Vers les dix heures, le Peuple commença à s'aſſembler dans une vaſte place, devant le *Malaee*, ou la grande maiſon où nous avions été conduits la premiere fois que nous viſitâmes *Mooa*. Au bout du chemin qui conduit à la place, étoient pluſieurs hommes armés de lance & de maſſue, qui récitoient ou chantoient ſans interruption de courtes ſentences ſur un ton plaintif, comme s'ils avoient exprimé quelque déſir. Le Peuple arrivoit

arrivoit pendant ce temps avec un igname attaché à un bâton, qui fut dépoſé devant les chanteurs. Cependant le Roi & le Prince parurent, s'aſſirent dans la place, & nous firent placer à leurs côtés, en nous priant pourtant d'ôter notre chapeau & de délier nos cheveux. Quand tous les porteurs d'ignames furent arrivés, des hommes prirent chaque bâton où ils étoient attachés, & les porterent deux à deux ſur leurs épaules. Ils ſe diviſerent en compagnies, de douze chacune, & traverſerent la place d'un pas redoublé, à la file l'un de l'autre. Chaque compagnie étoit précédée par un homme portant une lance ou une maſſue ; & ſur les flancs, étoient des gens diverſement armés. Un homme portant ſur une perche un pigeon vivant, fermoit la marche.

» Omaï demanda, de ma part, au Chef où l'on portoit ces ignames avec tant de ſolennité ? Il parut héſiter à nous l'apprendre, ce qui nous fit ſuivre la proceſſion au nombre de deux ou trois. Nous les vîmes

s'arrêter à un *Morai* ou *Fiatooka*, ſitué ſur un monticule qui n'étoit qu'à un quart de mille du lieu de l'aſſemblée. Ils dépoſerent les ignames, & en firent des paquets ſans qu'on en pût préſumer la raiſon. Voyant que nous les gênions, nous retournâmes vers Poulaho, qui me pria de défendre aux Matelots de quitter les chaloupes. Il m'avertit que bientôt tout alloit être *taboo*, & que ſi l'on rencontroit alors quelqu'un de mes gens, ou même des ſiens, on les aſſommeroit à coups de maſſue, & qu'on les tueroit. Pour nous, il nous dit que nous ne pouvions être préſens à la cérémonie, mais qu'on nous conduiroit dans un lieu d'où nous pourrions tout voir. C'étoit notre habillement qui ſembloit être l'empêchement; il eût fallu être nus juſqu'à la ceinture, le chapeau bas & les cheveux épars. Omaï offrit de ſe conformer à ces formes, & commençoit à ſe dépouiller : on lui fit de nouvelles objections, & il fut exclus comme les autres.

» J'étois peu satisfait de cette restriction, & je m'échappois pour voir ce qui se passoit. Tout étoit tranquille, hormis un petit nombre qui devoient officier dans la cérémonie. Ils avoient de petits bâtons de quatre pieds de long, à l'extrémité inférieure desquels étoient attachées deux ou trois petites baguettes, grosses comme le doigt, & longues de six pouces. Ceux-là se rendoient au *Morai* dont j'ai parlé. Je pris la même route, quoiqu'ils m'arrêtassent souvent, en criant *Taboo*. Mais faisant peu d'attention à cette défense, j'avançai jusqu'au *Morai*, que l'on pourroit appeler Temple. Je me doutois bien qu'il se faisoit quelque cérémonie intéressante de l'autre côté; & pour n'en rien perdre, je voulus m'y rendre, en faisant le tour; mais je fus si bien surveillé par trois hommes, qu'il me fut impossible d'en venir à bout. Pour me défaire de ces espions incommodes, je retournai au *Malaee* où j'avois laissé le Roi, & de là je m'échappai une

ſeconde fois. Mais je retrouvai d'abord mes trois hommes, qui ſans doute avoient été chargés de me ſurveiller. Je fis peu d'attention à tout ce qu'ils firent ou dirent, & j'avançai juſqu'au principal *Fiatooka* ou *Morai* du Roi. J'y vis beaucoup de monde aſſis. C'étoient les mêmes que j'avois vus à l'autre *Morai*, qui en étoit tout près. Voyant que de la plantation du Roi je pourrois obſerver tous leurs mouvemens, j'y retournai & mis par-là fort à leur aiſe ceux qui m'avoient accompagné.

» Nous nous plaçâmes avantageuſement, pour voir la ſuite de ce que j'avois apperçu. Le nombre du Peuple augmentoit au *Fiatooka*, & bientôt il ſe mit en proceſſion. Ils marchoient deux à deux, portant ſur leurs épaules les bâtons dont on a parlé. Les petites baguettes qui y étoient attachées, étoient des ignames. C'étoit apparemment comme emblême de cette racine. Celui de chaque couple qui alloit derriere, avoit une de ſes mains au milieu du bâton, comme

pour ſoutenir le poids qui y pendoit, & ils ſembloient marcher tout courbés ſous ce fardeau. La proceſſion étoit de cent huit, & preſque tous gens diſtingués. Ils paſſerent contre la paliſſade derriere laquelle nous étions, & nous les vîmes fort à l'aiſe.

» Quand tout fut paſſé, nous retournâmes à la maiſon de Poulaho. Il alloit ſortir, & on ne nous permit pas de le ſuivre. On nous conduiſit derriere la paliſſade qui touchoit à la place du *Fiatooka*, où les ignames avoient été dépoſés. Nous étions en nombreuſe compagnie, car nous n'étions pas les ſeuls à qui on ne permît de voir que de derriere le rideau; tous les enclos autour de la place étoient remplis de Peuple; encore avoit-on pris ſoin qu'on vît le moins poſſible. Les paliſſades avoient été toutes raccommodées le matin; elles étoient même plus hautes que d'ordinaire, & paſſoient la hauteur du plus grand homme. Auſſi nous prîmes la liberté d'y faire des trous avec nos cou-

teaux, & par ce moyen nous vîmes paſſablement bien.

» Nous trouvâmes deux ou trois cents perſonnes aſſiſes ſur le gazon, au bout du chemin qui conduiſoit au *Morai*, & le nombre alloit toujours en augmentant. Bientôt parurent quelques hommes avec de petits bâtons & des branches ou feuilles de cocotier. Un vieillard qui les précédoit, s'aſſit dans le chemin, & prononça une longue priere, d'un ton grave, & le viſage tourné vers eux. Après quoi il ſe retira, & les autres avancerent juſqu'au milieu de la place, où ils firent un petit couvert des matériaux qu'ils apportoient. Quand ils l'eurent achevé, ils s'accroupirent tous devant, puis ſe leverent & allerent rejoindre le reſte de l'aſſemblée. Bientôt parut le fils de Poulaho, précédé de quatre ou cinq hommes, qui s'aſſirent preſque derriere le couvert ou angar. Après eux, on vit douze ou quatorze femmes de diſtinction, marchant lentement deux à deux, & chaque

rang portoit une piece étroite d'étoffe blanche étendue, environ de deux ou trois verges de long. Elles s'avancerent vers le Prince, s'accroupirent devant lui, & après avoir ceint ſon corps de quelques-unes de ces pieces d'étoffe, elles ſe leverent, ſe retirerent dans le même ordre, & s'aſſirent à quelque diſtance à ſa gauche. Poulaho fit enfin ſon entrée, précédé de quatre hommes qui marchoient deux à deux. Il s'aſſit à la gauche de ſon fils, à vingt pas de lui. Le jeune Prince quittant alors ſa place, alla s'aſſeoir ſous le couvert avec ſa ſuite; un plus grand nombre s'aſſirent ſur le gazon, devant le dais royal. Le Prince avoit le viſage vers le Peuple, & le dos au *Morai*. Alors trois groupes, chacun d'une douzaine d'hommes, ſortirent l'un après l'autre de la foule, coururent de l'autre côté de la place, s'aſſirent quelques ſecondes, & retournerent à leur premiere poſition, de la même maniere. Deux hommes ſe leverent enſuite, ayant en main une branche verte; ils s'a-

vancerent vers le Prince, firent trois poſes en s'aſſeyant, puis tournant le dos, ſe retirerent de la même maniere, inclinant leurs branches l'une vers l'autre, chaque fois qu'ils s'aſſeyoient. Deux autres répéterent la même cérémonie.

» La grande proceſſion que j'avois vue ſortir de l'autre *Morai*, commença à arriver. A juger du circuit qu'ils avoient fait par le temps qu'elle avoit pris, il dut être fort long. En entrant dans la place, ils marchoient vers la droite du couvert ou dais: ils ſe proſternerent, dépoſerent leurs prétendus fardeaux (les bâtons), & ſe tou nerent vers le Prince; puis ils ſe leverent & ſe retirerent, les mains jointes devant eux, avec l'air le plus ſérieux. Ils s'aſſirent ſur le devant de la place. Pendant toute cette fonction, trois hommes aſſis ſous le dais avec le Prince, récitoient quelques ſentences d'un ton triſte. Cela fut ſuivi de quelques minutes d'un profond ſilence. Alors un homme aſſis ſur le devant de la

place, fit une priere, & de temps en temps il alloit rompre un des bâtons que l'on venoit d'apporter; après quoi le Peuple ſe ſépara, pour faire paſſage au Prince & à ſa ſuite, & la cérémonie finit.

» Satisfaits de ce qu'ils avoient vu, quelques Officiers retournerent aux vaiſſeaux; mais curieux d'obſerver tout ce qui pouvoit avoir rapport aux uſages politiques & religieux de ces Peuples, je reſtai à *Mooa* avec deux ou trois Officiers, pour en voir la fin. J'allai examiner les bâtons portés avec tant de cérémonies. On nous avoit ſouvent dit que c'étoient des ignames, mais je vis le contraire. Ils l'avoient ſi ſouvent répété, que pluſieurs d'entre nous les croyoient plutôt que leurs propres yeux. Mais comme j'avois contre cela le témoignage de mes ſens, il eſt clair que ce n'étoit que comme ſigne emblématique qu'on les appeloit *ignames*, & que les Inſulaires nous les donnoient pour tels.

» Le ſoupé fut prêt à ſept heures; c'étoit du

poiſſon & des ignames. Le Roi ſoupa avec nous ; il but abondamment de l'eau-de-vie & de l'eau, & il en avoit bu une ration ſuffiſante quand il alla ſe coucher : nous paſſâmes tous la nuit dans la même maiſon.

» A une heure après minuit, le Roi & ſa ſuite s'éveillerent, firent une heure de converſation & ſe remirent à dormir. Au point du jour ils ſe leverent tous, excepté Poulaho, & ſortirent. Bientôt entra une des femmes qui ſont toujours de ſervice auprès du Roi, & demanda où il étoit. Je le lui montrai du doigt. Elle alla s'aſſeoir à ſes côtés, & commença l'opération de preſſer & frapper doucement ſur ſes cuiſſes avec les deux poings fermés ; mais loin de prolonger ſon ſommeil, ce mouvement eut un effet contraire : il reſta pourtant couché.

» Nous allâmes alors, Omaï & moi, faire une viſite au jeune Prince : il ne logeoit point avec le Roi. Nous le trouvâmes entouré de garçons de ſon âge : un vieil-

lard & une vieille femme qui ſembloient en être chargés, étoient aſſis derriere lui. Il s'y trouvoit d'autres hommes & d'autres femmes, employés à différentes occupations, & qui probablement formoient ſa maiſon.

»Nous retournâmes vers le Roi; il étoit levé & entouré d'un cercle preſque tout compoſé de vieillards. Tandis qu'on préparoit le *kava*, on apporta un cochon & des ignames ſortant du four; nous en eûmes la plus forte portion, ce qui fut très-agréable aux Matelots de la chaloupe. Les Inſulaires mangent fort peu le matin, ſur-tout les buveurs de *kava*. Pendant ce temps j'allai viſiter pluſieurs Chefs de mes amis, tous avoient bu ou buvoient encore leur *kava*. De retour, je trouvai le Roi de nouveau endormi, & deux femmes frappant ſur ſes feſſes à leur maniere accoutumée. Il ſe leva vers onze heures; on lui apporta du poiſſon & des ignames, qui avoient l'air d'avoir été étuvés dans du lait de coco. Il en mangea abondamment, & s'endormit

pour la quatrieme fois. Je profitai de ce moment pour aller porter au Prince un préſent d'étoffe, de verroterie & autres articles que j'avois apportés exprès : il y avoit aſſez d'étoffe pour lui faire un habillement complet, & on l'en ajuſta d'abord. Fier de ſon ajuſtement, il alla ſe montrer d'abord à ſon pere ; il me préſenta enſuite à ſa mere : elle étoit entourée d'une douzaine d'autres femmes reſpectables. Le Prince changea là d'habillement, & il me fit préſent de deux pieces d'étoffe de la manufacture du pays.

» Après un excellent dîner que nous donna & partagea Poulaho, on nous avertit que la fête alloit commencer, en nous enjoignant de ne point ſortir de l'enclos paliſſadé ; mais fatigué d'être toujours derriere le rideau, je réſolus de me mêler, s'il étoit poſſible, parmi les acteurs. Je m'évadai & gagnai le *Morai*, qui étoit le lieu de la ſcene. Je rencontrai ſouvent des gens qui voulurent me faire retirer ; mais je n'y fis point

attention, & ils me laiſſerent paſſer outre. En arrivant au *Morai*, je trouvai pluſieurs perſonnes aſſiſes à l'entrée de la place, des deux côtés du chemin qui y conduit ; un petit nombre étoient aſſis de l'autre côté, & au milieu étoient deux hommes le viſage tourné vers le *Morai*. Dans l'endroit où je m'aſſis il y avoit une quantité de petites faſcines de feuilles de cocotiers liées à des bâtons faits en forme d'une civiere à bras. Tout ce que je pus apprendre à leur ſujet, c'eſt qu'elles étoient *Taboo*. Notre nombre augmentoit continuellement & arrivoit du même côté. De temps en temps quelqu'un de la compagnie ſe tournoit vers les arrivans & leur faiſoit un petit diſcours, dans lequel entroit toujours le mot *Arekee* ou Roi. Un homme dit quelque choſe qui fit partir toute l'aſſemblée d'un éclat de rire, les autres orateurs eurent des applaudiſſemens. On m'avoit déjà prié pluſieurs fois de me retirer ; mais voyant que j'étois ſourd, après une courte délibération, on

me pria de vouloir bien du moins découvrir, comme eux, mes épaules: je m'y prêtai volontiers, & ils ne parurent plus embarraſſés de ma préſence.

» Après une heure d'attente, le Prince, les femmes & le Roi vinrent dans le même ordre que la veille. Après l'arrivée de ſon pere, le Prince fut mis ſous le dais, & deux hommes portant chacun une natte, vinrent les lui attacher, en répétant quelques mots gravement. Alors commencerent les évolutions de la veille; trois groupes traverſerent la place en courant, & revinrent de même; les deux qui étoient au milieu firent une courte priere, & alors le gros de l'aſſemblée, où je me trouvois, ſe leva & courut s'aſſeoir devant le dais. Un d'eux me dirigeoit & avoit ſoin de me placer très-bien; rien ne m'auroit aſſurément échappé, s'il eût été permis de ſe ſervir de ſes yeux; mais il falloit les tenir baiſſés & reſter comme des ſtatues.

» Alors arriva la proceſſion de la veille,

portant deux à deux ſur les épaules un bâton entouré au milieu d'une feuille de cocotier. Cela fut dépoſé avec la même cérémonie que la premiere fois. Une ſeconde proceſſion ſuivoit, chacun portoit un de ces paniers faits de feuilles de palmier dont ces peuples ſe ſervent pour mettre leurs proviſions. Il en ſuivoit une troiſieme dans laquelle on portoit de petits poiſſons fixés au bout d'un bâton fourchu. Tous les paniers furent portés à un vieillard, que je pris pour le Chef des Prêtres & qui étoit aſſis à la droite du Prince en dehors du dais; il prit tous les paniers l'un après l'autre, & répéta les mêmes mots ſur chacun. Les poiſſons furent tous préſentés l'un après l'autre au bout de leur bâton fourchu, à meſure qu'ils arrivoient, à deux hommes aſſis à gauche & qui juſqu'alors avoient eu en main des branches vertes; ils mirent le premier poiſſon à leur droite, & le ſecond à gauche. Quand on préſenta le troiſieme, un homme vigou-

reux, qui étoit assis derriere eux, avançant le bras entre-deux, chercha à le saisir en même temps que les deux autres. Ainsi s'éleva une espece de combat à qui auroit les poissons à mesure qu'ils étoient présentés; mais comme il y avoit deux mains contre une, outre le désavantage de la situation, l'homme de derriere n'en eut que des morceaux; car il ne lâchoit jamais prise qu'en lui arrachant ce qu'il tenoit, & il secouoit derriere lui ce qui lui restoit. Enfin, soit à dessein, soit par hasard, il en attrapa un entier sans même que les autres le touchassent. Le mot *mareeai* fut alors sourdement répété par toute l'assemblée, c'est-à-dire, *fort bien*. Il paroît que sa commission fut remplie par-là, car il ne tenta plus de prendre d'autres poissons. Ceux qui donnoient les poissons & les paniers, étoient assis en les présentant.

Après ces processions, il y eut différens discours ou prieres; après quoi il se fit un signal. Nous nous levâmes tous, nous courûmes

rûmes un peu vers la gauche, & nous nous aſsîmes le dos tourné vers le Prince & le peu de perſonnes qui reſtoient avec lui. On me pria de ne point regarder derriere moi ; mais ni cette injonction, ni le ſouvenir de la femme de Lot ne purent contenir mes regards, je tournai la tête & vis le Prince tourné vers le *Morai*. Mais le dernier mouvement avoit mis tant de monde entre lui & moi, que je ne pus découvrir ce qu'on faiſoit. J'appris enſuite que c'étoit préciſément l'inſtant où le Prince étoit admis au grand honneur de manger avec ſon pere, ce qu'il n'avoit encore jamais fait ; & on leur préſenta à tous les deux, pour cet effet, un igname rôti. On nous avoit effectivement avertis que cela ſe feroit pendant la cérémonie, & cela eſt d'autant plus probable, que ce fut dans cet inſtant qu'on fit tourner le dos au peuple ; ce qu'ils font toujours quand leur Monarque mange.

» Peu après, tout le monde ſe retourna, & l'on forma un demi-cercle devant le

Prince, laiſſant un eſpace aſſez grand juſqu'à lui. Alors quelques hommes s'avancerent vers nous deux à deux, portant de grands bâtons ſur leurs épaules, rendant un ſon qui imitoit une eſpece de chant, & balançant les mains à meſure qu'ils avançoient. Quand ils furent tout près de nous, ils firent une apparence de marche précipitée, ſans pourtant avancer d'un pas. Auſſitôt trois ou quatre hommes armés de gros bâtons ſortent de la foule, & courent à ces nouveaux arrivés. Ceux-ci jettent à terre les bâtons qu'ils portoient, & décampent, ceux-là tombent ſur les bâtons, les frappent à coups redoublés, & retournent à leur place. Les premiers en s'échappant avoient fait les ſignes d'uſage pour défier à la lutte : bientôt un nombre d'hommes robuſtes ſortit du même côté, & répéta le défi. Un autre parti s'avança de l'autre côté pour y répondre. Ils firent diverſes évolutions pendant quelques minutes, puis ſe retirerent chacun de ſon côté.

Il y eut enſuite pendant une demi-heure des combats de lutte & de pugilat. Enfin, deux hommes ſe mirent à pérorer en paroiſſant adreſſer la parole au Prince. La fête finit, & l'aſſemblée ſe diſperſa.

» Pendant la cérémonie, tout étoit *Taboo*, & on ne m'avoit permis de rien viſiter: mais la cérémonie achevée, j'examinai les paniers, & je les trouvai vides. Ce n'étoit par tout que des emblêmes de choſes ſuppoſées. Il n'y eut que le poiſſon qui eût de la réalité.

» Nous ne pûmes jamais découvrir la ſignification de cette cérémonie du *Natche*, ni de ſes détails. On ne répondoit à nos queſtions, autre choſe que *Taboo*, mot pris dans une quantité d'acceptions différentes. Mais le Prince en étoit indubitablement le principal objet. Le Roi nous avoit dit d'avance, que dans quelques jours le Peuple apporteroit des ignames, pour que lui & ſon fils mangeaſſent enſemble; il en décrivit même pluſieurs particularités.

D'après ce qu'il en dit, & ce que nous vîmes nous-mêmes, on en peut conclure que c'étoit le ſerment de fidélité, ſi l'on peut parler ainſi, prêté à l'héritier préſomptif de la Couronne, & une promeſſe de lui fournir tout ce qui étoit emblématiquement exprimé. Cette conjecture eſt d'autant plus probable que tous les principaux de l'Iſle aſſiſtoient à cette cérémonie. Quoi qu'il en ſoit, tout fut exécuté avec une myſtérieuſe ſolennité, qui, en raiſon du lieu même où cela ſe paſſoit, prouve que cette inſtitution avoit un mélange de religion. Ce fut la ſeule occaſion où l'on mit en queſtion, & notre habillement & notre contenance. Alors on exigea de nous d'être découverts juſqu'à la ceinture ; d'avoir le chapeau bas, les cheveux déliés & flottans ſur les épaules ; d'être aſſis comme eux, les jambes croiſées ; d'obſerver de temps en temps une humble poſture, avec les yeux baiſſés & les mains jointes. L'aſſemblée remplit

toutes ces formalités avec l'exactitude la plus ſcrupuleuſe. A la fin tout le monde fut exclu du lieu de la ſolennité, excepté les principaux de la Nation & ceux qui devoient officier. Toutes ces circonſtances démontrent qu'ils croyoient agir ſous l'inſpection immédiate de l'Être ſuprême.

» Cette cérémonie ne doit être conſidérées que comme emblématique. Le petit nombre d'ignames que nous vîmes le premier jour, ne pouvoit être un tribut général ; auſſi fit-on entendre que c'étoit la portion conſacrée à l'*Otooa* ou Divinité. Mais on nous dit que dans trois mois il y auroit une autre cérémonie beaucoup plus importante pour le même ſujet ; que les tributs de *Tongataboo*, d'*Hapaee*, de *Vavaoo* & de toutes les autres Iſles ſeroient apportés au Chef, & que la cérémonie ſeroit cimentée par le ſacrifice de dix victimes humaines tirées de la derniere claſſe du Peuple. Affreuſe ſolennité ! Exemple bien frappant & bien terrible des effets de

l'ignorance & de la ſuperſtition ſur l'eſprit d'un des Peuple de la terre le plus humain & le plus bienveillant ! On leur demanda la raiſon d'un uſage ſi barbare. Ils répondirent que c'étoit une partie eſſentielle du *Natche*, & que, s'ils l'omettoient, la Divinité détruiroit indubitablement leur Roi.

» Quand je pris congé de Poulaho, il me preſſa vivement de reſter le jour ſuivant, pour aſſiſter à une cérémonie funebre. La femme de Mareewagee, belle-mere du Roi, étoit morte, & tous les Chefs devoient aſſiſter à ſes funérailles. J'aurois volontiers été témoin de cette nouvelle cérémonie, mais la marée étoit alors favorable pour ſortir de tous ces canaux, & je ne crus pas devoir riſquer, par un retard de deux jours, à me trouver encore arrêté pour quinze.

» J'avois donné ordre, lors de mon ſéjour à *Mooa*, qu'on y amenât les chevaux, le taureau, la vache & les chevres. Je crus qu'ils ſeroient plus en ſûreté

ſous les yeux des Chefs, que dans un lieu qui après notre départ reſteroit, pour ainſi dire, déſert. Outre ces animaux nous laiſſâmes encore à nos amis un verrat & trois jeunes truies, de race Angloiſe. Ils en avoient la plus grande envie, imaginant avec raiſon qu'ils amélioreroient l'eſpece qui étoit dans l'Iſle, & qui eſt petite. Feenou reçut un lapin & une lapine; ils avoient déjà fait des petits avant notre départ. Si tous ces animaux réuſſiſſent, ce ſera pour ces Iſles une acquiſition bien importante, & comme *Tongataboo* eſt un pays aſſez uni, les chevaux y ſeront d'une grande utilité. «

Tongataboo, *Amſterdam*, ou *Tonga* (comme les Naturels l'appellent encore) eſt une Iſle d'environ vingt lieues de tour, un peu oblongue, quoique la partie orientale ſoit de beaucoup plus large. Sa plus grande longueur eſt de l'eſt à l'oueſt. La côte méridionale viſitée en 1773 eſt eſcarpée & garnie de roches de corail; elle eſt élevée de huit ou dix pieds, & ſe termine perpen-

diculairement, excepté en quelques endroits où un rivage plat & ſablonneux laiſſe appercevoir en baſſe marée un cordon de roches noires. La partie occidentale n'a pas plus de cinq ou ſix milles de large, & ſon rivage reſſemble à celui du ſud; tandis que toute la côte ſeptentrionale eſt environnée d'Iſles & de bas-fonds, & que le rivage en eſt plat & ſablonneux. La côte orientale doit être comme celle du ſud; parce que la pointe du nord-eſt commence à devenir pleine de rochers, qui n'ont pas cependant plus de ſept à huit pieds de haut.

On peut dire, avec raiſon, que c'eſt une Iſle baſſe. Du mouillage des vaiſſeaux on n'appercevoit que des arbres ſur toute la partie occidentale. La ſeule élévation qui ſe voit de la mer eſt la pointe du ſud-eſt; mais lorſqu'on eſt à terre, l'œil apperçoit de petites élévations & des pentes douces ſur le terrain. L'aſpect général de l'Iſle n'offre pas ces ſuperbes payſages

que forme un mélange de montagnes & de vallées, de plaines, de ruiſſeaux & de caſcades; mais en récompenſe il donne au ſpectateur l'idée de la plus abondante fertilité. Soit que l'on conſidere les endroits déjà cultivés, ſoit que l'on regarde ceux qui ſont encore abandonnés aux productions ſpontanées de la nature, tout offre la plus riche végétation, & une verdure perpétuelle. Le *boogo*, qui eſt une eſpece de figuier, avec des feuilles étroites & pointues, eſt l'arbre le plus grand qu'on y trouve. Dans les terrains ſans culture, ſurtout vers la mer, les buiſſons & les arbres les plus communs, ſont le *pandanus*, différentes ſortes d'*hibiſcus*, le *faitanoo*, ſouvent cité dans ce Voyage, & un petit nombre d'autres. Il faut pourtant obſerver que ſi l'on ne rencontre pas ces ſites heureux qui forment les ſuperbes payſages, on y a du moins ſouvent des points de vue très-rians auprès des maiſons de campagne, & dans les endroits cultivés, mais ſur-tout

dans les environs de *Fiatooka*, où l'Art & la Nature ont concouru pour offrir le plus bel aſpect.

La ſituation de *Tongataboo* vers le Tropique, rend ſon climat plus variable que dans les contrées plus près de la ligne. Les vents y ſoufflent preſque toujours de divers points, entre le ſud & l'eſt, & le temps eſt généralement beau quand ils ſont modérés. Quand ils ſoufflent plus fortement, le temps ſans être entiérement couvert, eſt parſémé de gros nuages, & alors on eſſuye des pluies fréquentes. Le vent court quelquefois au nord-eſt, au nord-nord-eſt, & même au nord-nord-oueſt; mais il n'eſt alors ni fort, ni de durée, quoique ordinairement accompagné de fortes pluies & d'un temps couvert & étouffant. Les végétaux s'y ſuccedent très-promptement, mais le paſſage des différens temps qui les produiſent, paroît trop peu ſenſible pour influer ſur la maniere de vivre des Inſulaires, & pour leur faire appercevoir le changement des ſaiſons, car

leurs végétaux ne ſont jamais dépouillés tout-à-coup de leurs feuilles. Elles ſont remplacées à meſure qu'elles tombent, & l'Iſle offre l'aſpect d'un printemps éternel.

La baſe de l'Iſle doit être de roches de corail, ſi l'on en juge par l'entourage qui n'offre que cette eſpece de pierre : dans toute l'Iſle on ne trouve que quelque cailloutage bleu auprès des *Fiatookas*, & la pierre noire, ferme & douce, dont les Inſulaires font leurs hachettes ; elle a beaucoup d'analogie avec le *lapis lydius*. On l'apporte probablement de quelque Iſle voiſine. Quoique les roches de corail paroiſſent ſouvent au-deſſus de la ſurface de la terre, cependant le ſol forme en général une couche fort épaiſſe ; dans tous les endroits cultivés, il eſt noir & mou, & ſemble en grande partie formé de la décompoſition des végétaux. Il y a probablement deſſous une couche argilleuſe, puiſqu'on apperçoit cette eſpece de ſol dans les endroits bas, mais ſur-tout vers le rivage dès qu'il s'éleve

tant ſoit peu ; & quand on le briſe, on le trouve d'une couleur rougeâtre, & plus ſouvent d'un jaune foncé ; il a alors beaucoup de conſiſtance. Là où le rivage eſt bas, le ſol eſt ſablonneux & compoſé de corail briſé. Cependant on y voit des buiſſons très-touffus, & les Naturels y font quelquefois des plantations qui réuſſiſſent.

Les fruits cultivés ſont principalement les bananes dont ils ont de quinze eſpeces différentes : le fruit à pain, deux ſortes de fruits qui ſe trouvent à *Taïti*, & que les Inſulaires appellent *jambu* & *eeevee ;* le dernier eſt une ſorte de prune.

Les racines ſont les ignames, qui ſont de deux eſpeces. L'une noire & ſi groſſe, qu'elle peſe vingt ou trente livres ; l'autre blanche & longue, qui rarement peſe une livre : une grande racine, nommée *kappe ;* une autre aſſez ſemblable aux pommes de terre blanches, appelée *mawhaha ;* le *talo* ou le coco des autres endroits, & une autre nommée *jeejee*.

Outre un grand nombre de cocotiers, ils ont trois eſpeces de palmiers, dont deux ſont très-rares. L'un s'appelle *beeoo*. Il s'éleve auſſi haut que le cocotier, a de grandes feuilles pliſſées en éventail, & des groupes de noix arrondies & groſſes comme une balle de piſtolet, qui pouſſent le long des branches, avec une amande très-dure qu'on mange quelquefois. L'autre eſt une eſpece de chou-palmiſte qui ne differe du cocotier que par des rameaux plus garnis & des feuilles plus inégales. Il porte un chou de trois ou quatre pieds de long; les feuilles ſont au haut, & le fruit eſt au centre; il a à peine deux pouces de long, dans la forme d'un coco oblong; ſon amande eſt inſipide; les Inſulaires l'appellent *neeoogoola* ou coco rouge, parce qu'il prend une teinte rouge en mûriſſant. La troiſieme eſpece s'appelle *ongo ongo*; elle eſt plus commune, & on la trouve dans les environs des *Fiatookas*. Sa hauteur eſt de cinq ou ſix pieds, & jamais plus

de huit. Elle porte grand nombre de noix, groſſes comme une pomme de reinette, attachées au tronc au milieu des feuilles, & qu'on ne mange point. Il y a beaucoup de cannes à ſucre qui ſont excellentes, & qu'on cultive, des citrouilles, des bambous, & une eſpece de figue ſauvage, qu'on mange quelquefois. Le catalogue des plantes ſpontanées eſt trop grand pour le rapporter ici.

Outre les cochons, on ne voit d'autres quadrupedes que les rats & les chiens, qui ne ſont point indigenes. Il y a de très-groſſes poules domeſtiques.

Parmi les oiſeaux, on voit des perroquets plus petits que les gris ordinaires; le dos & les ailes ſont d'un vert commun, la queue bleue, & le reſte couleur de chocolat; d'autres, pas plus gros qu'un moineau, d'un beau vert tirant ſur le jaune, le haut de la tête azuré, le cou & le ventre rouges. Une troiſieme ſorte de la groſſeur d'un pigeon; le haut de la tête & les cuiſſes

ſont bleus, la gorge & une partie du ventre cramoiſi, le reſte d'un très-beau vert. Il y a des hiboux, ordinaires pour la taille, mais d'un ſuperbe plumage; les mêmes coucous qu'aux *Iſles-de-Palmerſton ;* des alcions gros comme des grives, d'un bleu mêlé de vert, avec un collier blanc; un oiſeau de l'eſpece des grives, d'un vert foncé, & qui eſt le ſeul chantant, mais il répare en quelque façon la privation de chant des autres, par la force & la mélodie de ſes accens. Il fait retentir les bois à la chute du jour, ou aux approches du mauvais temps.

Les autres oiſeaux de terre ſont des râles, gros comme des pigeons, d'un gris bigarré; une autre eſpece couleur noire, avec des yeux rouges; des foulques violettes, à tête rouge; une petite hirondelle; trois ſortes de pigeons; le ramier cuivre de M. Sonnerat; un autre avec une teinte verte ſur le dos, & les ailes & la tête rouges; un troiſieme plus petit, dos pourpre & ventre blanc.

Parmi les oiſeaux de mer, ſont les canards d'*Annamooka ;* les hérons bleus & blancs ; les oiſeaux du Tropique ; les nigauds ; un corlieu bleuâtre ; un grand pluvier tacheté de jaune ; & l'eſpece de chauve-ſouris déjà citée.

Les ſeuls reptiles & inſectes nuiſibles ou dégoûtans, ſont une eſpece de couleuvre de mer, de trois pieds de long, avec des cercles alternatifs noirs & blancs, & qu'on trouve ſouvent ſur le rivage ; des ſcorpions & les *centipedes*. Il y a de beaux *guanoes* verts, longs d'un pied & demi ; un autre lézard d'un pied de long, brun & tacheté, & deux autres ſortes plus petites. Les inſectes ſont de très-belles mites ; des papillons ; de groſſes araignées ; & quelques autres, formant en tout une cinquantaine d'eſpeces.

La mer abonde en poiſſons, quoique leur variété ſoit moindre qu'on ne devroit l'attendre. Le récif qui borde la côte ſeptentrionale, donne retraite à un nombre infini de cruſtacées & de coquillages ; il réunit les plus

plus eſtimés de nos mers à ceux de la mer des Indes. Les coraux y ſont variés à l'infini : il s'en trouve deux eſpeces rouges ; l'une formant de très-belles ramifications, & l'autre des tubes.

Le 10, à huit heures du matin, les vaiſſeaux leverent l'ancre, & embouquerent le canal des petites Iſles de *Makkahaa* & de *Monooafai*, avec un vent direct du ſud-eſt. Ce canal eſt bien plus large que celui de *Pangimodoo*. Le flot fut favorable juſqu'au canal qui va au *Lagoon*, où celui de l'eſt rencontroit celui de l'oueſt. Ce confluent, augmenté encore par le bras du *Lagoon* & la preſſion des bas-fonds oppoſés, produiſoit des tournans très-violens. A ces dangers, ſe joignoit la profondeur exceſſive du canal, qui ne permettoit pas de jeter l'ancre, excepté contre les roches, où la ſonde donnoit quarante à quarante-cinq braſſes, fond ſable noir. Mais dans cet endroit, les vaiſſeaux auroient été expoſés aux tournans. On continua de porter

au vent entre les deux flux, ſans avancer ni reculer d'un pouce juſqu'à la haute marée, qu'on parvint à avoir l'avantage du flot de l'eſt. On s'attendoit à trouver un fort courant vers l'eſt, mais il étoit preſque inſenſible ; c'eſt ce qui prouve que l'eau qui ſe jette dans le *Lagoon* vient en grande partie du nord-oueſt, & ſe retire du même côté. Trouvant enfin qu'on ne pouvoit gagner la mer avant la nuit, les vaiſſeaux jeterent l'ancre ſur le rivage de *Tongataboo* dans quarante-cinq braſſes d'eau, à deux encablures du récif qui cou le long de cette Iſle. Le lendemain ils remirent à la voile, & porterent à l'eſt, & après avoir doublé fort tard la pointe orientale de l'Iſle, ils mouillerent le ſurlendemain à *Middleburg* ou *Eooa* (ſuivant les Inſulaires), dans quarante braſſes d'eau, fond ſable & roches de corail. Les deux extrémités de l'Iſle reſtoient du nord 40^{d} eſt au ſud 22^{d} oueſt. Les hauteurs d'*Eooa* au ſud 45^{d} eſt ; & *Tongataboo* du nord 70^{d} oueſt, au nord

19^{d} oueſt. C'étoit le même endroit où M. Cook avoit mouillé en 1773, & qu'il avoit appelé *Rade-Angloiſe*.

Dès que les vaiſſeaux furent à l'ancre, Taoofa, le Chef de l'Iſle, & pluſieurs autres Inſulaires, vinrent à bord, & parurent très-joyeux de leur arrivée. Ce Taoofa avoit été le *Tayo* de M. Cook dans ſon dernier Voyage; il deſcendit à terre avec lui, pour aller chercher où faire de l'eau. C'étoit ſon principal objet en viſitant *Eooa*. On lui avoit dit à *Tongataboo* qu'il trouveroit un ruiſſeau qui ſe déchargeoit dans la mer; mais il ne l'apperçut point. On ne lui montra qu'une ſource ſaumâtre, entre le haut & le bas-plein de la marée, dans l'anſe où ils avoient attéri. Peut-être l'eau y ſeroit-elle bonne, en la prenant avant que la marée s'y mêle. Ils allerent un peu plus dans les terres, où ils en trouverent enfin de très-bonne dans un creux très-profond. Avec du temps & de la peine, on auroit pu la faire aller au rivage, par des

conduits faits de feuilles de bananier ou des tiges, de l'arbre ; mais, plutôt que d'entreprendre une beſogne ſi ennuyeuſe, on réſolut de ſe contenter de l'eau qu'on avoit embarquée à *Tongataboo*.

Avant de retourner à bord, M. Cook établit un trafic de cochons & d'ignames. Les premiers étoient rares, mais les autres abondans. On mit à terre le belier & les deux brebis du *Cap-de-Bonne-Eſpérance ;* on les confia à Taoofa, qui parut fier de ce dépôt. Il étoit heureux peut-être que Mareewagee n'en eût fait aucun cas ; *Eooa* n'ayant point encore de chiens, paroiſſoit un lieu plus convenable pour élever ce bétail.

De l'endroit où les vaiſſeaux mouilloient, cette Iſle préſentoit un aſpect bien différent de ceux que nous avions déjà apperçus, elle offroit le plus beau payſage. Elle eſt la plus élevée que nous vîmes depuis la *Nouvelle-Zélande*, (car *Kao* n'eſt qu'un immenſe rocher.) De ſon ſommet qui eſt preſque plat, le terrain s'affaiſſe inſenſiblement vers le

rivage. Toutes les autres Iſles de cet Archipel étant ſur un ſol uni, l'œil n'y découvre de loin que des arbres ; mais ici, le terrain s'élevant graduellement, offre une perſpective immenſe, où l'on voit des bocages ſemés çà & là dans un déſordre pittoreſque, & le reſte eſt couvert de gazon. Près du rivage, tout eſt garni d'ombrages formés par une quantité d'arbres, à l'abri deſquels ſont les habitations des Inſulaires ; à droite de la ſtation des vaiſſeaux, étoit le plus vaſte bocage de cocotiers-palmiſtes qu'il fût poſſible de voir.

Pour embraſſer d'un coup-d'œil la totalité de l'Iſle, ils allerent à l'endroit le plus élevé. A moitié chemin ils traverſerent une vallée profonde, dont le fond & les côteaux étoient couverts d'arbres, quoique le ſol ne fût que des roches de corail. On étoit alors à deux ou trois cents pieds au-deſſus du niveau de la mer ; & malgré cela, ces roches étoient perforées & offroient toutes les inégalités qui caractériſent celles

qui ſont battues par les vagues de la mer. On trouva ces roches de corail juſqu'aux environs des ſommets des plus hautes collines, & il eſt à remarquer que là on ne voyoit guere qu'une pierre jaunâtre, molle & ſablonneuſe. Le ſol y eſt en général d'une argille rougeâtre, & il paroît avoir une très-grande épaiſſeur. A l'endroit le plus élevé de toute l'Iſle, étoit un monticule de terre ou une eſpece de plate-forme, ſoutenue par un mur de pierres de corail, dont le tranſport à pareille hauteur a dû coûter un grand travail. Les Inſulaires leur dirent que ce mont avoit été fait par ordre de leur Chef, & qu'ils s'y aſſembloient quelquefois pour prendre le *kava*. Ils l'appellent *Etche*, nom donné auſſi à une pareille élévation à *Tongataboo*. Non loin de là étoit une ſource de très-bonne eau; & un mille plus bas, couloit un ruiſſeau qui dans les grandes pluies va ſe décharger à la mer. On trouva auſſi de l'eau dans pluſieurs trous, & ſans doute qu'en creuſant on en auroit en abondance.

De la hauteur où ils étoient on découvroit toute l'Isle, excepté une partie de la pointe méridionale. La côte sud est, dont ces hautes collines ne sont pas éloignées, s'éleve d'abord du rivage en grandes inégalités ; de sorte que les plaines & les prairies qui sont très vastes, gisent toutes sur la côte du nord-oueſt, &, comme elles sont coupées de bocages & de plantations, elles offrent dans tous les points de vue le plus superbe payſage. En contemplant ces plaines délicieuſes, elles offroient à nos Navigateurs, la flatteuſe eſpérance d'être un jour couvertes de eſtiaux apportés par leurs vaiſſeaux ; & cet élan dans l'avenir les faiſoit jouir d'avance du tribut de reconnoiſſance de ceux qui, profitant de cet avantage, reconnoîtront que les voyages des Anglois ont ſervi au bien général de l'humanité.

Ils apprirent de leurs guides, que la plupart des terres appartenoient aux grands Chefs de *Tongataboo*, & que les habitans

n'étoient que leurs tenanciers ou vaſſaux. Il en étoit de même de toutes les autres Iſles, excepté *Annamooka*, où l'on voit des Chefs qui ſemblent être en quelque ſorte indépendans. On offrit à Omaï, qui étoit fort aimé de Feenou & du Peuple en général, de le faire Chef de cette Iſle, s'il vouloit reſter parmi eux. Peut-être auroit-il accepté, ſi M. Cook avoit adopté cette idée; mais des raiſons particulieres lui firent déſapprouver cet arrangement.

A leur retour de ce petit voyage, ils trouverent un Inſulaire que d'autres avoient cruellement maltraité dans l'endroit où ſe faiſoit le trafic. On l'avoit aſſommé à coups de maſſue; il avoit la tête caſſée & la cuiſſe rompue. On l'avoit porté à une maiſon voiſine ſans aucun ſigne de vie, mais il avoit enſuite un peu repris connoiſſance. La raiſon d'un traitement ſi dur étoit qu'on l'avoit ſurpris dans une ſituation peu honnête avec une femme qui étoit *taboo*, c'eſt-à-dire, que cette femme appartenoit à un

autre, & d'un rang plus élevé que ſon amant. Cette circonſtance fit voir comment ces Inſulaires traitent ces ſortes d'infidélités. Mais la femme ne partagea pas auſſi rigoureuſement ce châtiment ; on dit qu'elle en ſeroit quitte pour quelques coups.

M. Cook ſema dans la plantation du Chef, des melons & autres végétaux. Il y planta auſſi un ananas. Il y avoit tout lieu de croire que ſes ſoins ne ſeroient pas inutiles, puiſqu'on leur ſervit à dîner un plat des navets dont il avoit laiſſé la ſemence dans ſon dernier Voyage.

Le 15 étoit fixé pour mettre à la voile, mais Taoofa pria M. Cook de le différer d'un ou deux jours, pour recevoir le préſent qu'il lui préparoit. Cette raiſon & l'eſpérance de voir quelques uns des amis de *Tongataboo* l'engagerent à s'y prêter.

Le jour ſuivant, le Chef lui fit ſes préſens, conſiſtant en deux petites piles d'ignames & quelques fruits, qui étoient le

produit d'une eſpece de contribution. Preſque tous les habitans de l'Iſle s'étoient aſſemblés à cette occaſion, & on n'eut pas peu de peine à ſe garantir de leurs vols, comme il arrivoit toujours lors de ces grandes aſſemblées. Il y eut des combats de lutte & de pugilat, où les femmes entrerent en lice auſſi-bien que les hommes. L'intention étoit de finir par un *bomai* ou danſe de nuit; mais un accident vint troubler la fête. Un homme de la *Réſolution* ſe promenoit un peu à l'écart: il fut aſſailli par vingt ou trente Inſulaires, qui le terraſſerent & le dépouillerent de tout ce qu'il avoit ſur lui. A cette nouvelle, M. Cook fit ſaiſir deux canots & un gros porc, & il exigea de Taoofa, de faire rendre les effets & de livrer les coupables. Le Chef parut très-affecté de cet événement, & il fit d'abord les démarches néceſſaires pour le ſatisfaire. L'aſſemblée s'alarma des ſuites, & s'évada; cependant voyant qu'on n'employoit point d'autre vengeance, ils re-

tournerent bientôt. On livra incontinent un des coupables ; quelques vêtemens furent rapportés ; & M. Cook, que l'approche de la nuit & une mer très-groſſe preſſoient de quitter le rivage, retourna à ſon bord.

Le lendemain le Capitaine retourna à terre, avec des préſens pour Taoofa. A ſon arrivée il fit relâcher le priſonnier, & rendit les canots. Bientôt après, avec leur confiance & leur gaieté ordinaire, ils formerent un cercle, où le Chef & les principaux de l'Iſle prirent leur place. On apporta le reſte des effets volés, mais ſi déchirés, qu'ils ne valoient pas la peine d'être recueillis. Taoofa reçut enſuite les préſens du Capitaine, & les partagea avec trois ou quatre autres Chefs, n'en gardant pour lui que la plus petite partie. Ils en furent ſi flattés, qu'un des Chefs, vieillard vénérable, dit à M. Cook qu'ils ne méritoient pas tant de faveurs, ayant ſi peu fait pour lui, & ſur-tout d'après le mauvais traitement

qu'avoit éprouvé l'un des ſiens. Après qu'ils eurent pris leur *kava*, M. Cook retourna à ſon bord avec Taoofa, à qui il donna, comme derniere preuve de ſon eſtime, un bout de barre de fer. C'étoit le cadeau le plus agréable qu'il pût lui faire.

Bientôt après on leva l'ancre, & l'on mit à la mer, avec une briſe fraîche du ſud-oueſt. On trouva que le cable avoit ſouffert des roches, ce qui prouve que le fond n'eſt pas ſûr. On reconnut auſſi qu'il entre dans la rade un flot très-fort du ſud-oueſt.

Ainſi, après un ſéjour de près de trois mois, nos Navigateurs prirent congé des *Iſles-des-Amis*, & de leurs habitans. Pendant ce ſéjour ils vécurent avec eux dans la plus grande cordialité. Si leur penchant au vol excita quelques petits nuages, ce fut en partie la faute des Equipages dont la négligence y donnoit lieu. Mais jamais ces nuages n'eurent de ſuites fatales, par les ſoins attentifs de M. Cook,

& perſonne ne quitta, ſans regret, ces Iſles hoſpitalieres. Le temps qu'on y paſſa ne fut point un temps perdu. Ils conſommerent peu de leurs proviſions de mer, tirant en général leur ſubſiſtance du produit des Iſles, & emportant avec eux aſſez de rafraîchiſſemens pour aller juſqu'à une nouvelle relâche où ils puſſent s'approviſionner de nouveau. Ce fut auſſi une ſatisfaction d'améliorer le ſort d'un ſi bon Peuple, en lui laiſſant des animaux très-utiles : en même temps ceux deſtinés pour *Taïti* prirent une nouvelle vigueur dans les pâturages de *Tongataboo*. Ainſi les avantages tirés de cette relâche furent inapréciables, ſans retarder en rien le but de l'expédition, puiſque l'année étoit déjà trop avancée pour aller au nord, avant d'arriver à ces Iſles.

Mais, indépendamment de tous ces avantages réciproques & pour les vaiſſeaux & pour les Inſulaires, il eſt encore un point de vue ſous lequel ce ſéjour eſt du

plus grand intérêt. Quel avantage ne retireront pas les Navigateurs Européens, qui dans la ſuite pourront viſiter ces mers, des lumieres acquiſes par-là ſur la géographie de cette partie de l'*Océan-Pacifique*. D'ailleurs, le Philoſophe qui aime à conſidérer la nature humaine dans les ſituations neuves qu'elle peut offrir, à refléchir ſur les récits ſinguliers, mais fidelles, de la perſonne, des mœurs, des arts, de la religion, du gouvernement & du langage de l'homme abandonné à la nature, trouvera dans les lumieres que ce ſéjour a fournies ſur les habitans de cet Archipel, de quoi s'amuſer & s'inſtruire. Nous en mettrons le tableau ſous les yeux du Lecteur, avant de ſuivre plus loin nos Navigateurs.

Les objets les plus avantageux pour le trafic, ſont tous les uſtenſiles de fer en général. Les haches & hachettes, les clous de toute grandeur, les râpes, les limes & les couteaux ſont fort eſtimés. On aime aſſez la toile blanche & peinte, les miroirs &

la verroterie, parmi cette derniere la bleue eſt la plus eſtimée. Un rang de gros grains de verre bleu en tous temps eſt le prix d'un cochon. Mais la valeur de ces choſes qui ne ſont que de pur ornement peut varier prodigieuſement. A *Annamooka* on ne vouloit d'abord rien donner en échange de la verroterie. Feenou la mit à la mode à ſon arrivée, & elle acquit bientôt la valeur dont on vient de parler.

On a en retour toutes les productions de l'Iſle ; cochons, poules, poiſſons, ignames, fruit à pain, bananes, cocos, cannes à ſucre, & en général tout ce qu'on trouve à *Taïti*, ou aux *Iſles-de-la-Societé*. Les ignames des *Iſles-des-Amis* ſont excellens, & quand ils ſont cueillis au point de maturité ſe conſervent bien à la mer. Mais le cochon, le fruit à pain, les bananes, quoique aſſez bons, ſont pourtant inférieurs en qualité à ces mêmes productions à *Taïti*, ou dans les Iſles voiſines.

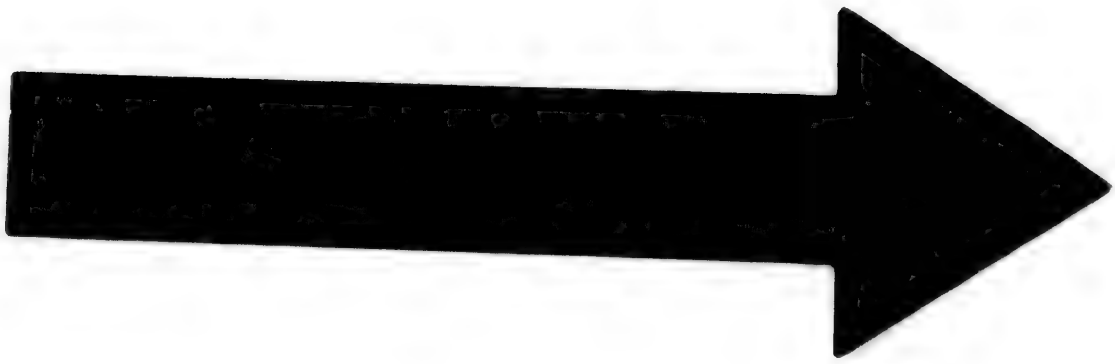
La bonne eau, dont on a tant beſoin

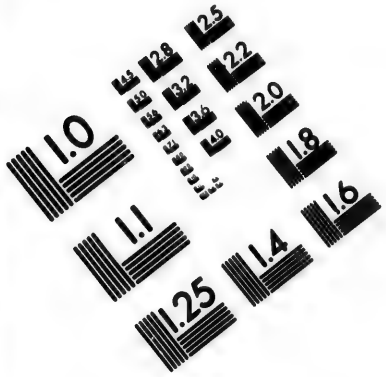
dans les voyages de long cours, y eſt aſſez rare. On en trouve, il eſt vrai, partout, mais en ſi petite quantité, & la ſituation en eſt ſi incommode, que les Navigateurs n'en peuvent tirer bon parti. Cependant comme ces Iſles abondent en cocos, les vaiſſeaux peuvent s'accommoder du peu d'eau qui s'y trouve, & s'ils ne ſont pas trop délicats, ils en auront abondamment. Tandis qu'on mouilloit ſous *Kotoo*, au retour d'*Hapaee*, des Inſulaires de *Kao* prétendirent qu'on trouveroit dans cette Iſle un ruiſſeau qui tombe des montagnes, & va ſe décharger à la mer au ſud-oueſt de l'Iſle, en face de *Toofoa*. Peut-être vaudroit-il la peine pour les Navigateurs, de vérifier cette aſſertion, d'autant plus qu'on dit qu'il y a ſur cette côte un bon ancrage. *Toofoa* qui eſt en face eſt une Iſle remarquable par ſon élévation, & un volcan conſidérable, qui jeta des flammes pendant tout le ſéjour des vaiſſeaux. C'eſt de cette Iſle que les Inſulaires tirent

tirent la pierre noire, dont ils font leurs haches & autres inſtrumens.

Sous la dénomination d'*Iſles-des-Amis*, il faut comprendre le groupe d'*Hapaee*, toutes les Iſles découvertes au nord, preſque ſous le même méridien, & toutes celles qui n'avoient encore jamais été viſitées par les Navigateurs Européens, ſous la domination de *Tongataboo*, qui eſt le ſiege du gouvernement, quoiqu'elle ne ſoit pas la plus grande.

Suivant les Inſulaires, l'Archipel eſt fort étendu. Ils comptoient plus de cent cinquante Iſles, dont ils indiquoient le nombre par des morceaux de feuilles, & dont les noms ont été recueillis par M. Anderſon. Il y en a quinze de montagneuſes, comme *Toofoa* & *Eooa*, & trente-cinq autres dont le ſol eſt plus uni. On n'en vit que trois de ces dernieres; *Hapaee*, qui n'eſt comptée que pour une, *Tongataboo* & *Eooa*, les trente-deux autres doivent être plus grandes au moins qu'*Annamooka*, puiſqu'ils





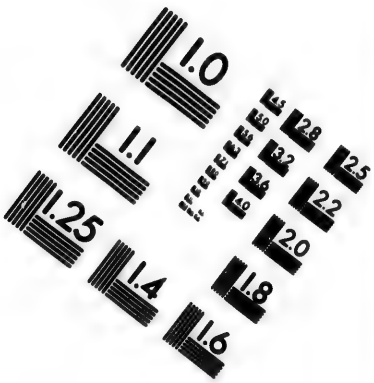
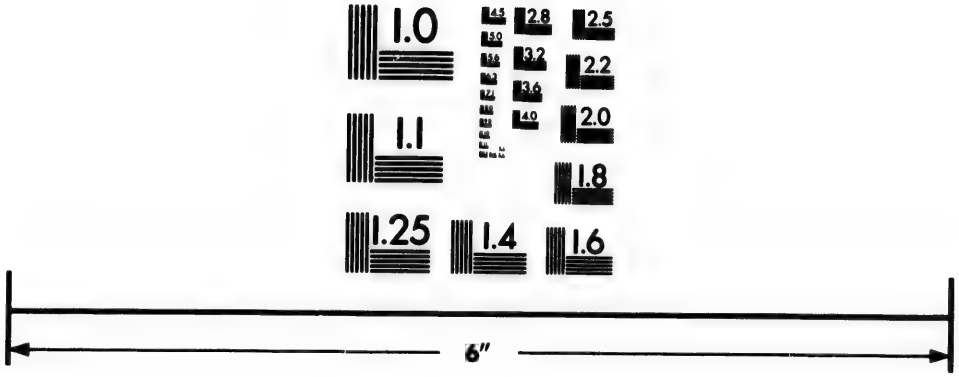
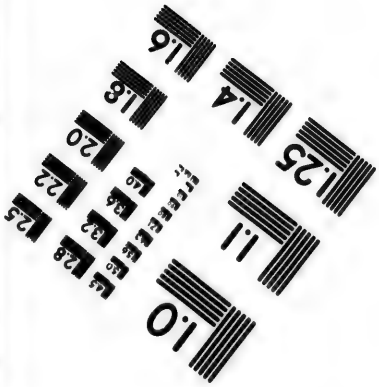
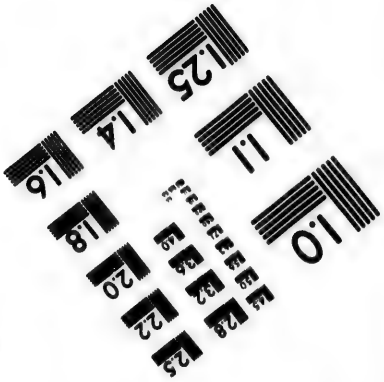


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

mettoient cette derniere dans la claſſe des petites. Il en eſt pluſieurs ſans doute qui ne ſont que des roches inhabitées.

Noms des Iſles-des-Amis, & de celles du voiſinage, donnés par les Inſulaires *.

Komooefeeva.	Novababoo.
Kollalona.	Golabbe.
Felongaboonga.	Vagaeetoo.
Kovereetoa.	Gowakka.
Fonogooeatta.	*Goofoo.*
Modooanoogoo-noogoo.	Mafanna.
	Kolloooa.
Tongooa.	Tabanna.
Koooa.	Motooha.
Fonooa eeka.	Looakabba.
Noogoofaeeou.	*Vavaoo.*
Koreemou.	Koloa.
Failemaia.	Fafeene.
Koweeka.	Taoonga.
Konookoonama.	Kobakeemotoo.
Kooonoogoo.	Kongahoonoho.
Geenageena.	Komalla.
Kowourogoheefo.	Konoababoo.
Kottejeea.	Konnetalle.
Kokabba.	Komongoraffa.

* Les Iſles déſignées par les Inſulaires comme les plus grandes ſont en italique.

Kotoolooa	*Kotoobooo.*
Kologobeele.	*Komotte.*
Kollokolahee.	*Komoarra.*
Matageefaia.	*Kolaiva.*
Mallajee.	*Kofoona.*
Mallalahee.	*Konnagillelaivoo.*
Gonoogoolaiee.	Toofanaetollo.
Toonabai.	Toofanaelaa.
Konnevy.	*Kogoopoloo.*
Konnevao.	*Havaeeeeke.*
Moggodoo.	*Tootooeela.*
Looamoggo.	*Manooka.*
Boloa.	*Leshainga.*
Toofagga.	*Pappataia.*
Loogoobahanga.	*Loubatta.*
Taoola.	*Oloo.*
Maneeneeta.	*Takonnove.*
Fonooaooma.	*Kopaoo.*
Fonooonneonne.	*Kovooeea.*
Wegaffa.	*Kongaireekee.*
Fooamotoo.	*Tafeedowaia.*
Fonooalaiee.	*Hamoa.*
Tattahoi.	*Neeootabootaboo.*
Latte.	*Fotoona.*
Neuafo.	*Vytoobo.*
Feejee.	*Lotooma.*
Oowaia.	*Toggelao.*
Kongaiarahoi.	*Talava.*

Il eſt très-probable que les *Iſles-du-Prince-Guillaume*, découvertes & ainſi nommées par Taſman, ſont compriſes dans cette liſte. En effet, un Inſulaire d'*Hapaee* dit à M. Cook qu'à trois ou quatre jours de navigation vers le nord-oueſt il ſe trouvoit un groupe de petites Iſles, au nombre de plus de quarante. Ce giſement répond parfaitement à celui que Taſman aſſigne dans ſon Voyage aux *Iſles-du-Prince-Guillaume.*

Il n'eſt pas moins probable que les Iſles découvertes en 1765 par le Capitaine Wallis, ſous les noms d'*Iſles-de-Keppel & de Boſcawen*, y ſont contenues; qu'elles ſont connues de ces Inſulaires, & dépendent du même Souverain. En voici la preuve : On demandoit un jour à Poulaho comment les Inſulaires avoient eu la connoiſſance du fer, & où ils avoient pris un petit inſtrument de fer qu'on leur avoit vu lors du premier Voyage de M. Cook? Il dit qu'ils avoient tiré ce fer d'une Iſle qu'il

nommoit *Neeootabootaboo*. Voulant ſavoir comment ceux de *Neeootabootaboo* l'avoient eu, je trouvai qu'il en étoit bien inſtruit. Un des Inſulaires avoit vendu une maſſue pour cinq clous à un vaiſſeau qui avoit touché à cette Iſle; ces cinq clous avoient enſuite été envoyés à *Tongataboo*. C'étoit le premier fer connu parmi eux; ainſi celui qu'avoit pu laiſſer Taſman devoit etre uſé, & depuis long-temps oublié. On lui demanda dans le plus minutieux détail la ſituation, la forme & la grandeur de l'Iſle; dans quel temps le vaiſſeau y avoit touché; combien il étoit reſté, & s'il étoit ſeul? Ces principaux faits étoient très-préſens à ſa mémoire. Il n'y avoit qu'un vaiſſeau; il ne mouilla pas, mais remit à la voile après avoir envoyé ſa chaloupe à terre; d'après pluſieurs circonſtances de ſa narration, cet événement ne pouvoit être ancien. Selon ſon rapport il y a deux Iſles, l'une près de l'autre, qu'il avoit lui-même viſitées. L'une eſt élevée & en pointe comme *Kao*,

& ſe nomme *Kootahee ;* l'autre, où la chaloupe mit à terre, eſt beaucoup plus baſſe, & il la nommoit *Neeootabootaboo.* Le Peuple eſt comme celui de *Tongataboo ;* leurs canots ſont faits de même, leurs Iſles ont des cochons & des poules, & en général tous les mêmes végétaux. Le vaiſſeau en queſtion ne pouvoit aſſurément être que le *Dauphin*, puiſque c'eſt le ſeul qui, ſans conſerve, ait touché à aucune des Iſles de cette partie de l'*Océan-Pacifique* pendant un certain laps de temps, avant les Voyages de M. Cook.

Mais les plus grandes Iſles du voiſinage, ſont *Hamoa*, *Vavaoo* & *Feejee.* On les diſoit chacune plus grande que *Tongataboo.* Aucun Européen n'eſt encore connu pour avoir viſité ces Iſles. Il eſt vrai que Taſman en met une ſur ſa carte dans le même giſement où M. Cook place *Vavaoo*, c'eſt-à-dire vers 19ª de latitude ; mais cette Iſle y eſt marquée comme très-petite ; tandis que *Vavaoo*, ſuivant le

témoignage réuni de tous les Insulaires de *Tongataboo*, est plus grande que leur Isle, & couverte de hautes montagnes. M. Cook y auroit été si Feenou ne l'en avoit dissuadé, en la lui représentant comme peu digne d'observation, & sans rade. Mais le Roi, Poulaho, lui dit ensuite qu'elle étoit très-grande, qu'elle produisoit tout ce qu'offre *Tongataboo*, qu'elle avoit l'avantage d'avoir plusieurs ruisseaux de bonne eau, & d'aussi bonnes rades que celle où ils étoient; qu'il étoit prêt à l'y accompagner, & s'offroit à perdre la vie s'il ne disoit pas la vérité. Il ne paroît pas douteux qu'il dît vrai, & que Feenou avoit eu quelque intérêt d'en imposer.

Hamoa qui dépend aussi de *Tongataboo* gît à deux jours de navigation au nord-oueſt de *Vavaoo*. On la représentoit comme la plus grande des Isles, avec de bonnes rades & de bonne eau, & toutes les productions des autres Isles dans la plus grande abondance. Poulaho lui-même y fait sou-

vent ſa réſidence. Le Peuple de cette Iſle doit être fort eſtimé à *Tongataboo*, puiſqu'ils avouoient que les chants & les danſes dont ils avoient amuſé leurs hôtes étoient imités de ceux de *Hamoa*; & on vit des maiſons qu'on diſoit bâtie à leur maniere. M. Anderſon qui s'occupoit beaucoup d'obſervations, apprit ces trois mots de leur dialecte.

Tamolao,	Un Chef.
Tamaety,	Une femme Chef.
Solle,	Un homme ordinaire.

Feejee eſt à trois jours de navigation de *Tongataboo*, dans la direction du nord-oueſt-quart-oueſt. On l'a décrit comme une Iſle élevée, mais très-fertile; abondante en cochons, chiens, poules, & toute eſpece de fruits ou racines qu'on trouve dans les autres. Sa grandeur eſt double de celle de *Tongataboo*, & elle ne lui eſt point ſoumiſe comme le ſont les autres. Au contraire, *Feejee* & *Ton-*

gataboo ſont ſouvent en guerre. Quelques circonſtances engagent à croire que les habitans de la derniere craignent beaucoup les autres. Ils expriment leur infériorité relativement à ceux de *Feejee*, en courbant leur corps, & en couvrant leur viſage de leurs mains : & cette frayeur n'a rien d'étonnant ; car ceux de *Feejee* ſont formidables par la dextérité avec laquelle ils manient l'arc & la fronde, mais plus encore par l'uſage féroce où ils ſont, comme les habitans de la *Nouvelle-Zélande*, de manger leurs ennemis tués en bataille. Ce rapport n'étoit aſſurément pas faux ; pluſieurs habitans de *Feejee* qu'on rencontra à *Tongataboo* en convenoient eux-mêmes.

Qu'on nous permette de nous arrêter un inſtant, & de demander à ceux qui prétendent que c'eſt la diſette d'alimens qui porte les hommes à ſe nourrir de chair humaine, de leur demander ce qui engage ceux de *Feejee* à cet horrible uſage, au ſein de l'abondance ? Cette pratique

eſt déteſtée par ceux de *Tongataboo*, qui ne recherchent l'amitié de leurs féroces voiſins que par un ſentiment de frayeur. Cependant cela n'empêche pas qu'ils n'aillent quelquefois eſcarmoucher dans leur Iſle, d'où ils emportent, comme butin, les plumes rouges qui y ſont très-communes, & en même temps ſi eſtimées dans les *Iſles-des-Amis*. Quand les deux Iſles ſont en paix, leur communication paroît aſſez active : il eſt pourtant probable qu'elles ne ſe connoiſſent que depuis peu, autrement *Tongataboo* & les Iſles voiſines auroient été approviſionnées depuis long temps des chiens qui ſont en grande quantité à *Feejee*, & qui n'ont été introduits à *Tongataboo* qu'en 1773, lors du premier Voyage de M. Cook. Ceux de *Feejee* qu'on rencontra étoient d'une nuance plus noire que tous les habitans des *Iſles-des-Amis*. L'un d'eux avoit l'oreille gauche fendue, & le lobe en étoit ſi diſtendu qu'il touchoit preſque à

l'épaule ; ſingularité qu'on rencontre dans d'autres Iſles de la Mer du Sud. Les habitans de *Feejee* qui étoient à *Tongataboo* ſembloient jouir d'une grande conſidération, & peut-être n'eſt-elle pas moins fondée ſur leur ſupériorité d'eſprit que ſur leur maniere barbare de faire la guerre. Ils excellent ſur ceux de *Tongataboo* dans tous les arts, ſi l'on en juge par les échantillons qu'on fut à portée de voir. Leur maſſues & leurs lances étoient très-bien ſculptées : leurs étoffes élégamment peintes ; leurs nattes variées ; leurs pots de terre, & quelques autres effets étoient d'une exécution beaucoup mieux finie.

L'on a dit que *Feejee* eſt à trois jours de navigation de *Tongataboo*, parce que ces peuples n'ont d'autre maniere de meſurer la diſtance d'une Iſle à une autre, qu'en exprimant le temps néceſſaire pour le voyage dans l'un de leurs canots ; pour eſtimer cette méthode avec quelque pré-

ciſion, ou du moins pour juger de la marche d'un de ces canots dans un temps donné & avec un vent modéré, M. Cook monta dans une pirogue à voile, & il trouva qu'avec un bon frais de vent, elle faiſoit environ ſept nœuds ou milles par heure. On en peut inférer qu'avec les vents un peu forts qui regnent en général dans ces mers, ils peuvent faire ſept ou huit milles dans une heure. Le jour, dans cette maniere de compter, n'eſt point de vingt-quatre heures. Quand ils diſent un jour de navigation, ce n'eſt que du matin au ſoir, ou bien dix ou douze heures. Deux jours de navigation ſont pour eux depuis le matin du premier juſqu'au ſoir du ſecond, & ainſi de ſuite. Le ſoleil eſt leur guide pendant le jour & les étoiles la nuit. Quand les étoiles ne paroiſſent point, ils ſe dirigent par les points d'où le vent & les vagues viennent frapper la pirogue. Si pendant l'obſcurité les vagues changent & le vent ſaute d'un rumb à l'autre, ce qui n'arrive guere

en d'autres temps dans les parages où regnent les vents alizés ; alors ils s'égarent, manquent le port où ils alloient, & on n'en entend plus parler. L'hiſtoire des compatriotes d'Omaï, jetés à *Vateeoo*, prouve cependant que tous ne périſſent pas pour cela.

De toutes les rades ou mouillages qu'on rencontre parmi ces Iſles, celle de *Tongataboo* eſt aſſurément la meilleure. Elle doit ſon avantage à ſa grande ſûreté, à ſa grandeur, & à la bonté de ſon fond. Le riſque que courut M. Cook en y entrant par le côté du nord, eſt un avis ſuffiſant pour les Navigateurs de ne plus le tenter par-là avec de gros vaiſſeaux, tandis que le côté par où il ſortit, eſt plus facile & plus ſûr. Si l'on veut y entrer par le canal de l'eſt, il faut porter ſur la Pointe nord-eſt de l'Iſle, longer la côte ſeptentrionale, ayant les petites Iſles à ſtribord, juſqu'à ce qu'on ſoit en face de la Pointe eſt du *Lagoon*; alors on pouſſe juſqu'au récif des petites Iſles, & en ſuivant cette direction, on

paſſera le détroit de *Makkahaaa* & de *Monooaſai*, qui ſont les quatrieme & cinquieme Iſles, & giſent vers la Pointe oueſt du *Lagoon*. On peut auſſi embouquer le canal entre *Pangimodoo* & *Monooaſai*; mais il eſt beaucoup plus étroit. On trouve dans tous les deux la marée très-forte. Le flux vient du nord-oueſt, & le reflux retourne par la même voie. Dès qu'on a débouqué l'un des canaux, on porte ſur le rivage de *Tongataboo*, & l'on mouille entre ce rivage & *Pangimodoo*, en face d'une ouverture qui va dans le *Lagoon*, & les chaloupes peuvent y pénétrer à mi-flot.

Si *Tongataboo* a la meilleure rade, *Annamooka* fournit la meilleure eau, mais on ne peut pas dire qu'elle ſoit bonne. On en trouve de paſſable, en creuſant dans le voiſinage de l'étang. Cette Iſle eſt auſſi la mieux ſituée pour tirer des rafraîchiſſemens de toutes les autres, étant à-peu-près au centre du groupe. Outre la rade où étoient les vaiſſeaux & une autre

en dedans de la pointe du ſud-oueſt, il y a une petite baye formée par le récif, en face de l'anſe ſablonneuſe de l'eſt, ſur la côte du nord, où deux ou trois navires peuvent être en ſûreté, en amarrant de proue & de poupe, & leurs ancres ou amarres attachées aux rochers.

Les Iſles d'*Hapaee* ont déjà été décrites. Nous ajouterons ſeulement qu'elles s'étendent du ſud-oueſt-quart-ſud, & du nord-eſt-quart-nord, l'eſpace de dix-neuf milles. La pointe ſeptentrionale gît par 19ᵈ 39′ de latitude méridionale, & à 33′ de longitude à l'eſt d'*Annamooka*. Entre elles ſont beaucoup de petites Iſles, de bancs de ſable & de briſans, de maniere que le plus ſûr chemin pour arriver à *Hapaee*, eſt celui que tinrent les vaiſſeaux, ou bien en tournant par le nord. *Lefooga*, où les vaiſſeaux mirent à l'ancre, eſt l'Iſle la plus fertile de toutes celles d'*Hapaee*, & par conſéquent la plus habitée. Il y a un bon ancrage ſur la côte nord-oueſt; mais

il faut bien examiner le terrain avant d'amarrer ; car quoique le plomb de la ſonde donne un beau ſable, il s'y trouve des roches eſcarpées qui couperoient bientôt les cables.

Les Naturels des *Iſles-des-Amis* ſont rarement au deſſus de la taille ordinaire. Ils ſont forts & bien faits ; ils ont les épaules larges ; & quoique des muſcles bien marqués ſoient plutôt dans un homme des ſignes de force, qu'une beauté, on en rencontre pourtant de vraiment beaux. Il y a tant de variété dans leurs traits, qu'il eſt difficile d'en fixer aucun qui caractériſe la Nation, ſi ce n'eſt dans la forme du nez qui eſt gros par le bout aſſez généralement : malgré cela, il s'en trouve beaucoup qui ont des traits abſolument Européens, & il n'eſt pas rare d'y rencontrer les beaux nez à la romaine. Ils ont la vue perçanté, & de bonnes dents, quoiqu'elles ne ſoient ni ſi blanches ni ſi bien rangées qu'on les voit chez d'autres nations Indiennes ; mais en récompenſe ils n'ont pas la difformité de la groſſeur des levres.

Ce

Ce n'eſt pas tant la délicateſſe des traits que l'expreſſion moins marquée des muſcles qui diſtingue les femmes des hommes ; on retrouve cependant parmi quelques-unes d'elles cette délicateſſe de traits, mais elle eſt beaucoup moins commune qu'ailleurs. La plupart ont le corps & les membres de la plus élégante proportion, & offrent des modeles d'une forme parfaite. Ce qui diſtingue le plus ces femmes, eſt la petiteſſe & la délicateſſe de leurs doigts, dont on trouveroit difficilement de ſemblables en Europe.

La couleur générale de ces Peuples eſt une nuance de plus que le cuivre foncé ; quelques-uns ont le teint abſolument olivâtre : on trouve des femmes plus blanches ; c'eſt ſans doute parce qu'elles ſont moins expoſées au ſoleil, comme la diſpoſition à l'embonpoint eſt le ſigne d'une vie moins active. Les femmes ont pour la plupart la peau douce ; la populace l'a d'une couleur matte ; elle eſt rude & âpre, ce qui

peut-être eſt l'effet de quelque maladie. On vit à *Hapaee* un homme & un garçon, & à *Annamooka* un enfant abſolument blancs. Cette ſingularité a été obſervée même parmi les Noirs; peut-être eſt-ce moins un phénomene de la Nature qu'une maladie.

En général, on voit peu de défauts naturels ou de difformités parmi ces Inſulaires. On ne rencontra que très-peu d'eſtropiés & quelques aveugles, dont le malheur venoit d'une maladie de la cornée. Ils ſont pourtant ſujets à quelques maladies; la plus commune eſt une dartre dont la moitié de la Nation eſt attaquée, & qui laiſſe après elle de petites taches blanches ſerpentines: il en eſt une autre bien plus grave & qui eſt aſſez commune; elle ſe manifeſte ſur toutes les parties du corps en larges ulceres avec des bords blancs & épais; il en coule une matiere aqueuſe. Ceux qui ont le viſage affecté de cette maladie, l'ont en général plus virulente & fort déſagréable à la vue.

On en vit cependant quelques-uns qui en avoient été guéris, & d'autres qui ſe traitoient alors avec ſuccès ; mais il eſt rare que la guériſon ne coûte une partie du nez ou même le nez tout entier. Comme il eſt certain, d'après leur propre rapport, qu'ils avoient cette maladie avant le premier Voyage des Anglois dans ces Iſles, il paroîtroit, malgré la reſſemblance des ſymptômes, qu'elle ne peut être l'effet du mal vénérien ; & les vaiſſeaux qui les viſiterent en 1773, ne pourroient être accuſés de leur avoir apporté d'Europe cet affreux préſent. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'en dernier lieu on trouva le mal vénérien exiſtant parmi eux. D'abord après l'arrivée des vaiſſeaux, des Matelots le gagnerent, & M. Cook eut la mortification de voir par-là que tous les ſoins qu'il avoit pris dans ſon premier Voyage, pour empêcher qu'on ne le communiquât aux Inſulaires, avoient été inutiles. Ce qui eſt aſſez extraordinaire, c'eſt qu'ils y font peu d'attention. Auſſi en

voit-on peu d'effets deſtructeurs ; ce que l'on peut attribuer au climat & à la maniere de vivre des Inſulaires qui en affoibliſſent apparemment la malignité. Ils ſont encore ſujets à deux autres eſpeces de maladies, l'une eſt un gonflement dur & ſans douleur des bras & des jambes qui les enfle dans toute leur longueur d'une maniere prodigieuſe. L'autre eſt une tuméfaction de même nature dans les teſticules, qui les porte quelquefois à la groſſeur de deux poings. Ils ſont d'ailleurs extrêmement ſains, & pendant un ſéjour de trois mois on n'en vit pas un ſeul confiné chez lui par maladie. Leur vigueur & leur activité répondent en tout à la force apparente de leurs muſcles. Leurs occupations & leurs plaiſirs même les exercent de maniere qu'ils ſont à l'abri de toutes ces infirmités qui ſont les ſuites de l'indolence & de la maniere de vivre dans les ſociétés plus policées.

La démarche ferme, aiſée, & même gracieuſe de ces Peuples, n'eſt pas la

moindre de leurs qualités perſonnelles. Ils la regardent comme ſi naturelle ou ſi néceſſaire, que rien ne les faiſoit plus rire, que de voir les Européens trébucher à chaque pas ſur les racines d'arbres ou les autres inégalités du terrain.

Leur contenance exprime à merveille toute la douceur & la bonté de leur naturel ; & ils n'ont rien de cet air bruſque & ſauvage qui caractériſe les Nations dans l'état de nature. En voyant leur air poſé, leur conduite ſoutenue, & la maniere dont ils maîtriſent leurs paſſions, on diroit qu'ils ont reçu l'éducation la plus perfectionnée. Mais ils ſont en même temps gais, francs & de bonne humeur, ſi ce n'eſt en préſence de leurs Chefs, où l'air de réſerve & de gravité qu'ils prennent, a quelque choſe de roide & de gauche.

La réception amicale qu'ils ont faite à tous ceux qui les ont viſités, montre aſſez leur diſpoſition pacifique. Preſque tous les autres Inſulaires de cet Océan attaquent

les Etrangers ouvertement ou par ruſe. Ceux-ci n'ont jamais montré la moindre diſpoſition hoſtile ; au contraire, on les a toujours vus, comme les Peuples les plus civiliſés, former d'abord des liaiſons avec leurs hôtes, par le négoce qui eſt le ſeul lien qui uniſſe les Nations entre elles. Ils entendent ſi bien le trafic, qu'ils appellent *fukkatou*, que l'on croyoit d'abord qu'ils l'avoient appris par des liaiſons de commerce avec les Iſles voiſines ; mais on ſut par la ſuite qu'ils ne négocioient qu'avec ceux de *Feejee* pour avoir des plumes rouges & un petit nombre d'autres objets. Peut-être aucune Nation ne met dans le commerce plus de bonne foi & de confiance. On leur confioit ſans le moindre danger tous les objets d'échange, pour les examiner & ſe les montrer réciproquement ; ils agiſſoient de même avec les Européens. Quand on ſe repentoit d'un marché fait, on ſe rendoit amicalement les objets échangés. Enfin ils paroiſſent réunir

toutes les qualités qui font honneur à l'eſprit & au cœur humain : induſtrie, franchiſe, perſévérance, affabilité, & d'autres peut-être qu'on n'eût pas le temps d'obſerver.

Le ſeul défaut qui les dépare, eſt leur inclination au vol. Tous y ſont prodigieuſement adonnés, ſans diſtinction d'âge ou de ſexe. Mais il faut obſerver que ce défaut n'avoit lieu ſi généralement qu'à l'égard des Etrangers ; car parmi eux il ne ſe commet pas plus de vols, & peut-être moins que dans d'autres pays, où cette pratique blamable de quelques particuliers n'autoriſe pas à inculper toute une Nation. L'on pourroit peut-être excuſer en quelque façon ces pauvres Inſulaires de l'*Océan Pacifique*, qui ſe trouvent éblouis par des objets auſſi nouveaux que ſéduiſans. Parmi les Nations civiliſées & éclairées, le vol peut être conſidéré comme la marque de la morale la plus corrompue, d'une avarice qui foule aux pieds les lois connues de la juſtice, & d'un luxe déſordonné qui enfante l'extrême

indigence, & fait négliger les moyens de la prévenir. Mais aux *Iſles-des-Amis* & autres, le vol des objets qu'y apportoient les Européens, tient à des motifs moins coupables. C'eſt plutôt l'effet d'une forte curioſité & d'un violent déſir de poſſéder des choſes qui ſont nouvelles pour eux, & qui appartiennent à des hommes qui leur paroiſſent ſi différens. S'il étoit poſſible de ſuppoſer un ordre d'hommes auſſi ſupérieurs à nous que nous le ſommes à leur égard, notre reſpect pour la juſtice ſeroit-il aſſez puiſſant pour nous garantir nous-mêmes de tomber dans la même erreur. Ce qui appuye les motifs auxquels on attribue leur penchant au vol, c'eſt le peu de diſcernement dans leurs vols, ſans ſavoir ſouvent ſi la choſe dérobée pourra leur être de quelque utilité ; & parmi nous il n'eſt perſonne qui voulût expoſer ſa réputation & ſa vie, s'il n'étoit aſſuré d'en tirer quelque parti. Enfin ce penchant au filoutage, qui devient très-inquiétant pour

les Etrangers, ſervit beaucoup à faire connoître la ſubtilité de leur génie. Les petits vols étoient toujours accompagnés de beaucoup de dextérité, & l'on remarquoit dans ceux de conſéquence un plan & une marche analogues à leur importance. Telle fut la tentative d'enlever l'ancre de la *Découverte* en plein midi.

Ils ont preſque tous les cheveux liſſes, épais & forts, quelques-uns les ont friſés & crépus; leur couleur naturelle eſt noire. Les hommes & quelques femmes les teignent en brun ou pourpre, & quelques-autres en couleur d'orange. La premiere couleur ſe donne avec une compoſition de corail brûlé, mêlé avec de l'eau; la ſeconde, avec du bois rouge râpé, délayé en bouillie & appliqué deſſus; & la troiſieme eſt l'effet de la racine de *turmeric*.

M. Cook avoit cru, dans ſon premier Voyage, qu'il étoit d'uſage pour les deux

ſexes de porter les cheveux courts ; mais dans ce dernier ſéjour il fut à portée de remarquer beaucoup d'exceptions. Dans le fait leur mode à cet égard eſt ſi changeante, qu'il eſt difficile de déterminer celle qui eſt en vogue. Les uns ont la chevelure coupée d'un côté, & non de l'autre ; quelques-uns n'en ont qu'une partie coupée ou raſée ; d'autres l'ont entiérement coupée, excepté une boucle qui pend de côté ; les quatriemes enfin portent leurs cheveux dans toute leur longueur. Les femmes en général les ont courts. Les hommes raſent leur barbe, & les deux ſexes ſe coupent le poil ſous les aiſſelles. Les hommes ſont peints d'une couleur bleue foncée, depuis le milieu du ventre juſqu'aux genoux. Cela ſe pratique avec un inſtrument plat d'os, tout garni de dents très-fines ; on les trempe dans le ſuc préparé du *dooe-dooe*, & en introduiſant cette liqueur ſous la peau, on laiſſe des marques indélébiles. Ils tracent ainſi des lignes & des figures que leur variété &

leur ordonnance rendent très-agréables à l'œil. Les femmes ne portent que quelques lignes imprimées dans l'intérieur des mains. Les Rois, par distinction, sont exempts de cet usage & de celui de se faire des marques sanglantes dans leur deuil.

Tous les hommes sont circoncis. L'opération consiste à couper seulement le petit bout du prépuce, de maniere qu'il ne puisse couvrir le gland. C'est tout le but de cet usage, & la propreté en est l'unique raison.

L'habillement des deux sexes est le même; c'est une piece de natte, & plus souvent d'étoffe, large de deux verges, longue de deux & demie, qui fait un tour & demi autour de la ceinture, & y est attachée avec un cordon. Elle est double sur le devant & pend comme un jupon jusqu'au milieu de la jambe. Le haut du vêtement est replié au-dessus du cordon, de maniere qu'en le déployant, il y a assez d'étoffe pour couvrir les épaules, ce qui arrive rarement.

Les gens d'un certain rang portent une étoffe ou des nattes plus grandes & beaucoup plus fines. Quant au peuple, il n'a ſouvent qu'une couverture de feuilles, ou le *maro*, qui eſt une étoffe ou natte étroite, en forme de ceinture. Ils la paſſent entre les cuiſſes, d'où elle remonte & tourne autour du corps. Cet uſage ne regarde que les hommes. Dans leurs fêtes ou grand *haivas*, ils ont divers habillemens faits exprès, mais c'eſt toujours dans la même forme; la plus grande richeſſe dépend du plus ou moins de plumes rouges qui les couvrent. On ignore quelles ſont les circonſtances où les Chefs portent leurs grands bonnets de plumes rouges, mais les hommes, ainſi que les femmes, ſe garantiſſent le viſage du ſoleil avec de petits chapeaux faits de différentes choſes.

Les ornemens ſont comme les habits, ſemblables pour les deux ſexes. Les plus ordinaires ſont des colliers du fruit du *pandanus*, & diverſes fleurs odoriférantes qu'on dé-

ſigne par le nom générique de *kahulla*. Ils en portent d'autres faits de petits coquillages ou avec des os des cuiſſes & des ailes de certains oiſeaux, des dents de goulu, &c. ces colliers tombent négligemment ſur la poitrine. Ils portent ſouvent auſſi de la même maniere une écaille de nacre de perle très-polie, ou un anneau de nacre bien travaillé, au haut du bras. Leurs doigts ſont garnis d'anneaux d'écaille, & ils en forment des bracelets pour leurs poignets.

Les lobes des oreilles ont deux trous; ils y portent des morceaux cylindriques d'ivoire, qu'on introduit dans l'un des trous, & qui viennent ſortir par l'autre; ou bien ce ſont des morceaux de roſeau de même forme, remplis d'une peinture jaune. C'eſt une poudre fine de *turmeric*, dont les femmes ſe frottent tout le corps, comme nos femmes emploient le rouge ſur leurs joues.

La propreté ſemble être leur plus grande volupté; ils ſe baignent ſans ceſſe dans des

étangs, qui ne paroiſſent pas ſervir à d'autres uſages ; quoique l'eau dans la plupart ſoit d'une puanteur inſupportable, ils la préferent à l'eau ſalée. Ils ſont ſi perſuadés que l'eau de mer endommage la peau, que ſi la néceſſité les force à s'y baigner, ils ont toujours une coquille de coco pleine d'eau douce pour s'en laver enſuite. C'eſt auſſi pour cela qu'ils aiment tant l'huile de coco. Ils s'en verſent après le bain non-ſeulement ſur la tête & les épaules, ils s'en frottent encore tout le corps. Il eſt difficile d'imaginer, ſans l'avoir vu, l'éclat que cette huile donne à la peau ; elle n'eſt pas commune, & c'eſt ſans doute à défaut d'en faire uſage, que le peuple a la peau moins douce.

La vie domeſtique de ces Inſulaires n'eſt ni aſſez laborieuſe pour être pénible, ni aſſez déſœuvrée pour produire l'indolence. La Nature a tant fait pour eux, qu'elle les affranchit d'un travail forcé, & leur caractere les garantit de l'autre. Par cette heu-

reuſe combinaiſon de circonſtances, le travail qui leur eſt néceſſaire eſt trop peu important pour jamais interrompre leurs plaiſirs ; & la ſeule ſatiété du plaiſir leur fait déſirer le travail, comme changement d'occupation.

L'emploi des femmes ne regarde que l'intérieur du ménage : la manufacture des étoffes eſt entiérement entre leurs mains. Il y en a de pluſieurs eſpeces. La plus groſſiere qui ſe fait en grandes pieces, ne reçoit aucun deſſein. La plus fine eſt rayée, tachetée, ou offre d'autres deſſeins de diverſes couleurs ; mais on ignore comment ces couleurs ſont appliquées. Cette étoffe réſiſte en général aſſez bien à la pluie, mais celles qui ont l'apprêt le plus fort y réſiſtent davantage.

Après cette manufacture vient celle des nattes, qui eſt auſſi l'occupation des femmes ; leur qualité & leur beauté ſurpaſſent tout ce que l'on rencontre ailleurs. Il en eſt de ſi ſupérieures à celles de *Taïti*, que c'eſt

un fort bon objet de commerce. Ils ſont ſept ou huit eſpeces de ces nattes, ſoit pour ſe vêtir ou pour dormir. La plupart ne ſont que des objets d'ornement. Ces dernieres ſont faites de la partie dure & membraneuſe de la tige du bananier ; celles qu'on porte ſont tirées du *pandanus*, qu'on cultive pour cet objet ſans lui laiſſer prendre toute ſa croiſſance ; & la plus groſſiere ſur laquelle on dort, eſt faite de la plante appelée *evarra*. Les femmes s'addonnent encore à pluſieurs autres petites occupations. Elles ſont beaucoup de peignes, de petits paniers de la même matiere que les nattes, & d'autres de la partie fibreuſe de la coquille du coco, ſoit ſimple, ſoit mêlée de petits grains de collier ; mais tout y eſt d'un fini & diſpoſé avec tant de délicateſſe & de goût, qu'un Etranger ne peut s'empêcher d'admirer la patience & la dextérité des ouvrieres.

Le département des hommes eſt, comme on

on peut l'imaginer, plus étendu & beaucoup plus pénible que celui des femmes. L'agriculture, l'architecture, la conſtruction des barques, la pêche & tout ce qui regarde la navigation, ſont les objets qui leur ſont réſervés. Comme ils tirent leur principale ſubſiſtance des racines & des fruits, l'agriculture exige une attention continue; auſſi l'ont-ils portée au point de perfection que permettoient les circonſtances. Les champs de bananes & d'ignames ſont immenſes; & ces deux eſpeces de productions ſont proportionnellement aux autres comme dix à un. Pour les planter ils creuſent de petits trous, & ils arrachent l'herbe d'alentour, qui dans ce climat chaud ſe pourrit bientôt, & forme un bon engrais. Les inſtrumens dont ils ſe ſervent pour cela, & qu'ils appellent *hooo*, ne ſont autre choſe que des pieux ou bâtons de différente longueur, ſuivant la profondeur du trou qu'ils veulent creuſer. Ils ſont aplatis & aiguiſés par un bout, &

les plus grands ont un petit morceau de bois tranſverſal pour les faire entrer dans la terre en appuyant le pied. C'eſt avec ces foibles inſtrumens, larges de deux à quatre pouces ſeulement, qu'ils creuſent & plantent un terrain de pluſieurs arpens. Ils plantent les bananes & les ignames avec tant de ſymétrie, que, de quelque côté qu'on regarde, les allées ſont par-tout régulieres & alignées.

Les cocotiers & l'arbre à pain ſont plantés çà & là, ſans aucun ordre; ils n'exigent aucun ſoin, dès qu'ils ſont venus à une certaine hauteur. Il en eſt de même d'un grand arbre qui produit beaucoup de noix groſſes, rondes & un peu aplaties, qu'ils nomment *eeefee*; & d'un autre plus petit portant une noix ovale de deux pouces de long, avec deux ou trois amandes triangulaires, dures & inſipides; ils le nomment *mabba*, & on le plante ordinairement près des habitations.

Le *kappe* eſt aſſez réguliérement planté,

& à bonne distance ; mais le *mawhaha* est mélangé parmi d'autres arbres, comme le *jeejee* & l'igname. On voit souvent ce dernier planté entre des bananiers. Les cannes à sucre sont par groupes dans de petits terrains ; & l'espece de mûrier dont on fait l'étoffe, sans avoir de symétrie, a la place qui lui est nécessaire, & est tenu très-proprement. Le *pandanus* est la seule autre plante qu'ils cultivent pour leurs manufactures. On en fait des especes de haies assez serrées sur les bords des autres champs, & alors ils lui donnent un nom particulier, ce qui montre qu'ils sentent la prodigieuse différence que produit la culture.

Il est assez étonnant qu'un Peuple qui montre beaucoup d'industrie & de goût en plusieurs choses en fasse voir si peu dans la construction des maisons. Ce défaut paroît cependant davantage dans le plan que dans l'exécution. Celles du petit Peuple ne sont que de misérables huttes, petites, & à peine en état de garantir des injures de

l'air. Celles des gens d'un certain rang ſont plus grandes & plus commodes, mais loin encore de ce qu'on devroit attendre. Les dimenſions d'une maiſon de moyenne grandeur, ſont environ de trente pieds de long, vingt de large, & douze de haut. Leurs maiſons ne ſont, à proprement parler, qu'un couvert ou toit de chaume ſupporté par des poteaux & des ſolives diſpoſées avec aſſez d'intelligence. L'aire en eſt faite d'une terre battue, & couverte d'une natte épaiſſe & forte. On la tient très-proprement. La plupart ſont cloſes du côté du vent, quelquefois ſeulement aux deux tiers, avec des nattes fortes, ou des branches de cocotier entrelacées l'une dans l'autre. Plantées ſur les côtés elles s'élevent de la terre juſqu'au toit, & ſont l'effet d'un mur. Une natte forte & épaiſſe, de trois pieds de large, faiſant un demi-cercle & poſée ſur ſes bords, forme une eſpece de cloiſon aſſez ſemblable à un garde-feu, en dedans de laquelle dorment le maître & la maîtreſſe de la mai-

ſon. La femme y paſſe auſſi la plus grande partie de la journée. Le reſte de la famille dort ſur l'aire, chacun où il lui plaît, les garçons & les filles ſéparément. Si la famille eſt grande, les domeſtiques couchent dans de petites huttes voiſines; ainſi on y retrouve toute la réſerve qu'on pourroit déſirer. Il y a des nattes faites exprès pour dormir, & les vêtemens qui leur ſervent pendant le jour, les couvrent la nuit. Tous les uſtenſiles du ménage ſont un ou deux baſſins où ils font le *kava*, quelques calebaſſes, des coquilles de coco, de petites eſcabelles de bois qui leur ſervent d'oreillers, & quelquefois une eſcabelle plus grande où s'aſſied le maître ou chef de la famille.

Cette négligence d'ornemens dans leur architecture vient ſans doute de ce qu'ils préferent de vivre toujours en plein air. En effet, ils ne regardent guere leurs maiſons que comme des retraites pour le ſommeil ou pour le mauvais temps. Rarement même ils

y mangent. Les gens du bas Peuple, qui ſont toujours dans une eſpece de ſervice auprès des Chefs, les habitent encore moins.

S'ils ſont ſi peu recherchés dans la conſtruction de leurs maiſons, ils rachetent bien cela par les ſoins, & la dextérité qu'ils mettent à leur architecture navale, ſi l'on peut parler ainſi. On trouve dans le premier Voyage de M. Cook tous les détails de la conſtruction de leurs pyrogues & de leur maniere de manœuvrer.

Les ſeuls inſtrumens qu'ils emploient pour conſtruire leurs barques, ſont de petites haches de la pierre noire & liſſe qu'on trouve abondamment à *Toofoa*, des tarieres de dents de goulu fixées dans de petits manches, & des limes de chagrin appliqué ſur un morceau de bois plat, qui ont auſſi des manches. Ces canots ſont leur chef-d'œuvre ; le temps & le travail qu'ils y mettent, ſuffiſent pour montrer le grand ſoin qu'ils en prennent. On les bâtit

& on les conſerve ſous des angars, ou bien, quand ils ſont halés ſur le rivage, ils couvrent les parties ornées avec des feuilles de cocotier pour les garantir du ſoleil.

Ces inſtrumens ſont auſſi les ſeuls qu'ils emploient pour tout autre ouvrage, ſi l'on excepte pluſieurs coquilles dont ils ſe ſervent en guiſe de couteaux. Mais ce n'eſt que pour leurs armes, car tout le reſte de leur travail eſt compris dans ce qui concerne la pêche & les cordages.

Ils font les cordes avec les fibres de la coquille des cocos. Quoiqu'ils n'aient que neuf ou dix pouces de long, ils les treſſent à la groſſeur d'un tuyau de plume ou moins, juſqu'à la longueur qui leur convient, & ils en font des rouleaux. Ils en retordent enſuite pluſieurs enſemble, pour en faire des amarres ou même de petits cables. Leurs lignes pour la pêche ſont auſſi fortes & auſſi unies que les nôtres, & leur reſſemblent entiérement. Ils ont auſſi de grands & de petits hameçons. Les petits ſont

entiérement d'écailles de perle, mais les autres n'en ſont que recouverts ; la pointe de tous deux eſt d'écaille de tortue ; la petite eſt ſimple, & l'autre barbelée. C'eſt avec le grand hameçon qu'ils prennent les *bonetos* & les *albicores*. Ils l'attachent au bout d'une ligne de douze ou quatorze pieds, fixée à une baguette de bambou de même longueur, qui entre dans un cran fait exprès à la poupe du canot ; elle eſt traînée de cette maniere ſur la ſurface de l'eau, ſans autre amorce qu'une petite touffe de leur chanvre. Ils ont auſſi grand nombre de petites ſeines, d'un travail très-délicat. Ils s'en ſervent pour prendre le poiſſon que la marée laiſſe dans les récifs en ſe retirant.

Tout le reſte de leur travail ſe réduit à leurs flûtes & autres inſtrumens à vent, leurs armes & leurs eſcabelles. Leurs flûtes ſont un morceau de bambou, fermé aux deux bouts ; près de chaque extrémité eſt un trou, & quatre autres dans le milieu. En jouant, ils ne ſe ſervent que de deux

de ces derniers & de l'un des autres ; ils appliquent le pouce gauche à la narine gauche pour la tenir fermée, & de l'autre ils soufflent dans un trou de l'extrémité. Le doigt du milieu de la main gauche est appliqué sur le premier trou du côté gauche, & l'index de la main droite sur le plus bas, de son côté. Quoiqu'ils ne rendent que trois tons, ils tirent de cette flûte une musique simple, mais agréable, qu'ils varient plus qu'on ne l'attendroit d'un instrument si imparfait. Ils en ont un autre composé de huit, neuf ou dix tuyaux paralleles, mais sans aucune progression réguliere. Quelquefois le plus long est dans le milieu, d'autres fois il y en a plusieurs de même longueur, jamais ils ne produisent plus de six notes, & les oreilles Européennes ne sauroient distinguer aucune musique dans ces sons. Peut-être l'emploi qu'ils font d'un si petit nombre de notes est la raison de leur peu de goût pour la musique Européenne où elles sont si multipliées ; mais ce qui est

assez remarquable, c'est qu'ils semblent en goûter une autre inférieure encore à la leur, c'étoit celle des deux jeunes Zélandois ; ils paroissoient les entendre avec plaisir, quoique leur chant fût plus bruyant que mélodieux.

Leurs armes sont, diverses massues qu'ils ornent de beaucoup de sculpture, les lances & les dards. Ils ont aussi des arcs & des fleches, mais c'est moins pour la guerre que pour la chasse aux oiseaux. Leurs escabelles ont environ deux pieds de long, quatre pouces de large, & seulement quatre ou cinq pouces de haut. Elles sont cintrées vers le milieu & supportées par quatre pieds solides. Elles sont faites d'un seul bloc de bois noir ou brun, très-polies, & quelquefois incrustées de petits morceaux d'ivoire. Ils incrustent aussi d'ivoire les manches de leurs émouchoirs, qui sont très-bien sculptés. Ils font avec des os, de petites figures d'hommes, d'oiseaux, &c. ; ce qui doit être de la plus grande difficulté, puisque leur seul ciseau est une dent de goulu.

Les ignames, bananes & cocos, forment preſque toute leur ſubſiſtance végétale. Quant aux animaux dont ils ſe nourriſſent, ce ſont des cochons, des poules, & toutes ſortes de poiſſons; le bas peuple mange des rats. Mais leur principale nourriture n'eſt exactement que les ignames, les bananes, le fruit à pain & le poiſſon; car les cochons, les poules & les tortues, ne ſont guere que pour les Chefs. Pour ſuppléer à ces productions dans l'intervalle de leurs ſaiſons, ils préparent un pain artificiel de bananes, qu'ils enterrent avant d'être mûres. Auſſi-tôt qu'elles fermentent, ils les retirent & les mettent en petits boules; mais ce pain eſt ſi aigre, qu'ils préféroient notre biſcuit quoique moiſi.

Ils n'emploient ordinairement que le four pour faire cuire leurs alimens, comme à *Taïti*, & ils préparent avec des fruits différens mets que nous trouvions fort bons; mais on ne voit jamais de ſauce d'aucune eſpece, & ils ne boivent en mangeant, que de l'eau pure ou de l'eau de coco-

tier. Le *kava* eſt la boiſſon du matin. Leur maniere de préparer les alimens ou de manger, n'eſt pas aſſurément un exemple de propreté. Ils mettent en général leur mets ſur la premiere feuille qui ſe préſente, quelque mal-propre qu'elle ſoit. Pour les Chefs, on le leur ſert dans une feuille verte de bananier. Quand le Roi mange, il eſt ſervi par trois ou quatre perſonnes; l'un découpe, l'autre diviſe les morceaux en bouchées, d'autres ſont auprès avec des cocos ou toute autre choſe dont il peut avoir beſoin. On ne les voit jamais ſe raſſembler en nombre pour des repas de ſociété. Les mêts, quels qu'ils ſoient, ſont toujours diviſés en portions, & chaque portion ſubdiviſée pour deux ou trois d'entre eux. Les femmes ſont admiſes à manger avec les hommes, ſauf l'étiquette des rangs, qui ne permet pas de manger ou de boire avec une claſſe inférieure.

Le temps de leur repas n'eſt point fixe. Ils mangent auſſi-bien la nuit que le jour, & dorment auſſi le jour comme la nuit,

mais en général ils ſe couchent & ſe levent avec le ſoleil.

Ils aiment tant à faire ſociété entre eux, qu'ils quittent leurs maiſons, vont demeurer avec leurs amis ou dans leur voiſinage, pour le plaiſir de converſer & de s'amuſer enſemble. Leurs amuſemens ſont le chant, la danſe, & la muſique que font les femmes. Quand deux ou trois femmes chantent à l'uniſſon & font claquer leurs doigts, on appelle cela *oohai ;* mais quand elles ſont en plus grand nombre, elles chantent des parties & ſur différentes clefs, ce qui forme une muſique très-agréable, & on l'appelle *heeva* ou *haiva.* Ils varient auſſi la muſique de leurs flûtes, en jouant avec des inſtrumens de différente grandeur; mais leur danſe eſt la même en particulier qu'en public.

On ne ſait point ſi leurs mariages ſont conſolidés par quelque contrat ſolennel ; mais il eſt certain que le peuple en général n'a qu'une femme. Les Chefs en ont pourtant pluſieurs, mais elles ne paroiſſent pas avoir le même rang.

En voyant d'abord la conduite libre des femmes, on s'attendoit à voir beaucoup d'infidélités, mais c'étoit une injuſtice qu'on leur faiſoit. Pendant tout le ſéjour des vaiſſeaux, on n'en vit pas un ſeul exemple. Les filles mêmes, avant d'être mariées, vivent dans la plus grande réſerve. Il eſt vrai qu'il y avoit un grand nombre de courtiſanes, & peut-être plus grand que par-tout ailleurs, proportionnellement à la population; mais elles étoient toutes de la claſſe la plus baſſe, & celles qui ſe livroient aux Matelots, étoient des proſtituées de profeſſion.

Rien ne prouve plus l'humanité de cette Nation, que l'extrême affliction qu'ils montrent à la mort des leurs. Ce n'eſt point en paroles, mais en actions. Outre le *tooge* dont on a parlé & les cicatrices des joues, on les voit ſe frapper les dents avec des pierres; ſe faire des inciſions à la tête avec une dent de goulu, juſqu'à ce qu'il coule un ruiſſeau de ſang; s'enfoncer un dard dans la cuiſſe ou dans le côté au-deſſous de l'aiſſelle,

dans la bouche à travers les joues. Ces procédés ſont ſi cruels & ſi étranges, qu'ils annoncent une extrême déſolation, ou la ſuperſtition la plus groſſiere. La derniere y a ſans doute beaucoup de part, puiſqu'il y a quelquefois tant d'affligés, qu'il eſt impoſſible que tous euſſent des liaiſons avec celui qu'on regrette. C'eſt ainſi qu'on vit pleurer un Chef de *Vavaoo* à *Tongataboo*. Il faut pourtant obſerver que ce ſont les plus proches parens du mort qui ſe font les plus terribles bleſſures. Quand quelqu'un meurt on l'enſevelit dans une piece d'étoffe ou de natte. Les *fiatookas* ſont le lieu de la ſépulture des Chefs; mais on enterre indifféremment le peuple par-tout. On connoît peu le détail de leurs cérémonies funebres, ſinon qu'elles durent pluſieurs jours. Celles de la femme de Mareewagee devoient durer cinq jours, & tous les gens de rang devoient y aſſiſter.

Un deuil ſi long & ſi général, prouve que ces peuples regardent la mort comme un grand malheur; c'eſt ce que confirme

un uſage fort ſingulier établi parmi eux pour la détourner. Quand ils ſont attaqués de quelque maladie dangereuſe, ils ſe coupent le petit doigt, & quelquefois tous les deux. Ils croient que la Divinité acceptera l'offrande de ce petit doigt comme un ſacrifice aſſez efficace, pour qu'elle leur rende la ſanté. On en voit à peine un ſur dix qui n'offre cette mutilation dans une main ou dans les deux ; cela produit un effet aſſez déſagréable, d'autant plus que lorſqu'ils le coupent avec leurs petites haches, ils emportent ſouvent une partie de l'os de la main qui tient à la derniere phalange.

S'ils ſe traitent avec tant de rigueur dans ces cérémonies funebres & religieuſes, ce n'eſt pas qu'ils eſperent par-là ſe procurer quelque avantage au-delà du tombeau ; ils n'ont point d'idée de punition au-delà de la mort pour les fautes commiſes en cette vie. Ils croient pourtant à la punition du Ciel en cette vie, & cherchent à ſe le rendre propice. Ils appellent l'Être Suprême

prême *Kallafootonga :* ils diſent qu'il eſt femelle, réſidant dans le Ciel, maître du tonnerre, des vents, de la pluie & de tous les changemens de temps. Ils penſent que quand ce Dieu femelle eſt irrité, il détruit toutes les productions de la terre, & fait périr beaucoup de choſes par le feu du Ciel ; qu'ils ſont frappés par les maladies & la mort, eux, leurs cochons & leurs autres animaux ; mais que lorſque ſa colere s'appaiſe, tout rentre dans l'ordre naturel. Il ſemble qu'ils ont grande confiance dans leurs prieres pour fléchir cette Divinité. Ils admettent auſſi pluſieurs autres Dieux, tous inférieurs à *Kallafootonga :* le Dieu des nuages & des brouillards, nommé *Toofooaboolootoo*, *Talleteboo* & quelques autres qui réſident dans les Cieux. Celui qui eſt le plus puiſſant & qui a le gouvernement de la Mer & de ſes productions, s'appelle *Futtafaihe* ou *Footafooa* : il eſt mâle, & a pour femme *Fykava-Kajeea ;* ils lui donnent pour adjoints pluſieurs Dieux

inférieurs, tels que *Vahaafonooa, Tareeava, Mattaba*, *Evaroo*, *&c.* Ce ſyſtême religieux n'eſt cependant pas le même dans tout cet Archipel, puiſque l'Être Suprême d'*Hapaee* ſe nomme *Alo Alo*, & ces noms varient dans les autres Iſles; mais ils croient que leurs rapports avec ces Divinités ne ſubſiſtent que pendant leur vie.

L'immortalité fait cependant partie de leur croyance. Ils appellent le principe de vie un *Otooa*, ou Être inviſible. Ils penſent qu'à l'inſtant de la mort les ames de leurs Chefs quittent leurs corps & vont dans un lieu appelé *Boolootoo* dont le Chef ou le Dieu ſe nomme *Gooleho.* Ce *Gooleho* n'eſt autre choſe que la mort perſonnifiée; car ils diſoient ſouvent aux Anglois: Vous, & ceux de *Feejee* (croyant par cette réunion leur faire un compliment & exprimer leur ſupériorité au-deſſus d'eux-mêmes,) vous êtes ſoumis auſſi-bien que nous au pouvoir de *Gooleho.* Suivant leur Mythologie, aucun mortel n'a pénétré

dans cette région de la mort, ce réceptacle universel de tous les êtres, & ils en assignent le lieu à l'oueſt de *Feejee*. Ceux qui y ſont une fois tranſportés, vivent à jamais, ou, comme ils le diſent, ne meurent plus de nouveau. Ils ſe nourriſſent de tout ce que leur pays a produit de meilleur, qui s'y trouve en abondance. Pour les ames du peuple, elles ſubiſſent une ſorte de tranſmigration; ou bien, comme ils le diſent, elles ſont mangées par un oiſeau nommé *Loata*, qui ſe promene pour cela ſur leurs tombes.

On peut aſſurer qu'ils ne rendent de culte à aucun ouvrage de leurs mains, ni à aucun objet viſible de la création. Ils ne font point, comme à *Taïti*, d'offrandes de cochons, de chiens, ni de fruits, à moins que ce ne ſoit comme ſymboles; leurs *Morais* n'offrent aucuns veſtiges de ces choſes: il eſt certain cependant qu'ils font des ſacrifices humains. Leurs *Morais* ou *Fiatookas* ſervent, comme à *Taïti*, au

culte public & aux ſépultures : ceux qui ſont particuliérement deſtinés aux ſépultures, ſont plus petits, & inférieurs aux autres à tous égards.

On n'a que quelques idées générales de leur Gouvernement. La ſubordination établie parmi eux reſſemble aſſez à l'ancien Gouvernement féodal de nos ancêtres ; mais on ignore les ſubdiviſions & la maniere dont toutes les parties du Corps politique ſont liées entre elles. Quelques Inſulaires nous dirent que le pouvoir du Roi étoit illimité, qu'il diſpoſoit de la vie & des propriétés de ſes ſujets. Cependant quelques obſervations faites pendant le ſéjour de M. Cook, ſemblent contredire plutôt que confirmer l'idée d'un Gouvernement deſpotique. Mareewagee, le vieux Toobou & Feenou, agiſſoient comme de petits Souverains & contrarioient ſouvent les meſures priſes par le Roi ; Poulaho s'en plaignoit lui-même quelquefois. Sa Cour n'étoit pas plus brillante que celles des

deux premiers, qui étoient les plus puiſſans Chefs de ces Iſles: après eux, Feenou fils de Mareewagee étoit celui qui paroiſſoit avoir le plus d'autorité. Mais ſi les Grands ne ſont pas ſous le pouvoir deſpotique du Roi, le petit peuple ne jouit de ſa propriété & n'a de ſureté pour ſa perſonne, que précairement, étant ſous la volonté abſolue de ſes Chefs.

Tongataboo eſt diviſée en grand nombre de Diſtricts; chacun a ſon Chef qui juge les différens, & y exerce la juſtice. On ne fut point à portée de fixer juſqu'à quel degré s'étend leur autorité, ni quelle eſt leur regle pour établir une proportion entre les peines & les délits. La plupart des Chefs ont des poſſeſſions dans les autres Iſles, qui fourniſſent à leurs dépenſes: au moins il en eſt ainſi du Roi qui, à certaines époques, reçoit à *Tongataboo* le produit de ſes domaines éloignés. C'eſt le chef-lieu de la réſidence du Prince & des Chefs de ces Iſles. En langage ordinaire,

les Inſulaires appellent *Tongataboo* la Terre des Chefs ; & les autres Iſles, Terres des Serfs.

Dans le ſtyle de ces Peuples, leurs Chefs ne ſont pas dénommés ſeulement Seigneurs de la terre, mais du ſoleil & des étoiles. La famille royale prend le nom de *Futtafaihe*, du Dieu ainſi nommé, qui probablement eſt leur Patron, & peut-être leur ancêtre. Au reſte, le titre ordinaire & uſité du Souverain eſt ſimplement *Tooee-Tonga*.

Rien ne ſurpaſſe le reſpect & vénération de ces Peuples pour leur Souverain & pour leurs Chefs ; perſonne ne peut s'approcher, ſe placer derriere ou aux côtés de leur Roi ſans ſa permiſſion, ou ſans quelque néceſſité indiſpenſable. Pour lui parler, il faut être aſſis, (ce qui eſt une marque de reſpect) les jambes croiſées, & à certaine diſtance. Lorſque quelques-uns de leurs Chefs veulent haranguer, on les écoute dans un ſilence profond, & avec

plus d'attention que nous n'en mettons aux délibérations les plus intéreſſantes : jamais perſonne ne s'aviſe de contredire leurs ordres, ou de montrer le moindre ſigne de déſapprobation. Ces lois verbales, ſi l'on peut parler ainſi, ont tant de force, qu'on vit un Chef témoigner ſa ſurpriſe de ce que ſes ordres n'avoient pas été exécutés, quoique celui qui y avoit contrevenu, n'eût pas pu en avoir connoiſſance.

Quoique les principaux Chefs aient des poſſeſſions qui le diſputent à celles du Roi, ils lui ſont pourtant inférieurs en rang & ne reçoivent point du Peuple certaines marques de reſpect qui ne ſont réſervées que pour le Roi. C'eſt un privilege de la Souveraineté de n'être point tatoué ni circoncis, comme le reſte de la Nation. Quand le Roi ſe promene, tous ceux qui ſe trouvent ſur ſon paſſage doivent s'aſſeoir juſqu'à ce qu'il ſoit paſſé : perſonne ne peut être placé au-deſſus de ſa tête ; au contraire tous doivent ſe rendre en quelque

façon ſous ſes pieds. Voici quel eſt cet uſage. Celui qui fait hommage, s'accroupit & baiſſe ſa tête juſqu'aux pieds du Monarque; après en avoir touché la plante avec le dos & la paume de chaque main, il ſe leve & ſe retire. Il eſt difficile d'imaginer une marque de ſoumiſſion plus grande. Il ſemble que le Roi ne puiſſe refuſer de recevoir cet hommage du premier qui veut le lui rendre. Souvent lorſqu'il ſe promenoit on ſe préſentoit à lui pour le lui rendre; il étoit obligé de s'arrêter, & de tenir un de ſes pieds en l'air derriere lui juſqu'à ce que la cérémonie fût achevée. C'étoit pour un homme peſant comme Poulaho une peine & une obligation très à charge; auſſi le voyoit-on quelquefois courir peſamment pour s'éloigner du chemin & chercher un lieu où il pût s'aſſeoir commodément. Après avoir ainſi touché les pieds du Chef, ils ne peuvent quelquefois plus faire uſage de leurs mains pendant un temps, & ils ne peuvent toucher au-

cune nourriture qu'après les avoir lavées. La rareté de l'eau pourroit rendre cet uſage fort incommode, mais ils y ſuppléent par le jus de quelque plante dont ils ſe frottent & qui tout à la fois purifie leurs mains & les lave.

Cette eſpece d'état profane après la cérémonie de l'hommage eſt bien aiſément purifié; mais il en eſt d'autres qui durent beaucoup plus long-temps. Nous avons vu des femmes qui étant *taboo-rema*, c'eſt-à-dire interdites de leurs mains, étoient nourries par d'autres. Quand le terme eſt expiré, la perſonne interdite ſe lave dans un de leurs bains qui ne ſont le plus ſouvent que des eaux puantes. Elle ſe préſente enſuite au Roi, lui fait hommage à la maniere accoutumée; après quoi elle prend ſon pied, l'applique à ſa poitrine, à ſes épaules & aux autres parties de ſon corps; il l'embraſſe ſur chaque épaule, & enſuite elle ſe retire ainſi purifiée. Omaï prétendoit que le Roi ſeul pouvoit

relever de cette interdiction. C'eſt apparemment la raiſon qui le fait voyager ſans ceſſe d'Iſle en Iſle. Cependant on vit Feenou remplir cette cérémonie envers une de ſes femmes. Cet état s'appelle *taboo*.

Ce mot *taboo* a une ſignification fort étendue : en général, il veut dire, *interdit*. Les ſacrifices humains s'appellent *tongata taboo*. Quand on ne peut toucher ou manger de quelque choſe, ils diſent que cela eſt *taboo*. On nous dit que ſi le Roi entroit dans la maiſon d'un particulier, elle deviendroit *taboo*, & que le propriétaire ne pourroit plus l'habiter. Auſſi y a-t-il des maiſons pour le recevoir partout où il va. Le vieux Toobou étoit alors Préſident du *taboo* ; c'eſt-à-dire, ſi Omaï comprenoit bien la choſe, que lui & ſes députés avoient l'inſpection de toutes les productions de l'Iſle ; qu'ils avoient ſoin que chacun cultivât ſa portion de terrain, & ordonnoient ce qu'on devoit ou ne devoit pas manger. Par cette ſage pré-

caution ils préviennent la famine, on cultive tout le terrain qui eſt néceſſaire pour la ſubſiſtance de la Nation, & on empêche qu'il ne ſe faſſe du dégât.

Ils ont auſſi une eſpece d'Officier ou de Surveillant de Police. Ce département étoit alors entre les mains de Feenou. Son office étoit de punir tous ceux qui agiſſoient contre les intérêts du public ou des individus. Il étoit auſſi Généraliſſime, & commandoit les Guerriers ſelon le beſoin; mais cela arrive rarement. Le Roi prenoit ſouvent la peine d'expliquer lui-même les détails de l'emploi de Feenou; il diſoit entre autres choſes, que ſi lui-même il devenoit un méchant homme, Feenou le tueroit. Il vouloit dire, ſans doute, que s'il ne gouvernoit pas ſuivant la loi ou les uſages, la Nation donneroit ordre à Feenou de le mettre à mort. D'après cela il ſeroit difficile de regarder comme deſpote un Prince ſoumis à une pareille cenſure, & qui peut être puni pour abus de pouvoir.

Lorſqu'on conſidere la quantité d'Iſles qui compoſent ce petit Etat, & la diſtance conſidérable où quelques-unes ſont du ſiege principal du Gouvernement, il ſemble qu'on devroit craindre, de la part de quelques-unes, des tentatives pour acquérir l'indépendance. Cependant cela n'arrive point. Ce qui fait qu'ils ne ſont point troublés par des diſſentions domeſtiques, c'eſt ſur-tout parce que tous les Chefs puiſſans réſident à *Tongataboo*. La célérité de leurs opérations contribue auſſi à leur aſſurer la dépendance des autres Iſles; car ſi l'on apperçoit quelque homme turbulent & populaire dans quelque Iſle, Feenou, ou celui qui remplit ſa charge, eſt auſſi-tôt dépêché pour lui ôter la vie. Par ce moyen, ils étouffent toute rebellion dans ſon berceau.

Les différentes claſſes parmi leurs Chefs, ou ceux qui ſe diſent tels, paroiſſent être auſſi nombreuſes que parmi nous; mais il y en a peu qui poſſedent de vaſtes do-

maines, les autres tenant leurs terres de ces premiers Chefs. On nous dit que lorſqu'un homme mouroit, tout ce qui lui appartenoit échéoit au Roi; mais il eſt d'uſage de le rendre au fils aîné du défunt, en lui impoſant l'obligation de nourrir les autres enfans : ainſi le Gouvernement eſt non-ſeulement monarchique, mais héréditaire.

L'ordre de la ſucceſſion au Trône n'a point été interrompu depuis long-temps. Une circonſtance particuliere fit connoître que les *Futtafaihes* ont régné en ligne directe plus de cent trente-cinq ans. *Poulaho* n'eſt que le ſurnom qui diſtingue le Roi du reſte de la famille. En leur demandant s'ils avoient conſervé la mémoire de l'arrivée de Taſman, on trouva que ſon hiſtoire avoit été conſervée avec une exactitude qui prouve qu'on peut quelquefois compter ſur la tradition orale. Ils faiſoient une deſcription exacte des vaiſſeaux, déſignoient l'endroit où ils avoient jeté l'ancre, le peu de

jours qu'ils avoient ſéjourné, & leur départ pour *Annamooka*. Pour marquer l'eſpace de temps qui s'étoit écoulé, ils nommerent *Futtafaihe* qui régnoit alors, & qui étoit fort vieux; enſuite tous ſes ſucceſſeurs juſqu'à Poulaho, qui étoit le cinquieme depuis cette époque.

Ce qui eſt aſſez extraordinaire, c'eſt que malgré ce que nous venons de dire, Poulaho ne tenoit pas le premier rang. Ce Latoolibooloo qu'on avoit montré comme Roi à M. Cook dans ſon premier Voyage, & trois femmes, lui ſont ſupérieurs à quelques égards. Voici ce qu'on apprit de cette ſingularité : Le dernier Roi, pere de Poulaho, avoit une ſœur, ſon aînée, & qui lui étoit égale en rang. Elle eut de ſon union avec un homme de *Feejee* un garçon & deux filles; cette famille portoit le titre de *Tammahas*, & avoit le pas ſur le Roi; mais il ne fut pas poſſible de découvrir la raiſon politique de cet uſage. L'on vit, comme on

l'a déjà dit ci-devant, une de ces femmes recevoir de Poulaho l'hommage que lui-même recevoit de tous les autres. Latoolibooloo poſſédoit des biens très-conſidérables, & il avoit le droit de prendre ce qu'il vouloit, même de la propriété du Roi. On vit ce dernier ceſſer de manger & ſe mettre à l'écart lorſque l'autre entra dans la même maiſon. Cependant il étoit regardé comme un homme de peu de jugement. Nous vîmes à *Eooa* un petit garçon, ſon fils, qui jouiſſoit de la même diſtinction que ſon Pere ; on ne careſſeroit, on ne ſoigneroit pas davantage le fils du plus grand Prince de l'*Europe*, que ne l'étoit ce petit *Tammaha*. Malgré tout cela, dans la cérémonie du *Natche*, Latoolibooloo n'avoit aucune diſtinction ; il y aſſiſta, confondu dans la foule des Chefs.

La langue des *Iſles-des-Amis* a la plus grande affinité avec celles de la *Nouvelle-Zélande*, de *Wateeoo* & de *Mangeea*, & conſéquemment avec celle de *Taïti* & des

Iſles-de-la-Société. Si l'on en juge par le Vocabulaire de Le Maire & Schouten, elle a auſſi bien de la reſſemblance avec celle des *Iſles-des-Cocos.* La prononciation, il eſt vrai, differe ſouvent de celle de la *Nouvelle-Zélande* & de *Taïti :* mais les mots ſont toujours les mêmes, ou ſi peu changés qu'on apperçoit facilement leur origine commune. La langue des *Iſles-des-Amis* eſt aſſez riche pour rendre toutes les idées de cette Nation. Elle eſt harmonieuſe, & elle ſe prête avantageuſement à la muſique, ſoit dans le chant, ſoit dans le récitatif. Les principes qui en forment la baſe ſont en petit nombre, autant que l'on en put juger ; & elle a des regles communes avec pluſieurs Langues connues : on remarque aiſément les degrés de comparaiſon comme dans le Latin, mais aucune inflexion de noms & de verbes.

On a recueilli pluſieurs centaines de mots ; on y trouve des noms de nombre juſqu'à cent mille : ils ne ſavent point compter

compter au-delà ; car arrivés à ce point, ils ſe ſervent toujours d'une expreſſion indéfinie. L'on peut voir dans la petite table qui va ſuivre, tirée du grand Vocabulaire, que leur langue & celle de *Taïti* ſont de même origine. L'on pourra par là obſerver comment les changemens ſe ſont faits, par l'addition, l'omiſſion, ou l'altération de quelques lettres.

Il faut pourtant remarquer que ces Vocabulaires ſont ſujets à de grandes erreurs. Quand les idées de celui qui parle ſont ſi différentes de celui qui écoute, comment fixer avec préciſion l'objet de ſes recherches, & ſur-tout en ſe ſervant, pour moyen d'inſtruction, d'une Langue inconnue & d'un Inſtituteur qui ne ſait pas un mot des Langues que connoît celui qui veut s'inſtruire ? Joignez à cela la difficulté de ſaiſir le ton exact de mots auxquels l'oreille n'eſt point accoutumée, qui ſont prononcés d'une maniere très-peu diſ-

tinĉte. Ce dernier obſtacle étoit ſi marqué, que rarement deux perſonnes, écrivant le même mot, parvenoient à l'ortographier de même. On ſe trompoit toujours ſur les voyelles, & ſouvent même ſur les conſonnes, où l'erreur eſt moins facile. Cependant on a pris tout le ſoin poſſible de rendre correĉte la Table qui ſuit :

François.	*Iſles-des-Amis.*	*Taïti.*
Le ſoleil,	*Elaa*,	*Eraa.*
Le feu,	*Eafoi*,	*Eahoi.*
Le tonnerre,	*Fatoore*,	*Pateere.*
La pluie,	*Ooha*,	*Eooa.*
Le vent,	*Matangee*,	*Mataee.*
Le chaud,	*Maſanna*,	*Mahanna.*
Les nuages,	*Ao*,	*Eao.*
Terre,	*Fonooa*,	*Fenooa.*
Eau,	*Avy*,	*Evy.*
Dormir,	*Mohe*,	*Moe.*
L'homme,	*Tangata*,	*Taata.*
La femme,	*Vefaine*,	*Waheine.*

François.	*Iſles-des-Amis.*	*Taïti.*
Une jeune fille domeſtique *ou* perſonne du Peuple.	*Taheine*, *Tooa*,	*Toonea.* *Toutou* ou *Teou.*
Point du jour,	*Aho*,	*Ahou.*
Les cheveux,	*Fooroo*,	*Eroroo.*
La langue,	*Elelo*,	*Erero.*
L'oreille,	*Tareenga*,	*Tareea.*
La barbe,	*Koomoo*,	*Ooma.*
La mer,	*Tahee*,	*Taee.*
Un canot,	*Wakka*,	*Evaa.*
Noir,	*Oole*,	*Ere.*
Rouge,	*Goola*,	*Oora oora.*
Une lance,	*Tao*,	*Tao.*
Un parent,	*Motooa*,	*Madooa.*
Qu'eſt-ce?	*Kohaeea?*	*Yahaeea?*
Tenir bon,	*Amou*,	*Mou.*
Frotter *ou* nettoyer quelque choſe,	*Horo*,	*Horoee.*
Se lever,	*Etoo*,	*Atoo.*
Pleurer,	*Tongee*,	*Taee.*
Manger *ou* maſtiquer,	*Eky*,	*Ey.*
Oui,	*Ai*,	*Ai.*

François.	*Iſles-des-Amis.*	*Taïti.*
Non,	*Kaee*,	*Aee.*
Vous,	*Koe*,	*Oe.*
Moi,	*Ou*,	*Wou*,
Dix,	*Ongofooroo*,	*Ahooroo.*

Dans la Carte du précédent Voyage de M. Cook il s'eſt commis quelque erreur par rapport à la longitude entre *Anamooka* & *Tongataboo*. Cette erreur a été corrigée, & la longitude fixée avec la plus grande préciſion.

Latitude de l'obſervatoire à *Tongataboo*, d'après pluſieurs obſervations	21d	8′	19″ Sud.
Longitude d'après cent trente-une obſervations lunaires . .	184 .	55 .	18 Eſt.
Différence de la longitude entre *Anamooka* & cet obſervatoire	0 .	16 .	0.
Ainſi la longitude d'*Anamooka* eſt	185 .	1 .	18.
Et ſa latitude	20 .	15 .	0.

N. B. L'obſervatoire étoit placé à *Ton-*

gataboo preſque au milieu de la côte ſeptentrionale de l'Iſle, & à *Anamooka*, ſur la côte occidentale.

D'après pluſieurs obſervations, la pointe méridionale de l'aiguille d'inclinaiſon plongeoit

A *Lefooga*, une des Iſles d'*Hapaee*	36d	55′	0″.
A *Tongataboo*	39 .	1 .	0.

La variation du compas étoit

A *Anamooka*, à bord . . .	8 .	30 .	3 ½.
A l'ancre près de *Kotoo*, entre *Anamooka* & *Hapaee* . .	8 .	12 .	29 ½.
A l'ancre près de *Lefooga* .	10 .	11 .	40.
A *Tongataboo*, à bord . .	9 .	44 .	5 ½.
Ditto, à terre	10 .	12 .	58.

Il eſt difficile de dire pourquoi la variation eſt moindre à *Anamooka* & auprès de cette Iſle, qu'aux deux autres. Tout ce qu'on peut aſſurer, c'eſt que les obſervations ſont exactes, & que la variation auroit dû être plus grande à *Anamooka*, comme on le trouvoit effectivement au

nord, au ſud, à l'eſt & à l'oueſt de cette Iſle. Mais ce n'eſt pas la premiere fois qu'on trouva ces différences, & même de plus grandes dans la variation.

Les marées ſont plus conſidérables dans ces Iſles, que dans toutes celles qui ſont placées entre les Tropiques. A *Anamooka*, la marée eſt haute à ſix heures environ dans la pleine lune ; aux changemens de quartiers, elle monte & baiſſe d'une hauteur perpendiculaire de ſix pieds. Dans la baie de *Tongataboo*, elle eſt haute aux mêmes époques à ſix heures cinquante minutes ; ſon élévation eſt alors de quatre pieds neuf pouces, & de trois pieds ſix pouces dans le reſte du temps. Dans les canaux qui ſont entre les Iſles ſituées dans cette baie, le flux continue de monter pendant trois heures après que la marée eſt haute au rivage, & le reflux continue après qu'il eſt marée baſſe au rivage. Ce n'eſt que dans ces canaux & en peu d'endroits

ſur le rivage qu'on s'apperçoit du mouvement de la marée ; auſſi faut-il deviner d'où vient le flux. Dans la rade d'*Anamooka*, il part de l'oueſt-ſud-oueſt, & s'en retourne à l'oppoſé ; mais dans la baie de *Tongataboo*, il vient du nord-oueſt, paſſe par les deux détroits reſſerrés des deux côtés d'*Holaiva*, où il a beaucoup de rapidité, & il va ſe perdre dans le Lagon. Le reflux retourne par le même chemin & avec plus de force encore. Le flot du nord-oueſt en rencontre un de l'eſt à l'entrée du Lagon ; mais ce dernier eſt peu conſidérable.

Fin du premier Volume.